

Majjhima Nikāya

La Vision Juste et 30 autres récits

Introduction	page 2
Le récit de la vision juste (Sammādiṭṭhisutta n° 9)	page 3
Le récit de la grande quarantaine (Mahācattārīsakasutta n° 117)	page 10
Le récit des divisions des vérités (Saccavibhaṅgasutta n° 141)	page 15
Le récit de la quête immaculée (Ariyapariyesanasutta n° 26)	page 19
Le récit de l'effacement (Sallekhasutta n° 8)	page 30
Le grand récit de la suppression de toute soif (Mahātaṇhāsāṅkhasutta n° 38)	page 34
Le grand récit du gai savoir (Mahāvedallasutta n° 43)	page 43
Le petit récit du gai savoir (Cūḷavedallasutta n° 44)	page 49
Le récit de l'exercice (sekhasutta n° 53)	page 55
Le récit des nombreux ressentis (Bahavedaniyasutta n° 59)	page 60
Le récit de toutes les contaminations (Sabbāsavasutta n° 2)	page 63
Le récit du cinq-et-trois (Pañcattayasutta n° 102)	page 69
Le récit de l'incontestable (Apañṇakasutta n° 60)	page 74
Le récit de Sandaka (Sandakasutta n° 76)	page 86
Le récit de Samanamandikā (Samanamaṇḍikāsutta n° 78)	page 93
Le récit de Ganakamoggallāna (Ganakamoggallānasutta n° 107)	page 98
Le récit de l'étoffe (Vatthūpamasutta n° 7)	page 102
Le petit récit du rugissement du lion (Cūḷasīhanādasutta n° 11)	page 106
Le grand récit du rugissement du lion (Mahāsīhanādasutta n° 12)	page 111
Le grand récit de la masse de malheur (Mahādukkhakkhandhasutta n° 13)	page 122
Le récit de l'évaluation (Anumānasutta n° 15)	page 127
Le récit de l'aridité mentale (Cetokhilasutta n° 16)	page 131
Le petit récit du bois de cœur (Cūlasāropamasutta n° 30)	page 135
Le petit récit du vacher (Cūḷagopālakasutta n° 34)	page 139
Le récit du prince Abhaya (Abhayarājakumārasutta n° 58)	page 142
Le récit de l'homme excellent (Sappurisasutta n° 113)	page 145
Le petit récit de la vacuité (Cūḷasuññatasutta n° 121)	page 147
Le récit de la vigilance à l'inspir-expir (Ānāpānasatisutta n° 118)	page 151
Le récit de la vigilance relative au corps (Kāyagatāsatisutta n° 119)	page 156
Le récit des divisions du don (Dakkhiṇāvibhaṅgasutta n° 142)	page 163
Le récit de Channa (Channovādasuttaṃ n° 144)	page 167
Lexique commenté (en cours d'élaboration)	page 170

Introduction

Le présent recueil fait suite aux Empreintes d'éléphant et provient lui aussi du site <http://majjhima.perso.neuf.fr/>, mais il s'adresse plus particulièrement aux lecteurs qui souhaitent approfondir les enseignements, alors que le précédent se limitait à présenter un échantillon représentatif des 152 récits du Majjhima Nikāya.

La traduction est faite directement à partir du canon (pāli), sans passer par l'anglais, d'après les explications données dans l'ancien commentaire, Papañcasūdanī, et parfois d'après le Visuddhimagga, lequel constitue la synthèse des commentaires de la Triple Corbeille.

Les mots ou phrases en petites lettres ainsi que les notes de bas de page sont généralement tirés du commentaire.

Pour plus de précision on a rajouté les mots-clés magadhiens entre parenthèses, car ils peuvent être rendus par des expressions françaises qui varient selon le contexte.

En effet, les deux langues étant très différentes et reflétant des structures de pensée largement étrangères l'une à l'autre, la traduction pose souvent des problèmes. On peut être tenté de toujours traduire un mot magadhien par la même expression française, mais succomber à cette facilité finit par rendre le texte peu intelligible, voire incompréhensible, alors que la formulation de maître Gotama le Bouddha historique était claire et limpide pour les gens de son époque.

Voici quelques exemples des difficultés rencontrées.

Mots à sens très large. Ils sont nombreux. Prenons le cas de « dukkha » qui désigne tout ce qui est désagréable, depuis le désagrément le plus infime, presque imperceptible, jusqu'à la douleur physique la plus extrême ou la souffrance mentale la plus insupportable. Selon le contexte on pourra traduire par douleur, souffrance, malheur, désagrément, malheureux, désagréable, insatisfaisant, etc.

Notions qui n'existent pas en français. Par exemple « citta » que l'on peut essayer de rendre par acuité de conscience, qualité d'attention, finesse de perception, qualité de connaissance, état d'être ou qualité d'être.

Mots formés d'un préfixe et d'une racine. Ainsi « vinaya » est formé de la racine NĪ qui signifie conduire, mener, guider, et du préfixe vi qui suggère un mouvement du centre vers l'extérieur avec plusieurs nuances possibles : en totalité, de plusieurs façons, disparaissant au loin, etc. « Vinaya » regroupe deux sens : mener à l'extérieur, autrement dit chasser (les défauts), mais aussi guider de plusieurs façons, c'est-à-dire éduquer.

Ou encore « paññā » qui est formé de la racine JÑĀ, connaître, être conscient de, et du préfixe pra, avant, devant, il désigne une connaissance dont la caractéristique la plus remarquable est la conscience de ce qui vient avant, c'est-à-dire des causes. Ceci était fondamental dans la méthode du Bouddha et constituait l'un des points qui le différenciaient des autres maîtres de son époque.

Ces quelques exemples suffisent à montrer à quel point toute traduction en français ne peut être qu'insatisfaisante. Puisse cela inciter les lecteurs sérieux à rechercher plus de précision dans leur compréhension de la réalité. Outre le lexique commenté en fin de volume, on pourra consulter <http://majjhima.perso.neuf.fr/charg/pali-fra.pdf>.

Le récit de la vision juste

(Sammādiṭṭhisutta n° 9)

L'expression sammādiṭṭhi, vision juste, était utilisée dans plusieurs écoles de renonçants, aussi bien par des ignorants que par des savants, tantôt s'appuyant sur l'expérience directe et tantôt sur la seule réflexion. La vision juste faisait intervenir, à juste titre, les relations de cause à effet, mais la croyance en l'existence de la personne en faussait la perspective. Dans l'enseignement de maître Gotama le Bouddha historique, la vision juste constituait le premier facteur de l'octuple chemin immaculé et en conditionnait les sept autres éléments. Il était donc fondamental de bien comprendre ce qu'on entendait par ce terme. C'est ce que détaille ici le vénérable Sâriputta, principal disciple de maître Gotama, et le plus éminent du point de vue de la sagacité, à travers 15 aspects qui tous recoupent les 4 vérités. Le commentaire distingue deux types de vision juste, mondaine quand elle porte sur les relations de cause à effet conformes à la réalité, mais supramondaine si elle accompagne le chemin immaculé.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sâvatthi, dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

En cette circonstance, le vénérable Sâriputta s'adressa aux moines :

– Moines !

– Oui, mon ami, lui répondirent les moines.

Et le vénérable Sâriputta leur dit ceci :

– Vision juste, mes amis, on entend parler çà et là de vision juste. Dans quelle mesure, mes amis, un disciple pur (ariyasāvaka) a-t-il la vision juste, a-t-il la vision droite ¹, est-il doué d'une confiance raisonnée dans le Dhamma et accède-t-il au véritable Dhamma (saddhamma) ?

– Nous viendrions, même de loin, mon ami, pour bien apprendre de la bouche du vénérable Sâriputta le sens de ces paroles. Il serait bon que le vénérable Sâriputta en révèle la signification : les moines pourraient ainsi entendre son explication et la retenir.

– Alors, mes amis, écoutez et faites bien attention, je vais parler.

– Oui, mon ami, répondirent les moines.

¹ La vision est droite quand elle ne dévie pas vers l'un des deux extrêmes que représentent l'éternalisme et le nihilisme, ou encore les mortifications et l'immersion dans les plaisirs.

Et le vénérable Sâriputta leur dit ceci :

– Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité (pajānāti) ce qui est pernicieux (akusala), mes amis, reconnaisse avec sagacité les racines du pernicieux, reconnaisse avec sagacité ce qui est bénéfique (kusala) et reconnaisse avec sagacité les racines du bénéfique, un disciple pur a la vision juste, a la vision droite, est doué d'une confiance raisonnée dans le Dhamma et accède au véritable Dhamma.

En quoi consiste le pernicieux, mes amis ? En quoi consistent les racines du pernicieux ? En quoi consiste le bénéfique ? En quoi consistent les racines du bénéfique ?

Détruire le souffle vital est pernicieux, mes amis, prendre ce qui n'est pas donné est pernicieux, mal se conduire sexuellement est pernicieux, mentir est pernicieux, parler comme un démon (pour semer la discorde) est pernicieux, parler grossièrement ou durement est pernicieux, bavarder sottement est pernicieux, convoiter (abhijjhā) est pernicieux, détester (byāpāda) est pernicieux, avoir des croyances erronées est pernicieux. Voilà ce qu'on appelle pernicieux.

En quoi consistent les racines (mūla) du pernicieux, mes amis ? L'attachement (lobha) est une racine du pernicieux, l'aversion (dosa) est une racine du pernicieux et la confusion (moha) est une racine du pernicieux. Voilà ce qu'on appelle racines du pernicieux.

En quoi consiste le bénéfique, mes amis ? Renoncer à tuer est bénéfique², renoncer à voler est bénéfique, renoncer à l'inconduite sexuelle est bénéfique, renoncer aux paroles démoniaques est bénéfique, renoncer aux paroles dures ou grossières est bénéfique, renoncer aux bavardages est bénéfique, l'absence de convoitise est bénéfique, l'absence de haine est bénéfique et la vision juste est bénéfique. Voilà ce qu'on qualifie de bénéfique.

En quoi consistent les racines du bénéfique, mes amis ? Le détachement (alobha) est une racine du bénéfique, l'acceptation (adosa) est une racine du bénéfique, la lucidité (amoha) est une racine du bénéfique. Voilà, mes amis, ce qu'on appelle racines du bénéfique.

Quand il reconnaît avec sagacité ce qui est pernicieux, reconnaît avec sagacité les racines du pernicieux, reconnaît avec sagacité ce qui est bénéfique et reconnaît avec sagacité les racines du bénéfique, le disciple pur élimine toute tendance (anusaya) à l'attachement (rāga), chasse toute tendance à l'aversion (paṭigha), déracine toute tendance à la croyance “je suis”, élimine l'aveuglement, fait naître la sagesse (vijjā) et met fin au désagrément dans la réalité présente. C'est dans cette mesure qu'un disciple pur a la vision juste, a la vision droite, est doué d'une confiance raisonnée dans le Dhamma et accède au véritable Dhamma.

² Le commentaire rapporte ici deux histoires. D'abord celle de Cakkana du Sri Lanka. La mère de ce jeune homme tomba malade et le médecin lui prescrivit de manger de la viande de lapin bien fraîche. Le frère aîné envoya Cakkana en chercher. Justement, un lapin venu se régaler de jeunes pousses bien vertes avait galopé si vite qu'il s'était pris dans des herbes tentaculaires et poussait des cris désespérés : “kiri ! kiri !”. Guidé par ces cris, Cakkana trouva facilement le lapin et l'attrapa. Il pensa d'abord l'utiliser comme médicament pour sa mère, mais réfléchit : “Non, ce ne serait pas bien car j'enlèverais la vie à un être afin de prolonger celle de ma mère”. Il relâcha donc le lapin en lui disant : “Retourne dans la forêt manger l'herbe et boire l'eau avec les autres”. De retour chez lui, Cakkana raconta son action à son frère et celui-ci le gronda. Cakkana se rendit ensuite au chevet de sa mère et lui avoua ce qu'il avait fait, puis il ajouta : “Je ne me souviens pas d'avoir, depuis ma naissance, volontairement retiré la vie à un être vivant”. Dès qu'elle entendit ces paroles, sa mère fut guérie.

Ensuite, l'histoire du laïc qui habitait Uttaravaḍḍhamana. Il s'était engagé, en présence du confirmé Piṅgala Buddhārakkhita du monastère Ambariya, à respecter les préceptes. Un jour, alors qu'il avait labouré son champ et dételé son bœuf, celui-ci s'échappa. Le laïc monta le chercher sur la colline qui dominait le village, mais un grand serpent l'attaqua et commença à l'emprisonner dans ses anneaux. Le paysan pensa d'abord à lui couper la tête avec son couteau, mais réfléchit : “Ce ne serait pas bien, je briserais le vœu que j'ai pris devant mon vénérable maître”. Par trois fois il eut cette pensée, puis : “Mieux vaut renoncer à la vie qu'à mes engagements”, et il jeta son couteau effilé. À ce moment le grand serpent le lâcha et partit.

– Excellent, mon ami. Les moines approuvèrent les paroles du vénérable Sâriputta et s'en réjouirent.

Puis les moines posèrent une autre question au vénérable Sâriputta :

– Y a-t-il, mon ami, un autre moyen qui permette à un disciple pur d'avoir la vision juste, d'avoir la vision droite, d'être doué d'une confiance raisonnée dans le Dhamma et d'accéder au véritable Dhamma ?

– Oui, mes amis, il en existe un autre. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce que sont les aliments (āhāra), l'origine des aliments, la fin des aliments et le chemin qui mène à la fin des aliments, un disciple pur a la vision juste, a la vision droite, est doué d'une confiance raisonnée dans le Dhamma et accède au véritable Dhamma.

En quoi consistent les aliments ? L'origine des aliments ? La fin des aliments ? Et le chemin qui mène à la fin des aliments ?

Il y a quatre types d'aliments, mes amis, qui soutiennent les êtres existants et qui aident ceux qui cherchent naissance. Quels sont-ils ? Ce sont les aliments en bouchées, qu'ils soient grossiers ou raffinés, les contacts ³ en deuxième, les intentions en troisième et les états de conscience en quatrième. Les aliments apparaissent quand la soif (taṇhā, désir) se manifeste. Ils cessent quand la soif cesse, et il y a l'octuple chemin immaculé qui mène à la fin des aliments : vision juste, dessein juste, parole juste, action juste, subsistance juste, effort juste, vigilance juste et concentration juste.

Quand il reconnaît avec sagacité les aliments, l'origine des aliments, la fin des aliments et le chemin qui mène à la fin des aliments, le disciple pur élimine toute tendance à l'attachement, chasse toute tendance à l'aversion, déracine toute tendance à la croyance “je suis”, élimine l'aveuglement, fait naître la sagesse et met fin au désagrément dans la réalité présente. C'est dans cette mesure qu'un disciple pur a la vision juste, a la vision droite, est doué d'une confiance raisonnée dans le Dhamma et accède au véritable Dhamma.

– Excellent, mon ami. Les moines louèrent les paroles du vénérable Sâriputta et s'en réjouirent.

Puis les moines posèrent une autre question au vénérable Sâriputta :

– Y a-t-il, mon ami, un autre moyen qui permette à un disciple pur d'avoir la vision juste... ?

– Oui, mes amis, il en existe un autre. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce que sont le désagrément, la source du désagrément, l'arrêt du désagrément et le chemin qui mène à l'arrêt du désagrément, un disciple pur a la vision juste...

En quoi consiste le désagrément (dukkha) ? La source du désagrément ? L'arrêt du désagrément ? Et le chemin qui mène à cet arrêt ?

La naissance est un désagrément, le vieillissement est un désagrément, la maladie est un désagrément, la mort est un désagrément, le chagrin, les lamentations, la douleur, l'insatisfaction et le désespoir sont des désagréments. Ne pas avoir ce qu'on désire est un désagrément. En résumé, les cinq ensembles saisis (upādānakkhandha) sont des désagréments. Voilà ce qu'on appelle désagrément.

³ Les six sortes de contact, phassa : la rencontre du visible avec l'œil, des sons avec l'oreille, des odeurs avec le nez, des saveurs avec la langue, des touches avec le corps, des connaissables avec la faculté cognitive. Ces contacts alimentent en ressentis agréables, désagréables et neutres. Les intentions, manosañcetanā, suscitent les actions, paroles et pensées qui créent de nouvelles situations. Dans une nouvelle situation, l'état de conscience, viññāṇa, conditionne les composants psychiques et physiques concomitants.

Quelle est la source (samudaya) du désagrément ? La soif qui suscite une nouvelle existence, qui s'accompagne de jouissance passionnée et procure du plaisir çà et là – à savoir la soif de plaisirs sensoriels (kāma), la soif d'existence (bhava) et la soif de disparition (vibhava) –, voilà ce qu'on appelle source du désagrément.

En quoi consiste l'arrêt (nirodha) du désagrément ? Arrêter cette soif en s'en détachant totalement (asesavirāga), en y renonçant (cāga), en lâchant prise (paṭinissagga), en s'en libérant (mutti) et en s'en écartant (anālaya), voilà ce qui constitue l'arrêt du désagrément.

En quoi consiste le chemin qui mène à l'arrêt du désagrément ? Le chemin immaculé (ariyamagga) qui mène à l'arrêt du désagrément a huit composantes : vision juste, dessein juste, parole juste, action juste, subsistance juste, effort juste, vigilance juste et concentration juste.

Quand il reconnaît avec sagacité ce que sont le désagrément, la source du désagrément, l'arrêt du désagrément et le chemin qui mène à cet arrêt, le disciple pur élimine toute tendance à l'attachement... C'est dans cette mesure qu'un disciple pur a la vision juste...

– Excellent, mon ami. Les moines louèrent les paroles du vénérable Sâriputta et s'en réjouirent.

Puis ils posèrent une autre question :

– Y a-t-il, mon ami, un autre moyen qui permette à un disciple pur d'avoir la vision juste... ?

– Oui, mes amis, il en existe un autre. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce qu'est le vieillissement-mort, son origine, sa cessation et le chemin qui mène à sa cessation, un disciple pur a la vision juste...

En quoi consiste le vieillissement-mort ? Pour tel ou tel individu dans telle ou telle catégorie d'êtres, le vieillissement, la décrépitude, les dents brisées, les cheveux gris, les rides, la diminution de la durée de vie et la détérioration des facultés, voilà ce qu'on nomme vieillissement. Pour tel ou tel être de telle ou telle catégorie, le décès, le départ, l'effondrement, la disparition, le trépas, la mort, la fin, la destruction des ensembles et le rejet du corps, voilà ce qu'on appelle mort. Le vieillissement et la mort forment le vieillissement-mort. Il y a vieillissement-mort s'il y a eu naissance, sa cessation résulte de la cessation de la naissance, et il y a l'octuple chemin immaculé qui mène à cette cessation...

« ...il existe un autre moyen. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce qu'est la naissance, son origine, son arrêt et le chemin qui mène à son arrêt, un disciple pur a la vision juste...

En quoi consiste la naissance (jāti) ? La naissance de tel ou tel individu dans telle ou telle catégorie d'êtres, la naissance complète (quand les facultés sont complètement développées), la descente (dans le sein ou dans l'œuf), l'émergence (dans la moisissure), l'émergence complète (de ceux qui naissent par apparition), la manifestation des ensembles (khandha) et l'obtention des domaines (āyatana), voilà ce qu'on désigne par naissance. Il y a naissance s'il y a eu existence⁴, son arrêt résulte de l'arrêt de l'existence, et il y a l'octuple chemin immaculé qui mène à son arrêt...

⁴ L'existence désigne ici plus particulièrement les activités intentionnelles de la vie qui créent de nouvelles situations ou suscitent de nouvelles naissances.

« ...il existe un autre moyen. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce qu'est l'existence, son origine, son arrêt et le chemin qui mène à son arrêt, un disciple pur a la vision juste...

En quoi consiste l'existence ? Il y a trois types d'existence : l'existence sensorielle (kāmaḥava), l'existence physique pure (rūpaḥava) et l'existence non physique (arūpaḥava). Il y a existence s'il y a attachement, son arrêt résulte de l'arrêt de l'attachement, et il y a l'octuple chemin immaculé qui mène à son arrêt...

« ...il existe un autre moyen. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce qu'est l'attachement, son origine, son arrêt et le chemin qui mène à son arrêt, un disciple pur a la vision juste...

En quoi consiste l'attachement (upādāna) ? Il y a quatre sortes d'attachement : l'attachement aux plaisirs sensoriels, l'attachement aux croyances, l'attachement aux observances et aux rites, et l'attachement à l'idée d'un moi permanent (atta). Il y a attachement s'il y a soif, son arrêt résulte de l'arrêt de la soif, et il y a l'octuple chemin immaculé qui mène à son arrêt...

« ...il existe un autre moyen. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce qu'est la soif, son origine, son arrêt et le chemin qui mène à son arrêt, un disciple pur a la vision juste...

En quoi consiste la soif (taṇhā) ? Il y a six espèces de soif : la soif de visible, la soif de sons, la soif d'odeurs, la soif de saveurs, la soif de touchers et la soif de connaissables⁵. Il y a soif s'il y a ressenti, son arrêt résulte de l'arrêt du ressenti, et il y a l'octuple chemin immaculé qui mène à son arrêt...

« ...il existe un autre moyen. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce qu'est le ressenti, son origine, son arrêt et le chemin qui mène à son arrêt, un disciple pur a la vision juste...

En quoi consiste le ressenti (vedanā) ? Il y a six types de ressenti : le ressenti qui naît d'un contact avec l'oeil, le ressenti qui naît d'un contact avec l'oreille, le ressenti qui naît d'un contact avec le nez, le ressenti qui naît d'un contact avec la langue, le ressenti qui naît d'un contact avec le corps et le ressenti qui naît d'un contact avec la faculté cognitive⁶. Il y a ressenti s'il y a contact, son arrêt résulte de l'arrêt du contact, et il y a l'octuple chemin immaculé qui mène à son arrêt...

« ...il existe un autre moyen. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce qu'est le contact, son origine, son arrêt et le chemin qui mène à son arrêt, un disciple pur a la vision juste...

En quoi consiste le contact (phassa) ? Il y a six types de contacts : contact avec l'oeil, contact avec l'oreille, contact avec le nez, contact avec la langue, contact avec le corps et contact avec la faculté cognitive. Il y a contact s'il y a les six domaines, son arrêt résulte de la fin des six domaines, et il y a l'octuple chemin immaculé qui mène à son arrêt...

⁵ La soif se répartit aussi entre soif de plaisirs sensoriels, soif d'existence quand on croit à l'éternité de quelque chose, et soif de disparition quand on aspire à l'anéantissement.

⁶ Le ressenti est de trois types : agréable, désagréable ou neutre. Les ressentis agréables sont à l'origine de la soif.

« ...il existe un autre moyen. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce que sont les six domaines, leur origine, leur fin et le chemin qui mène à leur fin, un disciple pur a la vision juste...

Quels sont les six domaines (āyatana) ? Il y a le domaine de l'oeil, le domaine de l'oreille, le domaine du nez, le domaine de la langue, le domaine du corps et le domaine de la cognition. Il y a les domaines s'il y a le physique-et-psychique, leur fin résulte de l'arrêt du physique-et-psychique, et il y a l'octuple chemin immaculé qui mène à leur fin...

« ...il existe un autre moyen. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce qu'est le physique-et-psychique, son origine, son arrêt et le chemin qui mène à son arrêt, un disciple pur a la vision juste...

En quoi consiste le physique-et-psychique (nāmarūpa) ? Le ressenti, la perception (saññā), l'intention coordinatrice (cetanā), le contact et la prise en considération (manasikāra), voilà ce qu'on qualifie de psychique. Les quatre grands éléments et le physique associé aux quatre grands éléments, voilà ce qu'on appelle physique. Ce psychique et ce physique forment le physique-et-psychique. Il y a physique-et-psychique s'il y a conscience⁷, son arrêt résulte de l'arrêt de la conscience, et il y a l'octuple chemin immaculé qui mène à son arrêt...

« ...il existe un autre moyen. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce qu'est la conscience, son origine, son arrêt et le chemin qui mène à son arrêt, un disciple pur a la vision juste...

En quoi consiste la conscience ? Il y a six groupes de consciences : consciences visuelles, consciences auditives, consciences olfactives, consciences sapides, consciences tactiles et consciences cognitives. Il y a conscience s'il y a eu activité intentionnelle. L'arrêt de la conscience résulte de l'arrêt de cette activité, et il y a l'octuple chemin immaculé qui mène à son arrêt...

« ...il existe un autre moyen. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce qu'est l'activité intentionnelle, son origine, son arrêt et le chemin qui mène à son arrêt, un disciple pur a la vision juste...

En quoi consiste l'activité intentionnelle (saṅkhāra) ? Il y a trois formes d'activité : physique, verbale et mentale. Il y a activité intentionnelle s'il y a aveuglement, son arrêt résulte de l'arrêt de l'aveuglement, et il y a l'octuple chemin immaculé qui mène à son arrêt...

« ...il existe un autre moyen. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce qu'est l'aveuglement, son origine, son arrêt et le chemin qui mène à son arrêt, un disciple pur a la vision juste...

En quoi consiste l'aveuglement (avijjā) ? L'ignorance (aññāna) relative au désagrément, à la source du désagrément, à son arrêt et au chemin qui mène à cet arrêt, voilà ce qu'on nomme aveuglement. Il y a aveuglement s'il y a contamination, son arrêt résulte de l'arrêt de la contamination, et il y a l'octuple chemin immaculé qui mène à cet arrêt...

⁷ Dans un état résultant, la conscience est accompagnée du psychique et du physique cités. Cet état résulte des activités intentionnelles mentionnées dans le paragraphe suivant, et il peut s'agir de la naissance dans une nouvelle vie, conditionnée par l'activité antérieure, *kamma*.

« ...il existe un autre moyen. Pour autant qu'il reconnaisse avec sagacité ce qu'est une contamination, son origine, son arrêt et le chemin qui mène à son arrêt, un disciple pur a la vision juste...

En quoi consiste la contamination (āsava) ? Son origine ? Son Arrêt ? Et le chemin qui mène à son arrêt ?

Il y a trois types de contaminations : la contamination par les sens, la contamination par l'existence et la contamination par l'aveuglement. Il y a contamination quand il y a aveuglement, l'arrêt de la contamination résulte de l'arrêt de l'aveuglement, et il y a l'octuple chemin immaculé qui mène à l'arrêt de la contamination : vision juste, dessein juste, parole juste, action juste, subsistance juste, effort juste, vigilance juste et concentration juste.

Quand il reconnaît avec sagacité ce qui est contamination, l'origine de la contamination, l'arrêt de la contamination et le chemin qui mène à l'arrêt de la contamination, le disciple pur élimine toute tendance à l'attachement, chasse toute tendance à l'aversion, déracine toute tendance à la croyance “je suis”, élimine l'aveuglement, fait naître la sagesse et met fin au désagrément dans la réalité présente. C'est dans cette mesure, mes amis, qu'un disciple pur a la vision juste, qu'il a la vision droite, qu'il est doué d'une confiance raisonnée dans le Dhamma et qu'il accède au véritable Dhamma. »

Ainsi parla le vénérable Sâriputta.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du vénérable Sâriputta.

Le récit de la grande quarantaine

(Mahācattārīsakasutta n° 117)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Sāvatti, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jēta.

En cette occasion le Seigneur s'adressa aux moines :

– Moines !

– Oui, Seigneur, lui répondirent les moines.

Le Seigneur leur dit :

– Je vais vous indiquer, moines, la juste (sammā) concentration (samādhi) sans défaut (ariya) avec ses conditions (saupanisa) et son accompagnement (saparikkhāra). Ecoutez et faites bien attention, je vais parler.

– Bien, Seigneur, répondirent les moines.

Et le Seigneur leur dit ceci :

– Comment définir, moines, la juste concentration sans défaut avec ses conditions et son accompagnement, lesquels consistent en vision juste, dessein juste, parole juste, action juste, subsistance juste, effort juste et vigilance juste ? La concentration de l'esprit sur un point unique (ekaggatā) quand elle est accompagnée par ces sept facteurs, voilà ce qu'on appelle concentration juste (sammāsamādhi) avec ses conditions et son accompagnement.

Dans ce contexte, moines, la vision juste (sammādiṭṭhi) vient en premier. Comment la vision juste vient-elle en premier ? Reconnaître avec sagacité une vision fausse (micchādiṭṭhi) comme étant une vision fausse (en constatant sa nature temporaire, insatisfaisante et dépourvue de moi permanent) et reconnaître avec sagacité la vision juste comme étant la vision juste (en observant son rôle et son exactitude), telle est la vision juste.

Quelles sont donc, moines, les visions fausses ? “Les dons n'ont aucun effet, ce qu'on offre rituellement est vain, ce qu'on sacrifie ne procure pas de bénéfice ⁸, les bonnes et les mauvaises actions n'ont pas de conséquences, ce monde-ci n'existe pas (pour qui est dans l'autre monde), l'autre monde n'existe pas (pour qui vit ici), il n'y a pas de conséquences aux comportements justes ou faux envers sa mère ou son père, personne ne renaît par apparition ⁹, il n'y a dans le monde aucun ascète ou brahmane, accompli et pleinement réalisé, qui révèle ce monde-ci, et l'autre monde qu'il verrait de ses propres yeux, par expérience directe”. Voilà comment sont formulées les visions fausses.

⁸ Ces termes se réfèrent à différents rites brahmaniques.

⁹ A leur mort certains êtres renaissent immédiatement, "par apparition", dans des états célestes ou infernaux.

Et quelle est la vision juste ? Je dis, moines, que la vision juste est double : il y a la vision juste contaminée ¹⁰ qui relève du mérite (puñña) et fait mûrir le substrat (upadhi), et il y a la vision juste sans défaut, non contaminée, supramondaine, élément du chemin ¹¹.

En quoi consiste la vision juste contaminée, méritoire, qui fait mûrir le substrat ? “Les dons ont des effets, ce qu'on offre rituellement est utile, ce qu'on sacrifie procure des bénéfices, les bonnes et les mauvaises actions ont des conséquences, l'autre monde existe, tout autant que ce monde-ci, il y a des conséquences aux comportements justes ou faux envers sa mère et son père, certains êtres renaissent par apparition, il y a dans le monde des ascètes et des brahmanes, accomplis et pleinement réalisés, qui révèlent ce monde-ci et l'autre monde qu'ils voient de leurs propres yeux, par expérience directe”. Telle est la vision juste contaminée, méritoire, qui fait mûrir le substrat.

Et quelle est, moines, la vision juste sans défaut, non contaminée, supramondaine, élément du chemin ? Dans le cas de l'esprit immaculé, sans contamination, qui se trouve sur le chemin pur ou qui s'y engage, la sagacité (pañña), la sagacité comme faculté (indriya), la sagacité comme force (que l'aveuglement ne peut troubler), le facteur de Réalisation (bojjhaṅga) que représente l'examen des connaissables, et la vision juste en tant qu'élément du chemin constituent la vision juste sans défaut, non contaminée, supramondaine, élément du chemin.

L'effort (vāyāma) pour éliminer les visions fausses et pour parvenir à la vision juste s'appelle effort juste. Être vigilant lors de l'élimination des visions fausses, être vigilant quand on parvient à la vision juste et qu'on y reste, voilà la vigilance (sati) juste. Il y a ainsi trois éléments qui concourent à la vision juste et qui vont ensemble : la vision juste elle-même, l'effort juste et la vigilance juste.

« Ainsi, moines, la vision juste vient en premier. Comment la vision juste vient-elle en premier ? Reconnaître avec sagacité un dessein (saṅkappa) erroné comme étant un dessein erroné (temporaire, insatisfaisant, sans moi permanent) et reconnaître avec sagacité le dessein juste comme étant le dessein juste (en observant son rôle et sa justesse), telle est la vision juste. Quels sont les desseins erronés ? Dessein sensuel (kāma), dessein haineux (vyāpāda) et dessein malveillant (vihimsā), voilà les desseins erronés.

Et quel est, moines, le dessein juste ? Je dis que le dessein juste est double : il y a le dessein juste contaminé, méritoire, qui fait mûrir le substrat, et il y a le dessein juste sans défaut, non contaminé, supramondain, élément du chemin.

En quoi consiste, moines, le dessein juste contaminé, méritoire, qui fait mûrir le substrat ? Dessein de renoncement à la sensualité, dessein sans haine, dessein sans malveillance, tel est le dessein juste contaminé, méritoire, qui fait mûrir le substrat.

Et quel est, moines, le dessein juste sans défaut, non contaminé, supramondain, élément du chemin ? Dans le cas de l'esprit immaculé, sans contamination, qui se trouve sur le chemin pur ou qui s'y engage, la recherche (takko), la prise ferme (vitakko), l'insertion (appanā), l'insertion multiple, l'implantation de l'esprit et la formation des paroles (vācāsaṅkhāro) constituent le dessein juste sans défaut, non contaminé, supramondain, élément du chemin.

L'effort pour éliminer les desseins erronés et pour trouver le dessein juste est l'effort juste. Être vigilant en éliminant les desseins erronés, être vigilant en trouvant le dessein juste et en

¹⁰ Sāsava. On liste 4 types de contaminations, āsava : par un attachement sensoriel, par l'attachement à l'existence, par des croyances erronées ou par l'aveuglement.

¹¹ La première est associée à la multivision, vipassanā, Elle observe les éléments des différents niveaux de conscience comme temporaires, insatisfaisants, etc. À la fin de cette inspection vient l'autre vision juste qui extirpe et dissipe tout devenir et qui est associée au chemin, magga.

le maintenant, voilà la vigilance juste. Il y a ainsi trois facteurs qui concourent au dessein juste et qui l'accompagnent : la vision juste, l'effort juste et la vigilance juste.

« Ainsi, moines, la vision juste vient en premier. Comment la vision juste vient-elle en premier ? Reconnaître avec sagacité les paroles (vācā) mauvaises comme étant des paroles mauvaises et reconnaître avec sagacité les paroles justes comme étant des paroles justes, telle est la vision juste.

En quoi consistent les paroles fausses ? Mensonges, paroles démoniaques (créant la discorde), paroles dures ou grossières et bavardages futiles, voilà les paroles fausses.

Et quelle est la parole juste ? Je dis, moines, que la parole juste est double : il y a la parole juste contaminée, méritoire, qui fait mûrir le substrat, et il y a la parole juste sans défaut, non contaminée, supramondaine, élément du chemin.

En quoi consiste, moines, la parole juste contaminée, méritoire, qui fait mûrir le substrat ? S'abstenir de mentir, s'abstenir de paroles démoniaques, s'abstenir de paroles dures ou grossières, et s'abstenir de bavardages, telle est la parole juste contaminée, méritoire, qui fait mûrir le substrat.

Et quelle est, moines, la parole juste sans défaut, non contaminée, supramondaine, élément du chemin ? Dans le cas de l'esprit immaculé, sans contamination, qui se trouve sur le chemin pur ou qui s'y engage, le plaisir d'être éloigné des quatre mauvais comportements verbaux, le plaisir d'en être débarrassé, le plaisir de s'en être détourné et l'abstention caractérisent la parole juste sans défaut, non contaminée, supramondaine, élément du chemin.

L'effort pour éliminer les paroles fausses et pour trouver les paroles justes représente l'effort juste. Être vigilant en éliminant les paroles fausses, être vigilant en trouvant les paroles justes et en s'y tenant, voilà la vigilance juste. Il y a ainsi trois facteurs qui concourent aux paroles justes et qui les accompagnent : la vision juste, l'effort juste et la vigilance juste.

« Ainsi, moines, la vision juste vient en premier. Comment la vision juste vient-elle en premier ? Reconnaître avec sagacité les actions (kammanta) fausses comme étant des actions fausses et reconnaître avec sagacité les actions justes comme étant des actions justes, telle est la vision juste.

En quoi consistent les actions fausses ? Détruire le souffle vital, prendre ce qui n'est pas donné et s'adonner à de mauvaises conduites sexuelles, voilà les actions fausses.

Et quelles sont les actions justes ? Je dis, moines, que les actions justes sont doubles : il y a les actions justes contaminées, méritoires, qui font mûrir le substrat, et il y a les actions justes sans défaut, sans contamination, supramondaines, élément du chemin.

En quoi consistent, moines, les actions justes contaminées, méritoires, qui font mûrir le substrat ? S'abstenir de tuer, s'abstenir de voler, s'abstenir de mauvaises conduites sexuelles, telles sont les actions justes contaminées, méritoires, qui font mûrir le substrat.

Et quelles sont, moines, les actions justes sans défaut, sans contamination, supramondaines, éléments du chemin ? Dans le cas de l'esprit immaculé, sans contamination, qui se trouve sur le chemin pur ou qui s'y engage, le plaisir d'être éloigné des trois mauvais comportements physiques, le plaisir d'en être débarrassé, le plaisir de s'en être détourné et l'abstention caractérisent les actions justes sans défaut, non contaminées, supramondaines, éléments du chemin.

L'effort pour éliminer les actions fausses et pour engager les actions justes est l'effort juste. Être vigilant en éliminant les actions fausses, être vigilant en engageant les actions justes et en s'y tenant, voilà la vigilance juste. Il y a ainsi trois facteurs qui concourent aux actions justes et qui les accompagnent : la vision juste, l'effort juste et la vigilance juste.

« Ainsi, moines, la vision juste vient en premier. Comment la vision juste vient-elle en premier ? Reconnaître avec sagacité les subsistances mauvaises comme étant des subsistances mauvaises et reconnaître avec sagacité une subsistance juste comme étant une subsistance juste, telle est la vision juste.

En quoi consistent les subsistances mauvaises ? Tromperies, belles paroles, incitations, pressions et recherche d'un gain par un gain ¹², voilà les subsistances mauvaises.

Et quelle est la subsistance juste ? Je dis, moines, que la subsistance juste est double : il y a la subsistance juste contaminée, méritoire, qui fait mûrir le substrat, et il y a la subsistance juste sans défaut, non contaminée, supramondaine, élément du chemin.

En quoi consiste, moines, la subsistance juste contaminée, méritoire, qui fait mûrir le substrat ? Ici, moines, le pur disciple abandonne la subsistance fausse et organise sa vie autour d'une subsistance juste, telle est la subsistance juste contaminée, méritoire, qui fait mûrir le substrat.

Et quelle est, moines, la subsistance juste sans défaut, non contaminée, supramondaine, élément du chemin ? Dans le cas de l'esprit immaculé, sans contamination, qui se trouve sur le chemin pur ou qui s'y engage, le plaisir d'être éloigné de la subsistance fausse, le plaisir d'en être débarrassé, le plaisir de s'en être détourné et l'abstention constituent la subsistance juste sans défaut, non contaminée, supramondaine, élément du chemin.

L'effort pour éliminer les subsistances mauvaises et pour avoir une subsistance juste est l'effort juste. Être vigilant en éliminant les subsistances fausses, être vigilant en parvenant à la subsistance juste et en s'y tenant, voilà la vigilance juste. Il y a ainsi trois facteurs qui concourent à la subsistance juste et qui l'accompagnent : la vision juste, l'effort juste et la vigilance juste.

« Ainsi, moines, la vision juste vient en premier. Comment la vision juste vient-elle en premier ? De la vision juste découle le dessein juste. Du dessein juste découle la parole juste. De la parole juste découle l'action juste. De l'action juste découle la subsistance juste. De la subsistance juste découle l'effort juste. De l'effort juste découle la vigilance juste. De la vigilance juste découle la concentration juste. De la concentration juste découle la connaissance juste. De la connaissance juste découle la Délivrance juste ¹³. Ainsi, moines, le cheminement de celui qui s'exerce comporte huit facteurs, et dix pour l'Accompli (arahā).

« Ainsi, moines, la vision juste vient en premier. Comment la vision juste vient-elle en premier ? La vision juste élimine la vision fausse ainsi que les nombreux facteurs mauvais et pernicieux qui en découlent, tandis que les nombreux facteurs bénéfiques qui résultent de la vision juste se développent pleinement. Le dessein juste... La parole juste... l'action juste... la subsistance juste... l'effort juste... la vigilance juste... la concentration juste... la connaissance (ñāṇa) juste... la Délivrance (vimutti) juste élimine les délivrances fausses ainsi que les nombreux facteurs mauvais et pernicieux qui en découlent, tandis que se développent pleinement les nombreux facteurs qui résultent de la Délivrance juste. Il y en a

¹² Ces 5 expressions sont expliquées en détail dans le Visuddhimagga, chapitre I § 61 à 82.

¹³ 5 sortes de vision juste sont énoncées dans ce récit : celle de la multivision, vipassanā, dans « reconnaître une vision fausse comme telle... », celle relative aux conséquences dans « les dons ont un effet... », celles du chemin et du Fruit dans « de la vision juste découle le dessein juste... » et celle du passage en revue dans « ...découle la connaissance juste... ». Chemin, Fruit et passage en revue sont détaillés dans le Visuddhimagga XXII § 2 à 20.

ainsi vingt (en comptant les 10 choses justes et les 10 multiplicités de facteurs bénéfiques qui en résultent) du côté bénéfiques et vingt du côté pernicieux.

L'exposé de la réalité selon cette grande quarantaine, une fois déroulé, ne peut être contredit par aucun ascète, brahmane ou dieu, ni par Māra ni par Brahma ni par quiconque dans le monde. Et tout ascète ou brahmane qui penserait pouvoir critiquer et contester cet exposé de la grande quarantaine se retrouverait aussitôt dans une position inconfortable en face de ces dix formulations qui sont conformes à la réalité.

Si une bonne personne critique la vision juste, elle doit révéler ou louer quelque ascète ou brahmane qui a une vision fautive. Si une bonne personne critique le dessein juste... la parole juste... l'action juste... la subsistance juste... l'effort juste... la vigilance juste... la concentration juste... la connaissance juste... la Délivrance juste, elle doit révéler ou louer quelque ascète ou brahmane qui a une délivrance fautive. Quiconque, ascète ou brahmane, qui penserait pouvoir critiquer et contester cet exposé de la grande quarantaine se retrouverait aussitôt dans une position inconfortable en face de ces dix formulations qui sont conformes à la réalité.

Même les habitants d'Okkala, les Vassas ou les Bhaññas, les négationnistes, les inefficientistes ou les incausalistes ¹⁴ estimerait ne pas devoir critiquer et contester cet exposé de la grande quarantaine. Pour quelle raison ? Par crainte d'être eux-mêmes blâmés, réfutés et censurés. »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du Seigneur.

¹⁴ Voir le sens de ces 3 termes dans le récit de l'incontestable, n° 60 du Majjhima Nikāya.

Le récit des divisions des vérités

(Saccavibhaṅgasutta n° 141)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait dans le Parc aux Daims d'Isipatana près de Bénarès.

Là, le Seigneur s'adressa aux moines :

– Moines !

– Oui, Seigneur, lui répondirent les moines.

Le Seigneur dit ceci :

– Le Tathâgata accompli et parfait Bouddha a lancé, depuis le Parc aux Daims d'Isipatana près de Bénarès, la sublime Roue du Dhamma (dhammacakka) que ne peut faire repartir en arrière aucun ascète, aucun brahmane, aucun dieu, ni Mâra, ni Brahma, ni qui que ce soit dans le monde ; cela veut dire énoncer les quatre vérités pures (ariya-sacca), les signaler, les enseigner, les expliquer, les dévoiler, les détailler et les rendre claires.

Lesquelles quatre ? Énoncer, signaler, enseigner, exposer, dévoiler, détailler et rendre claires la vérité pure du désagrément... la vérité pure de l'origine du désagrément... la vérité pure de l'arrêt du désagrément... et la vérité pure du chemin qui mène à l'arrêt du désagrément.

C'est le Seigneur accompli et parfait Bouddha qui a lancé, depuis le Parc de Daims d'Isipatana près de Bénarès, cette sublime Roue du Dhamma que ne peut faire repartir en arrière aucun ascète... ni qui que ce soit dans le monde ; cela veut dire énoncer les quatre vérités pures... et les rendre claires.

Révérez, moines, Sâriputta et Moggallâna, associez-vous à Sâriputta et Moggallâna, ces moines savants qui aident (matériellement et spirituellement) ceux qui mènent la vie sainte. Sâriputta est comme une mère qui enfante, Moggallâna comme une mère nourricière. Sâriputta enseigne le Fruit de l'Entrée dans le courant, Moggallâna le But ultime¹⁵. Sâriputta est capable d'énoncer les quatre vérités pures, de les signaler, de les enseigner, de les expliquer, de les dévoiler, de les détailler et de les rendre claires. »

Ainsi parla le Seigneur. Cela dit, le Bien-allé (sugata) se leva de son siège et rentra dans son logement.

Il n'y avait pas longtemps que le Seigneur était parti quand le vénérable Sâriputta s'adressa aux moines :

– Moines, mes amis !

– Mon ami, lui répondirent les moines.

¹⁵ Il semble qu'à cette époque Sâriputta se chargeait des nouveaux moines jusqu'à ce qu'ils atteignent l'Entrée dans le courant. Ceci accompli, il s'occupait d'autres moines récents. Moggallâna, lui, les guidait plus loin.

Le vénérable Sâriputta dit ceci :

– Le Tathâgata accompli et parfait Bouddha a lancé, depuis le Parc de Daims d'Isipatana près de Bénarès, la sublime Roue du Dhamma que ne peut faire repartir en arrière aucun ascète... ni qui que ce soit dans le monde ; cela veut dire énoncer la vérité pure du désagrément... et la vérité pure du chemin qui mène à l'arrêt du désagrément.

En quoi consiste, mes amis, la vérité pure du désagrément (dukkha) ? La naissance est un désagrément, le vieillissement est un désagrément, la mort est un désagrément, le chagrin, les lamentations, la douleur, l'insatisfaction et le désespoir sont des désagréments, ne pas avoir ce qu'on souhaite est un désagrément. En résumé, les cinq ensembles saisis sont des désagréments.

En quoi consiste la naissance (jāti), mes amis ? La naissance de tel ou tel être dans telle ou telle catégorie d'êtres, la naissance complète (quand les facultés sont complètement développées), la descente (dans le sein ou dans l'œuf), l'émergence (dans la moisissure), l'émergence complète (de ceux qui naissent par apparition), la manifestation des ensembles (khandha) et l'obtention des domaines (āyatana), voilà ce qu'on désigne par naissance.

En quoi consiste le vieillissement (jarā), mes amis ? Pour tel ou tel individu dans telle ou telle catégorie d'êtres, la vieillesse, la décrépitude, les dents brisées, les cheveux gris, les rides, la diminution de la durée de vie et la détérioration des facultés, voilà ce qu'on nomme vieillissement.

En quoi consiste la mort (maraṇa), mes amis ? Pour tel ou tel individu dans telle ou telle catégorie d'êtres, le décès, le départ, l'effondrement, la disparition, le trépas, le mort, la fin, la destructions des ensembles et le rejet du corps, voilà ce qu'on appelle mort.

En quoi consiste le chagrin (soka), mes amis ? Quand on est affecté par la perte (d'un proche, de la santé, des biens, etc.) ou frappé par quelque malheur, le chagrin, la peine, la tristesse la détresse et la dépression, voilà ce qu'on appelle chagrin.

En quoi consistent les lamentations (parideva), mes amis ? Quand on est affecté par quelque perte ou frappé par quelque malheur, les gémissements, les lamentations, les plaintes, les jérémiades, les geignements et les cris de douleur, voilà ce qu'on nomme lamentations.

En quoi consiste la douleur (dukkha), mes amis ? Les douleurs physiques, les gênes physiques, les douleurs et les gênes qui résultent de coups sur le corps, voilà ce qu'on nomme douleur.

En quoi consiste l'insatisfaction (domanassa), mes amis ? Le mal-être mental, les souffrances et le mal-être qui naissent de ressentis affectant la faculté cognitive (manas), voilà ce qu'on appelle insatisfaction.

En quoi consiste le désespoir (upāyāsa), mes amis ? Quand on est affecté par quelque perte ou frappé par quelque malheur, le découragement, le désespoir, l'abattement et l'accablement, voilà ce qu'on nomme désespoir.

En quoi consiste, mes amis, le désagrément de ne pas avoir ce qu'on souhaite ? Les êtres qui ont pour nature de naître, de vieillir, de tomber malades, de mourir et qui sont sujets au chagrin, aux lamentations, aux douleurs, à l'insatisfaction et au désespoir, formulent l'un des souhaits suivants : “Ah ! puissions-nous ne pas être sujets à la naissance, puisse la naissance ne pas nous atteindre !” ou “Ah ! puissions-nous ne pas être sujets au vieillissement... à la maladie... à la mort... au chagrin, aux lamentations, aux douleurs, à l'insatisfaction et au désespoir ! puissent ces malheurs ne pas nous atteindre !” Mais on n'atteint pas ces résultats avec des souhaits. Ne pas obtenir ce qu'on souhaite est un désagrément.

Quels sont en résumé, mes amis, les cinq ensembles saisis (upādānakkhandha) désagréables ? L'ensemble des apparences physiques saisies (comme moi ou comme miennes), l'ensemble des ressentis saisis, l'ensemble des perceptions saisies, l'ensemble des activités mentales saisies et l'ensemble des états de conscience saisis, voilà ce qu'on désigne comme les cinq ensembles saisis désagréables.

Telle est, mes amis, la vérité pure du désagrément.

« Et quelle est, mes amis, la vérité pure de l'origine (samudaya) du désagrément ? La soif qui suscite une nouvelle existence, qui s'accompagne de jouissance passionnée et procure du plaisir ça et là – à savoir la soif de plaisirs sensoriels (kāma), la soif d'existence (bhava) et la soif de disparition (vibhava) –, voilà ce qu'on appelle source du désagrément.

« Et quelle est, mes amis, la vérité pure de l'arrêt (nirodha) du désagrément ? Arrêter cette soif en s'en détachant totalement (asesavirāga), en y renonçant (cāga), en lâchant prise (paṭinissagga), en s'en libérant (mutti) et en s'en écartant (anālaya), voilà ce qui constitue l'arrêt du désagrément.

« Et quelle est, mes amis, la vérité pure du chemin (magga) qui mène à l'arrêt du désagrément ? C'est le pur chemin (ariyamagga) octuple, à savoir vision juste, dessein juste, parole juste, action juste, subsistance juste, effort juste, vigilance juste et concentration juste.

En quoi consiste, mes amis, la vision juste (sammāditṭhi) ? Connaissance du désagrément (par l'écoute, la réflexion et l'expérience), connaissance de l'origine du désagrément, connaissance de l'arrêt du désagrément et connaissance du chemin qui mène à l'arrêt du désagrément, voilà ce qu'on nomme vision juste.

En quoi consiste, mes amis, le dessein juste (sammāsaṅkappa) ? Dessein de renoncer au sensoriel ¹⁶, dessein sans haine et dessein sans malveillance, voilà ce qu'on nomme dessein juste.

En quoi consiste, mes amis, la parole juste (sammāvācā) ? S'abstenir de mensonges, s'abstenir de paroles démoniaques (qui créent la discorde), s'abstenir de paroles dures ou grossières et s'abstenir de bavardages, voilà ce qu'on appelle parole juste ¹⁷.

En quoi consiste, mes amis, l'action juste (sammākammanta) ? S'abstenir de tuer, s'abstenir de voler et s'abstenir de mauvaises conduites sexuelles, voilà ce qu'on nomme action juste.

En quoi consiste, mes amis, la subsistance juste (sammāājīva) ? Ici, le disciple pur abandonne la subsistance fausse et organise sa vie autour d'une subsistance juste. Telle est la subsistance juste.

¹⁶ Ce dessein de renoncer résulte d'un état opposé au désir sensoriel, d'une réflexion sur le désir, d'une action pour l'éliminer ou se manifeste quand on s'en isole. Pendant le cheminement, les trois sortes de desseins se voient à des moments différents, mais dans un seul instant à la fin du chemin, où trois dénominations différentes désignent un seul dessein qui déracine toute intention de mauvais dessein.

¹⁷ Lors de la phase préparatoire, les paroles justes se trouvent à des moments différents, mais en un seul instant au bout du chemin. Même remarque pour les actions justes, etc.

En quoi consiste, mes amis, l'effort juste (sammāvāyāma) ? Ici, le moine fait naître une aspiration à empêcher l'apparition des mauvais facteurs pernicioeux qui ne sont pas apparus, il fait des efforts, stimule son énergie, ressaisit son esprit et l'enflamme. Il fait naître une aspiration à éliminer les mauvais facteurs pernicioeux apparus... à faire apparaître les facteurs bénéfiques non apparus... à stabiliser les facteurs bénéfiques apparus, à ne pas les perdre mais à les améliorer, les amplifier, les cultiver et les parfaire, il fait des efforts dans ce sens, stimule son énergie, ressaisit son esprit et l'enflamme. Voilà ce qu'on nomme effort juste.

En quoi consiste, mes amis, la concentration juste (sammāsamādhi) ? En s'isolant des agents pernicioeux, le moine accède au premier jhāna... au deuxième jhāna... au troisième jhāna... au quatrième jhāna... Voilà ce qu'on nomme concentration juste.

Voilà, mes amis, ce qu'on appelle vérité pure du chemin qui mène à l'arrêt du désagrément.

« Le Tathāgata accompli et parfait Bouddha a lancé, depuis le Parc aux Daims d'Isipatana près de Bénarès, la sublime Roue du Dhamma que ne peut faire repartir en arrière aucun ascète, aucun brahmane, aucun dieu, ni Māra, ni Brahma, ni qui que ce soit dans le monde ; cela veut dire énoncer les quatre vérités pures (ariyasacca), les signaler, les enseigner, les expliquer, les dévoiler, les détailler et les rendre claires. »

Ainsi parla le vénérable Ānanda.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du vénérable Ānanda.

Le récit de la quête immaculée

(Ariyapariyesanasutta n° 26)

(le commentaire appelle ce récit Pāsārāsisutta, récit de l'amas de liens)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sâvatthi, dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

Le Seigneur qui s'était vêtu de bon matin et avait pris son bol et sa robe, était allé à Sâvatthi pour mendier quand un groupe de moines vint trouver le vénérable Ânanda. Sitôt arrivés ils lui dirent :

– Il y a longtemps, ami Ânanda, que nous n'avons pas entendu le Seigneur exposer le dhamma. Il serait bon que nous puissions entendre un discours de la bouche même du Seigneur.

– Rendez-vous, vénérables, à l'ashram du brahmane Ramaka, vous pourrez probablement y entendre le Seigneur exposer le dhamma ¹⁸.

– Bien, mon ami, répondirent ces moines au vénérable Ânanda.

* * *

Or, après avoir parcouru Sâvatthi pour mendier, le Seigneur mangea son repas, puis rentra de sa tournée d'aumônes et s'adressa au vénérable Ânanda :

– Maintenant, Ânanda, allons au palais Migâramâtu dans le Parc de l'Est pour y passer la journée.

– Bien, Seigneur, répondit le vénérable Ânanda.

Le Seigneur se rendit donc avec le vénérable Ânanda au palais Migâramâtu pour y rester la journée.

* * *

Vers le soir, le Seigneur sortit de sa retraite et dit au vénérable Ânanda :

– À présent, Ânanda, allons au Pavillon de l'Est pour nous baigner.

– Bien, Seigneur, répondit le vénérable Ânanda.

Le Seigneur se rendit donc avec le vénérable Ânanda au Pavillon de l'Est pour se baigner. Après le bain, il resta debout avec un seul vêtement afin de se sécher.

¹⁸ Le Seigneur passa les 20 années suivant sa réalisation sans avoir d'attache nulle part, mais il choisit ensuite Sâvatthi comme base. Il y avait ses parcours habituels et donnait des indications qui permettaient à Ânanda de deviner où il allait se rendre. Ce n'est donc pas au moyen de "la connaissance qui sonde les esprits" qu'Ânanda savait où les moines pourraient rencontrer le Seigneur, mais par simple déduction. Le Parc de l'Est et le bois Jéta étaient les principaux lieux de résidence du Seigneur près de Sâvatthi.

Le vénérable Ânanda lui proposa ensuite :

– L'ashram du brahmane Rammaka n'est pas loin, Seigneur, cet ashram est agréable et tranquille. Il serait bon que le Seigneur s'y rende par compassion (pour le groupe de moines).

Le Seigneur accepta en gardant le silence et se rendit à l'ashram du brahmane Rammaka.

* * *

À ce moment, le groupe de moines était assis dans l'ashram du brahmane pour parler du dhamma (en évoquant les 10 grandes qualités, Visud IX 124, et le grand départ du futur Bouddha). Le Seigneur resta debout sous le porche extérieur en attendant qu'ils aient fini de parler.

Puis, quand le Seigneur sut que la conversation était terminée, il toussa et gratta discrètement à la porte. Les moines ouvrirent la porte au Seigneur. Celui-ci pénétra dans l'ashram et s'assit sur le siège préparé. Une fois bien assis, le Seigneur demanda aux moines :

– Pour quelle discussion, moines, êtes-vous à présent réunis ? Quelle conversation ai-je interrompue ?

– Notre conversation du dhamma portait justement sur le Seigneur quand celui-ci est arrivé.

– C'est bien, moines. Il convient en effet que des fils de bonne famille comme vous qui avez quitté votre foyer par conviction, se réunissent pour parler du dhamma. Et quand vous êtes réunis, vous pouvez faire deux choses, soit parler du dhamma, soit garder le silence immaculé (en vous consacrant à l'objet principal de votre pratique ou en vous absorbant dans le deuxième jhâna).

(ces moines étant venus "quêter" un enseignement, le Seigneur
va leur indiquer la quête qui peut être sans tache)

« Il y a deux sortes de quête, moines, la quête immaculée et la quête impure.

Quand y a-t-il quête impure (anariyā pariyesanā), moines ? Quand ce qui a pour nature de naître ne recherche que ce qui a pour nature de naître, quand ce qui a pour nature de vieillir ne recherche que ce qui a pour nature de vieillir, quand ce qui a pour nature de tomber malade ne recherche que ce qui a pour nature de tomber malade, quand ce qui a pour nature de mourir ne recherche que ce qui a pour nature de mourir, quand ce qui a pour nature de souffrir ne recherche que ce qui a pour nature de souffrir, et quand ce qui a pour nature de se souiller ne recherche que ce qui a pour nature de se souiller.

Qu'est-ce qui, selon vous, moines, a pour nature de naître ? La femme et les enfants ont pour nature de naître, les serviteurs et les servantes ont pour nature de naître, les chèvres et les moutons ont pour nature de naître, les éléphants, les vaches, les chevaux et les juments ont pour nature de naître, l'or et l'argent ont pour nature de apparaître. Tous ces leurres (upadhi) ont pour nature de naître, et celui qui s'y lie, qui s'y attache et s'y enchaîne et qui a lui-même pour nature de naître ne recherche que ce qui a pour nature de naître.

Qu'est-ce qui, selon vous, moines, a pour nature de vieillir ? La femme et les enfants... les serviteurs et les servantes... les chèvres et les moutons... les éléphants, les vaches, les chevaux et les juments ont pour nature de vieillir, l'or et l'argent ont pour nature de s'user. Tous ces leurres ont pour nature de vieillir, et celui qui s'y lie, qui s'y attache et s'y enchaîne et qui a lui-même pour nature de vieillir ne recherche que ce qui a pour nature de vieillir.

Qu'est-ce qui, selon vous, moines, a pour nature de tomber malade ? La femme et les enfants... les serviteurs et les servantes... les chèvres et les moutons... les éléphants, les vaches, les chevaux et les juments ont pour nature de tomber malade ¹⁹. Tous ces leurres ont pour nature de tomber malade, et celui qui s'y lie, qui s'y attache et s'y enchaîne et qui a lui-même pour nature de tomber malade ne recherche que ce qui a pour nature de tomber malade.

Qu'est-ce qui, selon vous, moines, a pour nature de mourir ? La femme et les enfants... les serviteurs et les servantes... les chèvres et les moutons... les éléphants, les vaches, les chevaux et les juments ont pour nature de mourir. Tous ces leurres ont pour nature de mourir, et celui qui s'y lie, qui s'y attache et s'y enchaîne et qui a lui-même pour nature de mourir ne recherche que ce qui a pour nature de mourir.

Qu'est-ce qui, selon vous, moines, a pour nature de souffrir ? La femme et les enfants... les serviteurs et les servantes... les chèvres et les moutons... les éléphants, les vaches, les chevaux et les juments ont pour nature de souffrir. Tous ces leurres ont pour nature de souffrir, et celui qui s'y lie, qui s'y attache et s'y enchaîne et qui a lui-même pour nature de souffrir ne recherche que ce qui a pour nature de souffrir.

Qu'est-ce qui, selon vous, moines, a pour nature de se souiller ? La femme et les enfants... les serviteurs et les servantes... les chèvres et les moutons... les éléphants, les vaches, les chevaux et les juments ont pour nature de se souiller. Tous ces leurres ont pour nature de se souiller, et celui qui s'y lie, qui s'y attache et s'y enchaîne et qui a lui-même pour nature de se souiller ne recherche que ce qui a pour nature de se souiller.

Voilà, moines, en quoi consiste la quête impure.

« Et en quoi consiste, moines, la quête immaculée ? Voici. Ce qui a pour nature de naître voit l'inconvénient de ce qui a pour nature de naître, et il recherche le Sans-naissance, la suprême Protection contre les liens (du monde), le Dénouement. Ce qui a pour nature de vieillir voit l'inconvénient de ce qui a pour nature de vieillir, et il recherche le Sans-vieillesse, la suprême Protection contre les liens (yogakkhema), le Dénouement (nibbāna). Ce qui a pour nature de tomber malade voit l'inconvénient de ce qui a pour nature de tomber malade, et il recherche le Sans-maladie, la suprême Protection contre les liens, le Dénouement. Ce qui a pour nature de mourir voit l'inconvénient de ce qui a pour nature de mourir, et il recherche le Sans-mort, la suprême Protection contre les liens, le Dénouement. Ce qui a pour nature de souffrir voit l'inconvénient de ce qui a pour nature de souffrir, et il recherche le Sans-souffrance, la suprême Protection contre les liens, le Dénouement. Ce qui a pour nature de se souiller voit l'inconvénient de ce qui a pour nature de se souiller, et il recherche le Sans-souillure, la suprême Protection contre les liens, le Dénouement. Voilà, moines, en quoi consiste la quête immaculée.

« Moi aussi, moines, avant ma pleine réalisation, alors que je n'étais encore qu'un *bodhisatta* ²⁰ et non un parfait Bouddha, j'avais moi-même pour nature de naître... de vieillir... de tomber malade... de mourir... de souffrir... et de me souiller, et je ne recherchais que ce qui avait pour nature de naître... de vieillir... de tomber malade... de mourir... de souffrir... et de se souiller.

¹⁹ L'or et l'argent ne figurent pas dans cette phrase car s'ils ont pour nature de naître au sens d'apparaître, et celui de vieillir au sens de s'user, ils ne tombent pas malades, ne meurent pas, ne souffrent pas et ne se souillent pas comme les êtres vivants.

²⁰ Bodhisatta signifie littéralement "accro à bodhi", à la Réalisation, et désignait celui qui suivait le chemin pour devenir Bouddha.

Mais il me vint, moines, cette pensée : “Pourquoi moi qui ai pour nature de naître... de vieillir... de tomber malade... de mourir... de souffrir... et de me souiller, recherchè-je seulement ce qui a pour nature de naître... de vieillir... de tomber malade... de mourir... de souffrir... et de se souiller ? Il vaudrait mieux, pour moi qui ai cette nature, que je vois l'inconvénient de ce qui a pour nature de naître... de vieillir... de tomber malade... de mourir... de souffrir... et de se souiller, et que je recherche le Sans-naissance... le Sans-vieillesse... le Sans-maladie... le Sans-mort... le Sans-souffrance... le Sans-souillure, la suprême Protection contre les liens, le Dénouement.

« Autrefois, moines, quand j'étais jeune, j'avais les cheveux d'un noir de jais, l'éclat de la jeunesse, j'étais dans mon premier âge²¹. Contre la volonté de ma mère et de mon père qui pleuraient et se lamentaient, je me fis couper les cheveux et la barbe, je revêtis les robes safran et je quittai mon foyer pour l'errance.

« Dans cette situation, je cherchais ce qui pouvait être bénéfique, j'étais en quête du sublime chemin vers la Paix ultime.

« Je rencontrai Âlâra Kâlâma et lui dis :

– Je désire, ami Kâlâra, mener la vie sainte selon ce dhamma-vinaya.

Ainsi dis-je, moines, et Âlâra Kâlâma me répondit :

– Que le vénérable reste ici ! Cet enseignement est tel qu'il ne faut pas longtemps à un homme sage pour voir de ses propres yeux, par connaissance directe, ce qu'a réalisé son maître, pour y accéder et y demeurer.

En effet, moines, il ne me fallut pas longtemps – ce fut rapide – pour apprendre entièrement cet enseignement. Dans la mesure où il suffisait d'agiter les lèvres et de répéter des formules, j'affirmais que je savais, que j'étais confirmé, et je prétendais “je sais, je vois”, et les autres avec moi. Mais je pensai alors : “Ce n'est pas seulement par conviction qu'Âlâra Kâlâma affirme voir cette réalité de ses propres yeux, par connaissance directe, et qu'il affirme y accéder et y demeurer, mais c'est parce qu'il la connaît et la voit vraiment”. Alors j'allai trouver Âlâra Kâlâma et je lui demandai :

– À quel niveau, ami Kâlâma, se situe cette réalité que tu vois de tes propres yeux, par connaissance directe, que tu atteins et que tu proclames ?

Ainsi parlai-je, moines, et Âlâra Kâlâma me révéla le domaine du néant²². Je pensai ensuite : “Il n'y a pas qu'Âlâra Kâlâma qui ait de la conviction, moi aussi j'ai de la conviction. Il n'y a pas qu'Âlâra Kâlâma qui soit énergique, moi aussi je suis énergique. Il n'y a pas qu'Âlâra Kâlâma qui soit capable de vigilance, moi aussi j'ai une vigilance stable. Il n'y a pas qu'Âlâra Kâlâma qui ait une concentration intense, moi aussi j'ai une concentration intense. Il n'y a pas qu'Âlâra Kâlâma qui soit sagace, moi aussi je suis sagace. Je pourrais fournir des efforts pour voir de mes propres yeux cette réalité dont Âlâra Kâlâma proclame qu'il la voit de ses propres yeux, par connaissance directe, qu'il y accède, qu'il y demeure”.

Et il ne fallut pas longtemps, moines, – ce fut rapide – pour que je vois de mes propres yeux, par connaissance directe cette réalité, pour y accéder, pour y demeurer.

Je retournai voir Âlâra Kâlâma et lui demandai :

– N'est-ce pas ce niveau de réalité, ami Kâlâma, que tu vois de tes propres yeux, par connaissance directe, auquel tu accèdes, où tu demeures et que tu proclames ?

²¹ La coutume voulait que l'on divise la vie en trois âges.

²² Il révéla les 4 jhânas, le domaine de l'espace infini, le domaine de la conscience infinie et le domaine du néant.

– C'est bien ce niveau de réalité, mon ami, que je vois de mes propres yeux, par connaissance directe, auquel j'accède et où je demeure.

– Moi aussi, mon ami, je vois de mes propres yeux, par connaissance directe, ce niveau de réalité, j'y accède, j'y demeure.

– C'est une chance pour nous, mon ami, c'est une bonne fortune pour nous de voir un vénérable compagnon dans la vie sainte semblable à nous. Cette réalité que je vois de mes propres yeux, par connaissance directe, à laquelle j'accède et que je proclame, toi aussi tu la vois de tes propres yeux, par connaissance directe, toi aussi tu y accèdes et y demeures. Cette réalité que tu vois de tes propres yeux, par connaissance directe, à laquelle tu accèdes et où tu demeures, moi aussi je la vois de mes propres yeux, par connaissance directe, j'y accède et je la proclame. Cette réalité que je connais, toi aussi tu la connais. Cette réalité que tu connais, moi aussi je la connais. Tu es comme moi, je suis comme toi. Maintenant, viens, mon ami, prenons soin tous les deux de ce grand groupe de disciples.

Ainsi, moines, Âlâra Kâlâma qui était mon maître me proclama son égal, moi son disciple, il me fit ce grand honneur. J'ai alors pensé : “Cette réalité ne mène pas au désenchantement, au détachement, à la cessation, au total apaisement, à la connaissance directe, à la pleine Réalisation ni au Dénouement, mais seulement au domaine du néant”. Ainsi, moines, cette réalité ne me suffisait pas, je m'en détournai.

« Je cherchais de nouveau, moines, ce qui pouvait être bénéfique, j'étais en quête du sublime chemin vers la Paix ultime. Je rencontrai Uddaka Râmaputta et lui dis :

– Je désire, mon ami, mener la vie sainte selon ce dhamma-vinaya.

Uddaka Râmaputta me répondit :

– Que le vénérable reste ici ! Cet enseignement est tel qu'il ne faut pas longtemps à un homme sage pour voir de ses propres yeux, par connaissance directe, ce qu'a réalisé son propre maître, pour y accéder et y demeurer... (le récit reprend mot pour mot l'épisode avec Âlâra Kâlâma, la seule différence étant que la réalité atteinte est cette fois-ci le domaine sans perception ni non-perception, soit un degré plus haut que le domaine du néant) ...ainsi, moines, cette réalité ne me suffisait pas, je m'en détournai.

« Je cherchais de nouveau, moines, ce qui pouvait être bénéfique et j'étais en quête du sublime chemin vers la Paix ultime. Je progressais par étapes chez les Magadhesis et j'arrivai près d'Uruvêlâ, une ville de garnison. Je vis là une étendue de terre agréable, un charmant bosquet d'arbres, une eau courante²³ limpide, ravissante, facile d'accès, et un village proche où aller mendier. Je pensai : “Comme est agréable cette étendue de terre, et charmant ce bosquet d'arbres ! L'eau coule limpide et ravissante, elle est facile d'accès et le village où mendier est proche. Ceci convient à la pratique d'un fils de bonne famille qui veut s'exercer avec vigueur”.

Et c'est là que je m'assis en pensant que ce lieu convenait à une bonne pratique.

Là, moines, moi qui avais pour nature de naître... de vieillir... de tomber malade... de mourir... de souffrir... et de me souiller, je vis l'inconvénient de ce qui a pour nature de naître... de vieillir... de tomber malade... de mourir... de souffrir... et de se souiller, et en recherchant le Sans-naissance... le Sans-vieillesse... le Sans-maladie... le Sans-mort... le Sans-souffrance... le Sans-souillure, la suprême Protection contre les liens, le Dénouement, je l'atteignis. Et il me vint la connaissance et vision que ma Délivrance était inébranlable, cette naissance la dernière, et qu'il n'y aurait plus de nouvelle existence.

²³ La rivière Nerañjarâ.

J'ai alors pensé, moines : “J'ai atteint cette réalité profonde, difficile à voir, difficile à réaliser, paisible, excellente, inaccessible par seule la réflexion, absconse et perceptible par les seuls sages. Mais l'humanité aime les attachements²⁴, elle se délecte dans les attachements, elle se réjouit des attachements. Et pour une humanité qui aime les attachements, qui s'y délecte et s'en réjouit, il est difficile de voir la coproduction conditionnelle (paṭiccasamuppāda) avec sa causalité (idappaccayatā), il est difficile de voir l'élimination de toutes les activités intentionnelles (saṅkhāra), l'abandon de toutes les tromperies²⁵, la destruction du désir, le détachement, l'arrêt, le Dénouement. Et même si je leur exposais cette réalité, les autres ne me comprendraient pas, et ce me serait fatigue, ce me serait nuisance (physique, sans avoir de prise sur l'esprit).

« Et de plus, moines, il me vint naturellement des strophes merveilleuses et originales :

Que de mal pour l'atteindre ! À quoi bon la révéler ?
Car les méchants et les jouisseurs ne pourront la réaliser.
Absconse, à contre-courant, difficile à voir, subtile et profonde
Les passionnés ne la connaîtront pas, enfouis sous des tas d'ignorance.

Comme je réfléchissais ainsi, moines, j'inclinai à faire peu d'efforts plutôt qu'à révéler cette réalité.

« Alors, moines, Brahma Sahampati sut à quoi je réfléchissais et il pensa : “Le monde est perdu, le monde est ruiné, car le Tathāgata accompli et parfait Bouddha tend à faire peu d'efforts et non à révéler cette réalité”.

Aussi facilement qu'un homme robuste étend son bras plié ou plie son bras tendu, Brahma Sahampati quitta le ciel de Brahma et se manifesta devant moi. Il ajusta son vêtement sur son épaule, salua mains jointes dans ma direction et me dit :

– Que le Seigneur montre la réalité ! Que le Bienheureux révèle la réalité ! Certains êtres ont peu de poussière (dans l'œil de la connaissance). Ils seront perdus s'ils n'entendent pas l'enseignement alors qu'ils peuvent parfaitement connaître cette réalité.

Ainsi parla Brahma Sahampati. Et il ajouta :

Il y avait autrefois au Māgadha
Un système altéré pensé par des impurs,
De l'immortalité la porte s'est ouverte
Ecoutez les préceptes découverts par le Pur

Du haut d'un pic rocheux
On voit devant ses pieds le pays alentour
Tu es monté en haut du palais du Dhamma
Toi le Sage omniscient qui chasse les douleurs
Contemple les humains submergés de détresse
Noyés dans la naissance et pris par la vieillesse

²⁴ Attachements, *ālaya* : attachement aux objets des sens, mais aussi attachement au désir lui-même.

²⁵ Tromperies, *upadhi* : les tromperies qui causent de nouvelles existences, par exemple les 5 ensembles saisis, les souillures de l'esprit, les agents conditionnants ou les plaisirs sensoriels.

Debout, toi le Héros, Vainqueur dans les combats
Meneur d'humanité, sois actif dans le monde !
Seigneur qui ne doit rien, montre-leur le Dhamma
Qu'ils connaissent enfin la vérité profonde !

« Je compris la requête de Brahma, moines, et j'examinai le monde, par bonté pour les êtres, avec l'œil de la réalisation ²⁶. Je vis des êtres qui avaient peu de poussière et d'autres qui en avaient beaucoup, certains avaient des facultés aiguisées et d'autres des facultés émoussées, quelques-uns avaient de bonnes qualités et d'autres de mauvaises, certains étaient intelligents et d'autres stupides. Mais peu d'entre eux voyaient avec crainte l'autre monde et tout ce qu'il convient de rejeter.

« Imaginons, moines, qu'il y ait un bouquet de lotus bleus, rouges ou blancs. Certains ont germé dans l'eau, poussé dans l'eau et prospèrent immergés. D'autres ont germé dans l'eau, poussé dans l'eau et restent à la surface. Les derniers ont germé dans l'eau, poussé dans l'eau mais ils se dressent hors de l'eau sans être souillés par elle.

De la même façon, moines, quand j'examinai le monde avec l'œil de la réalisation, je vis des êtres qui avaient peu de poussière... et d'autres stupides. Mais peu d'entre eux voyaient avec crainte l'autre monde et tout ce qu'il convient de rejeter.

Alors je répondis en vers à Brahma Sahampati :

De l'immortalité la porte s'est ouverte
Pour ceux qui peuvent entendre et délier leur confiance
Parce que je voyais les ennuis, ô Brahma,
Je n'ai pas proclamé le Dhamma excellent

Brahma Sahampati dit alors :

– J'ai donné au Seigneur l'occasion d'enseigner cette réalité.

Puis il me salua, tourna autour de moi en me gardant à sa droite et disparut.

« Ensuite, moines, je me suis demandé : “À qui exposerai-je l'enseignement en premier ? Qui peut le comprendre en un instant ?”

Et il me vint : “Ālāra Kālāma est sage, docte et sagace. Cela fait longtemps qu'il a peu de poussière. Je dois lui exposer l'enseignement en premier, il le comprendra immédiatement”.

Mais des divinités s'approchèrent de moi pour me dire :

– Ālāra Kālāma est mort depuis sept jours, Seigneur.

Je sus et je vis moi aussi qu'Ālāra Kālāma était mort depuis sept jours (et se trouvait à présent dans le domaine du néant). Et je pensai que c'était une grande perte pour Ālāra Kālāma car, s'il avait entendu cet enseignement, il l'aurait compris instantanément.

Je me demandai de nouveau : “À qui exposerai-je l'enseignement en premier ? Qui peut le comprendre en un instant ?”

Et il me vint : “Uddaka Rāmaputta est sage, docte et sagace. Cela fait longtemps qu'il a peu de poussière. Je dois lui exposer l'enseignement en premier, il le comprendra immédiatement”.

²⁶ L'œil de la réalisation, *buddhacakkhu*, est double, connaissance des capacités d'autrui et connaissance des inclinations et tendances. L'œil intégral, *samantacakkhu*, représente la connaissance omnisciente. L'œil du Dhamma, *dhammacakkhu*, désigne la connaissance du chemin parcouru.

Mais les divinités revinrent vers moi pour me dire :

– Uddaka Râmaputta est mort la nuit dernière, Seigneur.

Je sus et je vis moi aussi qu'Uddaka Râmaputta était mort la nuit précédente (et se trouvait à présent dans le domaine sans perception ni non-perception). Et je pensai que c'était une grande perte pour Uddaka Râmaputta car, s'il avait entendu cet enseignement, il l'aurait compris instantanément.

Je me demandai encore : “À qui exposerai-je l'enseignement en premier ? Qui peut le comprendre en un instant ?”

Et il me vint : “Les moines du groupe des cinq m'ont beaucoup aidé en m'assistant quand je fournissais de grands efforts. Je dois leur exposer l'enseignement en premier”. Je me demandai où se trouvaient ces moines du groupe des cinq. Et je vis, avec l'œil divin bien purifié et plus qu'humain, qu'ils séjournèrent, près de Bénarès, dans le Parc aux Daims d'Isipatana.

J'étais resté près d'Uruvéla autant qu'il me plaisait, je me mis en route pour Bénarès.

« Alors que je cheminais sur la grand-route entre Gaya et le Lieu de la Réalisation, Upaka l'adjivique ²⁷ m'aperçut et me dit :

– Tes facultés sont très brillantes, mon ami, ton teint est très pur et très clair. Pour qui as-tu quitté ton foyer ? Qui est ton maître ? Dans l'enseignement de qui te complais-tu ?

Ainsi parla-t-il, et je lui répondis en vers :

Moi je suis tout-puissant, omniscient, sans souillure
Au milieu de l'amas des composants variés
J'ai renoncé à tout, sans désir je suis libre
Je connais par moi-même. À qui me référer ?
Je n'ai pas de gourou, je me vois sans égal
Et sans équivalent chez les hommes ou les dieux
Car je suis accompli, je suis Maître suprême
Seul et parfait Bouddha, refroidi, consumé
Je m'en vais à Kâsi pour lancer le Dhamma ²⁸
Et battre le tambour de l'immortalité

Upaka me dit :

– Selon ce que tu affirmes, mon ami, tu t'estimes Vainqueur sans limites.

– Pareils à moi sont les vainqueurs qui ont éliminé les contaminations
J'ai partout triomphé des agents pernicieux. Pour cela, Upaka, je suis vraiment Vainqueur.

Ainsi parlai-je, moines, et Upaka l'adjivique me dit :

– Puisse cela être, mon ami !

²⁷ Adjivique, *ājīvika* : sorte d'ascètes répandue à l'époque.

²⁸ Lancer la roue du Dhamma, *dharmacakkha*, est une référence mythique au roi *cakkhavattin* qui la lance et conquiert un empire par ce simple geste sans devoir user de la force.

Il hocha la tête, prit le mauvais chemin et s'en alla ²⁹ .

« Je fis route par étapes vers Bénarès, moines, et j'arrivai au Parc aux Daims d'Isipatana où se trouvait le groupe des cinq moines. Quand ils me virent approcher, les cinq moines se concertèrent :

– L'ascète Gotama arrive, mes amis. Il vit maintenant dans l'abondance, il a abandonné l'effort pour retourner à l'abondance. Il ne faut pas le saluer ni se lever ni prendre son bol ou sa cape. Il faut seulement lui préparer un siège (en raison de son rang social). S'il le désire, il s'assiera.

Mais plus je m'approchais, moines, moins les moines du groupe des cinq pouvaient respecter leur pacte ³⁰ : certains vinrent à ma rencontre et prirent mon bol et ma cape, d'autres m'indiquèrent un siège, et d'autres m'apportèrent de l'eau pour les pieds. Mais ils m'appelaient par mon nom et par l'épithète "mon ami".

Comme ils parlaient ainsi, je leur dis :

– N'appellez pas le Tathâgata par son nom ni par l'épithète "mon ami", moines, car le Tathâgata est accompli et parfait Bouddha. Prêtez l'oreille, moines : l'immortalité est atteinte, je l'enseigne, je montre le Dhamma. Si vous suivez mes instructions, il ne vous faudra pas longtemps pour voir de vos propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, l'Aboutissement insurpassable pour lequel les fils de bonne famille quittent à juste titre leur foyer, pour y accéder et y demeurer.

Ainsi parlè-je, moines, mais les moines du groupe des cinq me dirent :

– Quand tu te comportais, te conduisais et agissais avec austérité, ami Gotama, tu n'as pas atteint l'excellente connaissance et vision suprahumaine qui produit les Purs. Maintenant que tu vis dans l'abondance en ayant abandonné l'effort pour retourner à l'abondance, comment pourrais-tu atteindre cette excellente connaissance et vision ?

Je leur répondis :

– Le Tathâgata, moines, n'est pas un homme d'abondance qui a renoncé à l'effort pour retourner à l'abondance. Prêtez l'oreille : l'immortalité est trouvée, je l'enseigne... il ne vous faudra pas longtemps pour voir de vos propres yeux... l'Aboutissement insurpassable...

Mais les moines me tinrent une deuxième fois le même propos et je leur fis la même réponse.

Les moines formulèrent leur question une troisième fois et je leur demandai alors :

– Vous souvenez-vous, moines, que je vous aie déjà tenu pareil discours ?

– Non, Seigneur.

²⁹ **L'histoire d'Upaka.** Après sa rencontre avec le Seigneur, Upaka s'installa près d'un village de chasseurs dont le chef devint son bienfaiteur. Quand ce chasseur partit pour une semaine, il demanda à sa fille Chavâ de s'occuper des "accomplis". Le lendemain, Upaka se rendit à la maison du chasseur et c'est Chavâ qui lui servit la nourriture. La fille était belle, Upaka en tomba amoureux au point de ne plus pouvoir manger et de penser à se suicider s'il n'obtenait pas sa main.

Quand le chasseur revint, Chavâ lui dit qu'Upaka n'était venu que le premier jour pour chercher sa nourriture. Le chasseur alla voir son "accompli" qui lui demanda la main de Chavâ. Mais Upaka n'avait pas de métier et ne pouvait nourrir une famille, le chasseur refusa. Upaka proposa de porter le gibier et de vendre la viande, cela plut au chasseur qui lui donna sa fille.

Ils eurent un fils, Subhadda. Mais Chavâ n'aimait pas son mari. Quand le bébé pleurait, elle lui chantait une berceuse "Ne pleure pas, fils du porteur de viande" où elle se moquait d'Upaka.

Un jour, Upaka, qui n'était pas heureux, partit sans rien dire à sa femme et voulut retrouver le "Vainqueur sans limites". Il finit par arriver au grand monastère du bois Jéta. Le Seigneur avait dit aux moines que si quelqu'un demandait le "Vainqueur sans limites", ils devraient le lui amener. Upaka rencontra donc le Seigneur et ils se reconnurent. Upaka était déjà vieux mais il reçut l'ordination mineure et des instructions de pratique. Il atteignit le Fruit sans retour, mourut dans cet état et obtint l'ultime Accomplissement aussitôt après.

³⁰ Car ils étaient subjugués par la splendeur du Seigneur.

– Le Tathâgata est accompli et parfait Bouddha. Prêtez l'oreille : l'immortalité est trouvée, je l'enseigne... il ne vous faudra pas longtemps pour voir de vos propres yeux... l'Aboutissement insurpassable pour lequel les fils de bonne famille quittent à juste titre leur foyer, pour y accéder et y demeurer.

Je réussis, moines, à convaincre les moines du groupe des cinq.

Quand j'instruisais deux moines, les trois autres allaient mendier et nous subsistions tous les six de ce que ces trois moines rapportaient de leur tournée d'aumône. Quand j'instruisais trois moines, les deux autres allaient mendier et nous subsistions tous les six de ce que ces deux moines rapportaient de leur tournée d'aumône.

Alors que je les instruisais, moines, et que je les enseignais, les moines du groupe des cinq, eux qui avaient pour nature de naître... de vieillir... de tomber malade... de mourir... de souffrir... et de se souiller, virent l'inconvénient de ce qui a pour nature de naître... de vieillir... de tomber malade... de mourir... de souffrir... et de se souiller, et en recherchant le Sans-naissance... le Sans-vieillesse... le Sans-maladie... le Sans-mort... le Sans-souffrance... le Sans-souillure, la suprême Protection contre les liens, le Dénouement, ils l'atteignirent. Et ils eurent la connaissance et vision que leur délivrance était inébranlable, cette vie la dernière, et qu'il n'y aurait plus de nouvelle existence.

« Il y a, moines, cinq sortes de plaisirs sensoriels³¹. Lesquelles ? Il y a les apparences perceptibles par l'œil, désirables, plaisantes, délicieuses, charmantes, tentantes, attachantes. Il y a les sons perceptibles par l'oreille... les odeurs perceptibles par le nez... les saveurs perceptibles par la langue... et les touchers perceptibles par le corps, désirables, plaisants, délicieux, charmants, tentants, attachants. Telles sont les cinq sortes de plaisirs sensoriels.

On trouve, moines, des ascètes et des brahmanes qui jouissent de ces cinq plaisirs sensoriels en s'y liant, en s'y attachant et en s'y enchaînant, sans en voir les inconvénients ni avoir la sagesse de leur échapper. Ils doivent savoir qu'ils se conduisent imprudemment, qu'ils vont à leur perte et que le Mauvais (pāpimant) fera d'eux ce qu'il voudra.

Un chevreuil de la forêt qui est pris dans des filets doit savoir qu'il s'est conduit imprudemment : il est allé à sa perte et le chasseur fera de lui ce qu'il voudra. Quand celui-ci viendra, le chevreuil ne pourra pas s'enfuir comme il le voudrait. Il y a de même des ascètes et des brahmanes... qui vont à leur perte, et le Mauvais fera d'eux ce qu'il voudra.

Mais on trouve aussi, moines, des ascètes et des brahmanes qui bénéficient de ces objets des sens sans s'y attacher, sans s'y absorber et sans s'y perdre, mais en en voyant les inconvénients et en ayant la sagesse de leur échapper. Ils doivent savoir qu'ils se conduisent prudemment, qu'ils ne vont pas à leur perte et que le Mauvais ne fera pas d'eux ce qu'il voudra.

Un chevreuil de la forêt qui est couché sur des filets sans en être prisonnier doit savoir qu'il s'est conduit prudemment : il n'est pas allé à sa perte et le chasseur ne fera pas de lui ce qu'il voudra. Il y a de même des ascètes et des brahmanes... qui ne vont pas à leur perte, et le Mauvais ne fera pas d'eux ce qu'il voudra.

Voici un chevreuil de la forêt, moines, qui se déplace dans un vallon boisé. Il avance sans crainte, reste debout sans crainte, s'assied sans crainte et se couche sans crainte. Pourquoi ? Parce qu'il ne se risque pas sur les terres du chasseur.

³¹ Le Seigneur va maintenant attirer l'attention des moines sur le fait qu'il n'y a pas que les laïcs qui recherchent les plaisirs sensoriels. Parmi les renonçants, ceux qui jouissent des objets licites sans contrôle et sans examen (Visud I 126) se livrent eux aussi à la quête impure.

De même, moines, c'est seulement en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicioseux, que le moine accède au premier jhâna... au deuxième jhâna... au troisième jhâna... au quatrième jhâna... au domaine de l'espace infini... au domaine de la conscience infinie... au domaine du néant... au domaine sans perception ni non-perception, et qu'il y demeure ³². À chacune de ces étapes, on dit que le moine rend Mâra aveugle, qu'il l'empêche de voir et qu'il se rend invisible au regard du Mauvais.

De plus, moines, en transcendant totalement le domaine sans perception ni non-perception, le moine accède à l'arrêt des perceptions et du ressenti, et il y demeure. Il élimine les contaminations en les voyant avec sagacité. On dit que ce moine rend Mâra aveugle, qu'il l'empêche de voir et qu'il se rend invisible au regard du Mauvais. Il marche avec intrépidité, il se tient debout avec intrépidité, il reste assis avec intrépidité, il se couche avec intrépidité. Pour quelle raison ? Parce qu'il s'est mis hors d'atteinte du Mauvais. »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du Seigneur.

³² Formules complètes et explications dans les chapitres IV et X du Visuddhimagga.

Le récit de l'effacement

(Sallekhasutta n° 8)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sâvatthi, dans le parc Anâthâpiṇḍika du bois Jéta.

Un soir, le vénérable Cunda le Grand émergea de la solitude et vint trouver le Seigneur. Il salua le Seigneur en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, le vénérable demanda au Seigneur :

– Les croyances variées qui sont présentes dans le monde³³, Seigneur, concernent soit la personne, soit le monde. Est-ce dès le début qu'un moine qui les prend en considération peut se défaire de ces croyances et les rejeter ?

– En effet, Cunda, les croyances variées qui sont présentes dans le monde concernent soit la personne, soit le monde. Il faut voir en vérité, avec une juste sagacité, où naissent ces croyances, où elles s'ancrent et où elles se manifestent³⁴ pour se défaire de ces croyances et les rejeter : “ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi permanent”.

Il arrive, Cunda, qu'en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des facteurs pernicioseux, un moine accède au premier jhâna – lequel comporte prise-ferme et application-soutenue, et consiste en un ravissement-félicité né de l'isolement –, y demeure et croit alors demeurer dans l'effacement. Mais dans l'éducation (vinaya) de l'Immaculé (ariya), cela ne s'appelle pas effacement mais état heureux dans la réalité présente (ditṭhadhammasukhavihara).

Il arrive aussi que, par la disparition de la prise-ferme et de l'application-soutenue, un moine accède au deuxième jhâna – lequel consiste en assurance-sereine et en élévation unique de l'esprit, est dépourvu de prise-ferme et d'application-soutenue, et consiste en un ravissement-félicité né de la concentration –, y demeure et croit demeurer dans l'effacement. Mais dans l'éducation de l'Immaculé, cela ne s'appelle pas effacement mais état heureux dans la réalité présente.

³³ Il circulait des croyances relatives à la personne : la personne se confond avec le corps, elle est contenue dans le corps, elle émane du corps, ou elle possède un corps ; et les 4 mêmes formulations avec le ressenti, la perception, l'activité mentale et l'état de conscience. On trouvait aussi des croyances selon lesquelles le monde serait éternel, ou temporaire, fini, ou infini. Certains élèves du vénérable Cunda le Grand s'imaginaient pouvoir éliminer ces croyances par une simple prise en considération, avant même d'avoir atteint l'entrée dans le courant. D'autres, qui maîtrisaient l'un ou l'autre des jhânas mais n'avaient pas atteint l'entrée dans le courant, pensaient à tort avoir effacé toutes les souillures parce que l'état paisible du jhâna leur en cachait l'existence. Mais pour effacer ces souillures, il faut pratiquer la multivision, vipassanā, et atteindre au moins l'entrée dans le courant. Le vénérable Cunda vint trouver maître Gotama pour que ses élèves perdent leurs illusions.

³⁴ Ces croyances naissent en rapport avec les cinq ensembles, khandha, qui en sont l'objet, elles s'y ancrent, et elles se manifestent dans les paroles et les actions. “Ceci n'est pas à moi” s'oppose à une appropriation, “je ne suis pas ceci” contredit une appréciation, et “ceci n'est pas mon moi permanent” détruit la croyance à un moi permanent, atta. “Ceci” représente, selon les cas, le physique, un ressenti, une perception, une activité mentale ou une conscience. On s'en défait par le chemin d'entrée dans le courant, à l'apogée de la multivision.

Il arrive encore qu'en se détachant aussi du ravissement, un moine maintienne un regard-neutre. Vigilant et pleinement conscient, il ressent physiquement le bonheur et accède à ce troisième jhâna à propos duquel les Immaculés déclarent “il reste neutre et vigilant dans le bonheur”, il y demeure et croit demeurer dans l'effacement. Mais dans l'éducation de l'Immaculé, cela ne s'appelle pas effacement mais état heureux dans la réalité présente.

Il arrive aussi que, par l'élimination du plaisir et l'élimination de la douleur, par la disparition antérieure des satisfactions et des insatisfactions, un moine accède au quatrième jhâna – lequel n'est ni désagréable ni agréable, et consiste en pureté de la vigilance par le regard-neutre –, y demeure et croit demeurer dans l'effacement. Mais dans l'éducation de l'Immaculé, cela ne s'appelle pas effacement mais état heureux dans la réalité présente.

Il arrive encore qu'en transcendant totalement les perceptions physiques pures, en supprimant les perceptions-chocs, en ne prêtant plus attention aux perceptions diverses, un moine accède au domaine de l'espace infini³⁵ – “infini est l'espace” –, y demeure et croit demeurer dans l'effacement. Mais dans l'éducation de l'Immaculé, cela ne s'appelle pas effacement mais état paisible (santā vihārā).

Il arrive aussi qu'en transcendant totalement le domaine de l'espace infini, un moine accède au domaine de la conscience infinie – “infinie est la conscience” –, y demeure et croit demeurer dans l'effacement. Mais dans l'éducation de l'Immaculé, cela ne s'appelle pas effacement mais état paisible.

Il arrive encore qu'en transcendant totalement le domaine de la conscience infinie, un moine accède au domaine du néant – “il n'y a rien” –, y demeure et croit demeurer dans l'effacement. Mais dans l'éducation de l'Immaculé, cela ne s'appelle pas effacement mais état paisible.

Il arrive enfin qu'en transcendant totalement le domaine du néant, un moine accède au domaine sans perception ni absence de perception, y demeure et croit demeurer dans l'effacement. Mais dans l'éducation de l'Immaculé, cela ne s'appelle pas effacement mais état paisible.

« Voici maintenant, Cunda, comment vous devez réaliser l'effacement :

“Là où d'autres se montreraient violents, nous, nous éviterons la violence³⁶”.

“Là où d'autres détruiraient le souffle vital, nous, nous éviterons de détruire le souffle vital”.

“Là où d'autres prendraient ce qui ne leur est pas donné, nous, nous éviterons de prendre ce qui ne nous est pas donné”.

“Là où d'autres auraient des relations sexuelles, nous, nous éviterons les relations sexuelles”.

“Là où d'autres mentiraient, nous, nous éviterons de mentir”.

“Là où d'autres parleraient avec malveillance, nous, nous éviterons les paroles malveillantes”.

“Là où d'autres diraient des paroles blessantes ou grossières, nous, nous éviterons de prononcer des paroles blessantes ou grossières”.

“Là où d'autres bavarderaient, nous, nous éviterons de bavarder”.

“Là où d'autres seraient pleins de convoitise, nous, nous resterons sans convoitise”.

“Là où d'autres auraient un sentiment d'aversion, nous, nous garderons notre esprit de toute aversion”.

³⁵ Les 4 domaines infinis sont expliqués en détail dans le chapitre X du Visuddhimagga.

³⁶ Effacement lorsque la non-violence efface la violence.

“Là où d'autres nourriraient des croyances erronées, nous, nous aurons une vision juste”.
 “Là où d'autres nourriraient un dessein erroné, nous, nous aurons un dessein juste”.
 “Là où d'autres formuleraient une parole erronée, nous, nous dirons une parole juste”.
 “Là où d'autres agiraient incorrectement, nous, nous agirons correctement”.
 “Là où d'autres adopteraient un mode de subsistance erroné, nous, nous subsisterons de façon juste”.
 “Là où d'autres fourniraient des efforts erronés, nous, nous produiront des efforts justes”.
 “Là où d'autres auraient une vigilance erronée, nous, nous maintiendrons une vigilance juste”.
 “Là où d'autres auraient une concentration erronée, nous, nous aurons une concentration juste”.
 “Là où d'autres auraient une connaissance erronée, nous, nous aurons une connaissance juste”.
 “Là où d'autres auraient une délivrance erronée, nous, nous aurons une délivrance juste”.
 “Là où d'autres seraient envahis par l'engourdissement et la torpeur, nous, nous resterons sans engourdissement ni torpeur”.
 “Là où d'autres s'agitieraient, nous, nous resterons sans aucune agitation”.
 “Là où d'autres hésiteraient, nous, nous n'hésiterons pas”.
 “Là où d'autres se mettraient en colère, nous, nous résisterons à la colère”.
 “Là où d'autres nourriraient du ressentiment, nous, nous n'aurons pas de ressentiment”.
 “Là où d'autres seraient ingrats, nous, nous ne serons pas ingrats”.
 “Là où d'autres auraient un esprit de rivalité, nous, nous ne nourrirons pas de rivalité”.
 “Là où d'autres auraient de la jalousie, nous, nous ne serons pas jaloux”.
 “Là où d'autres refuseraient de partager, nous, nous partagerons”.
 “Là où d'autres simuleraient, nous, nous ne simulerons pas”.
 “Là où d'autres dissimuleraient, nous, nous ne cacherons rien”.
 “Là où d'autres feraient preuve d'obstination, nous, nous ne serons pas obstinés”.
 “Là où d'autres se surestimeraient, nous, nous ne nous surestimerons pas”.
 “Là où d'autres seraient rétifs, nous, nous serons dociles”.
 “Là où d'autres seraient de mauvais amis, nous, nous serons de bons amis”.
 “Là où d'autres seraient insouciant, nous, nous resterons attentifs”.
 “Là où d'autres seraient incrédules, nous, nous serons convaincus”.
 “Là où d'autres manqueraient de retenue, nous, nous aurons de la retenue”.
 “Là où d'autres manqueraient de respect humain, nous, nous aurons du respect humain”.
 “Là où d'autres resteraient ignorants, nous, nous nous instruirons”.
 “Là où d'autres seraient indolents, nous, nous serons énergiques”.
 “Là où d'autres seraient distraits, nous, nous serons vigilants”.
 “Là où d'autres feraient preuve de sottise, nous, nous serons sagaces”.
 “Là où d'autres se méprendraient sur ce qu'ils voient, soutiendraient obstinément leur méprise et ne lâcheraient pas prise, nous, nous ne nous méprendrons pas sur ce que nous voyons, nous ne nous entêterons pas et nous lâcherons prise”.

Voilà comment vous devez réaliser l'effacement.

« J'affirme, Cunda, que les bonnes résolutions (cittuppāda) favorisent les facteurs mentaux bénéfiques, combien plus leurs répercussions physiques et verbales. Voilà pourquoi il faut avoir ces résolutions : “Là où d'autres se montreraient violents, nous, nous éviterons la violence”... (reprise des 44 résolutions)

« Quand un chemin est périlleux, Cunda, on empreinte un autre chemin, plus facile. Quand un gué est dangereux, on passe par un autre gué, plus sûr. De même, la non-violence permet à l'homme véritable (purisapuggala) d'éviter la violence... (reprise des 44 mêmes)

« Tous les facteurs pernecieux, Cunda, mènent aux existences inférieures, et tous les facteurs bénéfiques aux existences supérieures³⁷. Ainsi, pour l'homme véritable qui serait tenté par la violence, la non-violence permet d'accéder aux existences supérieures... (nouvelle reprise des 44 mêmes)

« Quand on est pris dans le borbier des sens, Cunda, on ne peut pas en extraire ceux qui y sont enlisés. Mais quand on en est sorti, on peut en tirer ceux qui s'y trouvent. Quand on n'est pas soi-même discipliné, éduqué et qu'on n'a pas atteint le complet Dénouement, on ne peut pas discipliner les autres, les éduquer ni les mener au complet Dénouement. Mais quand on est soi-même discipliné, éduqué et qu'on a atteint le complet Dénouement, on peut discipliner les autres, les éduquer et les mener au complet Dénouement.

De même, Cunda, la non-violence de l'Homme Véritable peut effacer totalement la violence... (encore une fois les 44 mêmes)

« Voilà, Cunda, comment j'enseigne la voie de l'effacement, comment j'enseigne la voie des résolutions, comment j'enseigne la voie de l'évitement, comment j'enseigne la voie des existences supérieures et comment j'enseigne la voie du complet Dénouement. Ce qu'un maître doit accomplir avec compassion pour le bien de ses disciples, par compassion je l'ai fait pour vous. Voici le pied des arbres, moines, voici les solitudes. Pratiquez la contemplation³⁸, ne tombez pas dans l'insouciance, n'ayez pas de regrets plus tard. Telles sont mes instructions pour vous. »

Ainsi parla le Seigneur.

Le vénérable Cunda le Grand fut satisfait et se réjouit des paroles du Seigneur.

³⁷ Les facteurs pernecieux conditionnent les existences inférieures lors des renaissances. Puis, au cours de l'existence, ils provoquent des états résultants désagréables. Au contraire, les facteurs bénéfiques causent des existences supérieures et des états résultants agréables.

³⁸ En contemplant les objets avec lesquels on atteint les absorptions, ainsi que les caractéristiques – temporaire, insatisfaisant... – des éléments qui composent la réalité immédiate.

Le grand récit de la suppression de toute soif

(Mahātaṇhāsankhayasutta n° 38)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sāvatti, dans le Parc Anāthapiṇḍika du Bois Jéta.

Or un moine du nom de Sāti, fils d'un pêcheur, eut cette idée fausse : “Tel que je comprends le dhamma enseigné par le Seigneur, c'est assurément la conscience (viññāṇa) qui se meut et qui transmigre sans s'altérer³⁹”.

Plusieurs moines apprirent que Sāti avait cette idée fausse, ils allèrent le trouver et lui demandèrent :

– Est-il vrai comme on le dit, ami Sāti, que tu nourris cette idée : “Tel que je comprends le dhamma enseigné par le Seigneur, la conscience se meut et transmigre sans s'altérer” ?

– C'est bien ainsi, mes amis, que je comprends le dhamma enseigné par le Seigneur.

Désirant détourner Sāti de cette croyance fallacieuse, les moines l'interrogèrent, le pressèrent de questions et le sermonnèrent :

– Ne parle pas ainsi, ami Sāti, ne contredis pas le Seigneur car il n'est pas bon de le contredire. Le Seigneur ne parle pas ainsi, il a au contraire déclaré de différentes façons que chaque conscience est produite sous conditions ; hors de ces conditions aucune conscience ne se produit.

Bien qu'interrogé, pressé de questions et sermonné par les moines, Sāti s'en tenait obstinément à son idée fausse, il répétait avec entêtement : “Tel que je comprends le dhamma qu'enseigne le Seigneur, c'est bien la conscience qui se meut et qui transmigre sans s'altérer”.

Comme ils n'arrivaient pas à détourner Sāti de sa croyance fallacieuse, les moines allèrent trouver le Seigneur. Ils le saluèrent en arrivant et s'assirent convenablement. Une fois bien assis, ces moines racontèrent au Seigneur tout ce qui s'était passé.

Alors le Seigneur s'adressa à un moine :

– Va de ma part, moine, convoquer le moine Sāti, fils d'un pêcheur, en lui disant : “Le Seigneur te convoque, ami Sāti”.

– Bien, Seigneur.

Le moine obéit au Seigneur, alla trouver Sāti et lui dit :

– Le Seigneur te convoque, ami Sāti.

– Bien, mon ami.

Sāti obéit, se rendit auprès du Seigneur qu'il salua en arrivant, et s'assit convenablement.

Quand il fut bien assis, le Seigneur lui demanda :

– Est-il vrai comme on le dit, ami Sāti, que tu nourris cette idée : “Tel que je comprends le dhamma enseigné par le Seigneur, c'est assurément la conscience qui se meut et qui transmigre sans s'altérer” ?

³⁹ Sāti a entendu le Seigneur parler de naissances antérieures et raconter qu'il fut dans le passé tel ou tel personnage. Il en a conclu que les autres éléments physiques et non physiques cessent ici ou là, alors que la conscience passe d'existence en existence sans s'altérer.

– C'est bien ainsi, Seigneur, que je comprends le dhamma enseigné par le Seigneur : la conscience se meut et transmigre sans s'altérer.

– Quelle est cette conscience (que tu mentionnes), Sâti ?

– C'est ce qui parle, Seigneur, qui ressent et qui éprouve ici et là les effets des bonnes et des mauvaises actions.

– A qui donc crois-tu, homme d'illusion, que j'ai enseigné le dhamma de cette façon ? N'ai-je pas dit de différentes façons que la conscience est produite sous conditions ? Que hors de ces conditions aucune conscience ne se produit ? Mais toi, homme d'illusion, tu m'as contredit par ta mauvaise compréhension, tu t'es discrédité et t'es créé beaucoup de démérite. Cela te vaudra nuisances et malheurs pour longtemps.

Puis le Seigneur s'adressa aux moines :

– Pensez-vous, moines, que le moine Sâti brille dans ce dhamma-vinaya⁴⁰ ?

– Comment cela se pourrait-il, Seigneur ? Certainement pas !

À ces mots, Sâti resta muet sur son siège, accablé, les épaules tombantes, la tête baissée, anéanti, hébété⁴¹. Voyant que Sâti demeurerait ainsi, le Seigneur lui prédit :

– Tu resteras célèbre, homme d'illusion, pour ta croyance erronée. À présent je vais interroger les moines.

Et le Seigneur demanda aux moines :

– Comprenez-vous mon enseignement, moines, comme Sâti, ce fils de pêcheur, qui m'a contredit par sa mauvaise compréhension, qui s'est discrédité et s'est créé beaucoup de démérite ?

– Non, Seigneur. Car le Seigneur a dit de maintes façons que la conscience est produite sous conditions ; aucune conscience ne se produit en dehors de ces conditions.

– Bien, moines ! Il est bon que vous compreniez ainsi le dhamma que j'enseigne. Car j'ai en effet dit de plusieurs façons que la conscience est produite sous conditions et qu'il n'y a pas de production de conscience en dehors de ces conditions. Et malgré cela, ce moine Sâti m'a contredit par sa mauvaise compréhension, il s'est discrédité et s'est créé beaucoup de démérite. Cela vaudra à cet homme d'illusion nuisances et malheurs pour longtemps.

« La conscience, moines, tire son nom de la condition dont dépend sa formation : la conscience qui naît en raison de l'œil et d'apparences visibles s'appelle conscience oculaire, celle qui apparaît en raison de l'oreille et de sons prend le nom de conscience auriculaire, la conscience produite en raison du nez et d'odeurs se nomme conscience nasale, celle qui émerge de la langue et de saveurs s'appelle conscience linguale, celle qui naît en raison du composé corporel et de touchers porte le nom de conscience corporelle, et la conscience qui apparaît à partir de la faculté cognitive (lors du "tournant", VsM XIV 116) et de connaissables s'appelle conscience cognitive.

Pareillement, moines, le feu tire son nom du combustible qu'il utilise : le feu qui brûle du petit bois s'appelle feu de petit bois, celui qui consume des copeaux prend le nom de feu de copeaux, le feu qui dévore de la paille se nomme feu de paille, celui opérant avec de la bouse de vache s'appelle feu de bouse, celui qui brûle des glumes porte le nom de feu de glumes, et le feu qui prend dans des déchets mélangés s'appelle feu de déchets.

⁴⁰ Bien que qualifié d'homme d'illusion, Sâti pense encore pouvoir atteindre le But, car il a vu que le confirmé Upasena, bien qu'appelé homme d'illusion (Vinaya I 59), a fini par le réaliser. Le Seigneur pose cette question aux moines pour que Sâti comprenne enfin l'étendue de son erreur.

⁴¹ Sâti est enfin convaincu. Il adhérerait de bonne foi à sa croyance, et voici que celle-ci est anéantie. Il comprend maintenant qu'il ne pourra pas atteindre le But.

« De la même façon, moines, la conscience tire son nom de la condition dont dépend sa formation : la conscience qui naît en raison de l'œil et d'apparences visibles s'appelle conscience oculaire... et celle qui apparaît à partir de la faculté cognitive et de connaissables s'appelle conscience cognitive.

« Voyez, moines, que telle chose ⁴² s'est produite.

– Oui, Seigneur.

– Voyez, moines, que ce qui se produit résulte d'un aliment (āhāra).

– Oui, Seigneur.

– Voyez, moines, que ce qui se produit a pour nature de disparaître quand son aliment cesse.

– Oui, Seigneur.

– Si on doute, moines, que cette chose s'est produite, on tombe dans l'incertitude.

– Oui, Seigneur.

– Si on doute, moines, que ce qui se produit résulte d'un aliment, on reste dans l'incertitude.

– Oui, Seigneur.

– Si on doute, moines, que ce qui se produit a pour nature de disparaître quand son aliment cesse, on a encore de l'incertitude.

– Oui, Seigneur.

– Si l'on voit, moines, tel que c'est, avec une juste sagacité, que ceci s'est produit, l'incertitude est éliminée.

– Oui, Seigneur.

– Si l'on voit, moines, tel que c'est, avec une juste sagacité, que ce qui se produit résulte d'un aliment, l'incertitude est éliminée.

– Oui, Seigneur.

– Si l'on voit, moines, tel que c'est, avec une juste sagacité, que ce qui se produit a pour nature de disparaître quand son aliment cesse, l'incertitude est éliminée.

– Oui, Seigneur.

– Ainsi, moines, vous ne doutez plus que ceci s'est produit.

– Non, Seigneur.

– Vous ne doutez plus, moines, que ce qui se produit résulte d'un aliment.

– Non, Seigneur.

– Vous ne doutez plus, moines, que ce qui se produit a pour nature de disparaître quand son aliment cesse.

– Non, Seigneur.

– Vous voyez bien tel que c'est, moines, avec une juste sagacité ⁴³, que ceci est advenu.

– Oui, Seigneur.

– Vous voyez bien tel que c'est, moines, avec une juste sagacité, que ce qui est advenu résulte d'un aliment.

– Oui, Seigneur.

– Vous voyez bien tel que c'est, moines, avec une juste sagacité, que ce qui est advenu a pour nature de cesser quand cesse son aliment.

– Oui, Seigneur.

⁴² Il ne s'agit plus seulement de la conscience mais de n'importe lequel des éléments, physique ou non physique, qui est né, apparu, produit dans l'instant.

⁴³ En voyant aussi les causes grâce à la sagacité, paññā, dans la multivision, vipassanā.

– Et cette vision, moines, bien purifiée (par la connaissance des natures propres) et bien nettoyée (par la connaissance des causes), si vous y adhérez (par désir ou en tant que croyance), si vous vous y attachez, si vous vous y enchaînez ou si vous la faisiez vôtre, pourriez-vous reconnaître que le dhamma est semblable à un flotteur ⁴⁴ en ce qu'il est enseigné seulement pour traverser et non pour être gardé ?

– Non, Seigneur.

– Mais si vous n'adhérez pas, moines, ne vous attachez pas, ne vous enchaînez pas et ne faites pas vôtre cette vision bien purifiée et bien nettoyée, pouvez-vous reconnaître que le dhamma est semblable à un flotteur, fait pour traverser, non pour être gardé ?

– Oui, Seigneur.

– Il y a quatre aliments, moines, qui soutiennent les êtres existants et qui aident ceux qui cherchent naissance. Lesquels ? Il y a les aliments en bouchées, grossiers ou subtils, il y a les contacts en deuxième, les intentions coordinatrices en troisième, et les états de conscience en quatrième ⁴⁵.

« Et ces quatre aliments, moines, quelle en est la cause, de quoi découlent-ils, de quoi naissent-ils, de quoi proviennent-ils ? Ces quatre aliments ont la soif (taṇhā) pour cause, ils découlent de la soif, naissent de la soif, proviennent de la soif.

« Et cette soif, moines, quelle en est la cause, de quoi découle-t-elle, de quoi naît-elle, de quoi provient-elle ? La soif a le ressenti (vedanā) pour cause...

« Et ce ressenti, moines, quelle en est la cause... Le ressenti a le contact (phassa) pour cause...

« Et ce contact, moines, quelle en est la cause... Le contact a les six domaines d'origine (āyatana) pour cause...

« Et ces six domaines, moines, quelle en est la cause... Les six domaines ont le psychique-et-physique (nāma-rūpa) pour cause...

« Et ce psychique-et-physique, moines, quelle en est la cause... Le psychique-et-physique a l'état de conscience (viññāṇa) pour cause...

« Et cet état de conscience, moines, quelle en est la cause... L'état de conscience a les activités (saṅkhāra) pour cause...

« Et ces activités, moines, quelle en est la cause... Les activités intentionnelles ont l'aveuglement (avijjā) pour cause, elles découlent de l'aveuglement, naissent de l'aveuglement, proviennent de l'aveuglement.

« Ainsi, moines, sans aveuglement il n'y a pas d'activités intentionnelles, sans activités pas de (nouvel) état de conscience, sans état de conscience pas de psychique-et-physique, sans psychique-et-physique pas les six domaines, sans les six domaines pas de contact, sans contact pas de ressenti, sans ressenti pas de soif, sans soif pas d'attachement (upādāna), sans attachement pas d'existence ⁴⁶, sans existence pas de naissance (jāti), et sans naissance il n'y

⁴⁴ Allusion à la comparaison du flotteur dans le Récit du serpent (n° 22) qui figure dans Les Empreintes d'Éléphant.

⁴⁵ Les six sortes de contact, phassa, à savoir la rencontre du visible avec l'œil, des sons avec l'oreille, des odeurs avec le nez, des saveurs avec la langue, des touches avec le corps et des connaissables avec la faculté cognitive, alimentent les ressentis agréables, désagréables et neutres. Les intentions, manosañcetanā, suscitent les actions, paroles et pensées qui créent de nouvelles situations. Dans une nouvelle situation, l'état de conscience, viññāṇa, conditionne les composants psychiques et physiques concomitants.

⁴⁶ On distingue l'existence-action, kamma-bhava, et l'existence-événement, upapatti-bhava. Seule la première conditionne la naissance (Visuddhimagga XVII 270).

a pas de vieillissement, de mort, de chagrin, de lamentations, de douleur, d'insatisfaction et de désespoir. Voilà comment cesse toute cette masse de malheurs (dukkha).

« On a dit que sans naissance il n'y a pas de vieillissement et de mort. Faut-il, ou non, une naissance pour qu'il y ait vieillissement et mort ? Qu'en pensez-vous, moines ?

– Sans naissance il n'y a pas de vieillissement et de mort, Seigneur. Il en est bien ainsi pour nous : sans naissance il n'y a pas de vieillissement ni de mort.

– On a dit “sans existence pas de naissance”. Faut-il, ou non, l'existence pour qu'il y ait naissance... (le texte se répète, chaînon après chaînon, jusqu'à) ...Seigneur, il en est bien ainsi pour nous : sans aveuglement, pas d'activités intentionnelles.

– Bien, moines. Vous parlez ainsi, et je dis comme vous que cela étant, ceci existe ; par l'apparition de cela, ceci apparaît, c'est-à-dire que sans aveuglement il n'y a pas d'activités intentionnelles, sans activités...

« Et par l'arrêt sans reste de l'aveuglement grâce au détachement, les activités intentionnelles cessent. Par l'arrêt des activités l'état de conscience cesse, par l'arrêt de l'état de conscience le psychique-et-physique cesse, par l'arrêt du psychique-et-physique les six domaines cessent, par l'arrêt des six domaines le contact cesse, par l'arrêt du contact le ressenti cesse, par l'arrêt du ressenti la soif cesse, par l'arrêt de la soif l'attachement cesse, par l'arrêt de l'attachement l'existence cesse, par l'arrêt de l'existence la naissance cesse, par l'arrêt de la naissance cessent le vieillissement, la mort, le chagrin, les lamentations, la douleur, l'insatisfaction et le désespoir. Voilà comment s'arrête toute cette masse de malheurs.

On a dit “par l'arrêt de la naissance le vieillissement et la mort cessent”. L'arrêt de la naissance fait-il cesser, oui ou non, le vieillissement et la mort ? Qu'en pensez-vous, moines ?

– Par l'arrêt de la naissance le vieillissement et la mort cessent, Seigneur. Il en est bien ainsi pour nous : par l'arrêt de la naissance le vieillissement et la mort cessent.

– On a dit que par l'arrêt de l'existence la naissance cesse... (le texte se répète, chaînon après chaînon, jusqu'à) ... Il en est bien ainsi pour nous : par l'arrêt de l'aveuglement les activités cessent.

– Bien, moines. Vous parlez ainsi, et je dis comme vous que cela n'étant plus, ceci n'existe plus ; par l'arrêt de cela, ceci cesse. C'est-à-dire que par l'arrêt de l'aveuglement les activités intentionnelles cessent, etc.

« D'autre part, moines, en sachant tout ceci, en voyant de cette façon, pouvez-vous encore vous pencher sur le passé : “Ai-je existé dans le passé ? N'ai-je pas existé dans le passé ? Qu'étais-je dans le passé ? comment étais-je dans le passé ? Par quelle succession d'étapes suis-je passé ?”

– Non, Seigneur.

– De plus, moines, en connaissant tout ceci, en voyant de cette manière, pouvez-vous encore vous tourner vers l'avenir : “Existerai-je dans l'avenir ? N'existerai-je pas dans l'avenir ? Que serai-je dans l'avenir ? Comment serai-je dans l'avenir ? Par quelles étapes passerai-je dans l'avenir ?”

– Non, Seigneur.

– En outre, moines, en sachant ceci, en voyant ainsi, pouvez-vous encore vous demander à présent : “Existè-je ? N'existè-je pas ? Que suis-je ? Comment suis-je ? D'où vient cet être ? Où va-t-il ?”

– Non, Seigneur.

– D'autre part, moines, en sachant et en voyant ainsi, pouvez-vous dire : “Le Maître est important pour nous et c'est par vénération pour le Maître que nous parlons ⁴⁷ ?”

– Non, Seigneur.

– Et encore, moines, en connaissant ceci, en voyant de cette façon, pouvez-vous dire : “L'Ascète nous a déclaré ceci, ce que nous disons vient seulement de l'Ascète et non de nous” ?

– Non, Seigneur.

– En outre, moines, en sachant et en voyant ainsi, pouvez-vous recommander un autre maître ?

– Non, Seigneur.

– Par ailleurs, moines, en connaissant ceci, en voyant ceci, pourriez-vous revenir aux rites et aux fêtes bruyantes que célèbre la multitude des ascètes et des brahmanes et dont vous reconnaissez maintenant la nature ?

– Non, Seigneur.

– Ce que vous dites, moines, ne le connaissez-vous pas par vous-mêmes, ne le voyez-vous pas par vous-mêmes, ne l'expérimentez-vous pas par vous-mêmes ?

– Si, Seigneur.

– Je vous ai guidés, moines, grâce à ce dhamma que l'on doit voir par soi-même, qui est immédiat, qui possède la qualité *viens-et-vois*, qui doit être amené et que les savants doivent connaître par eux-mêmes ⁴⁸. Oui, on doit voir ce dhamma par soi-même, il est immédiat, possède la qualité *viens-et-vois*, doit être amené et les savants doivent le connaître par eux-mêmes : tout ce qui est dit s'y réfère.

(Ayant parlé du tourbillon de la vie et de son arrêt, le Seigneur pourrait considérer que l'exposé est à présent complet, mais du point de vue des causes, ce tourbillon a l'aveuglement pour racine, et son arrêt dépend de l'apparition d'un Bouddha. Voilà de quoi il va être question maintenant)

« Il faut que trois (choses) soient réunies, moines, pour qu'il y ait descente dans le sein. S'il y a union de la mère et du père, mais que la mère n'est pas en période (de fécondité) ou qu'aucun gandhabba ⁴⁹ n'est présent, la descente dans le sein ne s'effectue pas. S'il y a union des parents et que la mère est dans sa période mais qu'aucun gandhabba n'est présent, il n'y a pas non plus descente dans le sein. Mais s'il y a union des parents, période de la mère et présence d'un gandhabba, la descente dans le sein se produit, les trois conditions étant réunies.

Pendant neuf à dix mois lunaires, la mère porte dans son sein l'embryon, lourd fardeau accompagné de beaucoup d'incertitudes ⁵⁰. Au bout de ces neuf à dix mois, la mère accouche, lourde charge avec beaucoup d'aléas. Elle nourrit avec son sang celui qui est né, car le lait maternel est appelé “sang” dans la discipline des Purs.

Puis quand il grandit et que ses facultés mûrissent, le garçon s'amuse avec des jouets : charrue miniature, baguettes longue et courte, culbutes, moulinet à vent, tige creuse, char miniature ou petit arc.

⁴⁷ Et non parce que nous voyons par nous-mêmes.

⁴⁸ Cette formule est expliquée en détail dans le Visuddhimagga VII § 68 à 85.

⁴⁹ Le gandhabba est prêt à renaître et se trouve entraîné par le mécanisme du *kamma* sans connaître l'union de ses futurs parents.

⁵⁰ Resterai-je en bonne santé ? Aurai-je un fils ?

« Quand ce garçon a grandi et que ses facultés ont mûri, il bénéficie des plaisirs des cinq sens et en profite : il jouit des apparences perceptibles par l'œil... des sons perceptibles par l'oreille... des odeurs perceptibles par le nez... des saveurs perceptibles par la langue... et des touchers perceptibles par le corps, attirants, désirables, plaisants, attachants, sensuels, excitants.

Quand il voit des apparences avec l'œil... Quand il entend des sons avec l'oreille... Quand il sent des odeurs avec le nez... Quand il goûte des saveurs avec la langue... Quand il ressent un toucher avec le corps, il se délecte des apparences plaisantes, repousse les apparences déplaisantes, ne stabilise pas la vigilance relative au corps car son esprit reste étriqué, et il ne reconnaît pas avec sagacité pour ce qu'elles sont la délivrance spirituelle (cetovimutti) et la délivrance par la sagacité (paññāvimutti) grâce auxquelles les choses mauvaises et pernicieuses sont stoppées sans qu'il en reste rien. Quand il tombe ainsi dans l'attraction et le rejet, quel que soit le ressenti qu'il éprouve, agréable, désagréable ou neutre, il s'y complaît, s'en félicite et s'y enlise ⁵¹. Quand il se complaît dans ce ressenti, qu'il s'en félicite et s'y enlise, il s'en réjouit. Cette réjouissance est une forme d'attachement. En raison de cet attachement, il y a l'existence, en raison de l'existence la naissance, en raison de la naissance le vieillissement, la mort, le chagrin, les lamentations, l'insatisfaction, la douleur et le désespoir. Voilà comment se produit toute cette masse de malheurs.

« Mais voici, moines, qu'un Tathāgata apparaît en ce monde, il est accompli, parfait Bouddha, doué de science et de bonne conduite, bien-allé, connaisseur du monde, suprême, cocher des mâles à dresser, maître des dieux et des hommes, Bouddha et Seigneur (cette formule est expliquée en Visud VII 2). Il voit de ses propres yeux, par connaissance directe, ce monde avec ses dieux, ses Mâras, ses Brahmas, ses ascètes et ses brahmanes, et cette humanité avec ses rois divins et ses hommes, et il le proclame. Il enseigne le dhamma, bon au début, bon au milieu et bon à la fin, avec le fond et la forme, et il montre la vie sainte dans son intégralité et sa parfaite pureté (formule commentée en Visud VII 69).

Un maître de maison, un fils de maison ou un natif de tel ou tel clan entend ce dhamma, et ce dhamma lui donne confiance dans le Tathāgata. Et quand il a cette confiance, il réfléchit : “Mon foyer est encombré et poussiéreux ⁵² alors que l'errance se vit au grand air. Il n'est pas facile pour ceux qui restent chez eux de mener la vie sainte dans son intégralité, entièrement pure et polie comme une conque. Je ferais mieux de me faire raser les cheveux et la barbe, de revêtir les robes safran et de passer du foyer au sans-foyer.”

Par la suite, il abandonne la masse de ses biens, grande ou petite, il abandonne le cercle de ses connaissances, grand ou petit, il se fait raser les cheveux et la barbe, il revêt les robes safran et passe du foyer au sans-foyer.

Après ce passage, il adopte l'entraînement et le mode de vie des moines. Il rejette la destruction du souffle vital et s'abstient de détruire le souffle vital. Il pose le bâton, il pose l'épée, il se contient, il est compatissant et soucieux du bien-être de tout ce qui existe et respire.

Il rejette le vol et s'abstient de prendre ce qui n'est pas donné. Il ne prend que ce qui est donné, il n'aspire qu'à ce qui est donné, il reste pur de tout vol.

Il rejette les conduites impures, il s'en écarte, mène une vie chaste et s'abstient des relations sexuelles naturelles aux villageois.

⁵¹ Pour les ressentis désagréables, il s'en saisit ainsi : je suis malheureux ! voici mon malheur !

⁵² Les obstacles à la vie sainte sont nombreux au foyer, et les poussières de l'attachement, de l'aversion et des illusions y salissent toutes choses.

« Il rejette les tromperies et s'abstient de tromper. Il dit la vérité, il persiste dans la vérité et y persévère, il est digne de confiance et ne se joue pas du monde.

Il rejette les paroles démoniaques et s'abstient de parler comme un démon : il ne raconte pas ici ce qu'il a entendu là-bas pour nuire à ceux-là, il ne rapporte pas là-bas ce qu'il a entendu ici pour nuire à ceux-ci, il réconcilie ceux qui étaient brouillés, il réunit les réconciliés, se plaît à la concorde, se délecte de la concorde, se réjouit de la concorde et prononce les paroles qui amènent la concorde.

Il rejette les paroles blessantes ou grossières et s'abstient de parler grossièrement. Les paroles qu'il prononce sont douces, agréables à l'oreille, elles vont au cœur, elles sont courtoises, délicieuses et plaisantes pour le plus grand nombre.

Il rejette les vains bavardages et s'abstient de bavarder. Il parle en temps opportun, il dit ce qui est, il parle de la réalité, il parle du dhamma, il parle du vinaya, et ses paroles sont dignes d'être retenues, opportunes, argumentées, cadrées et utiles.

« Il s'abstient de détruire les plantes et les arbres. Il se contente d'un seul repas par jour et s'abstient de manger la nuit ou en dehors du temps prescrit. Il s'abstient de chanter, de danser et de jouer de la musique, il renonce aux spectacles excitants. Il s'abstient de porter des guirlandes, des parfums, du maquillage, des bijoux ou des cosmétiques. Il refuse les lits grands ou élevés. Il refuse l'or et l'argent. Il refuse les grains crus. Il refuse la viande crue. Il refuse les femmes et les jeunes filles. Il refuse les esclaves, hommes ou femmes. Il refuse les chèvres et les boucs. Il refuse les coqs et les cochons. Il refuse les éléphants, les vaches, les chevaux et les juments. Il refuse les champs et les terres. Il refuse de porter des messages. Il refuse d'acheter ou de vendre. Il s'abstient de falsifier les poids, les monnaies ou les mesures. Il s'abstient de frauder, de tromper ou d'escroquer. Il s'abstient de mutiler, d'exécuter, d'enchaîner, d'attaquer les passants, de piller ou de se livrer à des violences. Il se contente de la robe qui lui couvre le corps et du bol d'aumône qui lui remplit l'estomac, et où qu'il aille, il les emporte avec lui. Partout où va l'oiseau, il vole avec ses ailes. De même, le moine se contente de la robe qui lui couvre le corps et du bol d'aumône qui lui emplit l'estomac, et où qu'il aille, il les emporte avec lui.

Quand il se conforme à l'ensemble de ces comportements purs, il ressent un bonheur intérieur sans tache.

« Quand il voit une apparence avec l'œil... quand il entend un son avec l'oreille... quand il sent une odeur avec le nez... quand il goûte une saveur avec la langue... quand il sent un toucher avec le corps... ou quand il connaît un connaissable avec la faculté cognitive, il n'en saisit pas le signe principal ni les détails révélateurs qui permettraient à la convoitise, à l'insatisfaction et à d'autres agents mauvais et perniciose de l'envahir aussi longtemps que la faculté correspondante reste incontrôlée. Il s'engage dans ce contrôle, protège sa faculté et se consacre au contrôle de sa faculté. (explication de ces formules en Visud I 53)

Quand il va vers l'avant ou vers l'arrière, il agit en toute sagacité⁵³. Quand il regarde devant lui ou de côté, il agit en toute sagacité. Quand il plie ou étend les membres, il agit en toute sagacité. Quand il revêt la cape ou la robe, quand il prend son bol, il agit en toute sagacité. Quand il mange, boit, mâche ou savoure, il agit en toute sagacité. Quand il urine ou défèque, il agit en toute sagacité. Quand il marche, quand il se tient debout, assis ou couché, quand il est éveillé, quand il parle et quand il se tait, il agit en toute sagacité.

⁵³ Quand il va, ou se penche, dans telle ou telle direction, il le fait sans perdre de vue sa pratique, il considère si ce mouvement est bon pour sa pratique. Il n'imagine pas que quelqu'un avance ou recule, mais il voit qu'une action mentale guide l'élément vent, lequel meut le composé corporel.

« Quand il se conforme à l'ensemble de ces comportements purs, qu'il possède en outre ce pur contrôle des facultés et cette pleine conscience vigilante, il se rend dans un lieu de séjour isolé : forêt, pied d'un arbre, montagne, grotte, ravin, cimetière, plateau boisé, tente ou paillote. Là, après le repas, quand il est revenu de sa tournée d'aumône, il s'assied jambes croisées, se redresse et fixe sa vigilance devant lui.

En éliminant toute convoitise pour le monde, il demeure sans convoitise et lave son esprit de toute convoitise. En éliminant le défaut de l'aversion, il demeure sans aversion, il reste soucieux du bien-être de tout ce qui existe et respire, et il lave son esprit de toute forme d'aversion. En éliminant l'engourdissement et la torpeur, il demeure sans engourdissement ni torpeur, il perçoit lucidement, il reste vigilant, pleinement conscient et lave son esprit de tout engourdissement ou torpeur. En éliminant l'agitation et l'inquiétude, il demeure sans agitation ; son attention reste paisible et il lave son esprit de toute agitation ou inquiétude. En éliminant l'hésitation, il demeure sans hésitation, il ne se pose pas de questions et lave son esprit de toute hésitation relative aux manifestations bénéfiques.

Quand il a éliminé ces cinq obstacles⁵⁴ – ces impuretés de l'attention qui affaiblissent la sagacité –, c'est seulement en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicioeux, qu'il accède au premier jhâna... au deuxième jhâna... au troisième jhâna... au quatrième jhâna... et qu'il y demeure.

« Quand il voit des apparences avec l'œil... Quand il entend des sons avec l'oreille... Quand il sent des odeurs avec le nez... Quand il goûte des saveurs avec la langue... Quand il ressent un toucher avec le corps, il ne se délecte pas des apparences plaisantes et ne repousse pas les apparences déplaisantes mais stabilise la vigilance relative au corps en gardant un esprit incommensurable, il reconnaît avec sagacité pour ce qu'elles sont la délivrance spirituelle et la délivrance sagace grâce auxquelles les choses mauvaises et pernicioeux sont stoppées sans qu'il en reste rien. Comme il a éliminé l'attirance et le rejet, quel que soit le ressenti qu'il éprouve, il ne s'y complaît pas, ne s'en félicite pas et ne s'y enlise pas. La réjouissance (nandī) est arrêtée. De l'arrêt de la réjouissance l'arrêt de l'attachement, de l'arrêt de l'attachement l'arrêt de l'existence, de l'arrêt de l'existence l'arrêt de la naissance, de l'arrêt de la naissance l'arrêt du vieillissement, de la mort, du chagrin, des lamentations, de l'insatisfaction, de la douleur et du désespoir. Voilà comment cesse toute cette masse de malheurs.

« Portez en vous, moines, cette délivrance par la suppression de toute soif que j'ai exposée en résumé. Et qu'au contraire le moine Sāti, fils d'un pêcheur, s'est pris dans le grand filet des désirs (taṇhā) et a succombé au désir. »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du Seigneur.

⁵⁴ L'élimination des cinq obstacles caractérise la "concentration de proximité" (Visud IV 31). Il faut cultiver ensuite l'art de l'insertion (Visud IV 42) pour atteindre le premier jhâna (premier niveau d'absorption contemplative).

Le grand récit du gai savoir

(Mahāvedallasutta n° 43)

Parmi les moines experts en *paṭisambhidā* ("discrimination" Visud XIV 21), le vénérable Mahākotthita fut reconnu comme le plus éminent. Cette sorte de discernement incluait la connaissance des causes, celle des effets, leur formulation exacte, et la connaissance des diverses connaissances avec leurs domaines d'application et leurs rôles respectifs.

Pendant la journée qui avait précédé le dialogue rapporté ici, le vénérable s'était posé les questions que relate ce récit, les avait résolues, et il voulut ensuite les mettre en commun avec le vénérable Sāriputta, le meilleur des disciples du Maître.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Sāvatthi, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jéta.

Le vénérable Kotthita le Grand, étant sorti de sa retraite (l'absorption dans le Fruit, Visud XXII 15), se rendit auprès du vénérable Sāriputta. En arrivant, il échangea des paroles courtoises avec le vénérable, et il conclut leur dialogue aimable et mémorable en s'asseyant convenablement. Une fois bien assis, le vénérable Kotthita demanda au vénérable Sāriputta :

– Peu sagace (*duppañño*), mon ami, on dit peu sagace. Dans quel cas dit-on peu sagace ?

– Quand on ne connaît pas avec sagacité, mon ami. Celui qui ne connaît pas avec sagacité, on le dit peu sagace. Que ne connaît-il pas avec sagacité ? Il ne connaît pas avec sagacité “ceci est désagrément (*dukkha*)”, il ne connaît pas avec sagacité “cela est l'origine du désagrément”, il ne connaît pas avec sagacité “voici la cessation du désagrément”, il ne connaît pas avec sagacité “tel est le chemin qui mène à la cessation du désagrément”. Il ne connaît pas ceci ou cela avec sagacité, voilà pourquoi on le dit peu sagace.

– Bien, mon ami. Le vénérable Kotthita fut satisfait des paroles du vénérable Sāriputta et il s'en réjouit.

Puis il lui posa une autre question :

– Sagace (*paññavā*), mon ami, on dit sagace. Pourquoi dit-on sagace ?

– Parce qu'on connaît avec sagacité, mon ami. Celui qui connaît avec sagacité, on le dit sagace⁵⁵. Que connaît-il avec sagacité ? Il connaît avec sagacité “ceci est désagrément”, il connaît avec sagacité “cela est l'origine du désagrément”, il connaît avec sagacité “voici la cessation du désagrément”, il connaît avec sagacité “tel est le chemin qui mène à la cessation du désagrément”. Il connaît avec sagacité, voilà pourquoi on le dit sagace.

– Conscience (*viññāṇa*), mon ami, on parle de conscience. Pourquoi dit-on conscience ?

– On est conscient, mon ami. Comme on est conscient, on parle de conscience. De quoi est-on conscient ? On est conscient de l'agréable, on est conscient du désagréable, on est conscient du ni-désagréable-ni-agréable. On en est conscient, voilà pourquoi on parle de conscience.

⁵⁵ Ne sont considérés comme sages que ceux qui ont atteint au moins le chemin d'entrée dans le courant. Ceux qui n'y sont pas arrivés sont appelés peu sages. La suite du récit ne concerne que les premiers.

– Et ces choses, mon ami, que sont la connaissance sagace et la conscience, sont-elles unies ou dissociées ? Si on les discerne de façon répétée, peut-on y remarquer une différence (quant à leur objet, leur support, leur début ou leur fin) ?

– Ces choses, mon ami, que sont la connaissance sagace et la conscience sont unies, non dissociées. Et si on les discerne de façon répétée, on ne peut y noter aucune différence. Ce que l'on connaît avec sagacité, on en est conscient. Ce dont on est conscient, on le connaît avec sagacité. Ces choses sont donc unies et non dissociées. On ne peut y trouver aucune différence, même si on les distingue encore et encore.

– Mais en quoi la connaissance sagace et la conscience, mon ami, ces choses qui sont unies et non dissociées, diffèrent-elles ?

– La sagacité doit être cultivée alors que la conscience doit être pleinement connue, voilà ce en quoi elles diffèrent ⁵⁶.

– Ressenti (vedanā), mon ami, on parle de ressenti. Quand parle-t-on de ressenti ?

– On ressent, mon ami. Quand on ressent, on parle de ressenti. Et que ressent-on ? On ressent l'agréable, on ressent le désagréable, on ressent le ni-désagréable-ni-agréable. On le ressent, on parle donc de ressenti.

– Perception (saññā), mon ami, on dit perception. Pourquoi dit-on perception ?

– On perçoit, mon ami. Quand on perçoit, on parle de perception. Que perçoit-on ? On perçoit le bleu, on perçoit le jaune, on perçoit le rouge, on perçoit le blanc ⁵⁷. On les perçoit, on dit donc perception.

– Et ces choses, mon ami, que sont le ressenti, la perception et la conscience, sont-elles unies ou dissociées ? Et si on les distingue de façon répétée, peut-on y noter une différence ?

– Ces choses, mon ami, que sont le ressenti, la perception et la conscience, sont unies, non dissociées. Et si on les discerne encore et encore, on ne peut y trouver aucune différence. Car ce qu'on ressent, on le perçoit, et ce qu'on perçoit, on en est conscient. Ces choses sont donc unies, non dissociées, on ne peut y voir aucune différence, même si on les distingue à maintes reprises.

– Que peut-on connaître, mon ami, grâce à une conscience cognitive (manoviññāṇa) bien purifiée qui s'est retirée des cinq facultés ?

– Avec une conscience cognitive bien purifiée, délivrée des cinq facultés, on peut connaître le domaine de l'espace infini – “infini est l'espace”, le domaine de la conscience infinie – “infinie est la conscience”, et le domaine du néant – “il n'y a rien”.

– Avec quoi, mon ami, peut-on connaître sagacement une chose à connaître (neyya dhamma) ?

– Une chose à connaître, mon ami, on peut la connaître sagacement avec l'œil de la sagacité ⁵⁸.

⁵⁶ Paññā et viññāṇa sont deux manières de connaître. La deuxième accompagne la multivision, vipassanā, et prend en compte les caractères temporaire, insatisfaisant et conditionné de toutes choses, l'accent étant mis ici sur le type de ressenti. Paññā voit en plus les antécédents tels que l'origine du désagrément et le chemin qui mène à l'Arrêt. Ces deux formes de connaissance existent chez les personnes sagaces alors que les gens ordinaires n'ont habituellement ni l'une ni l'autre.

Doit être développée, bhāvetabba, lors du chemin. Doit être pleinement connue, pariññeyya, pendant vipassanā. Les 3 sortes de pleine connaissance se trouvent détaillées en Visud XX 3-4.

⁵⁷ Ceci concerne plus particulièrement les personnes qui ont choisi une couleur comme objet de pratique.

⁵⁸ Paññācakkhunā. Il y a 2 sortes de sagacité, celle liée à la concentration a le rôle d'action et d'absence de confusion, et celle associée à vipassanā pénètre les caractères temporaire, insatisfaisant et conditionné de l'objet considéré.

- A quoi sert la sagacité, mon ami ?
- La sagacité a pour but de connaître directement (abhiññā), de connaître pleinement (pariññā) et d'éliminer (pahāna).
- Combien de conditions faut-il remplir, mon ami, pour que la vision juste se manifeste ?
- Il y a deux conditions, mon ami, pour que la vision juste apparaisse : la proclamation (de la méthode) par quelqu'un autre et la considération judicieuse (yoniso manasikāra). Telles sont les deux conditions pour que la vision juste se réalise.
- Combien de facteurs, mon ami, soutiennent la vision juste quand elle apporte (lors du chemin d'Accomplissement) le Fruit de la délivrance spirituelle (cetovimutti), les bienfaits de ce Fruit, le Fruit de la délivrance par la sagacité (paññāvimutti) et les bienfaits de ce Fruit ?
- Cinq facteurs, mon ami, soutiennent la vision juste quand elle apporte ces quatre qualités. La vision est alors soutenue par un comportement discipliné, par l'écoute (des instructions), par les conversations (qui permettent d'écarter les obstacles à la pratique), par la quiétude (samatha) et la multivision (vipassanā). Tels sont les cinq facteurs qui aident la vision juste à produire le Fruit de la délivrance spirituelle, les bienfaits de ce Fruit, le Fruit de la délivrance sagace et les bienfaits de ce Fruit.

(Ceci valait pour les personnes sagaces, mais les autres n'échappent pas à l'existence, ce qui amène la question suivante)

- Combien de formes d'existence y a-t-il, mon ami ?
- Il y a trois formes d'existence : les existences sensorielles (autant les activités qui mènent à ce type d'existence que les ensembles-saisis ainsi produits), les existences avec formes physiques (non perçues par les sens grossiers) et les existences non physiques.
- Comment de nouvelles existences en viennent-elles à se produire, mon ami ?
- Pour les êtres qui sont empêtrés dans l'aveuglement et enchaînés par les désirs, la jouissance ici et là (des apparences, des sons, des odeurs, etc.) produit de nouvelles existences.
- Et comment, mon ami, n'y a-t-il plus production de nouvelles existences dans l'avenir ?
- Si on se défait de l'aveuglement, si on produit l'expérience (du chemin d'Accomplissement) et stoppe les désirs, il n'y a plus production de nouvelles existences à l'avenir.

(Pour le moine doublement délivré, ubhatobhāgavimutto, qui s'absorbe de temps à autre dans l'Arrêt, le premier jhāna sert de base à cette absorption, d'où la question suivante)

- En quoi consiste le premier jhāna, mon ami ?
- Ici, mon ami, c'est seulement en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicious, que le moine accède au premier jhāna – lequel comporte prise-ferme et application-soutenue et consiste en un ravissement-félicité né de l'isolement –, et qu'il y demeure. Voilà ce qu'on nomme premier jhāna.
- Combien de facteurs comporte le premier jhāna, mon ami ?
- Il y en a cinq, mon ami : pour un moine qui a atteint le premier jhāna, il y a la prise ferme (vitakka), l'application soutenue (vicāra), le ravissement (pīti), la félicité (sukha) et la concentration d'esprit (cittakaggatā). Voilà les facteurs du premier jhāna.
- Et dans le premier jhāna, mon ami, combien y a-t-il de facteurs éliminés et combien de facteurs présents ?
- Il y a cinq facteurs éliminés et cinq facteurs présents dans le premier jhāna. Pour atteindre le premier jhāna, le moine a dû éliminer le désir sensoriel, l'aversion, l'engourdissement et torpeur, l'agitation et inquiétude, et l'incertitude, alors que sont présents la prise ferme, l'application soutenue, le ravissement, la félicité et la concentration d'esprit. Voilà les facteurs du premier jhāna. Tels sont les cinq facteurs éliminés et les cinq facteurs présents dans le premier jhāna.

– Il y a, mon ami, ces cinq facultés qui ont des domaines et des champs d'action différents et qui n'empiètent pas sur le domaine l'une de l'autre, à savoir la faculté de l'œil, celle de l'oreille, celle du nez, celle de la langue et celle du corps. Vers quel recours ces cinq facultés vont-elles ? Et qui bénéficie de leurs domaines et champs d'action ?

– Il y a bien, mon ami, ces cinq facultés qui ont des domaines et des champs d'action différents et qui n'empiètent pas sur le domaine l'une de l'autre, à savoir les faculté de l'œil, de l'oreille, du nez, de la langue et du corps. Ces cinq facultés s'en remettent à la faculté de connaître (manas, au moment des impulsions, javana, Visud XIV 121), cette même faculté cognitive qui bénéficie de leurs domaines et champs d'action.

– Il y a donc ces cinq facultés, mon ami. Sur quoi s'appuient-elles (elles qui disparaissent pendant l'absorption d'arrêt et réapparaissent ensuite, Visud XXIII 16) ?

– Ces cinq facultés, mon ami, persistent en s'appuyant sur la vie (āyu).

– Et sur quoi s'appuie la vie, mon ami ?

– La vie perdure en s'appuyant sur la chaleur (usmā).

– Et sur quoi s'appuie la chaleur ?

– La chaleur persiste en s'appuyant sur la vie.

– Nous venons d'entendre, mon ami, cette parole du vénérable Sâriputta : la vie persiste en s'appuyant sur la chaleur. Et voilà que nous entendons maintenant : la chaleur persiste en s'appuyant sur la vie. Comment faut-il voir le sens de ces propos ?

– Je vais te donner une comparaison, mon ami, car certains hommes sages comprennent grâce à une image. Quand une lampe à huile brûle, la lumière n'existe pas sans flamme, et la flamme ne se manifeste pas sans lumière. De même, la vie ne dure pas sans chaleur, et la chaleur ne persiste pas sans la vie.

– Les fonctions vitales, mon ami, sont-elles des choses ressenties ? Ou bien les fonctions vitales sont-elles différentes du ressenti ?

– Les fonctions vitales ne sont pas des choses ressenties, elles en sont différentes. Si elles étaient la même chose, on n'observerait aucune sortie de l'arrêt des perceptions et du ressenti chez le moine qui s'est absorbé dans cet état. Mais puisqu'elles sont différentes, l'émergence de l'absorption dans l'arrêt des perceptions et du ressenti peut se produire.

– Combien de choses faut-il éliminer, mon ami, pour que le corps soit abandonné, délaissé et comateux comme une bûche sans volonté ?

– Pour cela, mon ami, il faut éliminer trois choses : la vie, la chaleur et la conscience.

– En quoi diffèrent, mon ami, un mort qui a fait son temps et un moine qui s'est absorbé dans l'arrêt des perceptions et du ressenti ?

– Chez un mort qui a fait son temps, mon ami, les activités physiques sont stoppées, calmées, ainsi que les activités verbales et mentales, la vie est entièrement détruite, la chaleur éteinte et les facultés tout à fait brisées. Et chez un moine qui s'est absorbé dans l'arrêt des perceptions et du ressenti, les activités physiques sont stoppées, calmées, ainsi que les activités verbales et mentales, mais la vie n'est pas complètement détruite, la chaleur n'est pas éteinte et les facultés restent vives.

– Combien de conditions faut-il, mon ami, pour arriver à la délivrance spirituelle ni désagréable ni agréable ?

– Il y a quatre conditions, mon ami, pour atteindre cette délivrance : par l'élimination du plaisir et l'élimination de la douleur, par la disparition antérieure des satisfactions et des insatisfactions, le moine accède au quatrième jhâna, ni désagréable ni agréable, qui consiste en pureté de la vigilance par le regard-neutre, et il y demeure. Il faut remplir ces quatre conditions pour atteindre la délivrance spirituelle ni désagréable ni agréable.

– Combien de conditions faut-il remplir, mon ami, pour arriver à la délivrance spirituelle sans signe (dépourvue d'objets tels qu'apparences, sons, etc.) ?

– Il y a deux conditions pour atteindre cette délivrance : ne prêter attention à aucun signe (nimitta) et prêter attention à l'élément sans signe (le Dénouement, nibbāna).

– Et combien de conditions, mon ami, pour que dure la délivrance spirituelle sans signe ?

– Il faut remplir trois conditions pour cela : ne prêter attention à aucun signe, prêter attention à l'élément sans signe, et s'être préparé antérieurement (en décidant au préalable de la durée de l'absorption). Ce sont les trois conditions à remplir pour que dure la délivrance spirituelle sans signe.

– Combien de conditions, mon ami, pour émerger de la délivrance spirituelle sans signe ?

– Il y a deux conditions à cela : prêter attention à tous les signes et ne pas prêter attention à l'élément sans signe. Voilà les deux conditions pour émerger de cette délivrance.

– La délivrance spirituelle illimitée, mon ami, la délivrance spirituelle dans le néant, la délivrance spirituelle dans la vacuité et la délivrance spirituelle sans signe sont-elles des choses différentes avec des appellations différentes, ou correspondent-elles à un seul état sous des noms différents ?

– Ces quatre délivrances spirituelles, mon ami, sont d'une certaine manière différentes avec des appellations différentes, mais d'une autre façon elles désignent un même état sous des noms divers.

De quelle manière représentent-elles des états différents avec des noms différents ? Le moine diffuse dans une direction un état d'esprit plein de bienveillance... de pitié... de joie... de regard-neutre, et il maintient cette attitude. De même dans la deuxième direction. De même dans la troisième. De même dans la quatrième. Et aussi en haut, en bas en travers, partout, envers tous comme envers lui-même, dans le monde entier. L'état d'esprit qu'il diffuse, accompagné de regard-neutre, est ample, magnifié, incommensurable, amical et satisfait. Voilà ce qu'on appelle délivrance spirituelle illimitée.

En quoi consiste la délivrance spirituelle dans le néant ? En transcendant totalement le domaine de la conscience infinie, le moine accède au domaine du néant - "il n'y a rien" - et il y demeure. Telle est la délivrance spirituelle dans le néant.

Qu'est donc la délivrance spirituelle dans la vacuité ? Un moine est allé dans la solitude, au pied d'un arbre ou dans un logis vide, il réfléchit : "Ceci est vide de moi et de mien". Telle est la délivrance spirituelle dans la vacuité.

À quoi se rapporte la délivrance spirituelle sans signe ? Sans prêter attention à aucun signe, le moine accède à la concentration spirituelle sans signe et y demeure. Voilà en quoi consiste la délivrance spirituelle sans signe.

De cette façon, les délivrances spirituelles sont différentes avec des noms différents ⁵⁹.

« Et en quoi, mon ami, désignent-elles un même état sous des noms différents ?

« L'attachement est une limite, l'aversion est une limite, l'illusion est une limite. Chez un moine qui a détruit les contaminations (āsava), ces défauts sont éliminés, éradiqués, totalement détruits, ils ne peuvent produire de nouvelles existences ni réapparaître dans l'avenir. Parmi les délivrances spirituelles illimitées ⁶⁰, celle qui est inébranlable (le Fruit de l'Accomplissement) est déclarée la meilleure, et elle est vide d'attachement, vide d'aversion et vide d'illusion.

⁵⁹ Différences : la délivrance illimitée relève de la sphère physique pure, elle a tous les êtres pour objet. Le néant se trouve dans la sphère non physique avec un objet indicible. La vacuité porte sur la sphère sensorielle avec les saṅkhārā pour objets, et le mot vacuité vise ici vipassanā. Le sans-signes est supramondain avec nibbāna pour objet.

⁶⁰ Les 4 brahmavihāra, les 4 chemins et les 4 Fruits.

« L'attachement est quelque chose, l'aversion est quelque chose, l'illusion est quelque chose. Chez un moine qui a détruit les contaminations, ces défauts sont éliminés, éradiqués, totalement détruits, ils ne peuvent produire de nouvelles existences ni réapparaître dans l'avenir. Parmi les délivrances spirituelles dans le néant ⁶¹, celle qui est inébranlable est déclarée la meilleure, et elle est vide d'attachement, vide d'aversion et vide d'illusion.

L'attachement est un signe, l'aversion est un signe, l'illusion est un signe. Chez un moine qui a détruit les contaminations, ces défauts sont éliminés, éradiqués, totalement détruits, ils ne peuvent produire de nouvelles existences ni réapparaître dans l'avenir. Parmi les délivrances spirituelles sans signe ⁶², celle qui est inébranlable est déclarée la meilleure, et elle est vide d'attachement, vide d'aversion et vide d'illusion.

Voilà de quelle manière les délivrances spirituelles sont identiques ⁶³ sous des noms différents. »

Ainsi parla le vénérable Sâriputta.

Le vénérable Kotthita le Grand fut satisfait et se réjouit de ses paroles.

⁶¹ Le domaine du néant, les 4 chemins et les 4 Fruits.

⁶² Vipassanā, les 4 domaines non physiques, les 4 chemins et les 4 Fruits.

⁶³ Illimité, néant, vacuité et Sans-signes sont aussi des noms du Dénouement.

Le petit récit du gai savoir

(Cūḷavedallasutta n° 44)

(d'après le commentaire, Visākha était le mari de Dhammadinnā.

Quand Gotama fut devenu Bouddha et eut lancé la roue du dhamma, il se rendit avec ses disciples à Uruvéla où il instruisit de nombreux "porteurs de chignon". Puis il poursuivit jusqu'à Rājagaha avec ses premiers disciples qui avaient déjà atteint l'Accomplissement. Le grand roi Bimbisāra vint le voir avec une suite nombreuse, et le Bouddha leur enseigna le dhamma. Une partie des assistants se déclarèrent fidèles laïcs. Certains, comme le roi et Visākha, atteignirent le Fruit de l'entrée dans le courant. Ayant écouté une autre fois l'enseignement, Visākha se trouva établi dans le Fruit du chemin sans retour.

Puis il rentra chez lui. D'habitude, il regardait autour de lui, souriait, était joyeux, mais cette fois-ci, quand il revint, ses facultés étaient apaisées et son esprit calme. Dhammadinnā remarqua son comportement inhabituel. "Que se passe-t-il ?" se demanda-t-elle. Elle l'accueillit en haut des marches et lui tendit la main, mais Visākha retira la sienne. L'épouse pensa qu'elle en apprendrait plus à l'heure du dîner. Ils mangeaient habituellement ensemble, mais ce soir-là Visākha resta de son côté comme le font les moines. Dhammadinnā pensa en savoir plus au coucher. Mais Visākha n'entra pas dans la chambre, il veilla dans une autre pièce avant de s'étendre sur une litière qu'il avait fait installer. Elle se demanda s'il désirait une autre femme, ou si un briseur de ménages avait sévi, à moins qu'elle n'ait elle-même quelque faute à se reprocher. Elle était très triste. Après un jour ou deux, comme elle ne savait toujours pas de quoi il retournait, elle alla trouver Visākha à une heure inhabituelle. Celui-ci lui demanda :

- Pourquoi viens-tu à cette heure ?
- Tu n'es plus comme avant, noble fils. Penses-tu à quelqu'un d'autre ?
- Non, Dhammadinnā.
- Quelque briseur de couples a-t-il agi ?
- Non plus.
- Ceci étant, aurais-je commis une faute ?
- Pas davantage.
- Alors pourquoi ne me parles-tu plus comme d'habitude ?

Visākha réfléchit. La réalité supramondaine est une lourde charge car on ne peut l'exprimer. Mais s'il ne disait rien, Dhammadinnā aurait le cœur brisé et pourrait mettre fin à ses jours. Il lui dit :

- Dhammadinnā, j'ai entendu l'enseignement du Maître, j'ai atteint la réalité supramondaine, et dans ce cas les actions mondaines ne conviennent plus. Nous possédons quatre-vingt *koṭi*, quarante à toi et quarante à moi. Si tu le veux, tu demeureras ici en tant que maîtresse de maison comme si tu étais ma mère ou ma sœur, et je subsisterai seulement de la nourriture que tu voudras bien me donner. Sinon, prends toute la fortune, retourne dans ta famille, et si tu as du désir pour quelqu'un d'autre, je te soutiendrai comme si tu étais ma sœur ou ma fille.

Dhammadinnā pensa qu'un homme ordinaire ne parlerait pas ainsi, il avait certainement pénétré la réalité supramondaine. Elle lui demanda :

- Cette réalité n'est-elle accessible qu'aux hommes, ou les femmes peuvent-elles aussi en jouir ?
- Tous ceux qui s'engagent sur cette voie en reçoivent le bénéfice s'ils ont les qualités requises.
- S'il en est ainsi, permets que je m'y engage.
- Accepté, noble dame. Moi aussi je désire suivre cette voie. Allons voir le roi Bimbisāra.

Ce qu'ils firent. Dhammadinnā dit au roi qu'elle voulait devenir nonne. Le roi fournit un palanquin en or et la quantité de nourriture nécessaire pour toute la ville. Puis Visākha fit en sorte que Dhammadinnā fut baignée dans une eau parfumée, ornée de bijoux, installée dans le palanquin au milieu de ses connaissances et emmenée ainsi jusqu'à la résidence des nonnes. Là, il demanda qu'elle fût ordonnée, en ajoutant qu'il n'y avait aucun obstacle car c'était par conviction que Dhammadinnā voulait devenir nonne. Une confirmée décrivit à Dhammadinnā la pratique cheveux-pois-ongles-dents-peau, lui rasa les cheveux et l'ordonna. Visākha en fut très heureux. Il salua et partit. Après cette journée il fut vénéré dans la ville au point qu'il ne put trouver l'occasion pour devenir ascète, il resta laïc.

Quand à Dhammadinnā, elle trouva des nonnes pour l'instruire, s'éloigna de Rājagaha et se fit expliquer une pratique adéquate à laquelle elle se consacra. Il ne lui fallut pas longtemps pour atteindre l'Accomplissement, grâce au vœu qu'elle avait émis des éons auparavant en présence du confirmé Sujāta, grand disciple du Bouddha Padumattara. Elle décida ensuite de revenir à la capitale avec les nonnes, lesquelles pourraient y obtenir facilement les soutiens vitaux. De plus, ses proches pourraient accumuler du mérite.

Visākha sut que Dhammadinnā était de retour. Elle était vite partie après son ordination et revenait au bout de peu de temps. Pourquoi ? Il se rendit au monastère pour voir Dhammadinnā mais n'osa pas lui demander directement si elle était heureuse)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Rājagaha, au Repas des Ecureuils dans le Bois de Bambous.

Visākha alla trouver la nonne Dhammadinnā. Il la salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il lui demanda :

– La personne (sakkāya), noble sœur, on parle de la personne. Que désigne le Seigneur par le mot personne ?

– Ce sont les cinq ensembles saisis, ami Visākha, que le Seigneur appelle la personne, à savoir l'ensemble des aspects physiques saisis (comme moi ou comme miens), l'ensemble des ressentis saisis, l'ensemble des perceptions saisies, l'ensemble des activités mentales saisies et l'ensemble des consciences saisies. Ces cinq ensembles saisis, voilà ce que le Seigneur appelle personne.

– Bien, noble sœur. Visākha fut satisfait des paroles de la nonne Dhammadinnā et s'en réjouit. Puis il lui posa une autre question :

– Origine (samudaya) de la personne, noble sœur, on dit origine de la personne. Quelle origine de la personne énonce le Seigneur ?

– La soif (taṇhā) qui cause de nouvelles existences, ami Visākha, accompagnée d'attachement à la jouissance et trouvant son plaisir ici et là, à savoir la soif sensorielle (kāma), la soif d'existence (bhava) et la soif de disparition (vibhava), voilà ce que le Seigneur désigne comme origine de la personne.

– Arrêt (nirodha) de la personne, noble sœur, on parle de l'arrêt de la personne. Quel arrêt de la personne enseigne le Seigneur ?

– Arrêt sans reste de cette soif, ami Visākha, renoncement (cāga), lâcher prise (paṭinissagga), délivrance (mutti), non-adhérence (anālaya), voilà ce que le Seigneur enseigne comme arrêt de la personne.

– Chemin (magga) qui mène à l'arrêt de la personne, noble sœur, on parle du chemin qui mène à l'arrêt de la personne. Quel chemin décrit le Seigneur dans ce cas ?

– Le Seigneur, ami Visākha, énonce l'octuple chemin pur qui conduit à l'arrêt de la personne, à savoir vision juste, dessein juste, parole juste, action juste, subsistance juste, effort juste, vigilance juste et concentration juste.

– Est-ce la saisie (upādāna) elle-même, noble sœur, qu'on identifie aux cinq ensembles saisis (upādānakkhandhā) ou se trouve-t-elle en dehors d'eux ?

– La saisie, ami Visākha, ne se confond pas avec les cinq ensembles saisis mais n'en est pas indépendante, attendu que c'est l'aspiration-attachement (chandarāga) pour les cinq ensembles qui constitue la saisie.

– En quoi consiste la croyance à la personne, noble sœur ?

– Ici, ami Visākha, un être ordinaire (puṭhujjana), ignorant, qui ne peut voir les Purs (ariya), qui ne peut connaître la réalité pure et qui n'est pas éduqué à la réalité pure, qui ne peut voir les Grands Hommes (sappurisa), qui ne peut connaître la réalité des Grands Hommes et qui n'est pas éduqué à la réalité des Grands Hommes, contemple le physique comme étant lui, ou lui comme ayant un physique, ou le physique comme étant en lui, ou lui comme étant dans le physique⁶⁴. Il contemple le ressenti comme étant lui, ou lui comme ayant un ressenti, ou le ressenti comme étant en lui, ou lui comme étant dans le ressenti. Il contemple la perception comme étant lui, ou lui comme ayant une perception, ou la

⁶⁴ Il contemple le physique comme étant lui : “Le physique c'est moi, je suis le physique, il n'y a pas de différence entre les deux, ils sont semblables à la flamme et à la lumière d'une lampe à huile”. Lui comme ayant un physique : comme l'arbre a une écorce. Le physique étant en lui : tel le parfum dans la fleur. Lui dans le physique : comme le joyau dans l'écrin.

perception comme étant en lui, ou lui comme étant dans la perception. Il contemple les activités mentales comme étant lui, ou lui comme ayant des activités, ou les activités comme étant en lui, ou lui comme étant dans les activités. Il contemple la conscience comme étant lui, ou lui comme ayant une conscience, ou la conscience comme étant en lui, ou lui comme étant dans la conscience ⁶⁵. Voilà en quoi consiste la croyance à la personne.

– Et comment, noble sœur, n'y a-t-il pas de croyance à la personne ?

– Ici, ami Visākha, un disciple pur et instruit, qui voit les Purs, qui connaît la réalité pure, qui est éduqué à la réalité pure, qui voit les Grands Hommes, qui connaît la réalité des Grands Hommes, qui est éduqué à la réalité des Grands Hommes, ne contemple pas le physique comme étant lui, ni lui comme ayant un physique, ni le physique comme étant en lui, ni lui comme étant dans le physique. Il ne contemple pas le ressenti comme étant lui, ni lui comme ayant un ressenti, ni le ressenti comme étant en lui, ni lui comme étant dans le ressenti. Il ne contemple pas la perception comme étant lui, ni lui comme ayant une perception, ni la perception comme étant en lui, ni lui comme étant dans la perception. Il ne contemple pas les activités mentales comme étant lui, ni lui comme ayant des activités, ni les activités comme étant en lui, ni lui comme étant dans les activités. Il ne contemple pas la conscience comme étant lui, ni lui comme ayant une conscience, ni la conscience comme étant en lui, ni lui comme étant dans la conscience. Voilà comment il n'y a pas de croyance à la personne.

– En quoi consiste, noble sœur, l'octuple chemin pur ?

– Voici ce qu'est l'octuple chemin pur, ami Visākha : vision juste, dessein juste, parole juste, action juste, subsistance juste, effort juste, vigilance juste et concentration juste.

– Cet octuple chemin pur, noble sœur, est-il conditionné ⁶⁶ ou non ?

– Il est conditionné, ami Visākha.

– Les trois ensembles sont-ils inclus dans l'octuple chemin pur, noble sœur ? Ou est-ce l'octuple chemin pur qui est inclus dans les trois ensembles ?

– Les trois ensembles, ami Visākha, ne sont pas inclus dans l'octuple chemin pur, mais c'est l'octuple chemin pur qui est inclus dans les trois ensembles. Juste parole, juste action et juste subsistance sont inclus dans l'ensemble des comportements disciplinés (sīla), juste effort, juste vigilance et juste concentration sont compris dans l'ensemble des concentrations (samādhi), juste vision et juste dessein font partie de l'ensemble des sagacités (paññā).

– Que sont, noble sœur, la concentration intense, les signes de cette concentration, le cadre de cette concentration et la culture de cette concentration ?

– La concentration intense, ami Visākha, n'est autre que la focalisation de l'attention sur un point unique, les signes de la concentration consistent en quatre vigilances (satipaṭṭhāna), le cadre de la concentration est formé par les quatre efforts justes (sammappadhāna), et la culture de la concentration revient à se consacrer à ces choses et à beaucoup les développer.

– Combien d'activités (saṅkhārā) y a-t-il, noble sœur ?

– Il y a trois sortes d'activités, ami Visākha, les activités physiques, les activités verbales et les activités mentales.

⁶⁵ Quand on voit le physique comme étant soi, on imagine un physique pur. Se voir comme ayant un physique, comme étant dans le physique ou le physique comme étant en soi, et voir ressenti, perception, composants ou conscience comme étant soi : ces sept cas impliquent qu'on se croit non physique. Dans les douze autres cas, on peut s'imaginer physique ou non.

Se voir comme physique, ressenti, perception, composants ou conscience, suppose qu'on se croit temporaire ; éternel dans les autres cas.

⁶⁶ Saṅkhata : pensé, préparé, créé, conditionné.

– Quelles sont les activités physiques, noble sœur, quelles sont les activités verbales et les activités mentales ?

– Les inspirs-expirs, ami Visākha, sont des activités physiques, les prises-soutenues (*vitakkavicārā*) des activités verbales, mais les perceptions et les types de ressenti constituent des activités mentales.

– Pourquoi, noble sœur, les inspirs-expirs constituent-ils des activités physiques, pourquoi les prises-soutenues sont-elles des activités verbales, et pourquoi les perceptions et les types de ressenti se présentent-ils comme des activités mentales ?

– Inspirs et expirs, ami Visākha, ces choses corporelles sont rattachées au physique, on les appelle donc activités physiques. On saisit d'abord (les idées) et on les tient avant de moduler la voix, les prises-soutenues sont donc des activités verbales. Perceptions et types de ressenti, ces facteurs mentaux sont rattachés au mental, on les appelle donc activités mentales.

– Comment, noble sœur, s'absorbe-t-on dans l'arrêt des perceptions et du ressenti ?

– Un moine qui s'absorbe dans l'arrêt des perceptions et du ressenti (*saññāvedayitanirodha*), ami Visākha, ne pense pas “je devrais m'absorber dans l'arrêt des perceptions et du ressenti” ou “je suis en train de m'y absorber” ou “je suis absorbé dans l'arrêt des perceptions et du ressenti”⁶⁷. Mais il a développé auparavant un état de conscience qui tend à cette situation (au moment où il fixe la durée de l'absorption).

– Quels facteurs, noble sœur, sont stoppés en premier chez le moine qui s'absorbe dans l'arrêt des perceptions et du ressenti : les activités physiques, les activités verbales ou les activités mentales ?

– Chez un tel moine, ami Visākha, les activités verbales s'arrêtent en premier, puis les activités physiques, enfin les activités mentales.

– Comment émerge-t-on de l'absorption dans l'arrêt des perceptions et du ressenti ?

– Un moine qui émerge de cette absorption, ami Visākha, ne pense pas “je devrais émerger de l'absorption dans l'arrêt des perceptions et du ressenti” ou “je suis en train d'en émerger” ou “j'en ai émergé”, mais il a développé avant (l'absorption) un état de conscience qui tend à cette situation.

– Chez un moine qui émerge de l'absorption dans l'arrêt des perceptions et du ressenti, noble sœur, quels facteurs réapparaissent en premier, les activités physiques, les activités verbales ou les activités mentales ?

– Chez ce moine, ami Visākha, les activités mentales réapparaissent en premier (au moment du Fruit, *phala*), puis les activités physiques, enfin les activités verbales.

– Combien d'expériences, noble sœur, a le moine qui émerge de l'absorption dans l'arrêt des perceptions et du ressenti ?

– Il y a là trois expériences, ami Visākha, l'expérience de la vacuité, l'expérience du sans-signé et l'expérience du sans-envie (*suññata*, *animitta*, *appaṇihita* : 3 appellations de *nibbāna*, le Dénouement).

– Vers quoi, noble sœur, incline mentalement le moine qui a émergé de l'absorption dans l'arrêt des perceptions et du ressenti, vers quoi tend-il, vers quoi penche-t-il ?

– L'esprit de ce moine, ami Visākha, incline à l'Isolement (*viveka*, un autre nom du *nibbāna*), il y tend, il y penche.

⁶⁷ Les deux premières formules concernent des états conscients, alors qu'il n'y a plus de conscience dans la troisième.

- Combien de ressentis y a-t-il, noble sœur ?
- Il y a trois types de ressentis, ami Visākha, les ressentis agréables, les ressentis désagréables et les ressentis ni désagréables ni agréables.
- Que sont, noble sœur, les ressentis agréables, que sont les ressentis désagréables, que sont les ressentis ni désagréables ni agréables ?
- Ce qui, ami Visākha, est ressenti physiquement ou mentalement comme agréable et plaisant est un ressenti agréable. Ce qui est ressenti physiquement ou mentalement comme désagréable et déplaisant est un ressenti désagréable. Ce qui est ressenti physiquement ou mentalement comme ni plaisant ni déplaisant est un ressenti ni désagréable ni agréable.
- En quoi, noble sœur, les ressentis agréables sont-ils agréables, et en quoi désagréables ? En quoi les ressentis désagréables sont-ils désagréables, et en quoi agréables ? En quoi les ressentis ni désagréables ni agréables sont-ils agréables, et en quoi désagréables ?
- Les ressentis agréables, ami Visākha, sont agréables tant qu'ils durent, mais désagréables quand ils cessent. Les ressentis désagréables sont désagréables tant qu'ils durent, mais agréables quand ils s'arrêtent. La connaissance des ressentis ni désagréables ni agréables est agréable, et leur méconnaissance désagréable.
- Quelle mauvaise tendance (anusaya), noble sœur, se forme avec les ressentis agréables, quelle tendance avec les ressentis désagréables, et laquelle avec les ressentis neutres ?
- Avec les ressentis agréables, ami Visākha, se forme une tendance à l'attachement, avec les ressentis désagréables une tendance à l'aversion, avec les ressentis ni désagréables ni agréables une tendance à l'aveuglement.
- Une tendance à l'attachement, noble sœur, se forme-t-elle avec tous les ressentis agréables ? Une tendance à l'aversion avec tous les ressentis désagréables ? Une tendance à l'aveuglement avec tous les ressentis ni désagréables ni agréables ?
- Non, ami Visākha, il ne se forme pas de tendance à l'attachement avec tous les ressentis agréables, ni de tendance à l'aversion avec tous les ressentis désagréables, ni de tendance à l'aveuglement avec tous les ressentis neutres.
- Dans les ressentis agréables, noble sœur, que faut-il détruire ? Et que détruire dans les ressentis désagréables et dans les ressentis ni désagréables ni agréables ?
- Dans les ressentis agréables, ami Visākha, il faut détruire la tendance à l'attachement, dans les ressentis désagréables la tendance à l'aversion, et la tendance à l'aveuglement dans les ressentis ni désagréables ni agréables.
- Faut-il détruire, noble sœur, la tendance à l'attachement dans tous les ressentis agréables ? La tendance à l'aversion dans tous les désagréables ? Et la tendance à l'aveuglement dans tous les ressentis neutres ?
- Non, ami Visākha, il n'est pas besoin de détruire la tendance à l'attachement dans tous les ressentis agréables, ni la tendance à l'aversion dans tous les désagréables, ni la tendance à l'aveuglement dans tous les ressentis ni désagréables ni agréables. Quand un moine, en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicious, accède au premier jhāna – lequel comporte prise-ferme et application-soutenue et consiste en un ravissement-félicité né de l'isolement –, et y demeure, il élimine de ce fait la tendance à l'attachement ; la tendance à l'attachement ne s'y forme pas. Mais voici que le moine réfléchit : “Quand pourrai-je atteindre le domaine (de l'Accomplissement) que les Purs atteignent et où ils demeurent, et y demeurer ?” Il crée ainsi une vive aspiration aux délivrances suprêmes, et de l'insatisfaction naît à cause de cette aspiration (non satisfaite). Grâce à elle il détruit l'aversion⁶⁸, et la tendance à l'aversion ne peut plus se former. Et par l'élimination du plaisir et l'élimination

⁶⁸ Le moine vérifie d'abord que son comportement, son énergie et sa sagacité ont un niveau élevé, puis il décide de ne plus permettre à l'insatisfaction de se manifester, il fait de gros efforts et atteint le chemin sans retour, lequel éradique l'aversion.

de la douleur, par la disparition antérieure des satisfactions et des insatisfactions, le moine accède au quatrième jhāna, ni désagréable ni agréable, qui consiste en pureté de la vigilance par le regard-neutre, et il y demeure. Grâce à cela il détruit l'aveuglement et, là ⁶⁹, la tendance à l'aveuglement ne peut plus se former.

- Quelle est la contrepartie, noble sœur, du ressenti agréable ?
- La contrepartie du ressenti agréable, ami Visākha, est le ressenti désagréable.
- Quelle est la contrepartie du ressenti désagréable ?
- La contrepartie du ressenti désagréable est le ressenti agréable.
- Quelle est la contrepartie du ressenti ni désagréable ni agréable ?
- La contrepartie du ressenti ni désagréable ni agréable est l'aveuglement.
- Quelle est la contrepartie de l'aveuglement ?
- La contrepartie de l'aveuglement (avijjā) est la sagesse (vijjā).
- Quelle est la contrepartie de la sagesse ?
- La contrepartie de la sagesse est la délivrance (vimutti).
- Quelle est la contrepartie de la délivrance ?
- La contrepartie de la délivrance est le Dénouement (nibbāna).
- Quelle est la contrepartie du Dénouement ?

– Ta question va trop loin, ami Visākha (car le Dénouement n'a pas de contrepartie), il est impossible de circonscrire les questions le concernant. En effet la vie sainte s'y perd, s'y termine, s'y achève. Et si tu en doutes, ami Visākha, tu peux aller trouver le Seigneur, lui demander la signification et tu la retiendras comme le Seigneur te l'expliquera.

Le laïc Visākha fut satisfait des paroles de la nonne Dhammadinnā et s'en réjouit. Puis il se leva, salua la nonne Dhammadinnā et tourna autour d'elle en la gardant à main droite (en signe de respect).

* * *

Il se rendit auprès du Seigneur, le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, le laïc Visākha rapporta au Seigneur toute la conversation qu'il avait eue avec la nonne Dhammadinnā. Suite à ce récit, le Seigneur dit à Visākha :

– Sage, Visākha, est la nonne Dhammadinnā, la nonne Dhammadinnā a une grande sagacité. Si tu m'avais interrogé sur ces points, je t'aurais répondu exactement comme la nonne Dhammadinnā, ceci en est bien la signification, retiens-la ainsi.

Ainsi parla le Seigneur. Le laïc Visākha fut satisfait et se réjouit des paroles du Seigneur.

⁶⁹ L'aveuglement est bloqué dans le quatrième jhāna, mais il n'est éradiqué que par le chemin d'Accomplissement que désigne le mot « là ».

Le récit de l'exercice

(sekhasutta n° 53)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait chez les Sakyas, dans le parc Nigrodha qui est proche de Kapilavatthu.

À ce moment les Sakyas de Kapilavatthu venaient juste de bâtir une nouvelle salle de réunion qui n'avait encore été fréquentée par aucun ascète, aucun brahmane, ni par quelque être humain que ce soit.

Les Sakyas de Kapilavatthu allèrent trouver le Seigneur, ils le saluèrent en arrivant et s'assirent convenablement. Une fois bien assis, ils dirent au Seigneur :

– Voilà, Seigneur, que les Sakyas de Kapilavatthu viennent juste de bâtir une nouvelle salle de réunion qu'aucun ascète, aucun brahmane et aucun être humain n'ont encore utilisé. Que le Seigneur l'étrenne. Après quoi les Sakyas s'en serviront, cela leur vaudra bonheur et bienfaits pour longtemps.

Le Seigneur accepta en gardant le silence. Les Sakyas comprirent l'acceptation, se levèrent de leur siège, saluèrent le Seigneur, en firent le tour en le gardant à leur droite (en signe de respect) et se rendirent à la salle de réunion.

Ils recouvrirent la salle dans son entier (ils la nettoyèrent, y étalèrent de la bouse de vache humide pour la purifier, y répandirent des parfums, y étalèrent des nattes et posèrent par dessus des peaux variées, d'éléphant, de cheval, de tigre, d'antilope, etc.). Ils préparèrent des sièges⁷⁰, apportèrent une grosse jarre (remplie d'une eau cristalline et parfumée pour que chacun puisse se laver les mains, le visage ou les pieds) et hissèrent une lampe à huile.

Puis ils revinrent vers le Seigneur, le saluèrent en arrivant et se tinrent convenablement debout. Ainsi debout, les Sakyas dirent au Seigneur :

– La salle de réunion est entièrement aménagée, Seigneur, des sièges ont été préparés, une grande jarre à eau apportée et une lampe à huile dressée. Si le Seigneur estime que l'heure est venue...

Alors le Seigneur se vêtit, prit son bol et sa robe, et se rendit avec la communauté des moines à la salle de réunion⁷¹. Il se lava les pieds, entra dans la salle et s'assit contre le pilier central, face à l'est.

⁷⁰ Au milieu, contre le pilier de la prospérité, ils dressèrent un trône, y posèrent un coussin d'un rouge agréable, le surmontèrent d'un dais brillamment coloré, orné d'or, d'argent et décoré de guirlandes. Ils disposèrent tout autour une profusion de fleurs. Contre le mur du fond, ils préparèrent pour la communauté monastique plusieurs sortes de sièges avec des coussins blancs. Pour eux-mêmes, contre le mur de l'est, ils déployèrent d'épaisses couvertures et des coussins de duvet d'oie afin de pouvoir écouter le Seigneur toute la nuit sans se fatiguer.

⁷¹ Les Sakyas avaient aussi nettoyé le chemin, érigé des bannières et disposé des jarres à eau devant les maisons, embelli la ville avec des lampes et des guirlandes, allaité les bébés, nourri les petits enfants, et ils les avaient couchés en leur disant de ne pas faire de bruit parce que le Maître allait venir en ville et que de tels Bouddhas aiment le calme.

La communauté des moines aussi se lava les pieds, entra dans la salle et s'assit contre le mur de l'ouest en laissant le Seigneur seul devant. Enfin les Sakyas de Kapilavatthu se lavèrent les pieds, entrèrent dans la salle et s'assirent contre le mur de l'est, face à l'ouest, avec le Seigneur en face d'eux.

Pendant une grande partie de la nuit, le Seigneur instruisit les Sakyas par un discours du dhamma, il les stimula, les incita et les enthousiasma (il fit en particulier l'éloge de leur hospitalité et des bienfaits qui résultent de ce type de don).

Puis il s'adressa au vénérable Ānanda ⁷² :

– Que la Voie de celui qui s'exerce ⁷³ te revienne clairement (en mémoire) au profit des Sakyas de Kapilavatthu. Mon dos fatigue ⁷⁴, je vais le détendre.

– Bien, Seigneur, répondit le vénérable Ānanda.

Le Seigneur plia sa cape en quatre, s'y étendit dans la position du lion couché sur le flanc droit, le pied (gauche) dépassant le pied (droit), vigilant (sato), pleinement conscient (sampajāno), ayant porté son attention sur la perception du (prochain) réveil.

Le vénérable Ānanda s'adressa au Sakya Mahānāma (probablement le doyen de l'assemblée ; s'adresser à lui revenait à s'adresser à tous) :

– Ici, Mahānāma, le disciple pur est pleinement discipliné, il garde la porte des sens, connaît la juste quantité de nourriture, s'attache à rester éveillé, a sept qualités, et il obtient à volonté les quatre jhānas, ces états supérieurs et agréables dans la réalité présente, il les obtient facilement, sans difficulté.

Et comment, Mahānāma, le disciple pur est-il pleinement discipliné (sīlasampanno) ? Voici : le disciple pur a un comportement discipliné, il reste sous le contrôle du code-libérateur (pātimokkha), a une bonne conduite et de bonnes fréquentations, voit avec crainte les plus petites fautes et s'entraîne aux points de l'exercice dans lesquels il s'est engagé. C'est ainsi que le disciple pur est pleinement discipliné.

Et comment, Mahānāma, le disciple pur garde-t-il la porte des sens (indriyesu guttadvāro) ? Voici : quand le disciple pur voit une apparence avec l'œil... entend un son avec l'oreille... sent une odeur avec le nez... goûte une saveur avec la langue... ressent un toucher avec le corps... ou est conscient d'un connaissable avec la faculté cognitive, il n'en saisit pas le signe principal ni les détails révélateurs qui pourraient faire que la convoitise, l'insatisfaction ou d'autres agents mauvais et pernicieux l'envahissent si la faculté de voir... la faculté d'entendre... la faculté de sentir... la faculté de goûter... la faculté de toucher... ou la faculté de connaître restaient incontrôlées. Il s'engage dans ce contrôle, protège ses facultés et se consacre à leur défense. Voilà comment le disciple pur garde la porte des sens.

Et comment, Mahānāma, le disciple pur connaît-il la juste quantité de nourriture (bhojane mataññū) ? Voici : avec discernement (paṭisaṅkhā yoniso), le disciple pur mange la nourriture, non pour s'amuser ni pour accroître ses forces ni pour embellir (en éliminant la maigreur) ni pour éblouir (par sa beauté), mais seulement pour entretenir le corps et le soutenir, pour stopper l'agression (de la faim) et persévérer dans la vie sainte : “Ainsi éliminerai-je l'ancien

⁷² À lui et non à un vénérable plus chevronné parce qu'Ānanda était lui aussi un Sakya et que ses anciens concitoyens désiraient l'entendre. Il était en outre le plus éminent parmi ceux qui avaient beaucoup entendu.

⁷³ Sekho pāṭipado. Pourquoi choisir cet enseignement ? Parce que les Sakyas font inaugurer la salle afin qu'elle leur procure bonheur et prospérité, ce que, justement, réalise la voie de celui qui s'exerce. Il y avait aussi dans l'assemblée de nombreux Sakyas qui s'exerçaient de cette façon.

⁷⁴ Au cours de ses six années d'ascétisme, le Seigneur avait enduré de grandes souffrances. Une fois devenu vieux, des maux dorsaux pouvaient lui revenir. Ou bien il a peut-être voulu montrer l'ensemble des postures traditionnelles : en marche, debout, assis et couché.

ressenti (la faim), empêcherai-je un nouveau ressenti (l'indigestion), et mon mode de vie sera exempt de reproches et confortable”. Voilà comment le disciple pur connaît la juste quantité de nourriture.

Et comment, Mahânâma, le disciple pur s'attache-t-il à rester éveillé ? Comme ceci : le jour, en marchant attentivement ou en position assise, il nettoie son esprit des facteurs qui font obstacle. Pendant la première veille de la nuit, en marchant attentivement ou en position assise, il nettoie son esprit des facteurs qui font obstacle. Pendant la veille médiane, il prend la position du lion couché sur le flanc droit, un pied dépassant l'autre, vigilant, pleinement conscient, ayant porté son attention sur la perception de réveil. Et pendant la dernière veille, en marchant attentivement ou en position assise, le disciple pur nettoie son esprit des facteurs qui font obstacle. Voilà comment le disciple pur s'attache à rester éveillé.

Et comment, Mahânâma, le disciple pur a-t-il sept qualités ? Voici : le disciple pur a de la confiance, il est convaincu de l'Éveil (bodhi) du Tathâgata : “Le Seigneur (bhagavā) est Accompli (araham), parfait Bouddha (sammāsambuddho), doué de sagesse et de bonne conduite, Bien-allé (sugato), Connaisseur du monde, Suprême, Cocher des mâles à dresser, Maître des dieux et des hommes, Bouddha, Seigneur” (explications détaillées : Visud VII 3 - 64).

Il a de la retenue (hiri) : (par autodiscipline) il s'interdit de mal agir physiquement, verbalement et mentalement, et il se retient de s'adonner aux mauvais facteurs pernicioseux (akusala, qui s'opposent à la progression sur la voie).

Il a du respect humain (ottappa) : (par crainte des reproches) il s'interdit de mal agir physiquement, verbalement et mentalement, et il se retient de s'adonner aux mauvais facteurs pernicioseux.

Il a beaucoup entendu, retenu et engrangé : il a beaucoup entendu les enseignements bons au début, bons au milieu, bons à la fin, qui expliquent, avec le fond et la forme, la vie sainte complète, parfaite et pure. Il les retient, les récite à voix haute et en examine le sens qu'il pénètre par sa vision.

Il agit avec vigueur (viriya) pour éliminer les facteurs pernicioseux et acquérir les facteurs bénéfiques (kusala), il persévère, agit fermement, et ne faiblit pas dans la mise en œuvre des facteurs bénéfiques.

Il a de la vigilance (sati) : il est doué d'une extrême attention-perspicacité (satinepakka), et ce qui a été fait et dit il y a longtemps (par lui ou par d'autres), il s'en souvient, il se le rappelle encore.

Il a de la sagacité (paññā) : il est doué de la sagacité qui mène à (la connaissance de) l'apparition-disparition (Visud XX 93) et de celle, pure (ariya) et pénétrante (nibbedhika), qui conduit vraiment à la destruction de tout désagrément (dukkha). Voilà comment le disciple pur a sept qualités.

Et comment, Mahânâma, le disciple pur obtient-il à volonté les quatre jhânas (niveaux d'absorption contemplative), ces états supérieurs et agréables dans la réalité présente, comment les obtient-il facilement, sans difficulté ? Voici : c'est seulement en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicioseux, qu'il accède au premier jhâna – lequel comporte prise-ferme (vitakka) et application-soutenue (vicāra) et consiste en un ravissement-félicité (pīṭisukha) né de l'isolement –, et qu'il y demeure. Par la disparition de la prise-ferme et de l'application-soutenue, il accède au deuxième jhâna... au troisième jhâna... au quatrième jhâna et il y demeure (formules complètes et explications détaillées dans le chapitre IV du Visuddhimagga). Voilà comment le disciple pur obtient à volonté les quatre jhânas.

Et quand le disciple pur est ainsi pleinement discipliné, qu'il garde la porte de ses sens, connaît la juste quantité de nourriture, s'attache à rester éveillé, a les sept qualités et obtient à volonté les quatre jhânas, alors, Mahânâma, ce disciple pur est dit suivre la voie de celui qui s'exerce, avoir atteint l'état d'œuf sain, être apte à la pleine Réalisation (sambodhi =

ariyamagga), apte à parvenir à l'ultime Abri contre les liens (qui attachent au monde) (yogakkhema = arahatta).

Imagine, Mahânâma, qu'il y ait huit ou dix ou douze œufs et que la poule les couve bien, les réchauffe bien et s'en occupe bien. Que cette poule ait ou non le désir que ses poussins puissent briser leur coquille avec leurs griffes ou leur bec et sortir sains et saufs, les poussins sont assurément capables de briser la coquille avec leurs griffes ou leur bec, ils sortent en toute sécurité.

De même, Mahânâma, quand le disciple pur est pleinement discipliné, qu'il garde la porte de ses sens, connaît la juste quantité de nourriture, s'attache à rester éveillé, a les sept qualités et obtient à volonté les quatre jhânas, alors, ce disciple pur est dit suivre la voie de celui qui s'exerce, avoir atteint l'état d'œuf sain, il est apte à la pleine Réalisation, apte à parvenir à l'ultime Abri.

Et le disciple pur, Mahânâma, qui est parvenu à la totale pureté de la neutralité attentive (upekkhāsati) sans égale (grâce au quatrième jhâna), il l'oriente vers la connaissance-remémoration des habitats antérieurs. Il se remémore des habitats antérieurs variés, à savoir une naissance, deux naissances, trois, quatre, cinq, dix, vingt, trente, quarante, cinquante, cent, mille, cent mille naissances, plusieurs ères de destruction, plusieurs ères d'édification, plusieurs ères de destruction et d'édification : "J'eus là tel nom, telle lignée, telle couleur, telle nourriture, je connus tel bonheur et tel malheur, j'eus telle durée de vie. Quand je décédai, je naquis à un endroit où j'eus tel nom, telle lignée, telle couleur, telle nourriture, où je connus tel bonheur et tel malheur, et où j'eus telle durée de vie. Quand je décédai là, je naquis ici". Ainsi se remémore-t-il des demeures antérieures variées avec leurs aspects et leurs désignations (explications détaillées : Visud XIII 13 - 71). Ceci est sa première percée, semblable à celle du poussin qui va sortir de sa coquille.

Et quand le disciple pur, Mahânâma, est parvenu à la totale pureté de la neutralité attentive sans égale, il l'oriente vers la connaissance de la mort et de la renaissance des êtres. Avec l'œil divin purifié et plus qu'humain, il voit les êtres mourir et renaître, inférieurs ou supérieurs, beaux ou laids, fortunés ou infortunés. Il reconnaît que le parcours des êtres dépend de leur kamma : "Les êtres qui se conduisent mal physiquement, verbalement et mentalement, qui dénigrent les Purs, qui ont des croyances erronées et qui agissent en ayant des croyances erronées, accèdent, lors de la brisure du corps ou après la mort, à une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer. Les êtres qui se conduisent bien physiquement, verbalement et mentalement, qui ne dénigrent pas les Purs, qui ont des croyances justes et qui agissent en ayant des croyances justes, accèdent, lors de la brisure du corps ou après la mort, à une bonne destinée, un monde céleste." C'est ainsi qu'avec l'œil divin... il reconnaît que le parcours des êtres dépend de leur kamma (explications détaillées : Visud XIII 71 - 101). Telle est sa deuxième percée, semblable à celle du poussin qui va sortir de sa coquille.

Et quand le disciple pur, Mahânâma, est parvenu à la totale pureté de la neutralité attentive sans égale, par la destruction des contaminations il voit de ses propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, la Délivrance spirituelle (cetovimutti) ou la Délivrance par la sagacité (paññāvimutti), dépourvue de toute contamination, il y accède, il y demeure. Telle est sa troisième percée, semblable à celle du poussin qui sort de sa coquille.

Pour le disciple pur, Mahânâma, être pleinement discipliné fait partie de la conduite (caraṇa, pour aller à un endroit encore jamais atteint), garder la porte de ses sens relève aussi de la conduite, connaître la juste quantité de nourriture en fait encore partie, et de même s'attacher à rester éveillé, avoir les sept qualités ressort toujours de la conduite, et aussi obtenir à volonté les quatre jhânas. Mais, pour le disciple pur, la mémoire des habitats antérieurs fait partie de la sagesse (vijjā) ainsi que la connaissance de la mort et de la renaissance des êtres

et la totale destruction des contaminations. Ce disciple pur est alors dit avoir atteint la sagesse, être pourvu de la conduite, être muni de la sagesse et de la conduite.

« Et Sanañkumāra le Brahma a proclamé ces vers :

À se rappeler leur lignée
Les nobles (khattiya) sont les meilleurs parmi les humains,
Mais qui a la sagesse et la conduite
Est bien le meilleur des dieux et des hommes.

Ces vers de Sanañkumāra le Brahma ont été bien chantés, non chantés à tort, bien formulés, non formulés de travers, ils sont sensés et non ineptes, ils ont été approuvés par le Seigneur (par exemple dans l'Ambaṭṭhasutta du Dīgha Nikāya). »

Alors le Seigneur se redressa et dit au vénérable Ānanda :

– Bien, bien, Ānanda, tu as bien exposé aux Sakyas de Kapilavatthu la voie de celui qui s'exerce.

Le Maître approuva ce qu'avait dit le vénérable Ānanda.

Les Sakyas de Kapilavatthu furent satisfaits et se réjouirent des paroles du vénérable Ānanda.

Le récit des nombreux ressentis

(Bahavedaniyasutta n° 59)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Sâvatthi, dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

Or le maître charpentier Pañcakaṅga⁷⁵ alla trouver le vénérable Udâyi. Il le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, le maître charpentier Pañcakaṅga demanda au vénérable Udâyi :

– Combien de types de ressenti (vedanā), seigneur Udâyi, énumère le Seigneur ?

– Maître de maison, le Seigneur cite trois types de ressenti : le ressenti agréable, le ressenti désagréable et le ressenti ni désagréable ni agréable. Tels sont les trois types de ressenti que mentionne le Seigneur.

– Ce ne sont pas trois types de ressenti, seigneur, qu'énonce le Seigneur, mais deux : le ressenti agréable et le ressenti désagréable. Quant au ressenti ni désagréable ni agréable, le Seigneur le décrit comme un bonheur⁷⁶ paisible et excellent.

Une deuxième fois, le vénérable affirma à Pañcakaṅga :

– Ce ne sont pas deux types de ressenti, maître de maison, mais trois que le Seigneur mentionne : le ressenti agréable, le ressenti désagréable et le ressenti ni désagréable ni agréable.

Mais pour la deuxième fois, le maître charpentier répliqua au vénérable Udâyi :

– Ce ne sont pas trois types de ressenti, seigneur, qu'énonce le Seigneur, mais deux : le ressenti agréable et le ressenti désagréable. Quant au ressenti ni désagréable ni agréable, le Seigneur le décrit comme un bonheur paisible et excellent.

Et une troisième fois, le vénérable affirma... (le dialogue se répète à l'identique)

Le vénérable Udâyi ne put convaincre le maître charpentier Pañcakaṅga, et le maître charpentier fut incapable de persuader le vénérable.

* * *

Le vénérable Ânanda avait entendu leur discussion.

Il vint trouver le Seigneur, le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il raconta au Seigneur toute la discussion qu'avait eue le vénérable Udâyi avec le maître charpentier Pañcakaṅga.

⁷⁵ Pañcakaṅga signifie Les-cinq-outils, à savoir scie, hache, ciseau, burin, le cinquième paraissant être une sorte de fil à plomb.

⁷⁶ Il faut distinguer sukha, bonheur et plaisir, de sukha vedana, ressenti agréable, le magadhien prêtant à confusion. Tout ce qui n'est pas dukkha, désagrément ou malheur, se dénomme sukha, qu'on le ressente physiquement, psychiquement ou d'aucune façon.

Suite à ce récit, le Seigneur expliqua au vénérable Ânanda :

– Le maître charpentier Pañcakaṅga n'a pas aimé l'exposé d'Udāyī bien qu'il fût correct, et Udāyī n'a pas non plus apprécié l'explication de Pañcakaṅga malgré sa justesse. Mes enseignements (pariyāya) mentionnent deux types de ressenti (physique et psychique), ils citent aussi trois types de ressenti (agréable, désagréable et neutre), ils énoncent encore cinq types de ressenti (selon les facultés, indriya : faculté de plaisir, faculté de douleur, faculté de satisfaction, faculté d'insatisfaction et faculté de regard-neutre : Visud XVI 1 et XIV 128), mes enseignements énumèrent en outre six types de ressenti (selon les portes, dvāra, que sont les 5 sens physiques et la faculté cognitive), ils citent également dix-huit types de ressenti (agréable, désagréable et neutre pour chacune des 6 portes), ils énoncent de plus trente-six types de ressenti (les 18 précédents dans la vie au foyer et les mêmes dans la vie de renoncement), mes enseignements citent enfin cent huit types de ressenti (les 36 précédents, dans le passé, autant dans le futur et autant dans le présent). Voilà de quelle façon est enseignée ma méthode (dhamma).

« Bien que ma méthode soit enseignée de cette façon, Ânanda, certains ne reconnaissent pas ce qui est bien énoncé et bien exprimé par d'autres, ils ne l'approuvent pas et ne l'aiment pas. On peut s'attendre de leur part à des disputes, des querelles, des débats virulents, et à ce qu'ils se blessent mutuellement avec les armes de la langue.

« Ma méthode, Ânanda, est donc enseignée de cette façon. Comme elle est ainsi, d'autres reconnaissent ce qui est bien énoncé et bien exprimé par les autres. On peut s'attendre à ce qu'ils vivent dans la concorde, dans la satisfaction réciproque, sans débats virulents, unis comme l'eau et le lait, et se regardent mutuellement avec les yeux de l'affection.

(afin de confirmer aussi la déclaration de Pañcakaṅga et pour montrer l'État ultime où ne subsiste qu'un type de ressenti, le Seigneur continue comme suit)

« Il y a cinq cordes sensorielles (kāmaguṇā), Ânanda. Lesquelles ? Il y a les apparences perceptibles par l'œil, désirables, charmantes, attirantes, attachantes, sensuelles, excitantes. Il y a les sons perceptibles par l'oreille... les odeurs perceptibles par le nez... les saveurs perceptibles par la langue... et les touchers perceptibles par le corps, désirables, charmants, attirants, attachants, sensuels, excitants. Telles sont les cinq cordes sensorielles. Le plaisir agréable qui provient de ces cinq cordes sensorielles s'appelle bonheur sensoriel (kāmasukha).

« Mais, Ânanda, si quelqu'un disait que ce bonheur plaisant est le meilleur dont les êtres puissent jouir, je ne l'approuverais pas. Pourquoi ? Parce qu'il existe un bonheur plus beau et plus élevé que celui-ci. Quel est-il, ce bonheur plus beau et plus élevé ? Voici : c'est seulement en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicioseux, que le moine accède au premier jhāna (niveau d'absorption contemplative) – lequel comporte prise-ferme et application-soutenue et consiste en un ravissement-félicité né de l'isolement –, et qu'il y demeure. Tel est ce bonheur plus beau et plus élevé que le précédent.

« Mais, Ânanda, si quelqu'un disait que ce bonheur plaisant est le meilleur dont les êtres puissent jouir, je ne l'approuverais pas. Pourquoi cela ? Parce qu'il existe un bonheur plus beau et plus élevé que celui-ci. Quel est-il, ce bonheur plus beau et plus élevé ? Voici : par la disparition de la prise-ferme et de l'application-soutenue, le moine accède au deuxième jhāna qui consiste en assurance-sereine intérieure et en élévation unique de l'esprit, qui est dépourvu de prise-ferme et d'application-soutenue, et consiste en ravissement-félicité né de la concentration, et il y demeure. Tel est ce bonheur plus beau et plus élevé que le précédent.

« Mais, Ânanda, si quelqu'un disait... je ne l'approuverai pas... Voici : et en se détachant aussi du ravissement, le moine maintient un regard-neutre. Vigilant et pleinement conscient, il ressent physiquement le bonheur et accède à ce troisième jhāna à propos duquel les Purs déclarent “on reste neutre et vigilant dans le bonheur”, et il y demeure. Tel est ce bonheur plus beau et plus élevé que le précédent.

« Mais, Ânanda, si quelqu'un disait... Voici : par l'élimination du plaisir et l'élimination de la douleur, par la disparition antérieure des satisfactions et insatisfactions, le moine accède au quatrième jhâna, ni désagréable ni agréable, qui consiste en pureté de la vigilance par le regard-neutre, et il y demeure. Tel est ce bonheur plus beau et plus élevé que le précédent.

« Mais, Ânanda, si quelqu'un disait... Voici : en transcendant totalement les perceptions physiques pures, en supprimant les perceptions-chocs, en ne prêtant plus attention aux perceptions diverses, le moine accède au domaine de l'espace infini – “infini est l'espace” – et il y demeure. Tel est ce bonheur plus beau et plus élevé que le précédent.

« Mais, Ânanda, si quelqu'un disait... Voici : en transcendant totalement le domaine de l'espace infini, le moine accède au domaine de la conscience infinie – “infinie est la conscience” – et il y demeure. Tel est ce bonheur plus beau et plus élevé que le précédent.

« Mais, Ânanda, si quelqu'un disait... Voici : en transcendant totalement le domaine de la conscience infinie, le moine accède au domaine du néant – “il n'y a rien” – et il y demeure. Tel est ce bonheur plus beau et plus élevé que le précédent.

« Mais, Ânanda, si quelqu'un disait... Voici : en transcendant totalement le domaine du néant, le moine accède au domaine sans perception ni non-perception et y demeure. Tel est ce bonheur plus beau et plus élevé que le précédent.

« Mais, Ânanda, si quelqu'un disait... Voici : en dépassant complètement le domaine sans perception ni non-perception, le moine atteint l'Arrêt des perceptions et du ressenti (saññāvedayitanirodha), et il y demeure. Tel est ce bonheur plus beau et plus élevé que le précédent ⁷⁷.

« Il se peut, Ânanda, que des errants des autres écoles disent : “L'ascète Gotama mentionne l'arrêt des perceptions et du ressenti et le classe comme bonheur ⁷⁸. Qu'est-ce là ? Comment cela se peut-il ?” Aux errants des autres écoles qui parleraient ainsi, il faudrait répondre : “Mes amis, le Seigneur ne le range pas dans le bonheur considéré comme un ressenti agréable, mais le Tathâgata appelle bonheur tous les états où l'on trouve du bonheur ” ».

Ainsi parla le Seigneur.

Le vénérable Ânanda fut satisfait et se réjouit des paroles du Seigneur.

⁷⁷ L'Absorption dans l'Arrêt représente le summum de l'Accomplissement.

⁷⁸ À nouveau il y a une ambiguïté sur le sens du mot sukha.

Le récit de toutes les contaminations

(Sabbāsavasutta n° 2)

Des moines s'efforçaient d'effacer les souillures mineures qui se manifestent quand on commence à pratiquer la supravoyance (Visud XX 105). Ils avaient déjà une stricte discipline extérieure et intérieure ainsi qu'une intense concentration. Ils approchaient du chemin "d'entrée dans le courant" (ou chemin de vision). Gotama leur parle d'abord des contaminations qu'élimine ce chemin, puis de toutes les autres dont il faut se soucier pour atteindre l'un ou l'autre des quatre chemins, chemin d'entrée dans le courant, chemin d'un seul retour, chemin sans retour et chemin d'accomplissement.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Sāvatti, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jeta.

En cette occasion le Seigneur s'adressa aux moines :

– Moines !

– Oui, Seigneur, lui répondirent les moines.

Le Seigneur leur dit :

– Je vais vous enseigner, moines, comment empêcher toutes les contaminations. Ecoutez et faites bien attention, je vais parler.

– Bien, Seigneur, répondirent les moines.

Et le Seigneur leur dit ceci :

– C'est à celui qui sait, moines, à celui qui voit, que j'enseigne l'élimination des contaminations, non à celui qui ne sait pas et ne voit pas. Que sait-il donc, moines, que voit-il donc, qui lui permette d'éliminer les contaminations ? La considération juste et la considération fautive⁷⁹. Lorsqu'on prend en considération de travers, moines, des contaminations non encore apparues apparaissent et les contaminations déjà apparues augmentent. Mais quand on considère correctement, les contaminations non encore apparues n'apparaissent pas et les contaminations apparues disparaissent.

Il y a, moines, des contaminations qu'il faut éliminer par la vision, des contaminations qu'il faut éliminer par le contrôle, des contaminations qu'il faut éliminer par un bon usage, des contaminations qu'il faut éliminer par une acceptation patiente, des contaminations qu'il faut éliminer par la prudence, des contaminations qu'il faut éliminer en rejetant et des contaminations qu'il faut éliminer en développant.

« Quelles sont, moines, les contaminations qu'il faut éliminer par la vision ?

Ici, moines, un être ordinaire, ignorant, qui ne peut voir les Purs, qui ne peut connaître la réalité pure et qui n'est pas éduqué à la réalité pure, qui ne peut voir les Grands Hommes, qui ne peut connaître la réalité des Grands Hommes et qui n'est pas éduqué à la réalité des Grands Hommes, ne sait pas avec sagacité quelles réalités prendre en considération ni quelles réalités ne pas prendre en considération. Comme il ne le sait pas, il prend en

⁷⁹ Considération fautive quand on prend pour permanent, satisfaisant, autonome ou beau ce qui est temporaire, insatisfaisant, dépendant et laid. Considération correcte dans le cas contraire, quand on reconnaît toutes choses dans leur vérité.

considération des réalités qu'il ne devrait pas prendre en considération, et il ne prend pas en considération les réalités qu'il devrait prendre en considération.

Quelles sont donc, moines, les réalités qu'il prend en considération alors qu'il ne le devrait pas ? Celles dont la prise en considération permet à la contamination sensorielle⁸⁰ non encore apparue d'apparaître, à la contamination sensorielle apparue d'augmenter, à la contamination existentielle non encore apparue d'apparaître, à la contamination existentielle apparue d'augmenter, à la contamination par l'aveuglement non encore apparue d'apparaître et à la contamination par l'aveuglement apparue d'augmenter. Telles sont les réalités qu'il prend en considération alors qu'il ne le devrait pas.

Et quelles sont, moines, les réalités qu'il ne prend pas en considération alors qu'il le devrait ? Celles dont la prise en considération amène la contamination sensorielle non encore apparue à ne pas apparaître, la contamination sensorielle apparue à disparaître, la contamination existentielle non encore apparue à ne pas apparaître, la contamination existentielle apparue à disparaître, la contamination par l'aveuglement non encore apparue à ne pas apparaître et la contamination par l'aveuglement apparue à disparaître. Telles sont les réalités qu'il ne prend pas en considération alors qu'il le devrait.

Comme il prend en considération des réalités qu'il ne devrait pas prendre en considération et qu'il ne prend pas en considération les réalités qu'il devrait prendre en considération, des contaminations non encore apparues apparaissent et les contaminations apparues augmentent.

Ainsi prend-il à tort en considération les questions suivantes : “Ai-je existé dans le passé ? N'ai-je pas existé dans le passé ? Qu'étais-je dans le passé ? Comment étais-je dans le passé ? Par quelle succession d'étapes suis-je passé ? Existerai-je dans l'avenir ? N'existerai-je pas dans l'avenir ? Que serai-je dans l'avenir ? Comment serai-je dans l'avenir ? Par quelles étapes passerai-je dans l'avenir ?”

Ou bien il s'interroge sur le présent : “Existè-je ? N'existè-je pas⁸¹ ? Que suis-je ? Comment suis-je ? D'où vient cet être ? Où va-t-il ?”

Ces considérations ineptes suscitent l'une des six croyances suivantes : croire fermement qu'on a un moi-autonome, croire fermement qu'on n'a pas de moi-autonome, croire fermement qu'on perçoit un moi-autonome au moyen d'un moi-autonome, croire fermement qu'on perçoit l'absence de moi-autonome au moyen d'un moi-autonome, croire fermement qu'on perçoit un moi-autonome au moyen de l'absence d'un moi-autonome⁸², ou croire ce qui suit : “Ce moi-autonome qui est mien, qui parle et qui ressent, fait dans telle ou telle situation l'expérience de l'effet des bons et mauvais *kammās* ; ce moi-autonome qui est mien est éternel, stable, permanent et de nature immuable, il est semblable aux choses

⁸⁰ Contamination sensorielle est synonyme d'attachement aux plaisirs sensoriels. La contamination existentielle désigne le désir-attachement aux existences dans les sphères extrasensorielles et illimitées, ainsi que le plaisir pris aux absorptions contemplatives quand il s'accompagne d'une croyance nihiliste ou éternaliste (dans ce cas la contamination existentielle englobe la contamination par les croyances). La contamination par l'aveuglement n'est rien d'autre que la méconnaissance des 4 vérités. Ces trois contaminations s'opposent respectivement aux trois formes de délivrance, la délivrance-sans-envie, la délivrance-sans-signe et la délivrance-vacuité (Visud XXI 70).

⁸¹ Il s'interroge sur l'existence d'un moi-autonome dans les cinq ensembles.

⁸² En identifiant le moi-autonome comme étant la perception. Quand on perçoit les autres ensembles, un moi-autonome identifié avec la perception perçoit un moi-autonome reconnu dans les autres ensembles, ou son absence si on n'y perçoit aucun moi-autonome. Et si l'on ne perçoit pas la perception comme un moi-autonome, on arrive à l'une des deux croyances citées ensuite.

éternelles ⁸³ et restera ainsi”. Voilà ce qu'on appelle croyance, piège des croyances, danger des croyances, fausseté des croyances, incertitude des croyances, chaîne des croyances.

Quand il est prisonnier de la chaîne des croyances, l'être ordinaire et ignorant ne se libère pas de la naissance, du vieillissement, de la mort, du chagrin, des lamentations, de la douleur, de l'insatisfaction et du désespoir, il ne se libère pas du malheur, je l'affirme.

« En revanche, moines, le disciple pur ⁸⁴ et instruit, qui voit les Purs, qui connaît la réalité pure, qui est éduqué dans la réalité pure, qui voit les Grands Hommes, qui connaît la réalité des Grands Hommes et qui est éduqué dans la réalité des Grands Hommes, sait quelles réalités prendre en considération et quelles réalités ne pas prendre en considération.

Quelles sont, moines, les réalités à ne pas prendre en considération qu'il ne prend pas en considération ? Ce sont celles dont la prise en considération permettrait à la contamination sensorielle, à la contamination existentielle et à la contamination par l'aveuglement non encore apparues d'apparaître et à ces mêmes contaminations, apparues, d'augmenter. Telles sont les réalités à ne pas prendre en considération qu'il ne prend pas en considération.

Et quelles sont, moines, les réalités à prendre en considération qu'il prend en considération ? Celles dont la prise en considération amène la contamination sensorielle, la contamination existentielle et la contamination par l'aveuglement non encore apparues à ne pas apparaître et les mêmes contaminations, apparues, à disparaître. Telles sont les réalités à prendre en considération qu'il prend en considération.

Comme il ne prend pas en considération les réalités à ne pas prendre en considération et qu'il prend en considération les réalités à prendre en considération, les contaminations non encore apparues n'apparaissent pas et les contaminations apparues disparaissent.

Il considère correctement : “Ceci est le malheur”, il considère correctement : “Ceci est la source du malheur”, il considère correctement : “Ceci est l'arrêt du malheur”, et il considère correctement : “Ceci est le chemin qui mène à l'arrêt du malheur” ⁸⁵ . Cette considération correcte élimine trois chaînes : la croyance à la personne ⁸⁶, l'hésitation, la méprise relative aux observances et aux rites.

Telles sont, moines, les contaminations qu'il faut éliminer par la vision.

« Et quelles sont, moines, les contaminations qu'il faut éliminer par le contrôle ?

Ici, moines, c'est avec un discernement judicieux que le moine maintient un contrôle vigilant sur la faculté oculaire. S'il ne maintenait pas ce contrôle sur la faculté de voir, des contaminations perturbantes et brûlantes pourraient se produire. Mais comme il maintient ce contrôle vigilant sur la faculté oculaire, ces contaminations ne se produisent pas.

⁸³ Le soleil, la lune, l'océan, la terre et les montagnes que le monde d'alors croyait immuables.

⁸⁴ Ici, le disciple est réputé pur dans la mesure où il s'exerce à la supravoyance en évitant toute erreur, toute souillure mineure.

⁸⁵ Lors de la pratique de la supravoyance, on prend en considération les cinq ensembles qui constituent le malheur, ainsi que le désir, ou soif, *tāṇhā*, qui en est la source. Quand on coupe la source, le malheur s'arrête, et l'on voit simultanément la mécanique de l'arrêt : l'octuple chemin. Explications détaillées : Visud XVI 13.

⁸⁶ Croyance à la personne, *sakkāyadiṭṭhi* : on s'identifie au physique, ou on se situe dans le physique, ou on croit émaner du physique comme l'odeur sortant de la fleur, ou on croit être possesseur du physique. Et les 4 mêmes idées pour chacun des 4 autres ensembles, ressenti, perception, composants mentaux, état de conscience. Soit 20 possibilités.

De même, c'est avec un discernement judicieux qu'il maintient un contrôle vigilant sur la faculté auriculaire... sur la faculté nasale... sur la faculté linguale... sur la faculté corporelle... sur la faculté de connaître (explications détaillées : Visud I 53).

Telles sont les contaminations qu'il faut éliminer par le contrôle.

« Et quelles sont, moines, les contaminations qu'il faut éliminer par un bon usage ?

Ici, moines, c'est avec un discernement judicieux que le moine utilise le vêtement uniquement pour se protéger du froid, de la chaleur et du contact des taons, des mouches, du vent, de la fournaise et des reptiles, seulement pour cacher les parties impudiques.

Il mange la nourriture avec un discernement judicieux, non pour jouer, pour se stimuler, s'embellir ou resplendir, mais seulement pour soutenir son corps et l'entretenir, pour arrêter l'aggression (de la faim) et persévérer dans la vie sainte : "J'éliminerai ainsi l'ancien ressenti (la faim), j'éviterai un nouveau ressenti (l'indigestion) et mon mode de vie sera irréprochable et confortable".

Il utilise le logement avec un discernement judicieux, seulement pour se protéger du froid, de la chaleur, du contact des taons, des mouches, du vent, de la fournaise et des reptiles, seulement pour écarter le danger de la température et jouir de la retraite.

Il utilise l'équipement des médicaments contre la maladie avec un discernement judicieux, seulement pour chasser les ressentis morbides et pour guérir. (explications détaillées : Visud I 85)

S'il ne faisait pas un bon usage de tout cela, des contaminations perturbantes et brûlantes pourraient se produire⁸⁷. Mais comme il en fait bon usage, ces contaminations ne se produisent pas.

Telles sont, moines, les contaminations qu'il faut éliminer par un bon usage.

« Et quelles sont, moines, les contaminations qu'il faut éliminer par une acceptation patiente ?

Ici, moines, c'est avec un discernement judicieux que le moine endure le froid et le chaud, la faim et la soif, le contact des taons, des mouches, du vent, de la brûlure et des reptiles, les paroles blessantes ou déplaisantes ; il est capable de supporter des douleurs oppressantes, cruelles, aiguës, déplaisantes ou même mortifères⁸⁸. S'il n'endurait pas tout cela patiemment, des contaminations perturbantes et brûlantes pourraient se produire. Mais comme il l'accepte, ces contaminations ne se produisent pas.

Telles sont, moines, les contaminations qu'il faut éliminer par une acceptation patiente.

« Et quelles sont, moines, les contaminations qu'il faut éliminer par la prudence ?

Ici, moines, c'est avec un discernement judicieux que le moine évite les éléphants dangereux, les chevaux fous, les taureaux furieux, les chiens enragés, les serpents, les souches, les épineux, les fosses, les talus, les décharges et les bourbiers. Avec un discernement judicieux il évite de prendre un siège dans un endroit à éviter, de chercher sa

⁸⁷ Contamination sensorielle quand il désire obtenir ce qu'il n'a pas ou se délecte de ce qu'il a. Contamination existentielle quand il souhaite retrouver la chose dans une bonne destinée ultérieure. Contamination par les croyances quand il croit que c'est *lui* qui obtient ou n'obtient pas la chose, ou que cette chose est *sienn*e. Et l'ignorance associée aux trois contaminations précédentes constitue la contamination par l'aveuglement.

⁸⁸ Il ne tremble pas sous l'effet du froid mais continue imperturbablement à considérer l'objet de sa pratique. Dans le cas de la prudence, contamination sensorielle s'il aspire à ne pas souffrir quand un animal furieux le piétine, contamination existentielle quand il aspire à une future existence où l'on ne trouve pas une telle souffrance, contamination par les croyances quand il pense : "L'animal *me* piétine", et l'aveuglement qui accompagne ces 3 contaminations constitue la contamination par l'aveuglement.

On trouvera à la fin de ce récit des [exemples d'épreuves](#).

nourriture dans des lieux mal famés ou de frayer avec de mauvais amis, quand ce siège, cette fréquentation ou ces mauvais amis pourraient inciter ses sages compagnons dans la vie sainte à le plaindre ⁸⁹ .

S'il n'évitait pas tout cela, des contaminations perturbantes et brûlantes pourraient se produire. Mais comme il l'évite, ces contaminations ne se produisent pas.

Telles sont, moines, les contaminations qu'il faut éliminer par la prudence.

« Et quelles sont, moines, les contaminations qu'il faut éliminer en rejetant ?

Ici, moines, c'est avec un discernement judicieux que le moine n'accepte pas les pensées de désir : quand une telle pensée apparaît, il la rejette, la repousse, l'élimine et l'anéantit. Il n'accepte pas les pensées d'aversion : quand une telle pensée apparaît, il la rejette, la repousse, l'élimine et l'anéantit. Il n'accepte pas les pensées malveillantes : quand une telle pensée apparaît, il la rejette, la repousse, l'élimine et l'anéantit. Il n'accepte pas que des agents mentaux mauvais et pernicieux apparaissent de façon répétée : quand de tels agents se manifestent, il les rejete, les repousse, les élimine et les anéantit.

S'il ne les rejetait pas, des contaminations perturbantes et brûlantes pourraient se produire. Mais comme il les rejette, ces contaminations ne se produisent pas.

Telles sont, moines, les contaminations qu'il faut éliminer en rejetant.

« Et quelles sont, moines, les contaminations qu'il faut éliminer en développant ?

Ici, moines, c'est avec un discernement judicieux que le moine développe le facteur-d'éveil vigilance qui s'appuie sur l'isolement, s'appuie sur le détachement, s'appuie sur l'arrêt et tend au renoncement. Avec un discernement judicieux il développe les facteurs-d'éveil examen-des-agents... vigueur... ravissement... tranquillité... concentration... regard-neutre, qui s'appuient sur l'isolement, s'appuient sur le détachement, s'appuient sur l'arrêt et tendent au renoncement ⁹⁰ .

S'il ne développait pas ces facteurs, des contaminations perturbantes et brûlantes pourraient se produire. Mais comme il les développe, ces contaminations ne se produisent pas.

Telles sont, moines, les contaminations qu'il faut éliminer en développant.

« Et, moines, quand il a éliminé par la vision les contaminations qu'il faut éliminer par la vision, éliminé par le contrôle les contaminations qu'il faut éliminer par le contrôle, éliminé par un bon usage les contaminations qu'il faut éliminer par un bon usage, éliminé par une acceptation patiente les contaminations qu'il faut éliminer par une acceptation patiente, éliminé par la prudence les contaminations qu'il faut éliminer par la prudence, éliminé par le rejet les contaminations qu'il faut éliminer en rejetant, éliminé par le développement les contaminations qu'il faut éliminer par le développement, le moine est réputé avoir empêché toutes les contaminations, coupé toute soif, défait toutes les chaînes et mis fin au malheur grâce à la parfaite compréhension-destruction de l'appréciation (de soi). »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du Seigneur.

⁸⁹ Parce qu'il a commis ou risque de commettre de mauvaises actions.

⁹⁰ Ces facteurs-d'éveil, ou facteurs-de-réalisation, *bojjhaṅga*, sont dits mondains quand ils mènent au chemin d'entrée dans le courant, et supramondains pour les 3 autres chemins. Ils sont tous présents à l'instant du chemin, et c'est grâce à leur conjonction que le disciple pur s'éveille du cauchemar des souillures, qu'il pénètre les 4 vérités pures et voit directement le Dénouement.

Exemples d'épreuves vécues

Le froid. Il neigeait. Un confirmé qui séjournait au Mont du Monument, dans le foyer d'exercices de la grotte Piyaṅgu, médita sur le dernier des enfers froids et resta dehors sous la neige sans perdre l'objet de sa pratique.

Les contaminations se comprennent comme suit. Contamination sensorielle quand celui qui souffre du froid aspire à se réchauffer, contamination existentielle quand il se souhaite une meilleure situation ultérieure où il ne souffrira pas du froid, contamination par les croyances quand il pense “J'ai froid”, et l'aveuglement qui accompagne ces 3 contaminations constitue la contamination par l'aveuglement. Même type d'explication pour les autres sortes d'épreuves.

Le chaud. Pendant la saison chaude un confirmé s'assit, après le repas, à l'extérieur du promenoir et saisit l'objet de sa pratique. Comme la sueur lui coulait des aisselles, un élève lui dit : “Asseyez-vous à l'ombre, seigneur”. Le confirmé lui répondit : “C'est parce que je crains la chaleur, mon ami, que je suis assis ici”. Ce confirmé méditait sur le grand enfer Avîci.

La faim et la soif. Si le moine n'a reçu aucune nourriture ni boisson deux ou trois fois de suite, il doit méditer sur la condition des trépassés affamés et persévérer dans sa pratique sans vaciller.

Les reptiles. On raconte que le confirmé Padhâniya qui demeurait dans le monastère Khaṇḍacela, au foyer d'exercices Kaṇikâra, écoutait l'enseignement de la lignée immaculée quand il fut piqué par un serpent au venin mortel. Le confirmé garda l'esprit clair et continua d'écouter l'enseignement, ce qui freina la progression du poison. Il se remémora ensuite la discipline qu'il avait suivie depuis son ordination et n'y trouva aucune tache, ce qui le ravit, et ce ravissement fit sortir le poison, qui pénétra dans le sol. Le confirmé réussit alors à focaliser son attention, développa la multivision et atteignit l'accomplissement.

Les paroles blessantes. Le confirmé Abhaya, récitant du Dīgha Nikāya, était allé enseigner la voie de la grande lignée immaculée à Mahāgama. Là, tout le monde était venu l'honorer, ce qu'un autre confirmé ne supporta pas, prétendant que l'honneur d'enseigner lui revenait de droit et faisant grand tapage. Une fois l'enseignement terminé, ils parcoururent ensemble plusieurs kilomètres avant que leurs routes ne se séparent. L'autre confirmé n'arrêtait pas d'offenser Abhaya qui ne répondait pas. Lorsque leurs chemins se séparèrent enfin, Abhaya salua l'autre confirmé et lui dit poliment : “Voici votre route, seigneur”. L'autre fit semblant de ne pas entendre et poursuivit son chemin. De retour dans son monastère, le confirmé se lava les pieds et s'assit. Un élève qui l'avait accompagné tout le temps lui demanda : “Pourquoi ne lui avez-vous fait aucun reproche, seigneur ?” – J'étais tout entier dans l'acceptation, mon ami, non dans l'absence d'acceptation. Je crois que je n'ai pas fait un seul pas sans avoir à l'esprit cet objet de pratique.”

Les douleurs. Le vénérable Padhâniya du mont Cittala avait passé la plus grande partie de la nuit à s'exercer quand ses intestins commencèrent à le faire souffrir. La douleur lui était insupportable et il remuait en tous sens. Un confirmé errant qui se tenait à côté du promenoir lui dit : “Mon ami, les renonçants ont pour discipline d'accepter”. – “Oui, seigneur”, répondit-il. Il s'allongea et ne bougea plus. La douleur lui fendait le corps du nombril au cœur, mais le confirmé bloqua ce ressenti, pratiqua la supravoyance, atteignit en un instant l'état de sans-retour et finit même par arriver au complet dénouement.

Le récit du cinq-et-trois

(Pañcattayasutta n°102)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Sâvatthi dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

En cette occasion le Seigneur s'adressa aux moines :

– Moines !

– Oui, Seigneur, lui répondirent les moines.

Le Seigneur leur dit :

– Il y a, moines, des ascètes et des brahmanes qui s'intéressent à l'avenir, qui examinent l'avenir et qui émettent des opinions variées concernant l'avenir. Certains déclarent que le moi (attā) perçoit (saññin) et reste intact (arogo) après la mort. D'autres affirment que le moi ne perçoit rien mais reste intact après la mort. Et d'autres que le moi tantôt perçoit tantôt ne perçoit rien mais reste intact après la mort. D'autres enfin que le moi ni ne perçoit ni ne perçoit pas mais reste intact après la mort. Et certains enseignent que l'être (satta) existant est détruit, qu'il disparaît et n'existe plus, ou bien ils proclament son dénouement dans la réalité présente (ditṭhadhammanibbāna).

Certains font donc savoir que le moi existant reste intact après la mort, d'autres enseignent la destruction, la disparition et l'extinction de l'être existant, et d'autres proclament son dénouement dans la réalité présente. Ainsi cinq font trois, et trois valent cinq. Tel est le sommaire du cinq et trois.

« Parmi ces honorables ascètes et brahmanes qui affirment que le moi perçoit et reste intact après la mort, certains enseignent que ce moi qui perçoit et reste intact après la mort a une apparence⁹¹, ou... n'a pas d'apparence⁹², ou... tantôt a une apparence tantôt n'en a pas, ou... ni n'a ni n'a pas d'apparence. Certains ascètes et brahmanes enseignent que ce moi qui perçoit et reste intact après la mort perçoit l'unité... ou perçoit la multiplicité... qu'il a une perception réduite... ou une perception incommensurable. Et parmi ceux qui vont plus loin, certains proclament que la globalité de conscience⁹³ est incommensurable autant qu'immuable.

Le Tathâgata connaît tout cela avec sagacité : certains des ascètes et des brahmanes qui déclarent que le moi perçoit et reste intact après la mort enseignent qu'un tel moi perçoit l'unité... ou perçoit la multiplicité... qu'il a une perception réduite... ou une perception incommensurable. Le Tathâgata sait aussi laquelle des perceptions est appelée la plus pure, l'ultime, la meilleure, celle qui n'a pas d'égal, que ce soit parmi les perceptions d'une apparence, les perceptions d'une non-apparence, les perceptions d'unité ou les perceptions

⁹¹ Rūpim. Apparence naturelle, mais apparence de la globalité (kaṣiṇa) pour ceux qui s'identifient à cette globalité.

⁹² Quand ils s'identifient au signe (nimitta) d'une réalisation sans forme, ou à l'un des éléments non physiques autres que la perception (saññā). Le troisième point de vue combine les deux premiers. Le quatrième est pure spéculation.

⁹³ Viññāṇakasiṇa, synonyme du domaine de la conscience infinie (voir Visuddhimagga X § 25).

de multiplicité, et que certains déclarent le domaine du néant – “il n'y a rien ” – comme incommensurable et immuable. Tout cela est conditionné, et donc grossier (oḷarika), mais l'arrêt (nirodha) des activités mentales (saṅkhārā) est possible. Connaissant cette possibilité, le Tathâgata voit comment échapper (à ces activités) et les transcender.

« Dans le cas, moines, des ascètes et des brahmanes qui déclarent que le moi ne perçoit rien mais reste intact après la mort, certains d'entre eux enseignent que ce moi qui ne perçoit rien mais reste intact après la mort a une apparence... ou n'a pas d'apparence... ou tantôt en a une tantôt n'en a pas... ou ni n'a ni n'a pas d'apparence. Et certains d'entre eux critiquent les ascètes et les brahmanes qui affirment que le moi perçoit et reste intact après la mort. Pourquoi donc ? Parce qu'ils disent que la perception est une maladie, une tumeur, une écharde, alors que cela est paisible, cela est excellent, à savoir l'absence de perception.

Le Tathâgata connaît tout cela avec sagacité : parmi les ascètes et les brahmanes qui enseignent que le moi ne perçoit rien mais reste intact après la mort, certains enseignent que ce moi qui ne perçoit rien mais reste intact après la mort a une apparence... ou n'a pas d'apparence... ou tantôt en a une tantôt n'en a pas... ou ni n'a ni n'a pas d'apparence. Mais il ne peut se trouver qu'un ascète ou un brahmane dise : “C'est en dehors de toute apparence, en dehors de tout type de ressenti, en dehors de toute perception, en dehors de toute activité mentale, en dehors de tout état de conscience que j'enseignerai les allées et les venues, les morts et les naissances, le développement, la croissance et l'abondance”. Tout cela est conditionné, et donc grossier. Mais l'arrêt des activités mentales est possible. Sachant qu'il est possible, le Tathâgata voit comment échapper (à ces activités) et les transcender.

« Dans le cas, moines, des ascètes et des brahmanes qui déclarent que le moi ni ne perçoit ni ne perçoit pas mais reste intact après la mort, certains d'entre eux enseignent que ce moi qui ni ne perçoit ni ne perçoit pas mais reste intact après la mort a une apparence... ou n'a pas d'apparence... ou tantôt en a une tantôt n'en a pas... ou ni n'a ni n'a pas d'apparence. Et certains d'entre eux critiquent les ascètes et les brahmanes qui affirment que le moi ne perçoit pas mais reste intact après la mort. Pourquoi donc ? Parce qu'ils disent que la perception est une maladie, une tumeur, une écharde, que la non-perception est confusion, alors que cela est paisible, cela est excellent, à savoir le ni-perception-ni-non-perception.

Le Tathâgata connaît tout cela avec sagacité : parmi les ascètes et les brahmanes qui enseignent que le moi ni ne perçoit ni ne perçoit pas mais reste intact après la mort, certains font savoir que ce moi a une apparence... ou n'a pas d'apparence... ou tantôt en a une tantôt n'en a pas... ou ni n'a ni n'a pas d'apparence. Et certains ascètes et brahmanes enseignent l'obtention de ce domaine (sans perception ni non-perception) par la simple action de connaître avec sagacité le vu, l'entendu et le senti. Mais cette façon de faire interdit en fait l'acquisition de ce domaine car il est dit qu'on ne peut l'atteindre par les activités mentales (grossières, liées aux cinq sens physiques) et qu'il faut y accéder par un reste d'activité (subtile). Tout cela est conditionné, et donc grossier. Mais l'arrêt des activités mentales est possible. Sachant que c'est possible, le Tathâgata voit comment échapper (à ces activités) et les transcender.

« En ce qui concerne, moines, les ascètes et les brahmanes qui déclarent que le moi existant est détruit, qu'il disparaît et n'existe plus, certains d'entre eux critiquent les ascètes et les brahmanes qui enseignent que le moi perçoit et reste intact après la mort, certains critiquent les honorables ascètes et brahmanes qui enseignent que le moi ne perçoit rien mais reste intact après la mort, certains critiquent les honorables ascètes et brahmanes qui enseignent que le moi tantôt perçoit et tantôt ne perçoit pas mais reste intact après la mort, certains critiquent les honorables ascètes et brahmanes qui enseignent que le moi ni ne

perçoit ni ne perçoit pas mais reste intact après la mort. Pour quelle raison ? Parce que tous ces honorables ascètes et brahmanes proclament seulement leur attachement à poursuivre plus avant : “nous deviendrons cela après notre trépas, nous serons ainsi après la mort”. De même qu'un marchand qui voyage pour son commerce pense : “là je trouverai ceci, par ce moyen j'obtiendrai cela”, de même ces honorables ascètes et brahmanes pensent clairement à l'instar du marchand : “nous deviendrons cela après notre trépas, nous serons ainsi après la mort”.

Le Tathâgata connaît tout cela avec sagacité : ces bons ascètes et brahmanes qui enseignent que l'être existant est détruit, qu'il disparaît et n'existe plus ont peur⁹⁴ de l'agglomérat personnel (sakkāya : tout ce qu'on peut considérer comme étant moi, ou mien), ils en sont dégoûtés, mais courent autour de lui et lui tournent autour. Un chien attaché par une laisse en cuir à un pilier ou à un piquet solide court autour du pilier ou du piquet et tourne autour (sans pouvoir s'en écarter), de même ces honorables ascètes et brahmanes qui ont peur de l'agglomérat personnel et en sont dégoûtés courent autour de lui et tournent tout autour. Tout cela est conditionné, et donc grossier. Mais l'arrêt des activités mentales est possible. Sachant qu'il est possible, le Tathâgata voit comment échapper (à ces activités) et les transcender.

« Moines, les ascètes et les brahmanes qui s'intéressent à l'avenir, qui examinent l'avenir et qui émettent des opinions variées concernant l'avenir proclament tous ces cinq positions (āyatana), ou l'une d'entre elles.

Mais il y a aussi des ascètes et des brahmanes qui s'intéressent au passé, qui examinent le passé et qui émettent des opinions variées relatives au passé. Certains proclament : “le moi et le monde sont permanents⁹⁵, cela seul est vrai, toute autre chose est illusion”. D'autres proclament : “le moi et le monde sont temporaires... sont permanents et temporaires... ne sont ni permanents ni temporaires... le moi et le monde ont une limite⁹⁶... ils sont illimités... ils sont limités et illimités... ils ne sont ni limités ni illimités... ils perçoivent l'unité... ils perçoivent la diversité... ils ont une perception réduite... une perception incommensurable, cela seul est vrai, toute autre chose est illusion”. Certains affirment que le moi et le monde sont uniquement agréables⁹⁷... ou qu'ils sont uniquement désagréables... ou tantôt agréables tantôt désagréables... ou ni désagréables ni agréables (dans le quatrième jhâna), cela seul est vrai, toute autre chose est illusion”.

Dans tous ces cas, moines, il n'est pas possible qu'en dehors de la confiance, en dehors de leurs inclinations, en dehors de la tradition, en dehors d'une réflexion sur les causes, en dehors du plaisir à comprendre les opinions⁹⁸, les ascètes et les brahmanes qui affirment et qui croient que le moi et le monde sont permanents... ..ou que le moi et le monde ne sont ni désagréables ni agréables, que cela seul est vrai, que toute autre chose est illusion, puissent

⁹⁴ Ils ont peur de ce qui n'est pas à craindre, à l'égal des quatre grands rois, le roi des vers de terre qui ne mange plus de terre par crainte qu'elle ne s'épuise, le roi des échassiers debout sur une patte qui a peur que le sol ne se dérobe, le roi des geais bleus habitué à dormir en vol qui craint que la nue ne l'emporte trop haut, le roi des bons brahmanes qui ne pratique plus la chasteté car il craint que l'humanité ne disparaisse par manque de descendance.

⁹⁵ Ils prennent le moi et le monde pour autre chose que les apparences, les types de ressenti, etc.

⁹⁶ Dans le cas du kasiṇa non étendu. Illimités s'il est étendu, l'un et l'autre quand il est étendu dans une direction mais pas dans les autres. La quatrième proposition est pure spéculation.

⁹⁷ Cette croyance apparaît chez ceux qui se souviennent de vies antérieures agréables.

⁹⁸ Les commentaires restent muets sur ces cinq expressions qui mériteraient pourtant des explications.

avoir par eux-mêmes une connaissance parfaitement pure et parfaitement claire. Or, s'ils n'ont pas par eux-mêmes une connaissance parfaitement pure et parfaitement claire, toute petite portion de savoir que ces honorables ascètes et brahmanes réussissent à clarifier s'appelle attachement à ce savoir. Tout cela est conditionné, et donc grossier. Mais l'arrêt des activités mentales est possible. Sachant qu'il est possible, le Tathâgata voit comment échapper (à ces activités) et les transcender.

« À présent, moines, un ascète ou un brahmane renonce à considérer le passé, renonce à considérer l'avenir, se défait totalement des chaînes sensorielles (*kāmasamyojana*), arrive de ce fait au ravissement de l'isolement (dans l'un des deux premiers *jhânas*) et y demeure : “cela est paisible, cela est excellent, à savoir ce ravissement de l'isolement (*pavivekā pīti*) où je suis arrivé et où je demeure”. Mais ce ravissement cesse (avec la fin du *jhâna*). À cause de cet arrêt apparaît une insatisfaction. Quand cette insatisfaction cesse à son tour, le ravissement dans l'isolement revient. De même que la chaleur envahit (le matin) ce qu'abandonne l'ombre et que l'ombre envahit (le soir) ce que la chaleur délaisse, de même, quand le ravissement cesse, de l'insatisfaction apparaît, et quand cette insatisfaction cesse, le ravissement revient.

Le Tathâgata connaît tout cela avec sagacité : cet honorable ascète ou brahmane a renoncé à considérer le passé, il a renoncé à considérer l'avenir, il s'est totalement défait des chaînes sensorielles, est arrivé de ce fait dans le ravissement de l'isolement et y demeure : “cela est paisible, cela est excellent, à savoir ce ravissement de l'isolement où je suis arrivé et où je demeure”. Mais ce ravissement cesse. À cause de cet arrêt apparaît de l'insatisfaction. Quand cette insatisfaction cesse, le ravissement dans l'isolement revient. Tout cela est conditionné et donc grossier. Mais l'arrêt des activités mentales est possible. Sachant qu'il est possible, le Tathâgata voit comment échapper (à ces activités) et les transcender.

« Et voici, moines, qu'un ascète ou un brahmane renonce à considérer le passé, renonce à considérer l'avenir, se défait totalement des chaînes sensorielles, transcende le ravissement de l'isolement, atteint le bonheur raffiné (du troisième *jhâna*) et y demeure : “cela est paisible, cela est excellent, à savoir ce bonheur raffiné (*nirāmisasukha*) que j'ai acquis et où je demeure”. Mais ce bonheur raffiné cesse. À cause de cet arrêt apparaît le ravissement de l'isolement. Quand ce ravissement cesse, le bonheur raffiné réapparaît. De même que la chaleur envahit ce qu'abandonne l'ombre et que l'ombre envahit ce que la chaleur délaisse, de même, quand le bonheur raffiné cesse, le ravissement de l'isolement apparaît, et quand le ravissement cesse, le bonheur raffiné réapparaît.

Le Tathâgata connaît tout cela avec sagacité : cet honorable ascète ou brahmane a renoncé à considérer le passé, il a renoncé à considérer l'avenir, il s'est totalement défait des chaînes sensorielles, il a transcendé le ravissement de l'isolement, il a atteint le bonheur raffiné et y demeure : “cela est paisible, cela est excellent, à savoir ce bonheur raffiné que j'ai acquis et où je demeure”. Tout cela est conditionné, et donc grossier. Mais l'arrêt des activités mentales est possible. Sachant qu'il est possible, le Tathâgata voit comment échapper (à ces activités) et les transcender.

« À présent, moines, un ascète ou un brahmane renonce à considérer le passé, renonce à considérer l'avenir, se défait totalement des chaînes sensorielles, transcende le ravissement de l'isolement, transcende le bonheur raffiné, acquiert le ressenti ni désagréable ni agréable (du quatrième *jhâna*) et y demeure : “cela est paisible, cela est excellent, à savoir ce ressenti ni désagréable ni agréable que j'ai acquis et où je demeure”. Mais ce ressenti ni désagréable ni agréable cesse. À cause de sa disparition apparaît le bonheur raffiné. Quand le bonheur raffiné cesse, le ressenti ni désagréable ni agréable revient. De même que la chaleur envahit

ce qu'abandonne l'ombre et que l'ombre envahit ce que la chaleur délaisse, de même, quand le ressenti ni désagréable ni agréable cesse, le bonheur raffiné apparaît. Quand le bonheur raffiné cesse, le ressenti ni désagréable ni agréable revient.

Le Tathâgata connaît tout cela avec sagacité : cet honorable ascète ou brahmane a renoncé à considérer le passé, il a renoncé à considérer l'avenir, il s'est totalement défait des chaînes sensorielles, il a transcendé le ravissement de l'isolement, transcendé le bonheur raffiné, il a atteint le ressenti ni désagréable ni agréable et y demeure : “cela est paisible, cela est excellent, à savoir ce ressenti ni désagréable ni agréable que j'ai acquis et où je demeure”. Mais ce ressenti ni désagréable ni agréable cesse. À cause de sa disparition apparaît le bonheur raffiné. Quand le bonheur raffiné cesse, le ressenti ni désagréable ni agréable revient. Tout cela est conditionné, et donc grossier. Mais l'arrêt des activités mentales est possible. Sachant qu'il est possible, le Tathâgata voit comment échapper (à ces activités) et les transcender.

« Et voici, moines, un ascète ou un brahmane qui renonce à considérer le passé, renonce à considérer l'avenir, qui se défait totalement des chaînes sensorielles, qui transcende le ravissement de l'isolement, transcende le bonheur raffiné, transcende le ressenti ni désagréable ni agréable et contemple : “Moi je suis apaisé (santo), moi je suis éteint (nibbuto), moi je suis sans attachement (anupādāno)”.

Le Tathâgata connaît tout cela avec sagacité : cet honorable ascète ou brahmane a renoncé à considérer le passé, il a renoncé à considérer l'avenir, il s'est totalement défait des chaînes sensorielles, a transcendé le ravissement dans l'isolement, transcendé le bonheur raffiné, transcendé le ressenti ni désagréable ni agréable, et contemple : “Moi je suis apaisé, moi je suis éteint, moi je suis sans attachement”. Assurément ce vénérable proclame avec fierté le cheminement qui convient parfaitement au Dénouement. Mais cet honorable ascète ou brahmane a encore de l'attachement car il est attaché à un point de vue sur le passé, ou bien à un point de vue sur l'avenir, ou encore à une chaîne sensorielle, ou peut-être au ravissement dans l'isolement, si ce n'est au bonheur raffiné ou au ressenti ni désagréable ni agréable. Et ce que contemple ce vénérable qui pense “moi je suis apaisé, moi je suis éteint, moi je suis sans attachement” est appelé attachement de cet honorable ascète ou brahmane. Tout cela est conditionné, et donc grossier. Mais l'arrêt des activités mentales est possible. Sachant qu'il est possible, le Tathâgata voit comment échapper (à ces activités) et les transcender.

« Le Tathâgata, moines, connaît dans sa réalité la pleine Réalisation (abhisambuddha) – un nom pour la meilleure des Paix (santi) – qui comprend bien l'apparition et la disparition des six domaines d'expérience (phassāyatana) , leurs avantages, leurs inconvénients et la façon de leur échapper ; aussi est-il délivré sans plus aucun attachement.

C'est parce que le Tathâgata connaît dans sa réalité la pleine Réalisation – un nom pour la meilleure des Paix – qui comprend l'apparition et la disparition des six domaines d'expérience, leurs avantages, leurs inconvénients et la façon de leur échapper, qu'il est délivré sans plus aucun attachement. »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du Seigneur.

Le récit de l'incontestable

(Apaṇṇakasutta n° 60)

On dit que Sâlâ, un village de brahmanes, était situé à l'orée d'une forêt. Nombreux étaient les ascètes et les brahmanes qui, passant sur la route, s'en approchaient pour y loger. Ils y étaient bien accueillis et recevaient des offrandes. Ils incitaient les habitants à faire leurs points de vue qu'ils professaient, mais comme leurs opinions divergeaient fortement, les villageois ne pouvaient s'attacher à aucune d'entre elles.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur voyageait par étapes à travers le Kosala avec une grande troupe de moines. Il arriva à un village de brahmanes appelé Sâlâ.

Les brahmanes maîtres de maison à Sâlâ entendirent parler de l'ascète Gotama, fils des Sakyas, qui avait quitté la tribu Sakya, voyageait au Kosala et avait atteint Sâlâ : “Une flatteuse réputation accompagne l’ascète Gotama : le Seigneur (bhagavā) est accompli (araham), parfait Bouddha (sammāsambuddha), doué de science et de bonne conduite (vijjacarāṇa), bien allé (sugato), connaisseur du monde, suprême, cocher des mâles à dresser, maître des dieux et des hommes, Bouddha, Seigneur. Il voit de ses propres yeux, par connaissance directe, le monde avec ses dieux, ses Mâras, ses Brahmas, cette humanité avec ses ascètes et ses brahmanes, ses rois divins et ses hommes, et il le proclame. Il expose l'enseignement (dhamma), excellent au début, excellent au milieu, excellent à la fin, avec le fond et la forme, et il décrit la vie sainte (brahmacariya) et pure dans sa totalité⁹⁹. Il est bon de voir de tels accomplis”.

Les brahmanes maîtres de maison à Sâlâ se rendirent auprès du Seigneur. Certains saluèrent le Seigneur en arrivant et s'assirent convenablement, d'autres échangèrent avec le Seigneur des paroles courtoises et mémorables avant de s'asseoir convenablement, d'autres encore s'inclinèrent mains jointes devant le Seigneur et s'assirent convenablement, il y en eut qui dirent au Seigneur leur prénom et leur nom avant de s'asseoir convenablement, et d'autres qui s'assirent convenablement sans rien dire. Quand ils furent tous bien assis, le Seigneur demanda aux brahmanes, maîtres de maison à Sâlâ :

– Y a-t-il, maîtres de maison, quelque maître (satthā) estimé en qui vous ayez une confiance (saddhā) bien fondée ?

– Non, Seigneur, nous n'avons pas de maître estimé en qui nous puissions avoir une confiance raisonnée.

– Ceux, maîtres de maison, qui n'ont pas trouvé de maître estimable doivent entreprendre la démarche (dhamma) incontestable et la poursuivre, car si cette démarche est bien comprise et bien pensée, elle vous vaudra bonheur et bienfaits pour longtemps. En quoi consiste cette démarche incontestable ?

Il y a des ascètes et des brahmanes qui affirment et qui croient : “Les dons n'ont aucun effet, ce qu'on offre rituellement est vain, ce qu'on sacrifie ne procure pas de bénéfice¹⁰⁰, les bonnes et les mauvaises actions n'ont pas de conséquences, ce monde-ci n'existe pas (pour qui est dans l'autre monde), l'autre monde n'existe pas (pour qui vit ici), il n'y a pas de conséquences aux comportements justes ou faux envers sa mère ou son père, personne ne renaît par

⁹⁹ Cette formule est expliquée dans le Visuddhimagga chapitre VII.

¹⁰⁰ Ces termes se réfèrent à différents rites brahmaniques.

apparition ¹⁰¹, il n'y a dans le monde aucun ascète ou brahmane, accompli et pleinement réalisé, qui révèle ce monde-ci, et l'autre monde qu'il verrait de ses propres yeux, par expérience directe”.

Mais d'autres ascètes et brahmanes affirment exactement le contraire, ils disent : “Les dons ont des effets, ce qu'on offre rituellement est utile, ce qu'on sacrifie procure des bénéfices, les bonnes et les mauvaises actions ont des conséquences, l'autre monde existe, tout autant que ce monde-ci, il y a des conséquences aux comportements justes ou faux envers sa mère et son père, certains êtres renaissent par apparition, il y a dans le monde des ascètes et des brahmanes, accomplis et pleinement réalisés, qui révèlent ce monde-ci et l'autre monde qu'ils voient de leurs propres yeux, par expérience directe”.

Qu'en pensez-vous, maîtres de maison : ces ascètes et ces brahmanes ne se contredisent-ils pas mutuellement ?

– Assurément si, Seigneur.

– Des premiers qui affirment et qui croient : “Les dons n'ont aucun effet...”, on peut s'attendre à ce qu'ils rejettent ces trois choses bénéfiques (kusala) que sont la bonne conduite physique, la bonne conduite verbale et la bonne conduite mentale, et à ce qu'ils s'adonnent à ces trois choses pernicieuses (akusala) que sont la mauvaise conduite physique, la mauvaise conduite verbale et la mauvaise conduite mentale. Pourquoi vont-ils se comporter ainsi ? Parce que ces honorables ascètes et brahmanes ne voient pas les inconvénients des choses pernicieuses, leur aspect avilissant et souillant, ni les avantages des choses bénéfiques qui sauvent (du pernicieux), leur côté purificateur.

Il y a un autre monde, la perspective qu'il n'y en aurait pas est une croyance fausse (micchaditṭhi). Bien que l'autre monde existe, ils imaginent qu'il n'existe pas, conception fausse (micchasaṅkappa). Alors qu'il existe bien un autre monde, ils affirment qu'il n'y en a pas, cela est une parole fausse (micchāvācā). Bien qu'il y ait un autre monde, ils disent qu'il n'y en a pas et contredisent ainsi les Accomplis (arahanto) qui connaissent l'autre monde. Alors que l'autre monde existe, ils convainquent autrui qu'il n'existe pas, ceci est pour autrui une perception illusoire (asaddhammasaññatti), mais ils se vantent de cette illusion ¹⁰² et en profitent pour rabaisser les autres ¹⁰³.

Ainsi la bonne conduite antérieure est-elle abandonnée et l'indiscipline établie, car plusieurs mauvais facteurs perniciose se produisent à cause de cette croyance erronée : croyance fausse, conception fausse, parole fausse, contradiction des Purs, perception illusoire, vantardise et humiliation d'autrui.

Dans ce cas, maîtres de maison, un homme sage réfléchit : s'il n'y a pas d'autre monde, cette bonne personne trouvera sa sécurité ¹⁰⁴ lors de la destruction de son corps. Mais s'il y a un autre monde, cette bonne personne tombera, avec la destruction de son corps ou après la mort, dans une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer. Voudrait-on qu'il n'y ait pas d'autre monde et que la parole de ces honorables ascètes et brahmanes soit vraie, il n'en resterait pas moins que les sages blâment une telle personne dans la vie présente : “Individu indiscipliné ! Croyance erronée ! *Négationniste* (natthikavādo : affirmant qu'il n'y a pas)”. Et s'il y a un autre monde, cette bonne personne joue perdant des deux côtés, car elle est blâmée par les sages dans la vie présente et elle tombera, avec la destruction du corps ou

¹⁰¹ A leur mort certains êtres renaissent immédiatement, "par apparition", dans des états célestes ou infernaux.

¹⁰² En disant : “Qui d'autre que moi pourrait faire accepter ce point de vue à autrui ?”

¹⁰³ En disant : “Aucun de ceux-là n'est capable de faire accepter sa vision des choses à autrui.”

¹⁰⁴ Sotthi peut signifier aussi salut, bien-être, bonne fortune, succès.

après la mort, dans une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer. Donc, si cette démarche incontestable est mal comprise et mal pensée, elle ne se développe que d'un seul côté et ruine les attitudes bénéfiques.

Pour les ascètes et les brahmanes, maîtres de maison, qui affirment et qui croient : “Les dons ont des effets...” on peut en attendre qu'ils rejettent ces trois choses pernicieuses que sont la mauvaise conduite physique, la mauvaise conduite verbale et la mauvaise conduite mentale, et qu'ils s'adonnent à ces trois choses bénéfiques que sont la bonne conduite physique, la bonne conduite verbale et la bonne conduite mentale. Pourquoi vont-ils se comporter ainsi ? Parce qu'ils voient les inconvénients des choses pernicieuses, leur aspect avilissant et souillant, et aussi les avantages des choses bénéfiques qui sauvent, leur côté purificateur.

Il y a bien un autre monde, et cette perspective qu'il y ait un autre monde est une vision juste (*sammādiṭṭhi*). Il existe un autre monde, et celui qui imagine qu'il existe bien a une conception juste (*sammāsankappa*). Un autre monde existe, celui qui affirme qu'il existe a une parole juste (*sammāvācā*). Il y a un autre monde, et celui qui dit qu'il existe ne contredit pas les Accomplis qui connaissent l'autre monde. Un autre monde existe, ils le font percevoir à autrui et cette perception est vraie, mais ils ne se vantent pas de cette perception vraie et n'en profitent pas pour rabaisser les autres.

Ainsi la mauvaise conduite antérieure est-elle abandonnée et la bonne discipline établie, car plusieurs facteurs bénéfiques se font jour grâce à cette perception authentique : vision juste, conception juste, parole juste, non-contradiction des Purs, perception vraie, non-vantardise et non-humiliation des autres.

Dans ce cas, maîtres de maison, un homme sage réfléchit : S'il y a bien un autre monde, cette bonne personne ira, avec la destruction du corps ou après la mort, dans une bonne destinée, un monde céleste. Voudrait-on malgré tout que la parole des autres ascètes et brahmanes soit vraie et qu'il n'y ait pas d'autre monde, il n'en resterait pas moins que les sages louent cette personne dans la vie présente : “Personne disciplinée, vision juste, *existenciste* (*atthikavādo* : affirmant qu'il y a)”. Et s'il y a un autre monde, cette bonne personne joue gagnant des deux côtés, car elle est louée dans cette vie par les sages et elle ira, lors de la destruction de son corps ou après la mort, dans une bonne destinée, un monde céleste. Ainsi, si cette démarche incontestable est bien comprise et bien pensée, elle se développe des deux côtés et abandonne les attitudes pernicieuses.

« Il y a des ascètes et des brahmanes qui affirment et qui croient : “Couper en morceaux, ordonner de couper en morceaux, trancher (les membres d'autrui) ou les faire trancher, châtier ou faire châtier, chagriner (en volant les biens, etc.), tourmenter (en affamant, empoisonnant, envahissant les maisons, etc.), terroriser¹⁰⁵ ou faire terroriser, détruire le souffle vital (*pāṇa*), prendre ce qui n'est pas donné, ouvrir une brèche (dans une maison) et emporter le butin, encercler une demeure (pour la piller), attendre sur la grand-route (pour détrousser les passants), séduire la femme d'autrui, proférer des mensonges : en accomplissant tout cela on ne commet aucun mal. Même si on ne faisait qu'un tas de viande avec une grande roue bien aiguisée, qu'une masse de chair de tous les êtres vivant sur cette terre, il n'y aurait rien de mal (*papa*) à cela, ce ne serait pas une source (*āgamo*) du mal. Si l'on parcourait la rive sud du Gange (où vivent des peuplades cruelles) en tuant, massacrant, mutilant ou faisant mutiler, incendiant ou faisant brûler, il n'y aurait là rien de mal, ce ne serait pas une source du mal. Et si on parcourait la rive nord du Gange (où habitent des populations pieuses) en faisant des offrandes ou en les faisant faire, en accomplissant des rites ou en les faisant faire, il n'y aurait aucun mérite (*puñña*) à cela, ce ne serait pas une source de mérite. Il n'y a pas de

¹⁰⁵ Phandato : vibrer. Le sens est ici incertain.

mérite, ni de source de mérite, à faire des offrandes, à se maîtriser, à se contrôler ni à parler vrai.”

Mais il y a d'autres ascètes et brahmanes qui affirment et qui croient exactement le contraire : “Couper en morceaux, ordonner de couper en morceaux, trancher ou faire trancher, châtier ou faire châtier, chagriner, tourmenter, terroriser ou faire terroriser, détruire le souffle vital, prendre ce qui n'est pas donné, ouvrir une brèche et emporter le butin, encercler une demeure, attendre sur la grand-route, séduire la femme d'autrui, proférer des mensonges : en agissant ainsi du mal est commis. Si on ne faisait qu'un tas de viande avec une grande roue bien aiguisée, qu'une masse de chair de tous les êtres vivant sur cette terre, du mal serait fait, ce serait une source de mal. Si l'on parcourait la rive sud du Gange en tuant, en massacrant, en mutilant, en faisant mutiler, en incendiant et en faisant brûler, du mal serait fait, ce serait une source de mal. Et si on parcourait la rive nord du Gange en faisant des offrandes, en en faisant donner, en accomplissant des rites ou en les faisant faire, il y aurait du mérite à cela, ce serait une source de mérite. Il y a mérite et source de mérite à faire des offrandes, à se maîtriser, à se contrôler et à parler vrai.”

Qu'en pensez-vous, maîtres de maison : ces ascètes et ces brahmanes ne se contredisent-ils pas mutuellement ?

– Assurément si, Seigneur.

– Des premiers qui affirment et qui croient : “Couper en morceaux... en faisant tout cela on ne commet aucun mal...” on peut s'attendre à ce qu'ils rejettent ces trois choses bénéfiques que sont la bonne conduite physique, la bonne conduite verbale et la bonne conduite mentale, et à ce qu'ils s'adonnent à ces trois choses pernicieuses que sont la mauvaise conduite physique, la mauvaise conduite verbale et la mauvaise conduite mentale. Pourquoi vont-ils se comporter ainsi ? Parce que ces honorables ascètes et brahmanes ne voient pas les inconvénients des choses pernicieuses, leur aspect avilissant et souillant, ni les avantages des choses bénéfiques qui sauvent, leur côté purificateur.

Il y a bien des actions efficaces (kiriya) et la perspective qu'il n'y ait pas d'efficacité de l'action (kiriya) est une croyance fautive. Bien que l'action soit efficace, ils imaginent qu'elle ne l'est pas, leur conception est fautive. Alors que l'action est efficace, ils affirment qu'elle ne l'est pas, leur parole est fautive. Bien que l'action soit efficace, ils disent qu'elle ne l'est pas et contredisent les Accomplis qui affirment son efficacité. Alors que l'action est efficace, ils persuadent autrui qu'elle ne l'est pas et ceci est pour autrui une perception illusoire, mais ils se vantent de cette illusion et en profitent pour rabaisser les autres.

Ainsi la bonne conduite antérieure est-elle abandonnée et l'indiscipline établie, car plusieurs mauvais facteurs perniciose naissent de cette croyance erronée : croyance fautive, conception fautive, parole fautive, contradiction des Purs, perception illusoire, vantardise et humiliation d'autrui.

Dans ce cas, maîtres de maison, un homme sage réfléchit : s'il n'y a pas d'action efficace, cette bonne personne trouvera sa sécurité lors de la destruction de son corps. Mais si l'action est efficace, cette bonne personne tombera, avec la destruction de son corps ou après la mort, dans une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer. Voudrait-on qu'il n'y ait pas d'efficacité de l'action et que la parole de ces honorables ascètes et brahmanes soit vraie, il n'en resterait pas moins que les sages blâment une telle personne dans la vie présente : “Individu indiscipliné ! Croyance erronée ! *Inefficientiste* !” Et s'il y a une efficacité de l'action, cette bonne personne joue perdant des deux côtés, car elle est blâmé dans la vie présente par les sages et elle tombera, avec la destruction du corps ou après la mort, dans une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer. Ainsi, si cette démarche incontestable est mal comprise et mal pensée, elle ne se développe que d'un seul côté et ruine les attitudes bénéfiques.

« Pour les ascètes et les brahmanes, maîtres de maison, qui affirment et qui croient : “Couper en morceaux... en faisant cela, du mal est commis...” on peut en attendre qu'ils rejettent ces trois choses pernicieuses que sont la mauvaise conduite physique, la mauvaise conduite verbale et la mauvaise conduite mentale, et qu'ils s'adonnent à ces trois choses bénéfiques que sont la bonne conduite physique, la bonne conduite verbale et la bonne conduite mentale. Pourquoi vont-ils se comporter ainsi ? Parce que ces honorables ascètes et brahmanes voient les inconvénients des choses pernicieuses, leur aspect avilissant et souillant, et aussi les avantages des choses bénéfiques qui sauvent, leur côté purificateur.

Il y a bien une efficience de l'action, et cette perspective que l'action est efficiente est une croyance juste. Il existe une efficience de l'action, et celui qui imagine qu'elle existe bien a une conception juste. L'action est efficiente, celui qui affirme qu'elle l'est a une parole juste. Il y a une efficience de l'action, et celui qui la proclame ne contredit pas les Accomplis qui proclament l'efficience. L'action est efficiente, ils en persuadent autrui, ceci est une perception vraie, mais ils ne se vantent pas de cette vérité et n'en profitent pas pour rabaisser les autres.

Ainsi la mauvaise conduite antérieure est-elle abandonnée et la bonne discipline établie, car plusieurs facteurs bénéfiques apparaissent grâce à cette perception authentique : vision juste, conception juste, parole juste, non-contradiction des Purs, perception authentique, non-vantardise et non-humiliation des autres.

Dans ce cas, maîtres de maison, un homme sage réfléchit : Si l'action est efficiente, cette bonne personne ira, avec la destruction de son corps ou après la mort, dans une bonne destinée, un monde céleste. Voudrait-on malgré tout que la parole des autres ascètes et brahmanes soit vraie et qu'il n'y ait pas d'efficience de l'action, il n'en resterait pas moins que les sages louent cette personne dans la vie présente : “Personne disciplinée, vision juste, *efficientiste*”. Et si l'action est efficiente, cette bonne personne joue gagnant des deux côtés, car elle est louée dans cette vie par les sages et elle ira, lors de la destruction du corps ou après la mort, dans une bonne destinée, un monde céleste. Ainsi, si cette démarche incontestable est bien comprise et bien pensée, elle se développe des deux côtés et abandonne les attitudes pernicieuses.

« Il y a des ascètes et des brahmanes qui affirment et qui croient : “Il n'y a pas de cause, pas de raison à la souillure des êtres, les êtres se retrouvent souillés sans cause ni raison. Il n'y a pas de cause, pas de raison à la pureté des êtres, les êtres se retrouvent purs sans cause ni raison. Ni la force (bala), ni la vigueur (viriya), ni la persévérance virile ni le courage viril (ne font qu'on se souille ou qu'on se purifie) ; tous les êtres (sattā), tous ceux qui respirent (pānā), tous ceux qui existent (bhūtā), tous ceux qui vivent (jīvā) sont sans pouvoir, sans force et sans vigueur, ils sont forgés par le destin, les circonstances ou la nature, et ils ressentent ainsi du plaisir et de la souffrance dans les six classes ¹⁰⁶.

¹⁰⁶ Abhijāti : classes noire, bleue sombre, rouge, jaune-verte, blanche et suprêmement blanche. Noire pour les chasseurs, pêcheurs, bouchers, voleurs, bourreaux et autres métiers cruels. Bleue sombre pour les moines. Rouge pour les Niggaṇṭhas et les ascètes qui n'ont qu'un vêtement. Jaune-verte pour les laïcs disciples des ascètes nus. Blanche pour Nanda, Vaccha et Saṅkicca. Suprêmement blanche pour les Ājīvakas. Tous les êtres font d'abord partie de la classe noire. Puis ils se purifient et deviennent moines du Sakya. Puis Niggaṇṭhas. Ensuite disciples des Ājīvakas. Puis Nanda, etc. Enfin Ājīvakas. Ainsi le disait leur texte sacré (pāli).

La croyance *négationniste* exclut tout effet résultant, la croyance à l'inefficience des actes nie le *kamma*, et la croyance à l'absence de cause rejette les deux. Certains se saisissaient de l'une de ces croyances, s'asseyaient de jour ou de nuit pour y repenser encore et encore, pour méditer dessus. Leur attention se stabilisait sur cet objet et se concentrait intensément, il en résultait que le chemin du ciel était bloqué, car à la fin de leur vie, ils étaient attachés à cette croyance qu'ils avaient si intensément méditée. Le Dénouement leur était encore plus inaccessible.

« Mais d'autres ascètes et brahmanes affirment exactement le contraire : “Il y a une cause, il y a une raison à la souillure des êtres, les êtres ne se retrouvent pas souillés sans cause ni raison. Il y a une cause, il y a une raison à la pureté des êtres, les êtres ne se retrouvent pas purs sans cause ni raison. Il y a la force, il y a la vigueur, il y a la persévérance virile, il y a le courage viril (qui font qu'on se souille ou qu'on se purifie). Tous les êtres, tous ceux qui respirent, tous ceux qui existent, tous ceux qui vivent ne sont pas sans pouvoir, sans force, sans vigueur, ils ne ressentent pas le plaisir et la souffrance dans les six classes parce qu'ils seraient forgés par le destin, les circonstances ou la nature.”

Qu'en pensez-vous, maîtres de maison : ces ascètes et ces brahmanes ne se contredisent-ils pas mutuellement ?

– Assurément si, Seigneur.

– Des premiers qui affirment et qui croient : “Il n'y a pas de cause...”, on peut s'attendre à ce qu'ils rejettent ces trois choses bénéfiques que sont la bonne conduite physique, la bonne conduite verbale et la bonne conduite mentale, et à ce qu'ils s'adonnent à ces trois choses pernicieuses que sont la mauvaise conduite physique, la mauvaise conduite verbale et la mauvaise conduite mentale. Pourquoi vont-ils se comporter ainsi ? Parce que ces honorables ascètes et brahmanes ne voient pas les inconvénients des choses pernicieuses, leur aspect avilissant et souillant, ni les avantages des choses bénéfiques qui sauvent, leur côté purificateur.

Il y a bien une cause, la perspective qu'il puisse ne pas y en avoir est une croyance fausse. Bien qu'il y ait une cause, ils imaginent qu'il n'y en a pas, cette conception est fausse. Alors qu'il existe une cause, ils affirment qu'il n'y en a pas, leur parole est fausse. Bien qu'il y ait une cause, ils disent que cela n'existe pas et contredisent ainsi les Accomplis qui proclament cette cause. Alors qu'il y a une cause, ils convainquent autrui qu'il n'y en a pas, ceci est pour autrui une perception illusoire, or ils se vantent de cette illusion et en profitent pour rabaisser les autres.

Ainsi la bonne conduite antérieure est-elle abandonnée et l'indiscipline établie, car plusieurs mauvais facteurs perniciose se produisent à cause de cette croyance erronée : croyance fausse, conception fausse, parole fausse, contradiction des Purs, perception illusoire, vantardise et humiliation d'autrui.

Dans ce cas, maîtres de maison, un homme sage réfléchit : S'il n'y a pas de cause, cette bonne personne trouvera sa sécurité lors de la destruction du corps. Mais s'il y a une cause, cette bonne personne tombera, avec la destruction de son corps ou après la mort, dans une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer. Voudrait-on qu'il n'y ait pas de cause et que la parole de ces honorables ascètes et brahmanes soit vraie, il n'en resterait pas moins que les sages blâment une telle personne dans la vie présente : “Individu indiscipliné ! Croyance erronée ! *Incausaliste* !” Et s'il y a une cause, cette bonne personne joue perdant des deux côtés, car elle est blâmée dans la vie présente par les sages et elle tombera, avec la destruction du corps ou après la mort, dans une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer. Donc, si cette démarche incontestable est mal comprise et mal pensée, elle ne se développe que d'un seul côté et ruine les attitudes bénéfiques.

Pour les ascètes et les brahmanes qui affirment et qui croient : “Il y a une cause...” on peut en attendre qu'ils rejettent ces trois choses pernicieuses que sont la mauvaise conduite physique, la mauvaise conduite verbale et la mauvaise conduite mentale, et qu'ils s'adonnent à ces trois choses bénéfiques que sont la bonne conduite physique, la bonne conduite verbale et la bonne conduite mentale. Pourquoi vont-ils se comporter ainsi ? Parce que ces honorables ascètes et brahmanes voient les inconvénients des choses pernicieuses, leur aspect avilissant et souillant, et aussi les avantages des choses bénéfiques qui sauvent, leur côté purificateur.

« Il y a bien une cause, et cette perspective qu'il y en a une est une croyance juste. Il existe une cause, et celui qui imagine qu'elle existe a une conception juste. La cause existe, celui qui affirme son existence a une parole juste. Il y a une cause, et celui qui dit qu'elle existe ne contredit pas les Accomplis qui proclament son existence. La cause existe, ils la font percevoir à autrui et cette perception est vraie, mais ils ne se vantent pas de cette perception vraie et n'en profitent pas pour rabaisser les autres.

Ainsi la mauvaise conduite antérieure est-elle abandonnée et la bonne discipline établie, car plusieurs facteurs bénéfiques apparaissent grâce à cette perception authentique : vision juste, conception juste, parole juste, non-contradiction des Purs, perception vraie, non-vantardise et non-humiliation des autres.

Dans ce cas, maîtres de maison, un homme sage réfléchit : S'il y a bien une cause, cette bonne personne ira, avec la destruction de son corps ou après la mort, dans une bonne destinée, un monde céleste. Voudrait-on malgré tout que la parole des autres ascètes et brahmanes soit vraie et qu'il n'y ait pas de cause, il n'en resterait pas moins que les sages loue une telle personne dans la vie présente : “Personne disciplinée, vision juste, *causaliste*”. Et s'il y a bien une cause, cette bonne personne joue gagnant des deux côtés, car elle est louée dans cette vie par les sages et elle ira, lors de la destruction de son corps ou après la mort, dans une bonne destinée, un monde céleste. Ainsi, si cette démarche incontestable est bien comprise et bien pensée, elle se développe des deux côtés et abandonne les attitudes pernicieuses.

« Il y a, maîtres de maison, des ascètes et des brahmanes, qui affirment et qui croient : “Il n'y a nulle part de (monde de Brahma) non physique”. Mais d'autres ascètes et brahmanes affirment exactement le contraire : “Il existe sûrement un non-physique (*ārūpa*)”. Qu'en pensez-vous, maîtres de maison : ces ascètes et ces brahmanes ne se contredisent-ils pas mutuellement ?

– Assurément si, Seigneur.

– Dans ce cas, maîtres de maison, un homme sage réfléchit : certains ascètes et brahmanes affirment et croient qu'il n'y a nulle part de non-physique, or je ne le sais pas par moi-même. D'autres ascètes et brahmanes affirment et croient qu'il y a certainement un non-physique, mais je ne le vois pas par moi-même. Si moi qui ne vois pas et ne sais pas, je prenais parti et proclamais : “Cela seul est vrai et le contraire est inepte”, je commettrais une inconvenance. Si les honorables ascètes et brahmanes qui disent qu'il n'y a pas de non-physique ont raison, je pourrai au moins renaître chez les dieux physiques (*rūpino*) faits de l'état d'être (du *jhāna*). Mais si ceux qui affirment qu'il existe un non-physique disent vrai, je pourrai alors renaître chez les dieux non physiques faits de la perception (de l'absorption non physique). On peut observer dans le monde physique les bâtons brandis, les épées dégainées, les disputes, les pugilats, les combats, les duels, les calomnies et les mensonges. Mais rien de tel n'existe dans la sphère non physique. Quand on réfléchit ainsi, on est dégoûté des éléments physiques, on s'en détache, on y met fin ¹⁰⁷.

« Il y a, maîtres de maison, des ascètes et des brahmanes qui affirment et qui croient : “Il n'y a jamais d'arrêt de l'existence”. Mais d'autres ascètes et brahmanes affirment exactement le contraire, ils disent : “Il existe certainement un arrêt de l'existence (*bhavanirodha* = *nibbāna*, Dénouement)”. Qu'en pensez-vous, maîtres de maison : ces ascètes et ces brahmanes ne se contredisent-ils pas mutuellement ?

¹⁰⁷ Celui qui a déjà atteint le *jhāna* physique ne sait si la sphère non physique existe ; si elle existe, il pourra l'atteindre ; sinon, il renaîtra dans un monde de Brahma, un monde physique. Mais celui qui n'a encore atteint aucun *jhāna* doit d'abord mettre en œuvre la méthode qui permet d'atteindre le quatrième *jhāna*.

– Assurément si, Seigneur.

– Dans ce cas, maîtres de maison, un homme sage réfléchit : Certains ascètes et brahmanes affirment et croient qu'il n'y a jamais d'arrêt de l'existence, or je ne le sais pas moi-même. D'autres ascètes et brahmanes affirment et croient qu'il y a certainement un arrêt de l'existence, mais je ne le vois pas par moi-même. Si moi qui ne vois pas et ne sais pas, je prenais parti et proclamais : “Cela seul est vrai et le contraire est inepte”, je commettrais une inconvenance. Si les honorables ascètes et brahmanes qui disent qu'il n'y a jamais d'arrêt de l'existence ont raison, je pourrai au moins renaître chez les dieux non physiques faits de perception. Et si les autres qui disent que l'arrêt de l'existence est sûrement possible ont raison, alors moi aussi je pourrai me dénouer complètement (parinibbāyissami) dès l'existence présente. Pour les honorables ascètes et brahmanes qui affirment et croient qu'il n'y pas d'arrêt de l'existence, cette croyance est entachée d'attachement (au monde), proche des liens (du désir), voisine d'une jouissance (comportant désir et croyance), elle ressemble à une servitude, à une dépendance. Mais pour les autres qui affirment et qui croient qu'il y a bien un arrêt de l'existence, cette vision est libre d'attachement, loin des liens, éloignée de toute jouissance, ne ressemblant pas à une servitude ni à une dépendance. Quand on réfléchit ainsi, on est dégoûté de toute existence, on s'en détache, on y met fin ¹⁰⁸.

« On peut trouver, maîtres de maison, quatre sortes d'individus dans le monde. Lesquelles ? Voici un individu qui se martyrise et se consacre à sa propre torture. Un autre individu martyrise les autres et s'attache à les torturer. Il y en a un troisième qui se martyrise lui-même, qui martyrise autrui et qui se consacre à cette double torture. Mais un quatrième ne se martyrise pas lui-même, ne martyrise pas autrui et ne se consacre pas à la torture de lui-même ou des autres. Sans se martyriser ni martyriser autrui, il est rassasié (sans désir) dans la réalité présente, apaisé, refroidi (par la disparition des souillures brûlantes), il ressent le bonheur (du jhâna, du chemin, du Fruit, du Dénouement) et demeure lui-même Brahma (le tout meilleur).

Et comment, maîtres de maison, un individu se martyrise-t-il et se consacre-t-il à sa propre torture ? Voici : cet individu vit nu, il se conduit de façon choquante (en transgressant volontairement les usages), il lèche dans sa main la nourriture (posée là par les fidèles), il n'obéit pas aux invitations “venez, seigneur” ou “attendez, seigneur” (lancées par les fidèles quand ils proposent à manger), il ne mange pas la nourriture apportée en premier ni celle préparée à son intention ni celle à laquelle on le convie, il n'accepte pas la nourriture du bord du pot ni celle du bord de la marmite (pour éviter que le pot ou la marmite ne soient touchés, blessés par la cuillère), ni celle qui franchit un seuil, une baguette ou un pilon, il ne l'accepte pas quand deux personnes mangent ensemble (il se peut qu'une des deux se lève pour faire un don et cette situation peut créer une gêne), il ne l'accepte pas d'une femme enceinte, d'une femme allaitante ou d'une femme amoureuse (car cela peut léser l'embryon ou le nourrisson ou nuire au plaisir), ni de pourvoyeurs, ni là où il y a un chien (pour ne pas prendre sa part), ni là où pullulent les mouches (pour ne pas les léser), il ne mange pas de poisson ni de viande et ne boit pas de liqueurs, d'alcools ou de céréales fermentées.

Il reçoit la nourriture dans une seule maison, une seule cuillerée ; dans deux maisons, deux cuillerées... dans sept maisons, sept cuillerées. Il se nourrit d'un seul petit don, de deux petits dons... de sept petits dons. Il mange tous les jours, tous les deux jours... tous les sept jours. Il finit même par s'appliquer à ne manger qu'une fois par quinzaine. Il mange des feuilles, il mange du millet sauvage, du riz sauvage, des rognures de cuir, des plantes aquatiques, de cette poudre rouge que l'on trouve sur le riz, de la partie du riz qui est brûlée

¹⁰⁸ Pour arrêter l'existence, il faut mettre en œuvre la multivision, vipassanā.

(au fond de la marmite et que l'on jette), des herbes ou des bouses de vaches. Il se nourrit de racines et de fruits sauvages, il mange les fruits tombés.

Il se vêt de chanvre, il se vêt de chanvre mélangé, il se vêt d'un linceul, de rebuts, d'écorces, d'une peau d'antilope, d'une demi-peau d'antilope, d'herbes tressées, d'écorces tressées, de plaquettes de bois assemblées, d'une couverture en cheveux humains, d'une couverture en crins de cheval ou en plumes de chouette.

Il se fait arracher les cheveux et les poils de barbe et s'en tient à cette règle. Il reste debout en refusant tout siège. Il s'accroupit et fait l'effort de rester accroupi (en se déplaçant par bonds, sans se relever, s'il veut bouger). Il a une litière d'épines et s'y allonge. Il se tient à la règle de descendre rituellement dans l'eau trois fois par jour. Voilà comment il se consacre aux multiples règles d'un ascétisme corporel rigoureux. C'est ainsi que cet individu se martyrise et se consacre à sa propre torture.

Comment un individu martyrise-t-il les autres et se consacre-t-il à leur torture ? Il abat les moutons, les cochons ou les volailles, chasse les daims, se comporte brutalement, il est pêcheur, voleur, bourreau, geôlier ou se livre à toute autre occupation cruelle. Voilà ce qu'on désigne par individu qui martyrise les autres et se consacre à leur torture.

Et comment un individu se martyrise-t-il lui-même, martyrise-t-il autrui et se consacre-t-il à la torture des autres et de lui-même ? Voici un roi guerrier consacré ou un grand brahmane prospère qui fait édifier une nouvelle salle de sacrifice à l'est de la ville. Il se fait raser les cheveux et la barbe, se vêt d'une peau de gazelle (avec les sabots), s'enduit de beurre clarifié et d'huile. En se grattant le dos avec une ramure de cerf, il pénètre dans la salle en compagnie de la grande reine et du grand-prêtre brahmane. Il fait préparer une litière de feuilles à même le sol nu. Le roi se nourrit du lait d'une seule tétine d'une unique vache qui a un veau de la même couleur qu'elle. La reine se nourrit du lait de la deuxième tétine, le grand-prêtre du lait de la troisième, et l'on verse le lait de la quatrième dans le feu. Le veau se nourrit de ce qui reste. Le roi commande : "Abattez tant de taureaux pour le sacrifice, abattez tant de génisses pour le sacrifice, abattez tant de chèvres pour le sacrifice, abattez tant de bœufs pour le sacrifice, coupez tel nombre d'arbres pour ériger des piliers, récoltez telle quantité d'herbe *kuça* pour les sièges sacrés". Les esclaves, les serviteurs et les autres travailleurs accomplissent leur tâche sous la peur du bâton, mus par la crainte, le visage en larmes, en se lamentant. Voilà ce qu'on appelle un individu qui se martyrise lui-même, martyrise les autres et se consacre à la torture des autres et de lui-même.

Et comment un individu ne se martyrise-t-il pas lui-même, ne martyrise-t-il pas les autres et ne se consacre-t-il pas à la torture de lui-même ni des autres, comment est-il rassasié dans la réalité présente, apaisé, refroidi, comment ressent-il du bonheur et demeure-t-il lui-même Brahma ?

Un Tathâgata apparaît dans ce monde ¹⁰⁹, il est accompli, parfait Bouddha, doué de science et de bonne conduite, bien-allé, connaisseur du monde, suprême, cocher des mâles à dresser, maître des dieux et des hommes, Bouddha et Seigneur. Il voit de ses propres yeux, par connaissance directe, ce monde avec ses dieux, ses Mâras, ses Brahmas, ses ascètes et ses brahmanes, et cette humanité avec ses rois divins et ses hommes, et il le proclame. Il enseigne le dhamma, bon au début, bon au milieu et bon à la fin, avec le fond et la forme, et il montre la vie sainte dans son intégralité et sa parfaite pureté.

Un maître de maison, un fils de maison ou un natif de tel ou tel clan entend ce dhamma, et ce dhamma lui donne confiance dans le Tathâgata. Quand il a cette confiance, il réfléchit : "Mon foyer est encombré et poussiéreux alors que l'errance se vit au grand air. Il n'est pas

¹⁰⁹ La suite de ce discours figure dans Le petit récit des empreintes d'éléphant, auquel on se reportera pour les annotations.

facile pour ceux qui restent chez eux de mener la vie sainte dans son intégralité, entièrement pure et polie comme une conque. Je ferais mieux de me faire raser les cheveux et la barbe, de revêtir les robes safran et de passer du foyer au sans-foyer.”

Par la suite, il abandonne la masse de ses biens, grande ou petite, il abandonne le cercle de ses connaissances, grand ou petit, il se fait raser les cheveux et la barbe, il revêt les robes safran et passe du foyer au sans-foyer.

Après ce passage, il adopte l'entraînement et le mode de vie des moines. Il rejette la destruction du souffle vital et s'abstient de détruire le souffle vital. Il pose le bâton, il pose l'épée, il se contient, il est compatissant et soucieux du bien-être de tout ce qui existe et respire.

Il rejette le vol et s'abstient de prendre ce qui n'est pas donné. Il ne prend que ce qui est donné, il n'aspire qu'à ce qui est donné, il reste pur de tout vol.

Il rejette les conduites impures, il s'en écarte, mène une vie chaste et s'abstient des relations sexuelles naturelles aux villageois.

Il rejette les tromperies et s'abstient de tromper. Il dit la vérité, il persiste dans la vérité et y persévère, il est digne de confiance et ne se joue pas de son monde.

Il rejette les paroles malveillantes et s'abstient de parler avec malveillance. Il ne rapporte pas ici ce qu'il a entendu là-bas pour nuire à ceux-là, il ne rapporte pas là-bas ce qu'il a entendu ici pour nuire à ceux-ci, il réconcilie ceux qui sont brouillés, il réunit les réconciliés, il se plaît à la concorde, se délecte de la concorde, se réjouit de la concorde et prononce les mots qui amènent la concorde.

Il rejette les paroles dures ou grossières et s'abstient de parler grossièrement. Les paroles qu'il prononce sont douces, agréables à l'oreille, elles vont au cœur, elles sont courtoises, délicieuses et plaisantes pour le plus grand nombre.

Il rejette les vains bavardages et s'abstient de bavarder. Il parle en temps opportun, il dit ce qui est, il parle de la réalité, il parle du dhamma, il parle du vinaya, et ses paroles, dignes d'être retenues, sont opportunes, argumentées, cadrées et utiles.

Il s'abstient de détruire les plantes et les arbres. Il se contente d'un seul repas par jour et s'abstient de manger la nuit ou en dehors du temps prescrit. Il s'abstient de chanter, de danser et de jouer de la musique, il renonce aux spectacles excitants. Il s'abstient de porter des guirlandes, des parfums, du maquillage, des bijoux ou des cosmétiques. Il refuse les lits grands ou élevés. Il refuse l'or et l'argent. Il refuse les grains crus. Il refuse la viande crue. Il refuse les femmes et les jeunes filles. Il refuse les esclaves, hommes ou femmes. Il refuse les chèvres et les boucs. Il refuse les coqs et les cochons. Il refuse les éléphants, les vaches, les chevaux et les juments. Il refuse les champs et les terres. Il refuse de porter des messages. Il refuse d'acheter ou de vendre. Il s'abstient de falsifier les poids, les monnaies ou les mesures. Il s'abstient de frauder, de tromper ou d'escroquer. Il s'abstient de mutiler, d'exécuter, d'enchaîner, d'attaquer les passants, de piller ou de se livrer à des violences. Il se contente de la robe qui lui couvre le corps et du bol d'aumône qui lui remplit l'estomac, et où qu'il aille, il les emporte avec lui. Partout où va l'oiseau, il vole avec ses ailes. De même, le moine se contente de la robe qui lui couvre le corps et du bol d'aumône qui lui emplit l'estomac, et où qu'il aille, il les emporte avec lui.

Quand il se conforme à l'ensemble de ces disciplines immaculées, il ressent un bonheur intérieur sans faille.

Quand il voit une apparence avec l'œil... quand il entend un son avec l'oreille... quand il sent une odeur avec le nez... quand il goûte une saveur avec la langue... quand il sent un toucher avec le corps... ou quand il connaît un connaissable avec la faculté de connaître, il n'en saisit pas le signe principal ni les détails révélateurs qui permettraient à la convoitise, à l'insatisfaction et à d'autres agents mauvais et pernicioeux de l'envahir aussi longtemps que

la faculté correspondante resterait incontrôlée. Il s'engage dans ce contrôle, protège ses facultés et se consacre au contrôle de ses facultés.

« Quand il va vers l'avant ou vers l'arrière, il agit en toute sagacité. Quand il regarde devant lui ou de côté, il agit en toute sagacité. Quand il plie ou étend les membres, il agit en toute sagacité. Quand il revêt la cape ou la robe, quand il prend son bol, il agit en toute sagacité. Quand il mange, boit, mâche ou savoure, il agit en toute sagacité. Quand il urine ou défèque, il agit en toute sagacité. Quand il marche, quand il se tient debout, assis ou couché, quand il est éveillé, quand il parle, quand il se tait, il agit en toute sagacité.

Quand il se conforme à l'ensemble de ces disciplines immaculées, qu'il possède en outre ce pur contrôle des facultés et cette pleine conscience vigilante, il se rend dans un lieu de séjour isolé : forêt, pied d'un arbre, montagne, grotte, ravin, cimetière, plateau boisé, tente ou paillote. Là, après le repas, quand il est revenu de sa tournée d'aumône, il s'assied jambes croisées, se redresse et fixe sa vigilance devant lui.

En éliminant toute convoitise pour le monde, il demeure sans convoitise et lave son attention de toute convoitise. En éliminant le défaut de l'aversion, il demeure sans aversion, il reste soucieux du bien-être de tout ce qui existe et respire, et il lave son attention de toute forme d'aversion. En éliminant l'engourdissement et la torpeur, il demeure sans engourdissement ni torpeur, il perçoit lucidement, il reste vigilant, pleinement conscient et lave son attention de tout engourdissement ou torpeur. En éliminant l'agitation et l'inquiétude, il demeure sans agitation, son attention reste paisible et il lave son attention de toute agitation ou inquiétude. En éliminant l'hésitation, il demeure sans hésitation, il ne se pose pas de questions et lave son attention de toute hésitation relative aux manifestations bénéfiques.

Quand il a éliminé ces cinq obstacles – ces impuretés de l'attention qui affaiblissent la sagacité –, c'est seulement en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicieux, qu'il accède au premier jhâna... au deuxième jhâna... au troisième jhâna... au quatrième jhâna.

« Quand son attention est ainsi concentrée, purifiée, sans tache, sans souillure, qu'elle est souple, maniable, stable et immuable, il l'oriente vers la connaissance-remémoration des habitats antérieurs. Il se remémore des habitats antérieurs variés, à savoir une naissance, deux naissances, trois, quatre, cinq, dix, vingt, trente, quarante, cinquante, cent, mille, cent mille naissances, plusieurs ères de destruction, plusieurs ères d'édification, plusieurs ères de destruction et d'édification : “J'eus là tel nom, telle lignée, telle couleur, telle nourriture, je connus tel bonheur et tel malheur, j'eus telle durée de vie. Quand je décédai, je naquis à un endroit où j'eus tel nom, telle lignée, telle couleur, telle nourriture, où je connus tel bonheur et tel malheur, et où j'eus telle durée de vie. Quand je décédai, je naquis ici”. Ainsi se remémore-t-il des habitats antérieurs variés avec leurs aspects et leurs désignations.

« Quand son attention est ainsi concentrée, purifiée, sans tache, sans souillure mineure, qu'elle est souple, maniable, stable et immuable, il l'oriente vers la connaissance de la mort et de la renaissance des êtres. Avec l'œil divin bien purifié et plus qu'humain, il voit les êtres mourant et renaissant, inférieurs ou supérieurs, beaux ou laids, fortunés ou infortunés. Il reconnaît que le parcours des êtres dépend de leur kamma : “Les êtres qui se conduisent mal physiquement, verbalement et mentalement, qui critiquent les Purs, qui ont des croyances erronées et qui agissent en ayant des croyances erronées, accèdent, lors de la brisure du corps ou après la mort, à une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer. Les êtres qui se conduisent bien physiquement, verbalement et mentalement, qui ne critiquent pas les Purs, qui ont des croyances justes et qui agissent en ayant des croyances justes, accèdent, lors de la brisure du corps ou après la mort, à une bonne destinée, un monde céleste.” C'est ainsi qu'avec l'œil divin... il reconnaît que le parcours des êtres dépend de leur kamma.

« Quand son attention est ainsi concentrée, purifiée, sans tache, sans souillure mineure, qu'elle est souple, maniable, stable et immuable, il l'oriente vers la connaissance de l'élimination des contaminations. Il connaît en profondeur, en vérité : "Ceci est le malheur". Il connaît en profondeur, en vérité : "Ceci est la source du malheur". Il connaît en profondeur, en vérité : "Ceci est la cessation du malheur". Il connaît en profondeur, en vérité : "Ceci est le chemin qui mène à la cessation du malheur". Il connaît en profondeur, en vérité : "Ce sont les contaminations". Il connaît en profondeur, en vérité : "Ceci est la source des contaminations". Il connaît en profondeur, en vérité : "Ceci est l'arrêt des contaminations". Il connaît en profondeur, en vérité : "Ceci est le chemin qui mène à l'arrêt des contaminations". »

Alors qu'il connaît cela, qu'il voit cela, son esprit est délivré de la contamination par les plaisirs sensoriels, son esprit est délivré de la contamination par le (désir d'une meilleure) existence, son esprit est délivré de la contamination par l'aveuglement. Dans la Délivrance vient la connaissance "délivré". Il sait avec sagacité que la naissance est détruite, la vie sainte vécue, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas. »

Ainsi parla le Seigneur. Et les brahmanes maîtres de maison à Sâlâ lui dirent :

– C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est comme si l'honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l'égaré, et avait apporté une lampe dans l'obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C'est ainsi de plusieurs façons que l'honorable Gotama a exposé la réalité. Nous cherchons refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Sangha monastique. Que l'honorable Gotama nous considère dès à présent comme des fidèles qui garderont le refuge aussi longtemps qu'il leur restera un souffle de vie.

Le récit de Sandaka

(Sandakasutta n° 76)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Kosambi dans le parc de Ghosita. À la même époque Sandaka l'errant (paribbājako) habitait la Caverne du Figuier ¹¹⁰ avec une grande troupe d'errants, environ cinq cents.

Un soir, le vénérable Ânanda émergea de la solitude et s'adressa aux moines :

– Venez, mes amis, allons voir la caverne du lac Dévakaṭa.

– Bien, mon ami, répondirent les moines.

* * *

Le vénérable Ânanda se rendit au lac Dévakaṭa avec un grand nombre de moines. À ce moment, Sandaka l'errant était en réunion avec une vaste assemblée d'errants qui poussaient des cris aigus et bruyants et qui avaient des conversations *horizontales* (tiracchānakatha : propos profanes qui ne mènent ni au ciel ni à la Délivrance) sur des sujets variés. Ils parlaient des rois, des brigands, des grands ministres, des généraux, de la peur et des batailles, ils parlaient de nourriture, de boissons, de vêtements, de lits, d'ornements corporels, de parfums, de leurs proches, de voyages (yāna), de hameaux, de villages, de villes, de pays, de femmes, de braves, de routes et de points d'eau ¹¹¹, de personnes trépassées et d'autres sujets variés, ils débattaient du monde, de l'océan et de ce qui existe ou n'existe pas.

Sandaka vit au loin le vénérable Ânanda qui approchait et il réfréna son assemblée :

– Que les vénérables fassent moins de bruit. Ne faites plus aucun bruit, car voici venir le vénérable Ânanda, disciple de l'ascète Gotama. Le vénérable Ânanda fait partie des disciples de l'ascète Gotama qui logent près de Kosambi. Ces vénérables aiment le peu de bruit, ils sont dressés à faire peu de bruit et font l'éloge de l'absence de bruit. S'il voit une assemblée silencieuse, peut-être envisagera-t-il de s'approcher.

Les errants devinrent silencieux (ils s'assirent autour de Sandaka) et le vénérable Ânanda alla vers Sandaka, lequel lui dit :

– Viens, honorable Ânanda. Bienvenue à l'honorable Ânanda. Il y a longtemps que l'honorable Ânanda n'a pas fait le détour pour venir jusqu'ici. Que l'honorable Ânanda s'asseye, ce siège est prêt (Sandaka lui laissa son propre siège).

Le vénérable Ânanda s'assit sur le siège préparé. Sandaka prit un siège bas et s'assit convenablement. Une fois Sandaka bien assis, le vénérable Ânanda lui demanda :

– De quoi parliez-vous à l'instant dans cette assemblée, Sandaka ? Quelle conversation avez-vous suspendue ?

¹¹⁰ Ces errants avaient tracé un sentier d'accès, retiré les souches et le dépôt qui tapissait le fond de la caverne, ils avaient érigé des piliers sur lesquels s'appuyaient des planches, constituant ainsi un logement précaire. Ils y habitaient à la saison sèche, mais la grotte se remplissait d'eau avec la mousson.

¹¹¹ Autre sens possible : discussions de rue et bavardages près des points d'eau.

- Laissons de côté, honorable Ânanda, la discussion pour laquelle nous étions réunis, il sera facile à l'honorable Ânanda de l'entendre par la suite. Mais il serait bon que l'honorable Ânanda dévoile un discours du dhamma de son propre enseignant.
- Alors, Sandaka, écoute et fais bien attention, je vais parler.
- Entendu, vénérable, Sandaka acquiesça.

Le vénérable Ânanda dit ceci :

– Le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, énumère quatre *demeures* (vaso) contraires à la vie sainte (brahmacariya) et quatre vies saintes inconfortables où un homme intelligent évite autant que possible de s'installer à demeure : s'il y demeurait, il ne pourrait pas entreprendre la démarche bénéfique adéquate.

– Quelles sont, honorable Ânanda, ces quatre demeures contraires à la vie sainte et ces quatre vies saintes inconfortables qu'énonce le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, et où un homme intelligent évite autant que possible de s'installer à demeure, car s'il y demeurait, il ne pourrait entreprendre la démarche bénéfique adéquate ?

– Il y a, Sandaka, certain maître qui affirme et qui croit : “Les dons n'ont aucun effet, ce qu'on offre rituellement est vain, ce qu'on sacrifie ne procure pas de bénéfice ¹¹², les bonnes et les mauvaises actions n'ont pas de conséquences, ce monde-ci n'existe pas (pour qui est dans l'autre monde), l'autre monde n'existe pas (pour qui vit ici), il n'y a pas de conséquences aux comportements justes ou faux envers sa mère ou son père, personne ne renaît par apparition ¹¹³, il n'y a dans le monde aucun ascète ou brahmane, accompli et pleinement réalisé, qui révèle ce monde-ci et l'autre monde en les voyant de ses propres yeux, par expérience directe. L'homme est fait des quatre grands éléments. Quand il a fait son temps, la terre (parties solides du corps) s'en va et retourne à l'agglomérat (kāya) de la terre (parties solides du monde), l'eau (parties liquides) s'en va et retourne à l'agglomérat de l'eau, le feu (chaleur interne) s'en va et retourne à l'agglomérat du feu, les vents (mouvements) s'en vont et retournent à l'agglomérat des vents, les facultés (indriyāni : les cinq sens et la faculté de connaître) rejoignent l'espace (ākāsa), quatre hommes avec le brancard en cinquième portent le défunt et s'en vont au lieu de crémation, on proclame ses qualités, ses ossements deviennent gris-pigeon et les offrandes finissent en cendres. Étalage de bêtise que ces offrandes. Et ceux qui disent qu'il y a là (un profit) parlent vainement, faussement, inutilement. Les sages comme les sots sont détruits à la brisure du corps, ils disparaissent et n'existent plus après la mort.”

Dans ce cas, Sandaka, un homme intelligent réfléchit : Ce bon maître affirme et croit que “les dons n'ont aucun effet...” Si ce que dit ce bon maître est vrai, bien que je ne pratique pas (l'ascèse) qui se fait ici et que je ne vive pas (la vie sainte) que l'on suit ici, nous sommes lui et moi tout à fait semblables, nous réalisons l'ascèse, mais je ne dis pas que nous serons l'un et l'autre détruits à la brisure du corps, que nous disparaîtrons et n'existerons plus après la mort. Ce bon maître exagère en vivant nu, en ayant le crâne rasé, en s'efforçant de rester accroupi (sans se redresser) et en se faisant arracher cheveux et poils de barbe, alors que je vis à la maison, dans un lit, avec mes nombreux enfants, que je bénéficie du santal de Kasi (Bénarès), que je porte colliers de fleur, parfums, onguents, que je dispose d'or et d'argent et que j'aurai tout à fait le même sort que ce bon maître, le même destin après la mort. Est-ce que je reconnais ou vois là quelque chose qui pourrait m'inciter à mener la vie sainte avec ce bon maître ? L'homme intelligent comprend que rester ici à demeure est contraire à la vie sainte, il est désenchanté et s'en va.

¹¹² Ces termes se réfèrent à différents rites brahmaniques.

¹¹³ A leur mort certains êtres renaissent immédiatement, "par apparition", dans des états célestes ou infernaux.

Voilà, Sandaka, ce qu'est la première *demeure* contraire à la vie sainte, telle que l'énonce le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, et telle qu'un homme intelligent évite autant que possible de s'y installer à demeure, car s'il y demeurerait, il ne pourrait entreprendre la démarche bénéfique adéquate.

« Voici par ailleurs, Sandaka, un maître qui affirme et qui croit : “Couper en morceaux ou faire couper en morceaux, trancher ou faire trancher, châtier ou faire châtier, chagriner, tourmenter, terroriser ou faire terroriser, détruire le souffle vital, prendre ce qui n'est pas donné, ouvrir une brèche et emporter le butin, encercler une demeure, attendre sur la grand-route, séduire la femme d'autrui, proférer des mensonges : en agissant ainsi aucun mal n'est commis. Même si on ne faisait qu'un tas de viande avec une grande roue bien aiguisée, qu'une masse de chair de tous les êtres vivant sur cette terre, il n'y aurait rien de mal à cela, ce ne serait pas une source de mal. Si l'on parcourait la rive sud du Gange en tuant, en massacrant, en mutilant, en faisant mutiler, en incendiant et en faisant brûler, aucun mal ne serait commis, ce ne serait pas une source de mal. Et si on parcourait la rive nord du Gange en faisant des offrandes ou en en faisant donner, en accomplissant des rites ou en les faisant accomplir, il n'y aurait aucun mérite à cela, ce ne serait pas une source de mérite. Il n'y a pas de mérite ni de source de mérite à faire des offrandes, à se maîtriser, à se contrôler et à parler vrai.”

Dans ce cas, Sandaka, un homme intelligent réfléchit : Ce bon maître affirme et croit que “couper en morceaux...” Si ce que dit ce bon maître est vrai... (le raisonnement se répète à l'identique) ...l'homme intelligent comprend que rester ici à demeure est contraire à la vie sainte, il est désenchanté et s'en va.

Voilà, Sandaka, ce qu'est la deuxième *demeure* contraire à la vie sainte...

« Voici de plus, Sandaka, un maître qui affirme et qui croit : “Il n'y a pas de cause, pas de raison à la souillure des êtres, les êtres se retrouvent souillés sans cause ni raison. Il n'y a pas de cause, pas de raison à la pureté des êtres, les êtres se retrouvent purs sans cause ni raison. Ni la force, ni la vigueur, ni la persévérance virile ni le courage viril (ne font qu'on se souille ou qu'on se purifie) ; tous les êtres, tous ceux qui respirent, tous ceux qui existent, tous ceux qui vivent sont sans pouvoir, sans force et sans vigueur, ils sont forgés par le destin, les circonstances ou la nature, et ils ressentent ainsi du plaisir et de la souffrance dans les six classes ¹¹⁴.

Dans ce cas, Sandaka, un homme intelligent réfléchit : Ce bon maître affirme et croit “il n'y a pas de cause, pas de raison...” Si ce que dit ce bon maître est vrai... (le raisonnement se répète à l'identique) ...l'homme intelligent comprend que rester ici à demeure est contraire à la vie sainte, il est désenchanté et s'en va.

Voilà, Sandaka, ce qu'est la troisième *demeure* contraire à la vie sainte...

« Voici enfin, Sandaka, un maître qui affirme et qui croit : “Il y a sept agglomérats (*kāya*) non produits et que nul ne fait produire, non créés magiquement et que nul ne fait créer, improductifs, immuables comme des pics montagneux et stables comme des piliers. Ils ne fléchissent pas, ne disparaissent jamais, ne se nuisent pas l'un à l'autre et ne peuvent affecter mutuellement leur plaisir, leur douleur ou leur plaisir-et-douleur. Quels sont ces sept ? L'agglomérat de la terre, l'agglomérat de l'eau, l'agglomérat du feu, l'agglomérat des vents, (l'agglomérat des) plaisirs, (l'agglomérat des) souffrances et (l'agglomérat des) vivants. Avec eux il n'y a ni meurtrier ni incitateur au meurtre, ni auditeur ni orateur, ni quelqu'un de conscient ni

¹¹⁴ Voir la note du Récit de l'incontestable (n° 60).

quelqu'un qui fasse prendre conscience. Même si on tranche une tête avec une épée bien aiguisée, personne ne retire la vie à personne, l'épée s'abat dans l'ouverture entre les sept agglomérats. Quatorze fois cent mille origines principales et soixante centaines et six centaines, cinq centaines d'éléments d'action et cinq actions (selon les cinq sens), et trois actions en tant qu'actions (physiques et verbales) et demi-actions (mentales), soixante-deux cheminements, soixante-deux ères intermédiaires (dans une grande ère, kappa), six classes, huit étapes humaines ¹¹⁵, cinquante centaines moins une de modes de vie, cinquante centaines moins une d'errances, cinquante centaines moins une de mandalas des nâgas, vingt centaines de facultés, trente centaines d'enfers, trente-six éléments poussiéreux (dos de la main, dessus du pied...), sept embryons percevant (chameau, gaur, âne, bouc, bétail, cervidé, buffle), sept embryons sans perceptions (riz, orge, blé, haricots nains, millet, haricots, autre céréale), sept embryons sans nœuds (canne à sucre, bambou, roseau...), sept dieux, sept hommes, sept démons, sept lacs, sept chapitres ¹¹⁶, sept précipices, sept cents précipices, sept rêves, sept centaines de rêves. Quatre-vingt-quatre centaines de milliers de grandes ères (mahākappuno) : les sots comme les sages, quand ils les ont parcourues, traversées, mettent fin au malheur (dukkha). On ne peut pas dire : "Grâce à ce comportement, à ces rites, à cette ascèse, à cette vie sainte j'amènerai à maturité le kamma qui n'est pas mûr, ou je mettrai fin au kamma mûr en l'expérimentant encore et encore", cela ne marche pas ainsi. Bonheurs et malheurs sont mesurés comme avec un cuveau, le samsara est délimité dans le temps, il n'y a pas de contraction ni d'expansion, pas d'état élevé ni de condition vile. Quand on lance une pelote de fil, elle roule en se dévidant ; de la même façon, le sot et le sage parcourent, traversent (le samsara) puis mettent fin à tous les malheurs."

Dans ce cas, Sandaka, un homme intelligent réfléchit : Ce bon maître affirme et croit que "il y a sept agglomérats non produits..." Si ce que dit ce bon maître est vrai... (le raisonnement se répète à l'identique) ...l'homme intelligent comprend que rester ici à demeure est contraire à la vie sainte, il est désenchanté et s'en va.

Voilà, Sandaka, ce qu'est la quatrième *demeure* contraire à la vie sainte...

Telles sont les quatre *demeures* contraires à la vie sainte qu'énonce le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, et qui sont telles qu'un homme intelligent évite autant que possible de s'y installer à demeure : s'il y demeurerait, il ne pourrait pas entreprendre la démarche bénéfique adéquate.

– C'est merveilleux, honorable Ânanda, c'est merveilleux comme le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, a bien énoncé ces quatre *demeures* contraires à la vie sainte, qui sont telles qu'un homme intelligent évite autant que possible de s'y installer à demeure : s'il y demeurerait, il ne pourrait pas entreprendre la démarche bénéfique adéquate.

« Et quelles sont, honorable Ânanda, les quatre vies saintes inconfortables qu'a énoncées le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, et qui sont telles qu'un homme intelligent évite autant que possible de s'y installer à demeure – car s'il y demeurerait, il ne pourrait pas entreprendre la démarche bénéfique adéquate ?

¹¹⁵ Étape de l'insouciance : le bébé. Étape du jeu : ceux qui viennent d'une mauvaise destinée pleurent et crient souvent, ceux qui viennent d'une bonne destinée sont joyeux. Étape de l'exploration : l'enfant saisit les mains des parents, les meubles, les objets, etc. Étape de la marche debout. Étape de l'apprentissage d'un métier. Étape de l'ascèse : quitter son foyer. Étape de la victoire : comprendre l'enseignement. Étape du silence : ne plus rien dire.

¹¹⁶ Pavuṭā = gaṇṭhikā. Le sens est incertain. Cela peut signifier : en bloc, avec des nœuds, œuvre littéraire, chapitre, conteur, astrologue, etc.

– Voici, Sandaka, un maître qui se reconnaît omniscient, omnivoyant et doué d'une connaissance-vision totale : “Que je bouge ou que je reste immobile, que je dorme ou que je sois éveillé, la connaissance-vision est constamment présente, toujours là”. Mais il entre dans une maison vide et ne reçoit pas d'aumône, un chien le mord, il rencontre un éléphant furieux, un cheval furieux ou un taureau furieux, il demande le prénom et le nom de famille d'une femme ou d'un homme, il demande le nom ou le chemin d'un hameau ou d'un village. Quand on lui demande pourquoi, (il répond) : “Il fallait que j'entre dans la maison vide (alors même que je la savais vide), j'y suis donc entré ; il fallait que je ne reçoive pas d'aumône, je n'en ai donc pas reçu ; il fallait que le chien me morde, j'ai donc été mordu ; il fallait que je rencontre l'éléphant furieux, ou le cheval furieux, ou le taureau furieux, je les ai donc rencontrés ; il fallait que je demande le prénom ou le nom de famille de la femme ou de l'homme, je l'ai donc demandé ; il fallait que je demande le nom ou le chemin du hameau ou du village, je l'ai donc demandé”.

Dans ce cas, Sandaka, un homme intelligent réfléchit : Ce bon maître se dit omniscient, omnivoyant... mais il entre dans une maison vide... il explique qu'il fallait qu'il y entre... l'homme intelligent voit que cette vie sainte est inconfortable ¹¹⁷, il est désenchanté et s'en va.

Voilà, Sandaka, ce qu'est la première vie sainte inconfortable, telle que l'énonce le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, et telle qu'un homme intelligent évite autant que possible de s'y installer à demeure, car s'il y demeurerait, il ne pourrait entreprendre la démarche bénéfique adéquate.

– Voici, Sandaka, un autre maître, traditionaliste, qui tient la tradition pour vraie. Il expose le dhamma selon la corbeille (de textes) fidèlement transmise par la lignée. Mais ce maître traditionaliste qui tient la tradition pour vraie s'en souvient parfois bien, et parfois de travers, tantôt il la suit, tantôt il s'en écarte.

Dans ce cas, Sandaka, un homme intelligent réfléchit : Ce bon maître est traditionaliste et tient la tradition pour vraie, il expose le dhamma selon la corbeille fidèlement transmise par la lignée, mais alors qu'il y est attaché et la tient pour vraie, il s'en souvient parfois bien et parfois de travers, tantôt il la suit, tantôt il s'en écarte. L'homme intelligent voit que cette vie sainte est inconfortable, il est désenchanté et s'en va.

Voilà, Sandaka, ce qu'est la deuxième vie sainte inconfortable...

– Voici maintenant, Sandaka, un maître rationnel, penseur profond, qui expose un dhamma marqué par le raisonnement, conforme à un examen approfondi et lui paraissant évident. Mais ce maître rationnel qui pense profondément est parfois rationnel et parfois non, tantôt il se conforme à la raison, tantôt non.

Dans ce cas, Sandaka, un homme intelligent réfléchit : Ce bon maître est rationnel, penseur profond, mais ce maître rationnel qui pense en profondeur raisonne parfois bien, d'autres fois mal, il est tantôt conforme à la raison, tantôt non. L'homme intelligent voit que cette vie sainte est inconfortable, il est désenchanté et s'en va.

Voilà, Sandaka, ce qu'est la troisième vie sainte inconfortable...

– Voici enfin, Sandaka, un maître peu sagace et très confus. Quand on lui pose telle ou telle question, son discours s'égare et se dérobe telle une anguille : “Il n'en va pas de même

¹¹⁷ Il voit que ce maître n'est pas crédible. Comment pourrait-il sous une telle direction atteindre son but ?

pour moi, ce n'est pas ainsi pour moi, mais ce n'est pas non plus autrement pour moi. Je ne dis pas non, mais je ne dis pas non plus le contraire de non" (il ne prend jamais position).

« Dans ce cas, Sandaka, un homme intelligent réfléchit : Ce bon maître est peu sagace et très confus. L'homme intelligent voit que cette vie sainte est inconfortable, il est désenchanté et s'en va.

Voilà, Sandaka, ce qu'est la quatrième vie sainte inconfortable...

Telles sont les quatre vies saintes inconfortables qu'a énoncé le Seigneur... et telles qu'un homme intelligent évite autant que possible de s'y installer à demeure : s'il y demeurerait, il ne pourrait pas entreprendre la démarche bénéfique adéquate.

– C'est merveilleux, honorable Ânanda, c'est merveilleux comme le Seigneur... a bien énoncé ces quatre vies saintes inconfortables...

« Mais, honorable Ânanda, que doit dire, que doit énoncer un maître pour qu'un homme intelligent reste à demeure autant que possible dans la vie sainte et que, en y demeurant, il entreprenne la démarche bénéfique adéquate ?

– Sur ce point, Sandaka, un Tathâgata apparaît dans le monde... (texte identique au Récit de l'incontestable, n° 60) ...il accède au premier jhâna... au deuxième jhâna... au troisième jhâna... au quatrième jhâna... à la connaissance-remémoration des habitats antérieurs... à la connaissance de la mort et de la renaissance des êtres... à la connaissance de l'élimination des contaminations. (à chaque étape est ajouté ce qui suit) Quand un disciple atteint une excellence d'une telle élévation auprès de ce maître, en homme intelligent il doit rester à demeure autant que possible dans cette vie sainte et, en y demeurant, entreprendre la démarche bénéfique adéquate.

– Et le moine accompli, honorable Ânanda, qui a éliminé les contaminations, franchi les étapes, fait ce qui était à faire, déposé le fardeau, atteint le but, détruit les chaînes de l'existence et obtenu la Délivrance grâce à la connaissance parfaite, peut-il encore jouir des sens ?

– Il y a cinq choses, Sandaka, que ne peut pas faire le moine accompli qui a éliminé les contaminations, franchi les étapes, fait ce qui était à faire, déposé le fardeau, atteint le but, détruit les chaînes de l'existence et obtenu la Délivrance grâce à la connaissance parfaite : ce moine qui a éliminé les contaminations est incapable de priver intentionnellement de la vie un être qui respire ; il est incapable de s'approprier ce qui n'est pas donné, ce qu'on qualifierait de vol ; il est incapable de s'adonner à la sexualité ; il est incapable de tromper en toute conscience ; il est incapable de jouir des sens comme il le faisait auparavant à son foyer grâce aux biens qu'il avait accumulés. Telles sont les cinq choses que ce moine accompli est incapable de faire.

– Pour ce moine accompli, honorable Ânanda, qui a éliminé les contaminations, franchi les étapes, fait ce qui était à faire, déposé le fardeau, atteint le but, détruit les chaînes de l'existence et obtenu la Délivrance grâce à la connaissance parfaite, la connaissance-vision que ses contaminations sont éliminées est-elle constamment présente, toujours là, qu'il bouge ou qu'il reste immobile, qu'il dorme ou qu'il soit éveillé ?

– Sur ce point, Sandaka, je vais prendre une comparaison car certains hommes intelligents comprennent le sens d'un exposé grâce à une comparaison. Imagine, Sandaka, qu'un homme ait eu les mains et les pieds coupés. Qu'il bouge ou qu'il reste immobile, qu'il dorme ou qu'il reste éveillé, ses mains et ses pieds sont toujours coupés, constamment. Quand il les regarde, il sait que ses mains et ses pieds sont coupés. De même, que le moine accompli bouge ou reste immobile, qu'il dorme ou soit éveillé, ses contaminations sont toujours éliminées, constamment. Et quand il regarde, il sait que ses contaminations sont détruites.

– Quel nombre de guides (niyyātāro, qui font sortir du samsara) y a-t-il, honorable Ānanda, dans ce dhamma-vinaya ?

– Pas seulement une centaine, Sandaka, ni deux centaines, ni trois centaines, ni quatre centaines, ni même cinq centaines, il y a encore plus de tels guides dans ce dhamma-vinaya.

– C'est merveilleux, honorable Ānanda, c'est admirable de ne pas se vanter de son dhamma et de ne pas dénigrer le dhamma d'autrui quand on trouve dans l'école (āyatane) un si grand nombre de guides pour exposer le dhamma. Les ājīvikas (ājīvikā), eux, sont les fils d'une mère dont les enfants sont morts car ils vantent leur dhamma et dénigrent celui des autres alors qu'on ne trouve chez eux que trois guides, Nanda Vaccha, Kisa Saṅkicca et Makkhali Gosāla. »

Puis Sandaka l'errant s'adressa à son assemblée :

– Que les vénérables aillent demeurer dans la vie sainte auprès de l'ascète Gotama. Il ne sera pas facile pour nous de renoncer aux aumônes, à la vénération et à la renommée (dont nous bénéficions jusqu'à maintenant).

Voilà comment Sandaka l'errant se joignit avec sa troupe à la vie sainte auprès du Seigneur.

Le récit de Samanamandikâ

(Samaṇamaṇḍikāsutta n° 78)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Sâvatthi dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

À cette époque l'errant Ouggâhamâna, fils de Samanaṇḍikâ, résidait dans le Parc de Mallikâ, lieu de débats, qui était entouré d'une haie d'ébènes noirs-et-blancs¹¹⁸ et ne comportait qu'un pavillon¹¹⁹. Il y était avec une grande troupe d'errants, environ trois cents. Au plus fort de la journée, le maître charpentier Paṇcakaṅga sortit de Sâvatthi pour aller voir le Seigneur. Mais il pensa : “Ce n'est pas encore le moment de voir le Seigneur, le Seigneur est dans la solitude. Et les circonstances ne se prêtent pas non plus à rencontrer les moines qui accroissent leur faculté de connaître (manas), les moines sont aussi dans la solitude pour la développer. Pourquoi ne pas aller au Parc de Mallikâ, lieu de débats, entouré d'une haie d'ébènes noirs-et-blancs, avec un seul pavillon ? Ouggâhamâna l'errant, fils de Samanaṇḍikâ, s'y trouve”.

* * *

Le maître charpentier se rendit au Parc de Mallikâ. À ce moment, Ouggâhamâna était en réunion avec une vaste assemblée d'errants qui poussaient des cris aigus et bruyants et qui avaient des conversations *horizontales* portant sur des sujets variés. Ils parlaient des rois, des brigands, des grands ministres, des généraux, de la peur et des batailles, ils parlaient de nourriture, de boissons, de vêtements, de lits, d'ornements corporels, de parfums, de leurs proches, de voyages, de hameaux, de villages, de villes, de pays, de femmes, de braves, de routes et de points d'eau¹²⁰, de personnes trépassées et d'autres sujets variés, ils débattaient du monde, de l'océan et de ce qui existe ou n'existe pas.

Ouggâhamâna vit au loin le maître charpentier qui approchait et il réfréna son assemblée :

– Que les vénérables fassent moins de bruit. Ne faites plus aucun bruit, car voici venir Paṇcakaṅga le maître charpentier, disciple de l'ascète Gotama. Ce maître charpentier fait partie des disciples laïcs de l'ascète Gotama, vêtus de blanc, qui logent à Sâvatthi. Ces vénérables aiment le peu de bruit, ils sont dressés à faire peu de bruit et font l'éloge de l'absence de bruit. S'il voit une assemblée silencieuse, peut-être envisagera-t-il de s'approcher.

¹¹⁸ Diospyros embryopteris.

¹¹⁹ Mallikâ était la favorite du roi Pasénadi du Kosala. Elle avait mis ce parc à la disposition des renonçants, lesquels s'y étaient réunis avec des brahmanes, chacun proclamant son point de vue. Il n'y avait au début qu'un seul pavillon dans ce parc, mais d'autres bâtiments y seront construits par la suite.

¹²⁰ Autre sens possible : discussions de rue et bavardages près des points d'eau.

Les errants devinrent silencieux et Pañcakaṅga s'approcha d'Ouggâhamâna. Il échangea en arrivant des paroles courtoises avec Ouggâhamâna puis conclut leurs salutations aimables et mémorables en s'asseyant convenablement. Quand il fut bien assis, Ouggâhamâna (pensant que ce laïc était peu sagace et qu'il serait facile d'en faire un disciple) lui dit ceci :

– J'enseigne, maître charpentier, qu'un homme doué de quatre qualités est un ascète compétent, d'une extrême compétence, qui a compris l'ultime, invincible. Quelles qualités ? Voici : il ne commet pas de mauvaises actions physiques, il ne prononce pas de mauvaises paroles, il ne forme pas de mauvais desseins, il n'a pas un mauvais mode de subsistance. Quand un homme a ces quatre qualités, j'annonce qu'il est un ascète compétent, d'une extrême compétence, qui a compris l'ultime, invincible.

Pañcakaṅga ne se réjouit pas des paroles d'Ouggâhamâna l'errant et ne les contesta pas. Sans se réjouir ni contester, il se leva et partit en pensant : “J'apprendrai le sens de ces propos en présence du Seigneur”.

* * *

Pañcakaṅga le maître charpentier alla trouver le Seigneur, il le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, Pañcakaṅga rapporta toute la conversation qu'il avait eue avec Ouggâhamâna l'errant. Cela dit, le Seigneur répondit à Pañcakaṅga :

– S'il en était ainsi, maître charpentier, même un nouveau-né inerte couché sur le dos serait un ascète compétent, d'une extrême compétence, qui aurait compris l'ultime et serait invincible, selon ce que dit Ouggâhamâna. Car un nouveau-né inerte couché sur le dos n'a pas (conscience de) son corps. Comment pourrait-il commettre de mauvaises actions physiques ? Il ne peut que s'agiter faiblement. Il ne parle pas. Comment pourrait-il prononcer de mauvaises paroles ? Il ne peut que vagir. Il ne fait pas de projets. Comment pourrait-il échafauder un mauvais dessein ? Tout au plus peut-il être un peu fâché. Le nouveau-né inerte couché sur le dos n'a pas (conscience de) son mode de subsistance. Comment pourrait-il en avoir un mauvais ? Il se contente de téter sa mère. Cela étant, selon ce que dit Ouggâhamâna l'errant, même un nouveau-né inerte couché sur le dos serait un ascète compétent, d'une extrême compétence, qui aurait compris l'ultime et serait invincible.

J'enseigne pour ma part, maître charpentier, que quand un homme est doué de quatre qualités (dhamma), il n'est pas un ascète compétent, n'a pas une compétence extrême, n'a pas compris l'ultime, n'est pas invincible mais reste supérieur au nouveau-né inerte couché sur le dos. Quelles qualités ? Ne pas commettre de mauvaises actions physiques, ne pas prononcer de mauvaises paroles, ne pas avoir de mauvais desseins, ne pas avoir un mauvais mode de subsistance¹²¹. Ainsi, quand un homme est doué seulement de ces quatre qualités, il n'est pas un ascète compétent, n'a pas une compétence extrême, n'a pas compris l'ultime, n'est pas invincible mais reste supérieur au nouveau-né.

¹²¹ Cet homme ne fait rien de tout cela parce qu'il se contrôle et qu'il élimine ses défauts avec discernement. Ouggâhamâna avait seulement parlé de l'absence de mauvaises actions sans en considérer les raisons.

« Et j'enseigne, maître charpentier, que quand un homme est doué de dix qualités, il est un ascète compétent, d'une compétence extrême, ayant compris l'ultime, invincible. Je dis qu'il faut savoir ce que sont les comportements pernicioeux (akusalasīlā). Je dis qu'il faut savoir d'où viennent les comportements pernicioeux. Je dis qu'il faut savoir où s'arrêtent sans reste les comportements pernicioeux. Je dis qu'il faut savoir par quel cheminement on arrive à l'arrêt des comportements pernicioeux. Je dis qu'il faut savoir ce que sont les comportements bénéfiques. Je dis qu'il faut savoir d'où viennent les comportements bénéfiques. Je dis qu'il faut savoir où s'arrêtent sans reste les comportements bénéfiques. Je dis qu'il faut savoir par quel cheminement on arrive à l'arrêt des comportements bénéfiques. Je dis qu'il faut savoir ce que sont les desseins pernicioeux. Je dis qu'il faut savoir d'où viennent les desseins pernicioeux. Je dis qu'il faut savoir où s'arrêtent sans reste les desseins pernicioeux. Je dis qu'il faut savoir par quel cheminement on arrive à l'arrêt des desseins pernicioeux. Je dis qu'il faut savoir ce que sont les desseins bénéfiques (kusalasaṅkappā). Je dis qu'il faut savoir d'où viennent les desseins bénéfiques. Je dis qu'il faut savoir où s'arrêtent sans reste les desseins bénéfiques. Je dis qu'il faut savoir par quel cheminement on arrive à l'arrêt des desseins bénéfiques.

« Que sont donc, maître charpentier, les comportements pernicioeux ? Activité physique pernicioeuse, activité verbale pernicioeuse, mauvais mode de subsistance : voilà ce qu'on nomme comportements pernicioeux.

D'où viennent les comportements pernicioeux ? Quand on cite leur provenance, il faut dire qu'ils viennent de l'état d'esprit (citta). Qu'est donc l'état d'esprit ? L'état d'esprit est multiple et présente de nombreux aspects. Les comportements pernicioeux viennent d'états d'esprit comportant de l'attachement, de l'aversion ou de la confusion.

Où s'arrêtent sans reste les comportements pernicioeux ? Leur arrêt est décrit ainsi : là où le moine élimine la mauvaise conduite physique et cultive la bonne conduite physique, où il élimine la mauvaise conduite verbale et cultive la bonne conduite verbale, où il élimine la mauvaise conduite mentale et cultive la bonne conduite mentale, où il élimine les modes de subsistance erronés et fonde sa vie sur un mode de subsistance juste, là (dans le Fruit de l'Entrée dans le courant, sotāpattiphala) s'arrêtent sans reste les mauvais comportements pernicioeux.

Et par quel cheminement arrive-t-on à l'arrêt des mauvais comportements pernicioeux ? Pour cela, le moine fait naître une aspiration à empêcher l'apparition des mauvais facteurs pernicioeux qui ne sont pas apparus, il fait des efforts, stimule son énergie, ressaisit son esprit et l'enflamme. Il fait naître une aspiration à éliminer les mauvais facteurs pernicioeux apparus... à faire apparaître les facteurs bénéfiques non apparus... à stabiliser les facteurs bénéfiques apparus, à ne pas les perdre mais à les améliorer, les amplifier, les cultiver et les parfaire, il fait des efforts dans ce sens, stimule son énergie, ressaisit son esprit et l'enflamme. Voilà par quel cheminement on arrive à l'arrêt des comportements pernicioeux.

« Que sont, maître charpentier, les comportements bénéfiques ? Activité physique bénéfique, activité verbale bénéfique, et complète pureté du mode de subsistance telle que décrite dans la discipline, voilà ce qu'on nomme comportements bénéfiques.

D'où viennent les comportements bénéfiques ? Quand on cite leur provenance, il faut dire qu'ils viennent de l'état d'esprit. Qu'est donc l'état d'esprit ? L'état d'esprit est multiple et présente de nombreux aspects. Les comportements bénéfiques viennent d'états d'esprit dépourvus d'attachement, dépourvus d'aversion et dépourvus de confusion.

« Où s'arrêtent sans reste les comportements bénéfiques ? On décrit leur arrêt ainsi : quand le moine est discipliné, n'a plus rien à changer à sa discipline et connaît avec sagacité, telles qu'elles sont, la Délivrance spirituelle (cetovimutti) ou la Délivrance par la sagacité (paññāvimutti), là (dans le Fruit de l'Accomplissement, arahattaphala) s'arrêtent sans reste les comportements bénéfiques.

Et par quel cheminement arrive-t-on à l'arrêt des comportements bénéfiques ? Pour cela, le moine fait naître une aspiration à empêcher l'apparition des mauvais facteurs pernicioeux qui ne sont pas apparus... à éliminer les mauvais facteurs pernicioeux apparus... à faire apparaître les facteurs bénéfiques non apparus... à stabiliser les facteurs bénéfiques apparus, à ne pas les perdre mais à les améliorer, les amplifier, les cultiver et les parfaire, il fait des efforts dans ce sens, stimule son énergie, ressaisit son esprit et l'enflamme. Voilà par quel chemin on arrive à l'arrêt des comportements bénéfiques.

« Que sont, maître charpentier, les desseins pernicioeux ? Dessein d'avoir des plaisirs sensoriels (kāma), desseins meurtriers, desseins de nuire, voilà ce qu'on nomme desseins pernicioeux.

D'où viennent les desseins pernicioeux ? Quand on cite leur provenance, il faut dire qu'ils viennent des perceptions (saññā). Que sont les perceptions ? Les perceptions sont multiples et prennent de nombreuses formes. Idée de plaisir, idée de meurtre, idée de nuisance, voilà d'où viennent les desseins pernicioeux.

Où s'arrêtent sans reste les desseins pernicioeux ? On décrit leur arrêt ainsi : c'est seulement en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicioeux, que le moine accède au premier jhāna – lequel comporte prise-ferme et application-soutenue et consiste en un ravissement-félicité né de l'isolement –, et qu'il y demeure. Voilà où s'arrêtent sans reste les desseins pernicioeux (dans le Fruit sans retour, anāgāmi-phala).

Et par quel cheminement arrive-t-on à l'arrêt des desseins pernicioeux ? Pour cela, le moine fait naître une aspiration à empêcher l'apparition des mauvais facteurs pernicioeux qui ne sont pas apparus... à éliminer les mauvais facteurs pernicioeux apparus... à faire apparaître les facteurs bénéfiques non apparus... à stabiliser les facteurs bénéfiques apparus, à ne pas les perdre mais à les améliorer, les amplifier, les cultiver et les parfaire, il fait des efforts dans ce sens, stimule son énergie, ressaisit son esprit et l'enflamme. Voilà par quel cheminement on arrive à l'arrêt des desseins pernicioeux.

« Que sont, maître charpentier, les desseins bénéfiques ? Dessein de renoncer, dessein de ne pas tuer, dessein de ne pas nuire, voilà ce qu'on nomme desseins bénéfiques.

D'où viennent les desseins bénéfiques ? Quand on cite leur provenance, il faut dire qu'ils viennent des perceptions. Que sont les perceptions ? Les perceptions sont multiples et prennent de nombreuses formes. Idée de renoncement (aux plaisirs sensoriels), idée de non-meurtre, idée de non-nuisance, voilà d'où viennent les desseins bénéfiques.

Où s'arrêtent sans reste les desseins bénéfiques ? On décrit leur arrêt ainsi : par la disparition de la prise-ferme et de l'application-soutenue, le moine accède au deuxième jhāna qui consiste en assurance-sereine intérieure et en élévation unique de l'esprit, qui est dépourvu de prise-ferme et d'application-soutenue, et consiste en un ravissement-félicité né de la concentration, et il y demeure. Voilà où s'arrêtent sans reste les desseins bénéfiques (dans le Fruit de l'Accomplissement, arahattaphala, qui s'appuie sur le deuxième jhāna).

« Et par quel cheminement arrive-t-on à l'arrêt des desseins bénéfiques ? Pour cela, le moine fait naître une aspiration à empêcher l'apparition des mauvais facteurs pernicioeux qui ne sont pas apparus... à éliminer les mauvais facteurs pernicioeux apparus... à faire apparaître les facteurs bénéfiques non apparus... à stabiliser les facteurs bénéfiques apparus, à ne pas les perdre mais à les améliorer, les amplifier, les cultiver et les parfaire, il fait des efforts dans ce sens, stimule son énergie, ressaisit son esprit et l'enflamme. Voilà par quel cheminement on arrive à l'arrêt des desseins bénéfiques.

« Quelles sont les dix qualités, maître charpentier, dont j'enseigne qu'un homme qui en est doué est un ascète compétent, d'une extrême compétence, ayant compris l'ultime, invincible ? Voici : le moine a la vision juste qui surpasse l'entraînement (asekha, niveau de l'Accomplissement), il a le dessein juste qui surpasse l'entraînement, il a la parole juste qui surpasse l'entraînement, il a l'action juste qui surpasse l'entraînement, il a le mode de subsistance juste qui surpasse l'entraînement, il a l'effort juste qui surpasse l'entraînement, il a la vigilance juste qui surpasse l'entraînement, il a la concentration juste qui surpasse l'entraînement, il a la connaissance juste qui surpasse l'entraînement, il a la Délivrance juste qui surpasse l'entraînement. Quand un homme a ces dix qualités, j'enseigne qu'il est un ascète compétent, d'une extrême compétence, ayant compris l'ultime, invincible. »

Ainsi parla le Seigneur.

Pañcakanga le maître charpentier fut satisfait et se réjouit des paroles du Seigneur.

Le récit de Ganakamoggallâna

(Gaṇakamoggallānasutta n°107)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Sâvatthi dans le palais Migāramātu du parc de l'Est.

Or le brahmane Ganakamoggallâna vint trouver le Seigneur. Il échangea en arrivant des paroles courtoises avec le Seigneur et conclut leurs salutations aimables et mémorables en s'asseyant convenablement. Une fois bien assis, le brahmane Ganakamoggallâna dit au Seigneur :

– Dans ce palais Migāramātu, honorable Gotama, on constate qu'on arrive à la dernière marche par une progression, une action par paliers, un cheminement par étapes. De même, il existe chez les brahmanes une progression, une action par paliers, un cheminement par étapes dans l'étude des Védas, on observe chez les archers une progression, une action par paliers, un cheminement par étapes pour devenir un archer professionnel, et chez nous aussi, les comptables qui vivons de nos calculs, il y a une progression, une action par paliers, un cheminement par étapes dans les comptes. Quand nous accueillons un apprenti, nous le faisons d'abord compter : un, l'unité, deux, la paire, trois, le trio, quatre, la tétrade, cinq, la pentade, six, l'hexade, sept, l'heptade, huit, l'octade, neuf, l'ennéade, dix, la dizaine. Nous le faisons compter jusqu'à cent. Est-il possible, honorable Gotama, de montrer de la même façon dans ce *dhmma-vinaya* une progression, une action par paliers, un cheminement par étapes ?

– Il est possible, brahmane, d'enseigner dans ce *dhmma-vinaya* une progression, une action par paliers, un cheminement par étapes. Quand un éleveur de chevaux chevronné acquiert un bon pur-sang, il le fait d'abord travailler avec le mors avant de lui faire accomplir des tâches plus avancées. De même, quand le Tathâgata (arrivé au bout du chemin des Bouddhas) doit éduquer un homme, il le guide d'abord ainsi : “Viens, moine, sois discipliné, reste sous le contrôle du code-libérateur (pātimokkha), aie une bonne conduite et de bonnes fréquentations, vois avec crainte les plus petites fautes, engage-toi dans les points de l'entraînement (sikkhāpada) et exerce-toi ¹²² ”.

Et, brahmane, quand ce moine est discipliné, qu'il reste sous le contrôle du code-libérateur, qu'il a une bonne conduite et de bonnes fréquentations, qu'il voit avec crainte les plus petites fautes, qu'il s'est engagé dans les points de l'entraînement et s'y exerce, le Tathâgata le guide plus avant : “Viens, moine, quand tu vois une apparence avec l'œil... quand tu entends un son avec l'oreille... quand tu sens une odeur avec le nez... quand tu goûtes une saveur avec la langue... quand tu ressens un toucher avec le corps... ou quand tu es conscient d'un connaissable (dhamma) avec la faculté cognitive (manas), n'en saisis pas le signe principal ni les détails révélateurs. Si la faculté oculaire... la faculté auriculaire... la faculté nasale... la faculté linguale... la faculté corporelle... ou la faculté mentale restait incontrôlée, de la convoitise, du mécontentement ou d'autres facteurs (dhammā) mauvais et pernicious pourraient t'envahir. Entreprends de contrôler ces facultés, protège-les, acquiers le contrôle des facultés ¹²³ ”.

¹²² Explications détaillées : Visuddhimagga chapitre I § 43-52

¹²³ Visud I § 53-59

« Et, brahmane, quand ce moine garde la porte des facultés, le Tathâgata le guide plus avant : “Viens, moine, connais la juste quantité de nourriture, mange les aliments avec discernement : non pour t'amuser, non pour accroître tes forces, non pour t'embellir ou resplendir, mais seulement pour entretenir ton corps et le soutenir, pour stopper l'agression (de la faim) et persévérer dans la vie sainte (brahmacariya) en pensant que tu élimineras ainsi l'ancien ressenti, empêcheras un nouveau ressenti et sera exempt de tout reproche et à l'aise¹²⁴”.

Et, brahmane, quand ce moine connaît la juste quantité de nourriture, le Tathâgata le guide plus avant : “Viens, toi, moine, consacre-toi à l'éveil (jāgariyā). Durant la journée, nettoie ton esprit, par la marche attentive et la posture assise, des facteurs qui font obstacle ; pendant la première veille de la nuit, nettoie ton esprit, par la marche attentive et la posture assise, des facteurs qui font obstacle ; pendant la veille médiane, couche-toi sur le flanc droit dans la posture du lion couché, un pied dépassant l'autre, en étant attentif, pleinement conscient et en ayant porté ton attention sur la perception de réveil ; pendant la dernière veille de la nuit, nettoie ton esprit, par la marche attentive et la posture assise, des facteurs qui font obstacle”.

Et, brahmane, quand ce moine se consacre à l'éveil, le Tathâgata le guide plus avant : “Viens, moine, aie la pleine conscience vigilante (satisampajañña), agis en pleine conscience quand tu vas vers l'avant ou vers l'arrière, agis en pleine conscience quand tu regardes devant toi ou de côté, agis en pleine conscience quand tu plies ou étends les membres, agis en pleine conscience quand tu portes la cape, le bol et la robe, agis en pleine conscience quand tu manges, bois, mâches ou savoures, agis en pleine conscience quand tu urines ou défèques, agis en pleine conscience quand tu marches, te tiens debout, assis ou couché, quand tu es éveillé, quand tu parles ou te tais”.

Et, brahmane, quand ce moine est doué de la pleine conscience vigilante, le Tathâgata le guide plus avant : “Viens, moine, rends-toi dans un lieu de séjour isolé, forêt, pied d'un arbre, montagne, grotte, ravin, cimetière, plateau boisé, tente ou paillote”.

Il se rend dans un lieu de séjour isolé, forêt, pied d'un arbre, montagne, grotte, ravin, cimetière, plateau boisé, tente ou paillote. Là, quand il est revenu de sa tournée d'aumône, après le repas, il s'assied jambes croisées, corps droit, vigilance établie devant lui. En éliminant toute convoitise pour le monde, il demeure sans convoitise et lave son attention de toute convoitise. En éliminant le défaut de l'aversion, il demeure sans aversion, il reste soucieux du bien-être de tout ce qui existe et respire, et il lave son attention de toute forme d'aversion. En éliminant l'engourdissement et la torpeur, il demeure sans engourdissement ni torpeur, il perçoit lucidement, il reste vigilant, pleinement conscient et lave son attention de tout engourdissement ou torpeur. En éliminant l'agitation et l'inquiétude, il demeure sans agitation ; son attention reste paisible et il lave son attention de toute agitation ou inquiétude. En éliminant l'hésitation, il demeure sans hésitation, il ne se pose pas de questions et lave son attention de toute hésitation relative aux manifestations bénéfiques.

Quand il a éliminé ces cinq obstacles – ces impuretés de l'attention qui affaiblissent la sagacité –, c'est seulement en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicioseux, qu'il accède au premier jhâna – lequel comporte prise-ferme et application-soutenue et consiste en un ravissement-félicité né de l'isolement –, et qu'il y demeure.

Par la disparition de la prise-ferme et de l'application-soutenue, le moine accède au deuxième jhâna qui consiste en assurance-sereine intérieure et en élévation unique de l'esprit, qui est dépourvu de prise-ferme et d'application-soutenue, et consiste en ravissement-félicité né de la concentration, et il y demeure.

¹²⁴ Visud I § 89-94

« En se détachant aussi du ravissement, le moine maintient un regard-neutre. Vigilant et pleinement conscient, il ressent physiquement le bonheur et accède à ce troisième jhâna à propos duquel les Immaculés déclarent : “On reste neutre et vigilant dans le bonheur”, et il y demeure.

Par l'élimination du plaisir et l'élimination de la douleur, par la disparition antérieure des satisfactions et des insatisfactions, le moine accède au quatrième jhâna, ni désagréable ni agréable, qui consiste en pureté de la vigilance par le regard-neutre, et il y demeure.

Je donne ces enseignements aux moines qui s'exercent (sekhā), qui n'ont pas acquis l'état d'être (indispensable à l'Accomplissement) et qui aspirent à la Sécurité (khema) ultime. Quand aux moines accomplis qui ont mis fin aux contaminations, franchi toutes les étapes, accompli leur tâche, déposé le fardeau, atteint le but, brisé les chaînes de l'existence et qui se sont libérés grâce à la parfaite connaissance, ces facteurs leur apportent un état heureux dans la réalité présente ainsi que la pleine connaissance vigilante. »

Après ces paroles, le brahmane Ganakamoggallâna demanda au Seigneur :

– Tous les disciples que l'honorable Gotama exhorte et instruit de cette façon atteignent-ils l'Achèvement (niṭṭha) ultime, le Dénouement ? Ou bien certains ne l'atteignent-ils pas ?

– Quelques-uns des disciples, brahmane, que j'exhorte et instruis ainsi atteignent l'Achèvement ultime, le Dénouement. D'autres non.

– Alors, honorable Gotama, que le Dénouement existe, qu'il y a le chemin qui mène au Dénouement et qu'il y a l'honorable Gotama comme instructeur, pour quelle cause, pour quelle raison certains des disciples que l'honorable Gotama exhorte et instruit de cette façon atteignent-ils l'Achèvement ultime, et d'autres non ?

– Sur ce point, brahmane, je vais te poser une question et tu pourras répondre comme tu voudras. Que penses-tu, brahmane ? Connais-tu bien le chemin qui mène à Râjagaha ?

– Oui, honorable, je connais bien le chemin qui mène à Râjagaha.

– Que penses-tu de ceci, brahmane ? Un homme désireux d'aller à Râjagaha viendrait ici et t'aborderait pour te demander : “Je désire aller à Râjagaha, seigneur, indiquez-m'en le chemin”. Tu lui répondrais : “Certainement, homme honorable. Ce chemin-ci va à Râjagaha. Suis-le quelque temps et tu verras un hameau qui a tel nom. Continue quelque temps et tu apercevras un bourg qui porte tel nom. Chemine encore un moment et tu verras Râjagaha avec ses parcs ravissants, ses bois agréables, sa terre charmante et ses étangs délicieux”. Mais l'homme que tu as renseigné et instruit de cette façon prendrait une mauvaise route et partirait dans une mauvaise direction.

Un deuxième homme désireux d'aller à Râjagaha viendrait ici et t'aborderait pour te demander : “Je désire aller à Râjagaha, seigneur, indiquez-m'en le chemin”. Tu lui répondrais les mêmes choses... Et ainsi renseigné, ainsi instruit, il arriverait en sécurité à Râjagaha. Râjagaha existe bien, la route aussi et tu montrerais le chemin. Pour quelle cause, pour quelle raison l'un d'eux, bien renseigné et instruit, prend-il une mauvaise route et part-il dans une autre direction alors que l'autre arrive en sécurité à Râjagaha ?

– Qu'y puis-je, honorable Gotama ? J'ai montré le chemin !

– De la même façon, brahmane, le Dénouement existe, il y a le chemin qui mène au Dénouement et j'en suis l'instructeur. Quand j'exhorte et instruis mes disciples, certains atteignent l'Achèvement ultime, le Dénouement, et d'autres non. Qu'y puis-je ? Le Tathâgata a montré le chemin.

Après ces paroles, le brahmane Ganakamoggallâna dit au Seigneur :

– Il y a, honorable Gotama, des individus qui ne sont pas passés du foyer au sans-foyer par conviction mais pour avoir un moyen de subsistance, ils sont tricheurs, hypocrites, escrocs, orgueilleux, arrogants, inconstants, grossiers et bavards, ils ne contrôlent pas les portes de leurs sens, ne connaissent pas la juste quantité de nourriture, ne se consacrent pas à l'éveil, n'observent pas l'ascèse et n'attachent pas grande importance à l'entraînement, ils accumulent beaucoup, sont relâchés, butent sur les obstacles, sont toujours fatigués, manquent d'énergie, de vigilance, de pleine conscience et de concentration, leur esprit erre, ils manquent de sagacité et sont stupides. L'honorable Gotama ne s'associe pas avec ceux-là.

Mais il y a aussi des fils de bonne famille (kulaputtā) qui sont passés du foyer au sans-foyer par conviction, ils ne sont pas tricheurs, hypocrites ni escrocs, ils sont modestes, réservés, persévérants, aimables et sérieux, ils contrôlent les portes de leurs sens, connaissent la juste quantité de nourriture, se consacrent à l'éveil, observent l'ascèse, jugent l'entraînement important, n'accumulent pas, ne sont pas relâchés, ils dépassent les obstacles, restent solitaires, énergiques, résolus, vigilants, pleinement conscients, concentrés, focalisés sur un seul point, sagaces et perspicaces. C'est avec eux que l'honorable Gotama s'associe.

Il est reconnu, honorable Gotama, que la gomme noire est la plus odorante des racines, le santal rouge la plus parfumée des essences et le jasmin la plus odoriférante des fleurs. De même, les instructions de l'honorable Gotama constituent le meilleur des dhammas d'aujourd'hui.

C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est comme si l'honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l'égaré, et avait apporté une lampe dans l'obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C'est ainsi de plusieurs façons que l'honorable Gotama a exposé l'enseignement. Je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Sangha monastique. Que l'honorable Gotama me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge aussi longtemps qu'il lui restera un souffle de vie. »

Le récit de l'étoffe

(Vatthūpamasutta n° 7)

Le brahmane Sundarika Bhāradvāja dont il est question dans la deuxième partie de ce récit tenait son surnom, Sundarika, du fait qu'il se baignait dans la rivière Sundarikā en croyant que cela le purifierait de ses fautes. Bhāradvāja était son nom de famille. Il y avait de nombreuses eaux sacrées où l'on pouvait se laver de ses mauvaises actions. Le récit mentionne les rivières Bāhukā, Sundarikā, Sarassatī et Bāhumatī, le gué Adhikakka, le bassin circulaire de Gayā dans le Bihar d'aujourd'hui, et Payāga, un gué du Gange situé en face du palais de Panāda le Grand.

Le mois de *Phaggu* marquait le début du printemps. Le bain pris le jour qui suivait la pleine lune de ce mois était réputé purifier toutes les fautes commises au cours de l'année.

Uposatha : les quatorzième et quinze jours du mois lunaire, jours de pratiques spéciales.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sāvatthi, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jéta. En cette circonstance le Seigneur s'adressa aux moines :

– Moines !

– Oui, Seigneur, lui répondirent les moines.

Le Seigneur leur dit ceci :

– Si une étoffe est tachée et salie, moines, quand le teinturier la plonge dans un bain pour qu'elle devienne bleue, jaune, rouge ou garance, l'étoffe prend mal la teinture et sa coloration n'est pas uniforme. Pourquoi ? Parce que cette étoffe n'est pas propre. De même, quand l'esprit est souillé, on ne peut espérer avoir qu'une mauvaise destinée (*duggati*).

Mais si une étoffe est nettoyée et propre, quand le teinturier la plonge dans un bain pour qu'elle devienne bleue, jaune, rouge ou garance, l'étoffe prend bien la teinture et sa coloration est uniforme. Pourquoi ? Parce que cette étoffe est propre. De même, quand l'esprit n'est pas souillé, on peut espérer avoir une bonne destinée (*sugati*).

Et quelles sont, moines, les souillures de l'esprit (*cittassa upakkilesa*) ? L'attachement-convoitise¹²⁵ est une souillure de l'esprit, l'aversion... la colère... le ressentiment... l'ingratitude... l'esprit de rivalité... la jalousie... le refus de partager... la dissimulation... la simulation... l'obstination... l'esprit de compétition... se surestimer... se sous-estimer... l'infatuation... l'insouciance est une souillure de l'esprit.

Et, moines, en voyant que l'attachement-convoitise est une souillure de l'esprit, le moine élimine cet attachement-convoitise. En voyant que la colère... le ressentiment... l'ingratitude... l'esprit de rivalité... la jalousie... le refus de partager... la dissimulation... la simulation... l'obstination... l'esprit de compétition... se surestimer... se sous-estimer... l'infatuation... et l'insouciance sont des souillures de l'esprit, le moine élimine ces souillures.

¹²⁵ Attachement à ses propres possessions, convoitise pour les possessions des autres.

« Et, moines, quand le moine a vu l'attachement-convoitise et les autres facteurs comme des souillures de l'esprit et les a éliminés ¹²⁶, il a une confiance raisonnée dans le Bouddha : “Vraiment, le Seigneur est accompli, parfait Bouddha, doué de science et de bonne conduite, bien-allé, connaisseur du monde, suprême, cocher des mâles à dresser, maître des dieux et des hommes, Bouddha, Seigneur ¹²⁷”.

Ce moine a aussi une confiance raisonnée dans le Dhamma : “Vraiment, le Dhamma est bien exposé par le Seigneur, on doit le voir par soi-même, il est immédiat, il a la qualité *viens-et-vois*, il doit être amené, et les savants doivent le connaître en eux-mêmes”.

Ce moine a enfin une confiance raisonnée dans le Saṅgha : “Vraiment, en bon chemin est la communauté des disciples du Seigneur, dans le droit chemin est la communauté des disciples du Seigneur, sur le chemin juste est la communauté des disciples du Seigneur, sur le chemin correct est la communauté des disciples du Seigneur ; elle se compose de quatre paires de personnes, de huit types d'individus. Cette communauté des disciples du Seigneur est digne d'offrandes, digne de cadeaux, digne de sacrifices, digne de salutations mains jointes, elle constitue le meilleur des champs de mérite qui soit au monde.”

« Et dans la mesure où les souillures sont abandonnées, rejetées, lâchées, éliminées et délaissées, le moine est très satisfait d'avoir cette confiance raisonnée dans le Bouddha, il est très lucide sur les causes de sa confiance, une grande joie (*pāmuja*) l'accompagne, avec la joie naît le ravissement (*pīti*), avec le ravissement la collection corporelle s'immobilise (*passaddhi*) ; quand elle s'immobilise, il ressent de la félicité (*sukham*), et avec la félicité son esprit se concentre intensément *samādhi*).

De même, il est très satisfait d'avoir cette confiance raisonnée dans le Dhamma, il est très lucide sur les causes de sa confiance, une grande joie l'accompagne, avec la joie naît le ravissement, avec le ravissement la collection corporelle s'immobilise ; quand elle s'immobilise, il ressent de la félicité, et avec la félicité son esprit se concentre intensément.

De même, il est très satisfait d'avoir cette confiance raisonnée dans le Saṅgha, il est très lucide sur les causes de sa confiance, une grande joie l'accompagne, avec la joie naît le ravissement, avec le ravissement la collection corporelle s'immobilise ; quand elle s'immobilise, il ressent la félicité, et avec la félicité l'esprit se concentre intensément.

De même, il est très satisfait de savoir que les souillures sont abandonnées, rejetées, lâchées, éliminées et délaissées, il est très lucide sur les causes, une grande joie l'accompagne, avec la joie naît le ravissement, avec le ravissement la collection corporelle s'immobilise ; quand elle s'immobilise, il ressent de la félicité, et avec la félicité son esprit se concentre intensément.

« Et quand le moine a cette discipline, moines, qu'il a cette concentration et cette sagacité ¹²⁸, il peut manger du riz excellent, sans grains noirs, accompagné de plusieurs sauces et assaisonnements, sans que cela constitue un obstacle pour lui.

Après être passé dans une eau pure, moines, un tissu souillé et couvert de taches devient propre et bien nettoyé. Après être passé dans le creuset, l'or brut est bien purifié et affiné. De même, si le moine qui a cette discipline, cette concentration et cette sagacité mange du riz excellent, sans grains noirs et bien assaisonné, cela ne constitue pas un obstacle pour lui.

¹²⁶ Élimination totale par le chemin sans retour.

¹²⁷ Confiance dans le Bouddha, le Dhamma et la Sangha : Visud VII 2, 68 et 89 respectivement.

¹²⁸ La sagacité de l'état sans-retour. Il n'y a plus aucun obstacle au chemin et au fruit.

« Il diffuse dans une direction un état d'esprit plein de bienveillance (mettā) et il maintient cette attitude. De même dans la deuxième direction. De même dans la troisième. De même dans la quatrième. Et aussi en haut, en bas, en travers, partout, envers tous comme envers lui-même, dans le monde entier. L'état d'esprit plein de bienveillance qu'il diffuse est ample, magnifié, incommensurable, amical et plaisant ¹²⁹ .

Il diffuse dans une direction un état d'esprit plein de pitié (karuṇā)...

Il diffuse dans une direction un état d'esprit plein de joie (muditā)...

Il diffuse dans une direction un état d'esprit plein de regard-neutre (upekhā)...

« Il reconnaît avec sagacité : “Il y a ceci, il y a l'inférieur, il y a l'excellent, il y a l'ultime échappatoire à cette perception ¹³⁰ ”.

Quand il connaît cela ¹³¹, quand il voit cela, son esprit est délivré de la contamination par les sens, délivré de la contamination par l'existence, délivré de la contamination par l'aveuglement. Dans la délivrance vient la connaissance “délivré”. Il sait profondément que la naissance est détruite, la vie sainte vécue, fait ce qui était à faire et rien de plus ici-bas.

On dit que ce moine se baigne dans le bain intérieur. »

À ce moment le brahmane Sundarika Bhâradvâja était assis non loin du Seigneur. Il demanda au Seigneur :

– L'honorable Gotama se baigne-t-il dans la rivière Bâhukâ ?

– Pourquoi la rivière Bâhukâ, brahmane ? Que peut faire la rivière Bâhukâ ?

– Beaucoup de gens, honorable Gotama, croient à la délivrance par la rivière Bâhukâ. Beaucoup de gens pensent que la rivière Bâhukâ leur confère du mérite. Beaucoup de gens lavent leurs mauvaises actions dans la rivière Bâhukâ.

Alors le Seigneur déclama ces vers pour le brahmane Sundarika Bhâradvâja :

Le sot aux actions noires ne peut se purifier
en se plongeant dans les eaux de la Bâhukâ,
d'Adhikakka, de Gayâ ou de la Sundarikâ,
de la Sarassatî, de Payâga ou de la rivière Bâhumatî.
Que peut la Sundarika ? Que peut Payâga ? Que peut la rivière Bâhukâ ?
Certainement pas laver les mauvaises actions
de l'homme corrompu et méchant.
Mais quand on est pur, tous les mois sont *Phaggu*.
Quand on est pur, tous les jours sont *uposatha*.
Quand on est pur et qu'on agit proprement,
les rites sont toujours fructueux.
Baigne-toi ici ¹³², brahmane, et sois en paix avec tous les êtres.

¹²⁹ Commentaire complet en Visud IX 44. Avec ces 4 attitudes saintes est montré un moyen pour éliminer encore mieux les souillures et atteindre ainsi le chemin de l'Accomplissement.

¹³⁰ Ceci : le désagrément. L'inférieur : sa source. L'excellent : le chemin. L'échappatoire à la perception de l'attitude sainte : le Dénouement, l'arrêt.

¹³¹ Quand il connaît les 4 aspects de chacune des 4 vérités (Visud XXII 97).

¹³² Ici : dans mon enseignement.

Si tu ne profères pas de mensonges,
si tu n'endommages pas le souffle vital,
si tu ne prends pas ce qui ne t'est pas donné,
si tu as de la conviction et ne refuses pas de partager,
qu'irais-tu faire à Gayâ ?
Pour toi toutes les eaux seront Gayâ.

Ainsi parla le Seigneur. Et le brahmane Sundarika Bhâradvâja lui dit :

– C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est comme si l'honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l'égaré, et avait apporté une lampe dans l'obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C'est ainsi de plusieurs façons que l'honorable Gotama a exposé l'enseignement. Je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Sangha monastique. Puissè-je recevoir l'ordination en présence de l'honorable Gotama ! Puissè-je recevoir aussi l'ordination majeure ! »

Le brahmane Sundarika Bhâradvâja reçut l'ordination mineure en présence du Seigneur, il reçut aussi l'ordination majeure. Peu de temps après son ordination majeure, le vénérable Bhâradvâja demeura solitaire, intériorisé, vigilant, ardent, inébranlable, et il ne lui fallut pas longtemps pour voir de ses propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, cet aboutissement insurpassable de la vie sainte pour lequel les fils de bonne famille passent à juste titre du foyer au sans-foyer, il y accéda, il y demeura. Il reconnut “détruite est la naissance, achevée la vie sainte, fait ce qui était à faire et rien de plus ici-bas”. Le vénérable Bhâradvâja fut l'un des accomplis.

Le petit récit du rugissement du lion

(Cūḷasīhanādasutta n° 11)

Le Seigneur avait reçu beaucoup d'aumônes et de marques d'honneur. Ses disciples lui rapportèrent que d'autres ascètes se plaignaient de n'avoir rien reçu, eux, et qu'ils disaient : « Il n'y a pas que le Seigneur et ses disciples qui vivent en ascètes. Nous aussi. Nous méritons tout autant qu'eux de recevoir des aumônes. »

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sâvatthi, dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

En cette circonstance le Seigneur s'adressa aux moines :

– Moines !

– Oui, Seigneur, lui répondirent les moines.

– Voici, moines, le rugissement léonin que vous pouvez pousser à juste titre : “On ne trouve qu'ici le (premier) ascète, on ne trouve qu'ici le deuxième ascète, on ne trouve qu'ici le troisième ascète, on ne trouve qu'ici le quatrième ascète¹³³, les autres écoles ne comptent pas de tels ascètes”.

Il peut se trouver, moines, que les renonçants des autres écoles vous demandent : “Qu'est-ce qui vous inspire, vénérables, où trouvez-vous la force pour affirmer que l'on trouve seulement ici le premier, le deuxième, le troisième et le quatrième ascètes, et que les autres écoles ne comptent pas de tels ascètes ?”

Aux renonçants des autres écoles qui vous poseraient cette question, moines, il faudrait répondre : “Le Seigneur, mes amis, qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, nous a énuméré quatre facteurs que nous observons en nous d'une façon qui nous permet de formuler cette affirmation. Lesquels ? Il y a la confiance dans le Maître, il y a la confiance dans le dhamma, il y a la perfection de la discipline et il y a nos confrères que nous aimons et chérissons, qu'ils soient laïcs ou renonçants. Tels sont les quatre facteurs que nous a énumérés le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, et que nous observons en nous d'une façon qui nous permet de formuler cette affirmation”.

¹³³ Il n'y a que dans cet enseignement que l'on trouve l'Entré-dans-le-courant, l'Un-seul-retour, le Sans-retour et l'Accompli.

« Il peut se trouver aussi, moines, que les renonçants des autres écoles vous rétorquent : “Nous aussi, mes amis, nous avons confiance dans le maître, il est notre maître ; nous aussi nous avons confiance dans le dhamma, c'est notre dhamma ; nous aussi nous parachevons les disciplines qui sont les nôtres ; nous aussi nous avons des confrères, laïcs et renonçants, que nous aimons et chérissons. Quelle différence y a-t-il entre vous et nous, quelle distinction, quelle discordance ?”

Aux renonçants des autres écoles qui vous poseraient cette question, moines, il faudrait demander : “L'ultime achèvement (niṭṭhā) est-il unique ou multiple ?” S'ils répondent correctement, les renonçants des autres écoles diront que l'ultime achèvement est unique et non multiple ¹³⁴.

(Il faudrait alors leur demander) : “Mais cet achèvement, mes amis, concerne-t-il ceux qui sont passionnés (sarāga) ou ceux qui sont dépassionnés ?” S'ils répondent correctement, les renonçants des autres écoles diront que cet achèvement concerne ceux qui sont dépassionnés et non ceux qui sont passionnés.

“Et cet achèvement, mes amis, concerne-t-il ceux qui ont de l'aversion (sadosa) ou ceux qui ont chassé l'aversion ?” S'ils répondent correctement, les renonçants des autres écoles diront que cet achèvement concerne ceux qui ont chassé l'aversion et non ceux qui en ont.

“Cet achèvement, mes amis, concerne-t-il ceux qui ont de la confusion (samoha) ou ceux qui ont chassé la confusion ?” S'ils répondent correctement, les renonçants des autres écoles diront que cet achèvement concerne ceux qui ont chassé la confusion et non ceux qui en ont.

“Cet achèvement, mes amis, concerne-t-il ceux qui ont du désir (sataṇha) ou ceux qui ont chassé le désir ?” S'ils répondent correctement, les renonçants des autres écoles diront que cet achèvement concerne ceux qui ont chassé le désir et non ceux qui en ont.

“Cet achèvement, mes amis, concerne-t-il ceux qui ont de l'attachement (saupādāna) ou ceux qui ont chassé l'attachement ?” S'ils répondent correctement, les renonçants des autres écoles diront que cet achèvement concerne ceux qui ont chassé l'attachement et non ceux qui en ont.

“Cet achèvement, mes amis, concerne-t-il les savants (viddasu) ou les ignorants ?” S'ils répondent correctement, les renonçants des autres écoles diront que cet achèvement concerne les savants et non les ignorants.

“Cet achèvement, mes amis, concerne-t-il ceux qui approuvent ou rejettent (telle ou telle croyance), ou ceux qui n'approuvent ni ne rejettent ?” S'ils répondent correctement, les renonçants des autres écoles diront que cet achèvement concerne ceux qui n'approuvent ni ne rejettent et non ceux qui approuvent ou rejettent.

“Cet achèvement, mes amis, concerne-t-il ceux qui aiment la diversité et y prennent plaisir ou ceux qui n'aiment pas la diversité et n'y prennent pas plaisir ?” S'ils répondent correctement, les renonçants des autres écoles diront que cet achèvement concerne ceux qui n'aiment pas la diversité et n'y prennent pas plaisir et non ceux qui aiment la diversité et y prennent plaisir.

¹³⁴ Chaque école appelaient achèvement ultime quelque chose de différent : les brahmanes pensaient au monde de Brahmā, les mortificateurs à Abhassarā, les renonçants à Subhakinā, et les Ajivikas à "l'esprit sans limite", une sorte d'état inconscient. Dans tous les cas cet achèvement était considéré comme unique. Cette unicité était reconnue aussi par le Seigneur et par ses disciples.

« Il y a deux croyances, moines, la croyance à l'existence et la croyance à la disparition¹³⁵. Les ascètes et les brahmanes qui sont attirés par la croyance à l'existence, qui y adhèrent et s'y attachent éprouvent tous de l'aversion pour la croyance à la disparition. Et les ascètes et les brahmanes qui sont attirés par la croyance à la disparition, qui y adhèrent et s'y attachent éprouvent tous de l'aversion pour la croyance à l'existence.

Les ascètes et les brahmanes, moines, qui ne connaissent pas avec sagacité et véracité la source de ces deux croyances, leur cessation, leurs avantages, leurs inconvénients et la façon d'en sortir, ceux-là ont tous des passions, de l'aversion, de la confusion, du désir et de l'attachement, ils sont sots, approuvent ou rejettent, aiment la diversité et y prennent plaisir, ils ne se libèrent pas de la naissance, du vieillissement et de la mort, du chagrin, des lamentations, de l'insatisfaction et du désespoir, ils ne se libèrent pas du malheur, je l'affirme¹³⁶.

Mais, moines, les ascètes et les brahmanes qui connaissent avec sagacité et véracité la source de ces deux croyances, leur cessation, leurs avantages, leurs inconvénients et la façon d'en sortir, ceux-là ont tous chassé les passions, l'aversion, la confusion, le désir et l'attachement, ils sont sages, n'approuvent ni ne rejettent, n'aiment pas la diversité et n'y prennent pas plaisir, ils se libèrent de la naissance, du vieillissement et de la mort, du chagrin, des lamentations, de l'insatisfaction et du désespoir, ils se libèrent du malheur, je l'affirme.

« Il y a quatre formes d'attachement, moines. Lesquels ? Il y a l'attachement aux plaisirs sensoriels, l'attachement aux croyances, l'attachement aux comportements et aux rites, et la saisie-affirmation d'un moi permanent¹³⁷.

Il y a, moines, des ascètes et des brahmanes qui disent connaître pleinement tous les attachements (et même les transcender), ils pensent les connaître mais ne les connaissent pas vraiment : ils connaissent parfaitement l'attachement aux plaisirs sensoriels mais pas l'attachement aux croyances, l'attachement aux comportements et aux rites ni la saisie-affirmation d'un moi permanent. Pourquoi cela ? Parce que ces honorables ascètes et brahmanes ne connaissent pas ces trois-là avec sagacité et dans leur véracité. Ils disent donc connaître pleinement tous les attachements, pensent les connaître mais ne les connaissent pas tous, ils connaissent bien l'attachement aux plaisirs sensoriels mais pas les trois autres.

Il y a, moines, d'autres ascètes et brahmanes qui disent connaître pleinement tous les attachements, ils pensent les connaître mais ne les connaissent pas bien : ils connaissent parfaitement l'attachement aux plaisirs sensoriels et l'attachement aux croyances mais pas l'attachement aux comportements et aux rites ni la saisie-affirmation d'un moi permanent. Pourquoi cela ? Parce qu'ils ne connaissent pas ces deux derniers avec sagacité et dans leur véracité. Ils disent donc connaître pleinement tous les attachements, pensent les connaître mais ne les connaissent pas tous, ils connaissent bien les deux premiers mais pas les deux autres.

¹³⁵ On voit maintenant les causes des souillures énoncées précédemment. Croyance à l'existence est synonyme de croyance à l'éternité de la personne, et croyance à la disparition de croyance à sa destruction.

¹³⁶ Il n'y a pas d'achèvement pour eux, de dénouement, ils restent dans le mouvement continu, le tourbillon de la vie, *samsāra*. On voit ici la différence entre les disciples du Bouddha et ces ascètes ou brahmanes.

¹³⁷ Explications en Visud XVII 240

« Il y a aussi, moines, des ascètes et des brahmanes qui disent connaître pleinement tous les attachements, ils pensent les connaître mais ne les connaissent pas bien : ils connaissent parfaitement l'attachement aux plaisirs sensoriels, l'attachement aux croyances ainsi que l'attachement aux comportements et aux rites mais pas la saisie-affirmation d'un moi permanent. Pourquoi cela ? Parce qu'ils ne connaissent pas ce dernier avec sagacité et dans sa véracité. Ils disent donc connaître pleinement tous les attachements, pensent les connaître mais ne les connaissent pas tous, ils connaissent bien les trois premiers mais pas le dernier ¹³⁸.

« Dans un tel *dhamma-vinaya*, moines, on ne peut proclamer que la confiance dans le maître soit juste ¹³⁹, on ne peut proclamer que la confiance dans le dhamma soit juste, on ne peut proclamer que la perfection dans les disciplines soit juste, on ne peut proclamer que l'amour et l'affection envers les confrères, laïcs ou renonçants, soit juste. Pourquoi ? Parce qu'il en va ainsi quand le *dhamma-vinaya* est mal énoncé, mal compris, sans issue, qu'il ne mène pas à l'Apaisement (*upasama*) et n'est pas proclamé par un parfait Bouddha.

En revanche, moines, le Tathâgata accompli et parfait Bouddha dit connaître pleinement tous les attachements, il estime les connaître et les connaît effectivement tous : il connaît pleinement l'attachement aux plaisirs sensoriels, il connaît pleinement l'attachement aux

¹³⁸ Le commentaire ajoute qu'ils ne peuvent échapper au tourbillon de la vie et propose l'image suivante :

La terre hèle un lapin :

- Gentil lapin !
- Qui m'appelle, demande le lapin.
- Comment ! Tu gambades sur moi, tu urines sur moi et tu défèques sur moi, mais tu ne me reconnais pas ?
- Toi, tu me connais trop bien, répond le lapin. Pourtant, je ne t'effleure que du bout des pattes quand je cours, mon urine et ma fiente ne pèsent rien quand elles tombent sur toi, à l'inverse des éléphants qui te piétinent lourdement et dont les déjections pèsent autant qu'un panier plein. Je vais me libérer de toi !
- Et le lapin galope, galope, pour s'éloigner. Mais la terre lui dit :
- Comme tu es parti loin ! Mais n'est-ce pas encore sur moi que tu galopes ?
- Exaspéré, le lapin reprend sa course sans mot dire. Cependant, même s'il galopait mille ans, il ne pourrait échapper à la terre.

¹³⁹ Un tel maître n'est pas plus digne de confiance qu'un chacal borgne.

On sait que les chacals borgnes amassent des pièces d'or et les cachent. Or il arriva que l'un d'eux entra une nuit dans la ville, mangea de la mistelle et, le ventre trop plein, s'endormit lourdement dans un bosquet d'arbres. Il ne se réveilla qu'au lever du soleil, trop tard pour sortir tranquillement de la ville – les chacals borgnes ont tellement d'ennemis ! – il dut recourir à la ruse. Voyant passer un brahmane, le chacal l'appela :

- Seigneur brahmane !
- Qui me hèle, demanda le brahmane.
- C'est moi, maître. Viens par ici !
- Que me veux-tu ?
- Si tu me fais sortir, je te donnerai deux cents pièces d'or.
- Je vais te les faire sortir, dit le brahmane. Et il saisit le chacal par les pattes et le secoua.
- Ne sois pas idiot, brahmane, je ne porte pas sur moi de pièces que tu puisses faire tomber, l'or est bien caché. Noue plutôt ta cape pour en former une poche, je m'y blottirai et tu me porteras ainsi sur ton épaule.
- Le brahmane obéit et marcha jusqu'à la porte sud avec le chacal caché dans sa cape. Là, il demanda au chacal :

- Puis-je te déposer ici ?
- Où sommes-nous ?
- A la grande porte.
- Ne sois pas sot, brahmane, où as-tu vu que l'on cachait des pièces d'or sous la porte ? Porte-moi plus loin.

Le brahmane reprit sa marche. Il avançait en demandant de temps à autre s'il pouvait enfin poser le chacal, mais celui-ci avait encore des craintes et demandait au brahmane de l'emporter plus loin. Ils arrivèrent enfin en lieu sûr. Le chacal déclara :

– J'ai promis de te donner deux cents pièces d'or mais j'en possède beaucoup plus. Reste ici et regarde le soleil, le temps que j'apporte les pièces.

Il s'éloigna un peu, puis revint vers le brahmane pour préciser :

– Ne me regarde pas, seigneur brahmane, regarde seulement le soleil.

Le chacal entra alors dans le bois et s'en alla tranquillement pendant que le brahmane restait sur place à regarder le soleil. La sueur lui coulait du front et des aisselles mais il attendait patiemment les pièces d'or promises.

croyances, il connaît pleinement l'attachement aux comportements et aux rites, il connaît pleinement la saisie-affirmation d'un moi permanent.

On peut affirmer, moines, que dans ce *dhamma-vinaya* la confiance dans le Maître est juste, on peut affirmer que la confiance dans le dhamma est juste, on peut affirmer que la perfection dans les disciplines est juste, on peut affirmer que l'amour et l'affection envers les confrères, laïcs et renonçants, est juste. Pourquoi ? Parce qu'il en va ainsi quand le *dhamma-vinaya* est bien énoncé, bien compris, débouche (sur le but), mène à l'apaisement et est proclamé par un parfait Bouddha.

« Quelle est donc la base de ces quatre attachements, moines, quelle en est la source, quelle en est l'origine, quelle en est la genèse ? C'est la soif (*taṇhā*) qui en est la base, la source, l'origine, la genèse ¹⁴⁰.

Et quelle est la base de la soif, moines, quelle en est la source, quelle en est l'origine, quelle en est la genèse ? C'est le ressenti qui en est la base, la source, l'origine, la genèse.

Et quelle est la base du ressenti, moines, quelle en est la source, quelle en est l'origine, quelle en est la genèse ? C'est le contact (entre les sens et les objets des sens) qui en est la base, la source, l'origine, la genèse.

Et quelle est la base du contact, moines, quelle en est la source, quelle en est l'origine, quelle en est la genèse ? C'est le psychique-et-physique qui en est la base, la source, l'origine, la genèse.

Et quelle est la base du psychique-et-physique, moines, quelle en est la source, quelle en est l'origine, quelle en est la genèse ? C'est l'état de conscience qui en est la base, la source, l'origine, la genèse.

Et quelle est la base de l'état de conscience, moines, quelle en est la source, quelle en est l'origine, quelle en est la genèse ? C'est l'activité intentionnelle qui en est la base, la source, l'origine, la genèse.

Et quelle est la base de l'activité intentionnelle, moines, quelle en est la source, quelle en est l'origine, quelle en est la genèse ? C'est l'aveuglement qui en est la base, la source, l'origine, la genèse.

Quand l'aveuglement (*avijjā*) est éliminé, moines, et que la sagesse (*vijjā*) paraît, cet abandon de l'aveuglement et cette apparition de la sagesse fait que le moine ne s'attache plus aux plaisirs sensoriels, ne s'attache plus aux croyances, ne s'attache plus aux comportements et aux rites, ne s'attache plus à la saisie-affirmation d'un moi permanent. Comme il n'est plus attaché, il n'est plus tourmenté par rien. Comme il n'est plus tourmenté, il atteint par lui-même le complet Dénouement, il reconnaît avec sagacité que la naissance est détruite, la vie sainte achevée, fait ce qui était à faire et rien de plus ici-bas. »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du Seigneur.

¹⁴⁰ On reconnaît ici la coproduction-conditionnée, *paṭiccasamuppāda*, en sens inverse : *Visuddhimagga* XVII 32.

Le grand récit du rugissement du lion

(Mahāsīhanādasutta n° 12)

Le noble Sunakkhatta, un nouveau venu dans la communauté monastique, avait prié le Seigneur de lui apprendre comment acquérir l'œil divin. Reconnaisant qu'il avait les qualités requises, le Bouddha le lui avait enseigné. Sunakkhatta avait alors vu les jeunes dieux jouir des plaisirs divins, et il avait souhaité entendre aussi les sons divins. Il avait donc demandé au Seigneur de lui révéler la pratique de l'oreille divine, mais le Bouddha avait considéré que Sunakkhatta n'avait pas les qualités nécessaires et il avait refusé. Dépit, Sunakkhatta s'était imaginé que le refus du Seigneur était dû à la jalousie, au simple refus de partager ou peut-être à la crainte que Sunakkhatta, qui était lui aussi de famille royale, l'égale ou le surpasse. Sunakkhatta avait alors abandonné la communauté monastique, il était retourné à l'état laïque et s'employait à nuire au Seigneur. Comme il ne pouvait nier les qualités humaines de ce dernier, il s'en prenait à ses qualités suprahumaines.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Vésâlî, dans un bois situé à l'ouest de la ville.

À cette époque, Sunakkhatta, un fils des Licchavis, qui était sorti peu avant de ce *dhamma-vinaya* ¹⁴¹, déclara en pleine assemblée de Vésâlî :

– L'ascète Gotama n'a pas les qualités suprahumaines qui permettent d'atteindre la pureté et l'excellente connaissance-et-vision. L'ascète Gotama enseigne un dhamma entaché de conjectures, conforme à l'investigation philosophique, fruit de son imagination. Et son dhamma mène à la juste destruction du désagrément des conjectures (takka), ce pourquoi il est enseigné ¹⁴².

* * *

Le vénérable Sâriputta se vêtit de bon matin, prit son bol et sa cape, et entra dans Vésâlî pour mendier. Il apprit ce que Sunakkhatta avait déclaré en pleine assemblée de Vésâlî. Il parcourut Vésâlî en mendiant, mangea son repas, revint de sa tournée d'aumônes et alla trouver le Seigneur. Il le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, le vénérable Sâriputta informa le Seigneur de ce que Sunakkhatta, le fils des Licchavis, qui était sorti peu avant de ce *dhamma-vinaya*, avait déclaré en pleine assemblée de Vésâlî. Le Seigneur lui dit :

– Ce sot de Sunakkhatta est furieux, Sâriputta, il a proféré ces paroles par colère. Mais en voulant discréditer le Tathâgata, ce sot de Sunakkhatta en fait l'éloge. Car c'est faire l'éloge du Tathâgata que de dire : “Son dhamma mène à la juste destruction du désagrément des conjectures, ce pourquoi il est enseigné”.

¹⁴¹ La méthode, *dhamma*, pour atteindre les chemins immaculés, et l'éducation, *vinaya*, à la discipline.

¹⁴² Sunakkhatta ne dévoilait pas le fond de sa pensée : sa conviction que le dhamma du Seigneur ne menait à rien. Mais il craignait les reproches de la foule s'il livrait sa pensée et il s'en tenait à une affirmation prudente.

« Cependant, Sâriputta, ce sot de Sunakkhatta ne décèlera pas chez moi les qualités suivantes : le Seigneur est accompli, parfait Bouddha, doué de science et de bonne conduite, bien-allé, connaisseur du monde, suprême, cocher des mâles à dresser, maître des dieux et des hommes, Bouddha et Seigneur (Visud VII 2).

De plus, Sâriputta, ce sot de Sunakkhatta ne décèlera pas chez moi la qualité suivante : le Seigneur maîtrise les réussites multiformes, lesquelles présentent des aspects variés : étant un il devient multiple, étant multiple il redevient un, il rend visible, il rend invisible, il traverse un mur, une enceinte ou une montagne sans être freiné, comme si c'était de l'espace, il émerge de la terre et y plonge comme si c'était de l'eau, il marche sur l'eau sans qu'elle s'ouvre comme si c'était de la terre, il va jambes croisées dans l'espace comme un oiseau ailé, il touche et frotte de la main la lune et le soleil qui sont tellement merveilleux, tellement prodigieux, et il exerce physiquement son pouvoir jusqu'au monde de Brahma (Visud XII 2).

En outre, Sâriputta, ce sot de Sunakkhatta ne décèlera pas chez moi la capacité suivante : avec l'élément auditif divin purifié et plus qu'humain, le Seigneur entend les deux types de sons, divins et humains, lointains et proches (Visud XIII 1).

De plus, Sâriputta, ce sot de Sunakkhatta ne décèlera pas chez moi la capacité suivante : le Seigneur sonde et connaît avec son esprit l'état d'être des autres personnes, des autres individus : il connaît un état d'être avec attachement comme état d'être avec attachement, un état d'être sans attachement... avec aversion... sans aversion... avec confusion... sans confusion... étrié... dispersé... magnifié... non magnifié... dépassable... indéchiffrable... intensément concentré... non concentré... délivré... un état d'être non délivré comme état d'être non délivré (Visud XIII 8).

« Il y a, Sâriputta, chez le Tathâgata les dix forces (bala) du Tathâgata grâce auxquelles il est conscient d'avoir la stabilité intrépide d'un grand taureau (lequel, campé sur ses quatre pattes ne craint aucun ennemi), pousse un rugissement de lion au milieu des assemblées et lance la roue sainte ¹⁴³. Quelles sont ces dix forces ?

Ici, Sâriputta, le Tathâgata connaît avec sagacité et véracité une cause (thâṇa) comme une cause et une non-cause comme une non-cause. Cette connaissance sagace et juste constitue pour le Tathâgata une force du Tathâgata. Grâce à cette force, le Tathâgata est conscient d'avoir l'intrépidité d'un grand taureau, pousse un rugissement de lion au milieu des assemblées et lance la roue sainte.

En outre, le Tathâgata connaît avec sagacité et véracité les effets (vipâka) des actions (kamma) entreprises dans le passé, dans le futur et dans le présent, vues comme des conditions et des causes. Cette connaissance... est une force du Tathâgata. Grâce à cette force... il lance la roue sainte.

De plus, le Tathâgata sait avec sagacité et véracité où mène chaque cheminement (paṭipada). Cette connaissance... est une force du Tathâgata. Grâce à cette force... il lance la roue sainte.

En outre, le Tathâgata connaît avec sagacité et véracité le monde des éléments multiples et variés ¹⁴⁴. Cette connaissance... est une force du Tathâgata. Grâce à cette force... il lance la roue sainte.

¹⁴³ La roue sainte, brahmacakka, est synonyme de roue du dhamma, dhammacakka. Elle comporte deux aspects, la connaissance qui procède de la sagacité et produit le Fruit pour soi-même, et l'enseignement qui découle de la compassion et guide autrui jusqu'au Fruit, phala.

¹⁴⁴ Les 18 éléments, dhātu, décrits dans le chapitre XV du Visuddhimagga, et les 3 sphères, sensorielle, physique pure et non physique.

« De plus, Sâriputta, le Tathâgata connaît avec sagacité et véracité la variété des résolutions (adhimutti) que prennent les êtres. Cette connaissance... est une force du Tathâgata. Grâce à cette force... il lance la roue sainte.

En outre, le Tathâgata sait avec sagacité et véracité si les capacités (indriya) des autres personnes, des autres individus, sont supérieures ou inférieures. Cette connaissance... est une force du Tathâgata. Grâce à cette force... il lance la roue sainte.

De plus, le Tathâgata connaît avec sagacité et véracité comment se souillent, comment se purifient les jhânas, délivrances, concentrations et absorptions contemplatives, et comment on en émerge. Cette connaissance... est une force du Tathâgata. Grâce à cette force... il lance la roue sainte.

En outre, le Tathâgata se remémore des habitats antérieurs variés, à savoir une naissance, deux naissances, trois, quatre, cinq, dix, vingt, trente, quarante, cinquante, cent, mille, cent mille naissances, plusieurs ères de destruction, plusieurs ères d'édification, plusieurs ères de destruction et d'édification : "J'eus là tel nom, telle lignée, telle couleur, telle nourriture, je connus tel bonheur et tel malheur, j'eus telle durée de vie. Quand je décédai, je naquis à un endroit où j'eus tel nom, telle lignée, telle couleur, telle nourriture, où je connus tel bonheur et tel malheur, et où j'eus telle durée de vie. Quand je décédai, je naquis ici". Ainsi se remémore-t-il des habitats antérieurs variés avec leurs aspects et leurs désignations (Visud XIII 12). Cette connaissance... est une force du Tathâgata. Grâce à cette force... il lance la roue sainte.

De plus, le Tathâgata voit, avec l'œil divin purifié et plus qu'humain, les êtres mourant et renaissant, inférieurs ou supérieurs, beaux ou laids, fortunés ou infortunés. Il reconnaît que le parcours des êtres dépend de leurs actions (kamma) : "Les êtres qui se conduisent mal physiquement, verbalement et mentalement, qui critiquent les Purs, qui ont des croyances erronées et qui agissent sous l'effet de croyances erronées, accèdent, lors de la brisure du corps ou après la mort, à une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer. Les êtres qui se conduisent bien physiquement, verbalement et mentalement, qui ne critiquent pas les Purs, qui ont des croyances justes et qui agissent sous l'effet de croyances justes, accèdent, lors de la brisure du corps ou après la mort, à une bonne destinée, un monde céleste." C'est ainsi qu'avec l'œil divin... il reconnaît que le parcours des êtres dépend de leurs actions (Visud XIII 71). Cette connaissance... est une force du Tathâgata. Grâce à cette force... il lance la roue sainte.

En outre, par l'élimination des contaminations, le Tathâgata connaît directement, par lui-même, dans la réalité présente, la délivrance spirituelle et la délivrance par la sagacité, incontaminées, il en est témoin, il y accède et y demeure. Cette connaissance sagace et juste constitue pour le Tathâgata une force du Tathâgata. Grâce à cette force, le Tathâgata est conscient d'avoir l'intrépidité d'un grand taureau, pousse un rugissement de lion au milieu des assemblées et lance la roue sainte.

Telles sont pour le Tathâgata, les dix forces grâce auxquelles il est conscient d'avoir la stabilité intrépide d'un grand taureau, pousse un rugissement de lion au milieu des assemblées et lance la roue sainte.

Celui qui me dirait, à moi qui sais et qui vois tout cela : "L'ascète Gotama n'a pas les qualités suprahumaines qui permettent d'atteindre la pureté et l'excellente connaissance-et-vision, l'ascète Gotama enseigne un dhamma entaché de conjectures, conforme à l'investigation philosophique, fruit de son imagination, et son dhamma mène à la juste destruction du désagrément des conjectures, ce pourquoi il est enseigné", qui ne reviendrait pas sur ses paroles, ne renoncerait pas à cette attitude et n'abandonnerait pas cette croyance, celui-là serait emporté et jeté en enfer.

« Aussi sûrement, Sâriputta, qu'un moine parfaitement discipliné, parfaitement concentré et parfaitement sagace peut accéder à la connaissance ultime dans la réalité présente, aussi sûrement celui qui ne reviendrait pas sur ses paroles, ne renoncerait pas à cette attitude et n'abandonnerait pas cette croyance serait emporté et jeté en enfer, je l'affirme.

« Il y a, Sâriputta, quatre assurances (vassāraja) du Tathâgata grâce auxquelles il est conscient d'avoir la stabilité intrépide d'un grand taureau, pousse un rugissement de lion au milieu des assemblées et lance la roue sainte. Quelles sont ces quatre assurances ?

Je sais quelles réalités (dhamma) caractérisent un parfait Bouddha et je n'aperçois aucun signe pouvant laisser penser qu'un ascète, un brahmane, un dieu, un Mâra, un Brahmâ ou qui que ce soit dans le monde puisse me rétorquer à juste titre que ces réalités ne sont pas celles qui font un Bouddha. Comme je n'aperçois pas un tel signe, je reste en sécurité, sans crainte et plein d'assurance ¹⁴⁵.

Je sais comment éliminer les contaminations et je n'aperçois aucun signe pouvant laisser penser qu'un ascète... puisse me rétorquer à juste titre que ces contaminations ne sont pas éliminées. Comme je n'aperçois pas un tel signe, je reste... plein d'assurance.

Je n'aperçois aucun signe pouvant laisser penser qu'un ascète... puisse me rétorquer à juste titre que s'adonner aux réalités-obstacles (relations sexuelles) ne suffit pas à faire obstacle. Comme je n'aperçois pas un tel signe, je reste... plein d'assurance.

Et je n'aperçois aucun signe pouvant laisser penser qu'un ascète, un brahmane, un dieu, un Mâra, un Brahmâ ou qui que ce soit dans le monde puisse me rétorquer à juste titre que la méthode (dhamma) que j'enseigne ne mène pas à la juste destruction du désagrément des conjectures, ce pourquoi il est enseigné. Comme je n'aperçois pas un tel signe, je reste en sécurité, sans crainte et plein d'assurance.

Telles sont, Sâriputta, les quatre assurances du Tathâgata grâce auxquelles il est conscient d'avoir la stabilité intrépide d'un grand taureau, pousse un rugissement de lion au milieu des assemblées et lance la roue sainte.

Celui qui me dirait, à moi qui sais et qui vois tout cela... et qui ne reviendrait pas sur ses paroles... celui-là serait emporté et jeté en enfer, je l'affirme.

« Il y a, Sâriputta, huit sortes d'assemblées. Lesquelles ? Il y a les assemblées des nobles, les assemblées des brahmanes, les assemblées des maîtres de maison, les assemblées des ascètes, les assemblées des quatre Grands Rois, les assemblées des dieux Trente-trois, les assemblées des Mâras et les assemblées des Brahmas. Voilà quels sont les huit types d'assemblées. Muni des quatre assurances le Tathâgata se rend à ces huit assemblées et y prend part.

J'ai bien connu des centaines d'assemblées de nobles... des centaines d'assemblées de brahmanes... de maîtres de maison... d'ascètes... des quatre Grands Rois... des dieux Trente-trois... des Mâras... et des centaines d'assemblées des Brahmas pour m'y être rendu, m'y être assis, y avoir parlé et y avoir animé les débats. Et je n'aperçois aucun signe pouvant laisser penser qu'une crainte ou un manque d'assurance puisse se faire jour en moi. Comme je n'aperçois pas un tel signe, je reste en sécurité, sans crainte et plein d'assurance. Et celui qui me dirait... celui-là serait emporté et jeté en enfer, je l'affirme.

¹⁴⁵ Quand le Seigneur observe qu'il est bien un Bouddha, il est satisfait, et la connaissance associée à cette satisfaction représente l'assurance dont il est question.

« Il y a, Sâriputta, quatre naissances, la naissance dans l'œuf, la naissance dans le sein, la naissance dans la pourriture et la naissance par apparition. En quoi consiste la naissance dans l'œuf ? On parle de naissance dans l'œuf quand les êtres naissent en brisant la coquille d'un œuf. En quoi consiste la naissance dans le sein ? On parle de naissance dans le sein quand les êtres naissent en déchirant l'amnios. En quoi consiste la naissance dans la pourriture ? On parle de naissance dans la pourriture quand les êtres naissent dans un cadavre pourrissant, dans du grain en putréfaction ou dans une mare boueuse. En quoi consiste la naissance par apparition ? On parle de naissance par apparition chez les dieux, chez les êtres de l'enfer, chez certaines sortes d'hommes et certains êtres déchus ¹⁴⁶. Telles sont les quatre naissances. Et celui qui me dirait... celui-là serait emporté et jeté en enfer, je l'affirme.

« Il y a, Sâriputta, cinq destinées. Lesquelles ? Il y a l'enfer, le monde animal, le monde des trépassés, la condition humaine et le monde divin.

Je connais avec sagacité l'enfer, l'arrivée en enfer et le chemin qui mène à l'enfer. Et comment, lors de la brisure du corps ou après la mort, celui qui a suivi ce chemin tombe dans une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer, je le sais avec sagacité.

Je connais avec sagacité le monde animal, l'arrivée dans le monde animal et le chemin qui mène au monde animal. Et comment, lors de la brisure du corps ou après la mort, celui qui a suivi ce chemin renaît dans le monde animal, je le sais avec sagacité.

Je connais avec sagacité le monde des trépassés, l'arrivée dans le monde des trépassés et le chemin qui mène au monde des trépassés. Et comment, lors de la brisure du corps ou après la mort, celui qui a suivi ce chemin se retrouve dans le monde des trépassés, je le sais avec sagacité.

Je connais avec sagacité la condition humaine, l'arrivée dans la condition humaine et le chemin qui mène à la condition humaine. Et comment, lors de la brisure du corps ou après la mort, celui qui a suivi ce chemin se retrouve dans la condition humaine, je le sais avec sagacité.

Je connais avec sagacité le monde divin, l'arrivée dans le monde divin et le chemin qui mène au monde divin. Et comment, lors de la brisure du corps ou après la mort, celui qui a suivi ce chemin se retrouve dans une bonne destinée, un monde céleste, je le sais avec sagacité.

Je connais avec sagacité le Dénouement, l'arrivée dans le Dénouement et le chemin qui mène au Dénouement. Et comment, par l'élimination des contaminations, celui qui a suivi ce chemin connaît directement, par lui-même, dans la réalité présente, la délivrance spirituelle ou la délivrance par la sagacité, incontaminées. Comment il y accède et y demeure, je le sais avec sagacité.

« Voici par exemple, Sâriputta, un individu que je connais avec sagacité en sondant son état d'être avec mon esprit : "Le comportement de cet individu et le chemin qu'il emprunte, sur lequel il chemine, sont tels qu'à la brisure du corps ou après la mort, il tombera dans une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer". Et avec l'œil divin purifié et plus qu'humain, je vois plus tard, lors de la brisure du corps ou après la mort, cet individu tomber dans une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer, et je le vois n'y éprouver que des ressentis intensément désagréables.

¹⁴⁶ Les dieux à partir des 4 Grands Rois. Mais les dieux de la terre relèvent des 4 naissances. "Certaines sortes d'hommes" : alors que la plupart des hommes naissent dans le sein, quelques-uns naissent dans l'œuf ou dans la pourriture. Les êtres déchus représentent ici les trépassés assoiffés, mais on connaît d'autres êtres déchus qui naissent de 4 manières : esprits, quadrupèdes, oiseaux, reptiles, etc.

« Imagine, Sâriputta, un puits de braises plus haut qu'un homme. Vient un individu souffrant de la chaleur, accablé de chaleur, peinant, altéré, assoiffé, et le chemin qu'il suit le mène inexorablement vers ce puits de braises. Un homme pourvu d'une bonne vue peut dire en le voyant : “Le comportement de cet individu et le chemin qu'il emprunte, sur lequel il chemine, sont tels qu'il tombera forcément dans ce puits de braises”. Et cet homme verra plus tard l'individu tomber dans le puits de braises et n'y éprouver que des ressentis intensément désagréables.

De même, je connais cet individu avec sagacité... je vois plus tard... cet individu tomber... dans un enfer et je ne l'y vois éprouver que des ressentis intensément désagréables.

« Voici à présent un autre individu que je connais avec sagacité en sondant son état d'être avec mon esprit : “Le comportement de cet individu et le chemin qu'il emprunte, sur lequel il chemine, sont tels qu'à la brisure du corps ou après la mort, il renaîtra dans le monde animal”. Et avec l'œil divin purifié et plus qu'humain, je vois plus tard, lors de la brisure du corps ou après la mort, cet individu renaître dans le monde animal et y éprouver des ressentis désagréables aigus.

Imagine, Sâriputta, une fosse septique plus haute qu'un homme et pleine d'excréments. Vient un individu souffrant de la chaleur, accablé de chaleur, peinant, altéré, assoiffé, et le chemin qu'il suit le mène inexorablement vers la fosse septique. Un homme pourvu d'une bonne vue peut dire en le voyant : “Le comportement de cet individu et le chemin qu'il emprunte, sur lequel il chemine, sont tels qu'il tombera forcément dans cette fosse”. Et cet homme verra plus tard l'individu tomber dans la fosse septique et y éprouver des ressentis désagréables aigus.

De même, je connais cet individu avec sagacité... je vois plus tard... cet individu renaître dans le monde animal et y éprouver des ressentis désagréables aigus.

« Voici maintenant un individu que je connais avec sagacité... il se retrouvera dans le monde des trépassés... et je l'y vois éprouver des ressentis désagréables.

Imagine, Sâriputta, un arbre poussant sur un terrain escarpé, au feuillage clairsemé fournissant une ombre rare. Vient un individu souffrant de la chaleur, accablé de chaleur, peinant, altéré, assoiffé, et le chemin qu'il suit le mène inexorablement vers cet arbre. Un homme pourvu d'une bonne vue peut dire en le voyant : “Le comportement de cet individu et le chemin qu'il emprunte, sur lequel il chemine, sont tels qu'il arrivera forcément à cet arbre”. Et cet homme verra plus tard l'individu s'asseoir ou se coucher dans l'ombre rare de cet arbre et y éprouver des ressentis désagréables.

De même, je connais cet individu avec sagacité... et je le vois éprouver des ressentis désagréables.

« Et voici un individu que je connais avec sagacité... il naîtra parmi les hommes... et je l'y vois éprouver des ressentis agréables.

Imagine, Sâriputta, un arbre qui pousse sur un sol plat et dont le feuillage épais fournit une ombre épaisse. Vient un individu souffrant de la chaleur, accablé de chaleur, peinant, altéré, assoiffé, et le chemin qu'il suit le mène inexorablement vers cet arbre. Un homme pourvu d'une bonne vue peut dire en le voyant : “Le comportement de cet individu et le chemin qu'il emprunte, sur lequel il chemine, sont tels qu'il arrivera forcément à cet arbre”. Et cet homme verra plus tard l'individu s'asseoir ou se coucher dans l'ombre épaisse de cet arbre et y éprouver des ressentis agréables.

De même, Sâriputta, je connais cet individu avec sagacité... et je le vois éprouver des ressentis agréables.

« Voici encore un individu que je connais avec sagacité... il accédera à une bonne destinée, un monde céleste... et je le vois n'y éprouver que des ressentis très agréables.

Imagine, Sâriputta, un palais avec une chambre sur la terrasse, crépie à l'intérieur et à l'extérieur, sans courants d'air, la porte fermée par un épar, les volets fermés, équipée d'un divan matelassé de laine épaisse, recouvert d'une couverture de laine blanche, revêtu d'un tissu brodé de fleurs, orné d'une peau d'antilope doublée, surmonté d'un ciel de lit et muni de coussins aux deux extrémités. Vient un individu souffrant de la chaleur, accablé de chaleur, peinant, altéré, assoiffé, et le chemin qu'il suit le mène inexorablement vers ce palais. Un homme pourvu d'une bonne vue peut dire en le voyant : "Le comportement de cet individu et le chemin qu'il emprunte, sur lequel il chemine, sont tels qu'il arrivera forcément à ce palais". Et cet homme verra plus tard l'individu entrer dans le palais, monter dans la chambre de la terrasse, s'asseoir ou s'allonger sur le divan et n'y éprouver que des ressentis très agréables.

De même, je connais cet individu avec sagacité... et je le vois n'éprouver que des ressentis très agréables.

« Voici enfin un dernier individu que je connais avec sagacité en sondant son état d'être avec mon esprit : "Le comportement de cet individu et le chemin qu'il emprunte, sur lequel il chemine, sont tels qu'avec l'élimination des contaminations il connaîtra directement, par lui-même, dans la réalité présente, la délivrance spirituelle ou la délivrance par la sagacité, incontaminées, il y accédera et y demeurera". Et je vois plus tard qu'avec l'élimination des contaminations cet individu connaît directement, par lui-même, dans la réalité présente, la délivrance spirituelle ou la délivrance par la sagacité, incontaminées, il y accède et y demeure. Et je le vois n'éprouver que des ressentis très agréables.

Imagine, Sâriputta, un étang à l'eau transparente, plaisante, fraîche et claire, bordé de rives agréables, et un épais bosquet sur sa rive. Vient un individu souffrant de la chaleur, accablé de chaleur, peinant, altéré, assoiffé, et le chemin qu'il suit le mène inexorablement vers cet étang. Un homme pourvu d'une bonne vue peut dire en le voyant : "Le comportement de cet individu et le chemin qu'il emprunte, sur lequel il chemine, sont tels qu'il arrivera forcément à cet étang". Et cet homme verra plus tard l'individu entrer dans l'étang, se baigner, boire, relâcher toutes les tensions, les fatigues et l'agitation, sortir de l'eau pour s'asseoir ou s'allonger dans le bosquet et n'y éprouver que des ressentis très agréables.

De même, je connais cet individu avec sagacité... et je le vois n'éprouver que des ressentis très agréables.

Telles sont, les cinq destinées. Et celui qui me dirait... celui-là serait emporté et jeté en enfer, je l'affirme.

« J'ai mené, Sâriputta, la quadruple vie sainte : j'ai été ascétique, extrêmement ascétique ; j'ai été crasseux, crasseux à l'extrême ; j'ai cherché à protéger, à protéger au maximum ; j'ai été solitaire, totalement solitaire.

En ce qui concerne l'ascétisme, j'ai vécu nu, en me conduisant de façon choquante (je transgressais volontairement les usages), en léchant dans ma main la nourriture (posée là par les fidèles), en n'obéissant pas aux invitations "venez, seigneur" ou "attendez, seigneur" (lancées par les fidèles quand ils proposent à manger). Je ne mangeais pas la nourriture apportée en premier ni celle préparée à mon intention ni celle à laquelle on me conviait. Je n'acceptais pas la nourriture du bord du pot ni celle du bord de la marmite (pour éviter que le pot ou la marmite ne soient touchés, blessés par la cuillère), ni celle qui franchissait un seuil, une baguette ou un pilon, je ne l'acceptais pas quand deux personnes mangeaient ensemble (il se peut qu'une des deux se lève pour faire un don et cette situation peut créer une gêne), je ne l'acceptais pas d'une femme

enceinte, d'une femme allaitante ou d'une femme amoureuse (car cela peut nuire à l'embryon, au nourrisson ou au plaisir), ni de pourvoyeurs ¹⁴⁷, ni là où il y avait un chien (pour ne pas prendre sa part), ni là où pullulaient les mouches (pour ne pas les léser). Je ne mangeais pas de poisson ni de viande et je ne buvais pas de liqueurs, d'alcools ni de céréales fermentées.

« Je reçus la nourriture dans une seule maison, une seule cuillerée ¹⁴⁸ ; dans deux maisons, deux cuillerées... dans sept maisons, sept cuillerées. Je me nourris d'un seul petit don, de deux petits dons... de sept petits dons. Je mangeai tous les jours, tous les deux jours... tous les sept jours. Je finis même par m'appliquer à ne manger qu'une fois par quinzaine. Je mangeai des feuilles, je mangeai du millet sauvage, du riz sauvage, des rognures de cuir, des plantes aquatiques, de cette poudre rouge que l'on trouve sur le riz, de la partie du riz qui est brûlée (au fond de la marmite et que l'on jette), des herbes ou des bouses de vaches. Je me nourris de racines et de fruits sauvages, je mangeai des fruits tombés.

Je me vêtis de chanvre, je me vêtis de chanvre mélangé, je me vêtis d'un linceul, de rebuts, d'écorces, d'une peau d'antilope, d'une demi-peau d'antilope, d'herbes tressées, d'écorces tressées, de plaquettes de bois assemblées, d'une couverture en cheveux humains, d'une couverture en crins de cheval ou de plumes de chouette.

Je me fis arracher les cheveux et les poils de barbe, et je m'en tins à cette règle. Je restai debout en refusant tout siège. Je m'accroupis et fis l'effort de rester accroupi (en me déplaçant par bonds, sans me relever, si je voulais bouger). J'eus une couche d'épines et je m'allongeai sur cette couche d'épines ¹⁴⁹. Je m'en tins à la règle de descendre rituellement dans l'eau trois fois dans la journée. Voilà comment je me consacrai aux multiples règles d'un ascétisme rigoureux du corps, et même d'un ascétisme extrême. Tel fut mon ascétisme.

« En ce qui concerne la crasse, Sâriputta, une croute de poussière et de saleté de plus d'un an s'accumula sur mon corps, semblable à la croute qui se forme sur une souche de *tinduka* vieille de plus d'un an. Et je ne pensais pas devoir frotter de la main cette poussière et cette saleté, ou que d'autres devraient gratter de leurs mains cette croute qui me couvrait. Cela, Sâriputta, je ne le pensais pas. Voilà comment je fus crasseux.

« En ce qui concerne la protection, Sâriputta, j'avais attentivement, je revenais attentivement et je restais toujours compatissant, même en présence d'une simple goutte d'eau : "Je ne prendrai pas le risque de tuer les petits êtres vivants qui se perdent dans les endroits les plus inattendus". Voilà comment je cherchais à protéger.

« En ce qui concerne la solitude, Sâriputta, je m'enfonçai dans une région isolée et j'y demeurai. Quand j'apercevais un vacher, un berger, un porteur d'herbes, un porteur de bois ou un cueilleur de racines, je m'enfuyais de bosquet en bosquet, de fourré en fourré, de vallon en vallon et de colline en colline. A quelle fin ? Pour qu'ils ne me rencontrent pas et que je ne les rencontre pas. Je faisais comme les animaux de la forêt quand ils aperçoivent des hommes, ils s'enfuient de bosquet en bosquet, de fourré en fourré, de vallon en vallon et de colline en colline. Voilà comment je restais solitaire.

¹⁴⁷ En période de disette, quand la nourriture était rare, les disciples de certains ascètes nus faisaient venir des grains d'ailleurs, exprès pour leur maître. Un authentique ascète nu devait refuser ce genre de possibilité.

¹⁴⁸ Ayant reçu l'aumône dans une maison, il n'en cherchait pas d'autre et se nourrissait d'une seule cuillerée.

¹⁴⁹ L'ascète posait des clous de fer ou des épines naturelles sur le sol, il les couvrait d'une peau sur laquelle il se tenait debout, assis, couché, ou sur laquelle il marchait.

« Je m'approchai à quatre pattes d'un enclos à vaches quand les vaches en étaient sorties et que les vachers s'étaient éloignés, et je mangeais les bouses des jeunes veaux nourris au pis. Mais aussi longtemps que ma propre urine et mes propres fèces ne s'étaient pas épuisées, je m'en étais nourri ¹⁵⁰. Voilà comment je me nourris d'aliments horribles.

Je m'enfonçai dans une épouvantable forêt et j'y séjournai. Si forte était l'horreur de cette forêt que la plupart des gens qui y entraient sans s'être défaits de tout attachement avaient les cheveux qui se dressaient sur la tête. Quand les nuits étaient froides, hivernales, pendant les huit (les 4 dernières nuits du mois de māgha et les 4 premières du mois de phagguṇa, qui étaient considérées comme les nuits les plus froides de l'hiver), neigeuses, je restais la nuit à l'air libre et le jour dans la forêt (la nuit, des perles de glace se formaient sur les pores de sa peau, son corps se couvrait d'un blanc manteau. Au matin, le soleil faisait fondre la glace, le bien-être revenait, mais l'ascète rentrait alors dans le bois). Et dans le dernier mois (le plus chaud) de la saison chaude, je restais le jour à l'air libre et la nuit dans la forêt. Et ceci m'inspira ce merveilleux quatrain que nul n'avait entendu auparavant :

Il est brûlé, gelé
Et toujours solitaire dans l'horrible forêt
Il est nu sans jamais s'asseoir auprès d'un feu
Ce sage silencieux persévère dans sa quête.

« Je me couchai dans un charnier sur des os à demi consumés. Un groupe de vachers s'approcha de moi. Ils me crachèrent dessus, me comprirent, me couvrirent de poussière et m'introduisirent des bâtonnets dans les oreilles ¹⁵¹. Mais je ne reconnais pas avoir nourri une seule mauvaise pensée à leur égard. Voilà ce que je fis pour rester longanime (upekhā).

« Il y a, Sâriputta, des ascètes et des brahmanes qui affirment et qui croient que l'on se purifie par la nourriture. Certains d'entre eux disent : "Nous subsistons de jujube", ils mangent du jujube, ils mangent de la pâte de jujube, ils boivent du jus de jujube, ils consomment plusieurs sortes de plats de jujube. Je connais bien cela car je me suis nourri d'un seul jujube. Tu pourrais te demander, Sâriputta, s'il n'y avait pas à cette époque des jujubes plus grands que ceux d'aujourd'hui, mais il ne faut pas voir les choses ainsi, ces jujubes n'étaient pas plus grands.

Alors que je me nourrissais d'un seul jujube, mon corps s'amaigrit à l'extrême. Mes membres devinrent noueux comme des sarments d'*âsītika* ou de *kāla* à cause du manque de nourriture. Mon fondement s'excava comme le sabot d'un chameau, à cause du manque de nourriture. Ma colonne vertébrale présenta une alternance de creux et de bosses telle une rangée de boules, à cause du manque de nourriture. Mes côtes saillirent irrégulièrement comme les chevrons d'une vieille hutte, à cause du manque de nourriture. Mes prunelles brillèrent au plus profond de mes orbites comme de l'eau scintillant au loin dans un puits profond, à cause du manque de nourriture. La peau de ma tête se rida et se parchemina comme une citrouille coupée trop jeune et desséchée par le vent, à cause du manque de nourriture.

¹⁵⁰ Les mortifications avaient causé son amaigrissement et l'appauvrissement de son sang, il cessa d'uriner et de déféquer. C'est alors qu'il eut recours aux bouses de veau qu'il allait manger en cachette. Les bouses des vieilles vaches sont acres et dénouées de valeur nutritive, au contraire de celles des jeunes veaux.

¹⁵¹ Les vachers voulaient savoir ce que l'ascète faisait dans cet endroit, mais celui-ci s'assit tête baissée sans répondre. Chacune des actions des vachers visait à le convaincre de parler, mais il supportait tout sans rien dire. Quand ils comprirent qu'il ne parlerait pas, ils le laissèrent.

« Quand je voulus palper la peau de mon ventre, je touchai aussi ma colonne vertébrale, et quand je voulus palper ma colonne vertébrale, je touchai aussi la peau de mon ventre, tant la peau de mon ventre était proche de ma colonne vertébrale à cause du manque de nourriture. Quand je voulus déféquer et uriner, je tombai face contre terre (les efforts produits pour uriner ou déféquer, d'ailleurs sans succès, lui causèrent de fortes douleurs et une sueur assez abondante pour qu'il tombe par terre) à cause du manque de nourriture. Et quand je me frottai les membres avec les mains pour soulager mon corps, les poils tombèrent du fait de ce frottement, car leurs racines avaient pourri à cause du manque de nourriture.

Parmi les ascètes et les brahmanes qui affirment et qui croient que l'on se purifie par la nourriture, d'autres disent : "Nous subsistons de pois", ils mangent des pois... Je connais bien cela car je me suis nourri d'un seul pois... Mon corps s'amaigrit à l'extrême... et quand je me frottai les membres... mes poils tombèrent... à cause du manque de nourriture.

Parmi les ascètes et les brahmanes qui affirment et qui croient que l'on se purifie par la nourriture, d'autres disent : "Nous subsistons de sésame", ils mangent des graines de sésame... Je connais bien cela car je me suis nourri d'une seule graine de sésame... Mon corps s'amaigrit à l'extrême... et quand je me frottai les membres... mes poils tombèrent... à cause du manque de nourriture.

Parmi les ascètes et les brahmanes qui affirment et qui croient que l'on se purifie par la nourriture, d'autres disent : "Nous subsistons de riz", ils mangent des grains de riz... Je connais bien cela car je me suis nourri d'un seul grain de riz... Mon corps s'amaigrit à l'extrême... et quand je me frottai les membres... mes poils tombèrent... à cause du manque de nourriture.

Mais ce comportement, ces pratiques et ces austérités ne me permirent pas d'atteindre, au-delà des réalités humaines, la pureté ni l'excellente connaissance-et-vision. Pourquoi ? Parce qu'on l'atteint seulement par la sagacité pure (ariyā paññā). Une fois la sagacité pure atteinte, la voie immaculée mène à la parfaite destruction du désagrément des conjectures.

« Il y a, Sâriputta, des ascètes et des brahmanes qui affirment et qui croient que l'on se purifie par l'errance (à travers les différentes sortes de vie). Or il n'est pas facile de trouver un domaine d'errance que je n'aie maintes fois traversé, hormis les divines Demeures Pures ¹⁵². Mais si j'étais passé par ces divines Demeures Pures, je ne serais jamais revenu en ce monde.

Il y a des ascètes et des brahmanes qui affirment et qui croient que l'on se purifie par la naissance apparitionnelle. Mais il n'est pas facile de trouver une forme de naissance apparitionnelle par laquelle je ne sois maintes fois passé, hormis les Demeures Pures. Mais si j'étais né dans ces divines Demeures Pures, je ne serais jamais revenu en ce monde.

Il y a des ascètes et des brahmanes qui affirment et qui croient que l'on se purifie en restant (dans les 5 ensembles, khandha). Mais il n'est pas facile de trouver un tel séjour où je n'ai maintes fois vécu, hormis les Demeures Pures. Mais si j'avais habité ces divines Demeures Pures, je ne serais jamais revenu en ce monde.

Il y a des ascètes et des brahmanes qui affirment et qui croient que l'on se purifie par le sacrifice rituel. Mais il n'est pas facile de trouver une forme de sacrifice rituel que je n'ai maintes fois pratiquée lorsque j'étais un roi noble et consacré ou un brahmane influent.

« Il y a des ascètes et des brahmanes qui affirment et qui croient que l'on se purifie par le rituel du feu. Mais il n'est pas facile de trouver une forme de ce rituel que je n'ai maintes fois pratiquée lorsque j'étais un roi noble et consacré ou un brahmane influent.

¹⁵² *Suddhāvāsa* : les états que le Sans-retour atteint après sa mort et dont il ne revient pas. Visud XXIII 56

« Il y a des ascètes et des brahmanes qui affirment et qui croient ceci : “Tant qu’il est jeune, qu’il possède les qualités de la jeunesse, qu’il a les cheveux bien noirs, qu’il est prospère, plein de jeunesse et dans son premier âge, l’homme honorable possède une grande intelligence et beaucoup de sagacité. Mais quand il est vieux, que maintes années l’ont mûri, que beaucoup de temps a passé, qu’il a atteint un grand âge – quatre-vingts, quatre-vingt-dix ou cents ans –, l’intelligence et la sagacité de cet homme honorable sont détruites.” Il ne faut pas voir les choses ainsi : je suis moi-même vieux à présent, maintes années m’ont mûri, beaucoup de temps a passé, j’ai atteint un grand âge, j’ai vécu quatre-vingt ans. Et il y a ici mes quatre disciples dont la vie a commencé il y a cent ans, qui ont vécu cent ans et qui sont doués d’une parfaite capacité de mémoriser, de retenir et de réciter parce qu’ils ont une parfaite intelligence et beaucoup de sagacité.

Un archer robuste, entraîné, chevronné et doué d’une main sûre peut aisément envoyer une flèche légère au-delà de l’ombre allongée d’un palmier. De même, si ces disciples qui sont doués d’une parfaite capacité de mémoriser, de retenir et de réciter parce qu’ils ont une parfaite sagacité et une parfaite intelligence me posaient une série de questions concernant les quatre vigilances, je leur répondrais et ils pourraient retenir au fur et à mesure mes réponses telles que je les leur délivrerais – sauf pendant le temps pour manger, boire, mâcher, savourer, uriner, déféquer et chasser le sommeil ou la fatigue – sans me poser les questions une seconde fois. Et l’exposé du dhamma délivré par le Tathâgata ne s’altérerait pas, l’explication des mots du dhamma délivré par le Tathâgata ne mollirait pas et les réponses du Tathâgata aux questions posées ne faiblirait pas, alors même que ces quatre disciples, dont la vie a commencé il y a cent ans et qui ont déjà vécu cent ans, mourraient seulement au bout de cent ans supplémentaires. Et même si vous deviez me porter sur un lit, l’intelligence pleine de sagacité du Tathâgata ne s’altérerait pas. Si l’on disait à juste titre qu’un être dépourvu de confusion est apparu dans le monde pour le bien de beaucoup, pour le bonheur de beaucoup, par pitié pour le monde, pour l’intérêt, le bien et le bonheur des dieux et des hommes, c’est de moi qu’on devrait le dire à juste titre. »

À ce moment le vénérable Nâgasamâla ¹⁵³ se tenait derrière le Seigneur et l’éventait. Il s’exclama :

– C’est merveilleux, Seigneur, c’est extraordinaire, Seigneur, à quel point mes cheveux se hérissaient (de ravissement) pendant que j’écoutais cet exposé du dhamma. Quel nom, Seigneur, porte cet exposé ?

– Retiens, Nâgasamâla, cet exposé du dhamma comme “L’exposé qui hérise les cheveux”. »

Ainsi parla le Seigneur.

Le vénérable Nâgasamâla fut satisfait et se réjouit des paroles du Seigneur.

¹⁵³ Ce vénérable fut l’un des 4 moines qui assistèrent le Seigneur pendant les vingt premières années de sa vie publique. Les trois autres s’appelaient Upavâna, Nâgita et Meghiya.

Le grand récit de la masse de malheur

(Mahādukkhakkhandhasutta n° 13)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sâvatthi, dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

Un groupe de moines qui s'étaient vêtus de bon matin et avaient pris leur bol et leur cape se dirigea vers Sâvatthi pour mendier. Mais ces moines se dirent : “Il est trop tôt pour mendier dans Sâvatthi, nous pourrions aller au parc où se trouvent les renonçants des autres écoles”. Et ils se rendirent à ce parc. En arrivant, ils échangèrent des paroles courtoises avec les renonçants et conclurent leur dialogue aimable et mémorable en s'asseyant convenablement. Quand les moines furent bien assis, les renonçants leur demandèrent :

– L'ascète Gotama, mes amis, enseigne la pleine connaissance (*pariññā*) des objets des sens (*kāma*), nous aussi nous enseignons la pleine connaissance des objets des sens ¹⁵⁴. L'ascète Gotama enseigne la pleine connaissance du physique (*rūpa*), nous aussi nous enseignons la pleine connaissance du physique. L'ascète Gotama enseigne la pleine connaissance des ressentis (*vedanā*), nous aussi nous enseignons la pleine connaissance des ressentis. Sur ces points, mes amis, quelle différence, quelle divergence, quelle discordance y a-t-il entre l'ascète Gotama et nous, entre son exposé de la réalité (*dhamma*) et le nôtre, entre ses instructions et les nôtres ?

Les moines ne se réjouirent pas des paroles des renonçants et ne les contestèrent pas. Ils se levèrent sans se réjouir ni contester et partirent avec l'intention d'apprendre le sens de ces paroles de la bouche du Seigneur.

Ces moines mendiaient dans Sâvatthi, puis ils revinrent après le repas et se rendirent auprès du Seigneur. Ils saluèrent le Seigneur en arrivant et s'assirent convenablement. Une fois bien assis, ils racontèrent toute l'histoire au Seigneur, lequel leur répondit :

– À des renonçants qui parlent ainsi, moines, il faut demander : “Quels sont les agréments des objets des sens ? Quels sont les inconvénients des objets des sens ? Comment échappe-t-on aux objets des sens ? Quels sont les agréments du physique ? Quels sont les inconvénients du physique ? Comment échappe-t-on au physique ? Quels sont les agréments des ressentis ? Quels sont les inconvénients des ressentis ? Comment échappe-t-on aux ressentis ?” Ainsi questionnés, ces renonçants seront incapables de répondre, ce qui les contrariera beaucoup. Pourquoi ne pourront-ils pas répondre ? Parce que cela ne fait pas partie de leurs compétences. Dans ce monde, moines, avec ses dieux, ses Mâras et ses Brahmas, dans cette humanité avec ses ascètes et ses brahmanes, ses rois divins et ses hommes, je ne vois personne qui puisse apporter une réponse satisfaisante à ces questions hormis le Tathâgata, l'un de ses disciples ou quelqu'un qui a entendu la réponse qu'ils en donnent.

¹⁵⁴ Pour ces renonçants, la pleine connaissance, *pariññā*, était synonyme de suppression ou de dépassement. D'un point de vue mondain, on dépasse les objets des sens par le premier jhâna, on dépasse le physique par les absorptions contemplatives non physiques, et on dépasse les ressentis par l'absorption dans l'inconscience. Mais ces renonçants n'atteignaient pas de tels états, ils se contentaient qu'en parler. Le Tathâgata, lui, montrait le dépassement des objets des sens par le chemin sans retour, et les deux autres dépassements par le chemin d'accomplissement.

« Quels sont donc, moines, les agréments des objets des sens ? Il y a cinq classes d'objets des sens. Lesquelles ? Il y a, perceptibles par l'œil, les apparences désirables, plaisantes, délicieuses, charmantes, tentantes, attachantes. Il y a, perceptibles par l'oreille, les sons... Il y a, perceptibles par le nez, les odeurs... Il y a, perceptibles par la langue, les saveurs... Il y a, perceptibles par le corps, les touchers désirables, plaisants, délicieux, charmants, tentants, attachants. Telles sont les cinq classes d'objets des sens. Le plaisir et la satisfaction qui leur sont associés constituent les agréments des objets des sens.

Et quels sont, moines, les inconvénients des objets des sens ? Voici un fils de bonne famille qui gagne sa vie grâce à son art : *moudras*, calculs, prévisions (estimation de la quantité de riz ou de fruits que peuvent produire un champ ou un verger), culture du sol, commerce, élevage, archerie, service du roi ou autre. Il affronte alors le froid, il affronte la chaleur, il est attaqué par les taons, les mouches, le vent, la fournaise ou les reptiles, il meurt de faim ou de soif. Tels sont les inconvénients des objets des sens. Cette masse de malheur est bien visible, elle a les objets des sens pour cause, les objets des sens pour base, les objets des sens pour raison, les objets des sens pour seul motif.

Si les richesses n'affluent pas quand ce fils de bonne famille s'active, s'applique et fait des efforts, il s'attriste, souffre, se plaint, se lamente en se frappant la poitrine et tombe dans l'égarement : “Mon activité est restée vaine et mes efforts sans effet !” Tels sont les inconvénients des objets des sens. Cette masse de malheur est bien visible, elle a les objets des sens pour cause...

Et si les richesses affluent, moines, quand il s'active, s'applique et fait des efforts, ce fils de bonne famille rencontre des difficultés et des soucis pour conserver ces biens : “Pourtant que les rois ne s'emparent pas de mes biens, pourtant que les voleurs ne les dérobent pas, que le feu ne les brûle pas, que l'eau ne les emporte pas et que des héritiers détestés ne les prennent pas !” Mais des rois s'emparent des biens qu'il veut conserver et préserver, des voleurs les dérobent, le feu les brûle, l'eau les emporte ou les héritiers détestés les prennent. Il s'attriste alors, souffre, se plaint, se lamente en se frappant la poitrine et tombe dans l'égarement : “Ce qui était à moi ne l'est plus !” Tels sont les inconvénients des objets des sens. Cette masse de malheur est bien visible, elle a les objets des sens pour cause...

De plus, moines, à cause des objets des sens, sur la base des objets des sens, en raison des objets des sens, pour le seul motif des objets des sens, les rois se querellent avec les rois, les nobles avec les nobles, les brahmanes avec les brahmanes, les maîtres de maison avec les maîtres de maison, la mère avec le fils, le fils avec la mère, le père avec le fils, le fils avec le père, le frère avec le frère, le frère avec la sœur, la sœur avec le frère, et le camarade avec le camarade. Ils se disputent, s'empoignent, se querellent, se battent à coups de poing, se jettent des mottes de terre, se frappent avec des bâtons ou des épées jusqu'à en mourir ou en éprouver des souffrances mortelles. Tels sont les inconvénients des objets des sens. Cette masse de malheur est bien visible, elle a les objets des sens pour cause...

En outre, moines, à cause des objets des sens, sur la base des objets des sens, en raison des objets des sens, pour le seul motif des objets des sens, ils prennent leur épée, leur bouclier et leur arc, ils ceignent leur carquois et entrent dans la bataille en rangs serrés au milieu des volées de flèches, des jets de sagaies et du scintillement des épées. Ils tirent leurs flèches, lancent leurs sagaies, coupent des têtes avec leur épée, meurent ou éprouvent des souffrances mortelles. Tels sont les inconvénients des objets des sens. Cette masse de malheur est bien visible, elle a les objets des sens pour cause...

De plus, moines, à cause des objets des sens, sur la base des objets des sens, en raison des objets des sens, pour le seul motif des objets des sens, ils prennent leur épée, leur bouclier et leur arc, ils ceignent leur carquois et attaquent les fortifications enduites de boue (pour les rendre glissantes et empêcher l'escalade) au milieu des volées de flèches, des jets de sagaies et du scintillement des épées. Ils tirent leurs flèches, lancent leurs sagaies, versent des liquides

bouillants, écrasent sous la herse, coupent des têtes avec leur épée, meurent ou éprouvent des souffrances mortelles. Tels sont les inconvénients des objets des sens. Cette masse de malheur est bien visible, elle a les objets des sens pour cause...

En outre, moines, à cause des objets des sens, sur la base des objets des sens, en raison des objets des sens, pour le seul motif des objets des sens, ils ouvrent une brèche (dans le mur d'une maison pour la dévaliser), emportent un butin, commettent un cambriolage, dressent une embuscade ou se faufilent chez une femme mariée. Les rois qui les capturent leur infligent des châtiments variés : on les fouette, on les bat avec des baguettes, avec des bâtons fendus en deux, on leur coupe une main, on leur coupe un pied, on leur coupe les mains et les pieds, on leur coupe une oreille, on leur coupe le nez, on leur coupe les oreilles et le nez, on leur inflige les supplices ¹⁵⁵ connus comme la marmite de riz amer, le scalp-coquillage, la gueule de Rahu, l'enceinte de feu, la main-torche, la traîne tressée, le vêtement en lambeaux, l'antilope, le hameçon à viande, les pièces de monnaie, la charpente alcaline, la barre tournante ou la botte de paille. Ou bien on les arrose d'huile bouillante, on les donne en pâture aux chiens, on les empale vivants ou on les décapite avec une épée. Ils meurent ou éprouvent des souffrances mortelles. Tels sont les inconvénients des objets des sens. Cette masse de malheur est bien visible, elle a les objets des sens pour cause, les objets des sens pour base, les objets des sens pour raison, les objets des sens pour seul motif.

Et comment, moines, échappe-t-on aux objets des sens ? On échappe aux objets des sens en chassant et en éliminant toute attirance et tout attachement (chandarāga) pour ces objets.

Il y a, moines, des ascètes et des brahmanes qui ne reconnaissent pas avec sagacité, dans leur réalité, les agréments des objets des sens comme des agréments, les inconvénients des objets des sens comme des inconvénients, ni la façon d'échapper aux objets des sens comme une façon de leur échapper. Ils ne peuvent pas pleinement connaître par eux-mêmes les objets des sens ni amener autrui à les connaître ni savoir pleinement comment en sortir.

Mais il y a aussi, moines, des ascètes et des brahmanes qui reconnaissent avec sagacité, dans leur réalité, les agréments des objets des sens comme des agréments, les inconvénients des objets des sens comme des inconvénients, et la façon d'échapper aux objets des sens comme une façon de leur échapper. Ils peuvent pleinement connaître par eux-mêmes les objets des sens, amener autrui à les connaître et savoir pleinement comment en sortir.

¹⁵⁵ Les châtiments infligés par les rois aux délinquants.

La marmite de riz amer : torture consistant à découper le haut du crâne et à y laisser tomber une boule de métal brûlant. Le scalp-coquillage : les bourreaux découpaient la peau depuis la lèvre supérieure jusqu'à l'arrière du cou en passant pas la base des oreilles, retiraient le scalp ainsi délimité, polissaient le crâne avec du sable et le lavaient jusqu'à ce qu'il prenne l'aspect d'un coquillage. La gueule de Rahu : ils ouvraient la bouche avec un coin et y plaçaient une lampe allumée, ou bien ils fendaient la bouche d'une oreille à l'autre et l'écoulement du sang emplissait la bouche. L'enceinte de feu : ils enveloppaient le corps dans un tissu imbibé d'huile auquel ils mettaient le feu. La main-torche : ils enveloppaient la main dans un tissu imbibé d'huile auquel ils mettaient le feu de façon que la main fasse office de lampe à huile. La traîne tressée : ils écorchaient le condamné par lanières depuis le cou jusqu'aux chevilles, la peau était alors nouée et servait à tirer l'homme. Le vêtement en lambeaux : ils coupaient la peau comme précédemment et la disposait comme un vêtement. L'antilope : ils étendaient le condamné sur le sol et l'y fixaient par des clous d'acier dans les coudes et les genoux avant de le rôtir. Le hameçon à viande : ils frappaient le condamné avec des hameçons et arrachaient ainsi la peau, la chair et les tendons. Les pièces de monnaie : ils coupaient le condamné en petits morceaux de la taille d'une pièce de monnaie. La charpente alcaline : ils entaillaient le corps et le frottaient avec de l'alcali. La barre tournante : ils couchaient le condamné sur le côté, le fixaient au sol par un clou de fer passant dans l'oreille et le prenaient par les pieds pour le faire tourner. La botte de paille : un habile bourreau brisait les os du condamné avec une pierre de meule sans couper la peau ni la chair, il redressait le tas de chair ainsi formé et l'habillait de cheveux, ce qui lui donnait l'apparence d'une botte de paille.

« Quels sont, moines, les agréments du physique ? Prenez une jeune fille noble, une jeune fille brahmane ou une jeune fille de bonne maison, âgée de quinze ou seize ans, ni trop grande ni trop petite, ni trop maigre ni trop grosse, ni trop noire ni trop blanche. Est-ce à cet âge, moines, que sa beauté culmine et qu'elle présente le plus d'éclat ?

– Certainement, Seigneur.

– Le plaisir, moines, et la satisfaction qui sont associés à cette beauté et à cet éclat constituent les agréments du physique.

Et quels sont, moines, les inconvénients du physique ? Imaginez la même sœur à une autre époque, quand elle aura quatre-vingts, quatre-vingt dix ou cent ans, quand elle sera usée, tordue comme la solive d'une vieille hutte, courbée, appuyée sur sa canne, marchant en chancelant, fragilisée, sa jeunesse perdue, ses dents cassées, ses cheveux blancs et rares, sa tête chauve, sa peau ridée et son corps parsemé de taches. Pensez-vous, moines, que sa beauté première et son éclat auront disparu ? Cet inconvénient sera-t-il évident ?

– Assurément, Seigneur.

– Voilà, moines, un inconvénient du physique.

De plus, moines, si l'on voit la même sœur malade, souffrante, gravement atteinte, tombée dans ses excréments et y gisant, ne se redressant et ne s'allongeant qu'avec l'aide d'autrui, pensez-vous que sa beauté première et son éclat auront disparu ? Cet inconvénient sera-t-il évident ?

– Assurément, Seigneur.

– Voilà, moines, un inconvénient du physique.

En outre, moines, si l'on voit le cadavre de la même sœur gisant dans un charnier, mort depuis un jour, depuis deux jours ou depuis trois jours, gonflé, bleuâtre, suppurant, pensez-vous que sa beauté première et son éclat auront disparu ? Cet inconvénient sera-t-il évident ?

– Assurément, Seigneur.

– Voilà, moines, un inconvénient du physique.

De plus, moines, si l'on voit le cadavre de la même sœur gisant dans un charnier, dévoré par les corbeaux, les gypaètes, les vautours, les chiens, les chacals ou différentes espèces de petits animaux, pensez-vous que sa beauté première et son éclat auront disparu ? Cet inconvénient sera-t-il évident ?

– Assurément, Seigneur.

– Voilà, moines, un inconvénient du physique.

En outre, moines, si l'on voit les restes de la même sœur gisant dans un charnier, chaîne d'ossements reliés par des ligaments, tachés de sang, avec encore de la chair... chaîne d'ossements reliés par des ligaments, tachés de sang, sans plus de chair... chaîne d'ossements reliés par des ligaments, sans plus de chair ni de sang... ossements détachés et dispersés dans plusieurs directions : ici un os de la main, là un os du pied, là un os de la jambe, là un os de la cuisse, là un os de la hanche, là un os du dos et là le crâne... ossements blanchis comme des coquillages... ossements empilés, vieux de plus d'un an... ossements se décomposant et tombant en poussière, pensez-vous que sa beauté première et son éclat auront disparu ? Cet inconvénient sera-t-il évident ?

– Assurément, Seigneur.

– Voilà, moines, un inconvénient du physique.

Et comment, moines, échappe-t-on au physique ? On échappe au physique en chassant et en éliminant toute attirance et tout attachement pour le physique.

« Il y a, moines, des ascètes et des brahmanes qui ne reconnaissent pas avec sagacité, dans leur réalité, les agréments du physique comme des agréments, les inconvénients du physique comme des inconvénients, ni la façon d'échapper au physique comme une façon de lui échapper. Ils ne peuvent pas pleinement connaître par eux-mêmes le physique ni amener autrui à le connaître ni savoir pleinement comment en sortir.

Mais il y a aussi, moines, des ascètes et des brahmanes qui reconnaissent avec sagacité, dans leur réalité, les agréments du physique comme des agréments, les inconvénients du physique comme des inconvénients, et la façon d'échapper au physique comme une façon de lui échapper. Ils peuvent pleinement connaître par eux-mêmes le physique, amener autrui à le connaître et savoir pleinement comment en sortir.

« Quels sont, moines, les agréments des ressentis ? Ici, moines, c'est seulement en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicioseux, que le moine accède au premier jhâna... au deuxième jhâna... au troisième jhâna... au quatrième jhâna ¹⁵⁶ et y demeure.

Au moment où le moine accède à l'un des jhânas et y demeure, il ne pense pas à se nuire à lui-même, il ne pense pas à nuire aux autres, il ne pense à nuire ni à l'un ni aux autres, il éprouve à cet instant un ressenti dépourvu de tout désagrément. J'affirme, moines, que cette totale absence de désagrément constitue l'agrément des ressentis.

Et quels sont, moines, les inconvénients des ressentis ? Le fait que les ressentis soient temporaires, insatisfaisants (parce qu'ils apparaissent et disparaissent) et changeants constitue l'inconvénient des ressentis.

Et comment, moines, échappe-t-on aux ressentis ? On leur échappe en chassant et en éliminant tout élan et tout attachement pour les ressentis.

Il y a, moines, des ascètes et des brahmanes qui ne reconnaissent pas avec sagacité, dans leur réalité, les agréments des ressentis comme des agréments, les inconvénients des ressentis comme des inconvénients, ni la façon d'échapper aux ressentis comme une façon de leur échapper. Ils ne peuvent pas pleinement connaître par eux-mêmes les ressentis ni amener autrui à les connaître ni savoir pleinement comment en sortir.

Mais il y a aussi, moines, des ascètes et des brahmanes qui reconnaissent avec sagacité, dans leur réalité, les agréments des ressentis comme des agréments, les inconvénients des ressentis comme des inconvénients, et la façon d'échapper aux ressentis comme une façon de leur échapper. Ils peuvent pleinement connaître par eux-mêmes les ressentis, amener autrui à les connaître et savoir pleinement comment en sortir. »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du Seigneur.

¹⁵⁶ Formules complètes et explications des 4 jhânas dans le chapitre IV du Visuddhimagga

Le récit de l'évaluation

(Anumānasutta n° 15)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le vénérable Moggallāna le Grand séjournait chez les Bhaggas, près de Suṇsumāragira dans le parc aux daims du bois Bhésakalā. Là, il s'adressa aux moines :

– Moines, mes amis.

– Mon ami, lui répondirent les moines.

Et le vénérable Moggallāna le Grand leur dit ceci :

– Si, mes amis, un moine sollicite les instructions des vénérables et prétend mériter leur enseignement, mais qu'il est indocile ¹⁵⁷ et possède les défauts qui causent l'indocilité, que de plus il manque de patience et prend l'enseignement en mauvaise part ¹⁵⁸, ses compagnons dans la vie sainte n'estimeront pas devoir l'instruire, ne le jugeront pas digne de l'enseignement et ne penseront pas pouvoir lui faire confiance.

Quelles sont, mes amis, les causes d'indocilité ?

Ici, mes amis, le moine a de mauvais désirs et il est dominé par eux. Le fait qu'il ait de mauvais désirs et soit dominé par eux est une cause d'indocilité.

Ou bien, mes amis, ce moine se vante et dénigre autrui. Ce fait... est une cause d'indocilité.

Ou bien, mes amis, ce moine se met en colère et il est dominé par la colère. Ce fait...

Ou bien, mes amis, ce moine se met en colère et, suite à sa colère, il éprouve du ressentiment. Ce fait...

Ou bien, mes amis, ce moine se met en colère et, suite à sa colère, il nourrit de la rancune. Ce fait...

Ou bien, mes amis, ce moine se met en colère et prononce des paroles pleines de colère. Ce fait...

Ou bien, mes amis, quand on le réprimande, ce moine refuse le reproche. Ce fait...

Ou bien, mes amis, quand on le réprimande, ce moine réplique (à l'instructeur en l'accusant de faire de même). Ce fait...

Ou bien, mes amis, quand on le réprimande, ce moine reproche (à l'instructeur) de faire encore pire. Ce fait...

Ou bien, mes amis, quand on le réprimande, ce moine chicane, détourne la conversation, manifeste de l'irritation, de l'aversion et de la défiance. Ce fait...

Ou bien, mes amis, quand on le réprimande, ce moine ne comprend pas la situation. Ce fait...

¹⁵⁷ *Dubbaca*. Littéralement : à qui il est difficile de parler.

¹⁵⁸ Quand on veut l'instruire, il réplique qu'il sait déjà ce qu'il doit faire ou ne pas faire, ce qui convient ou ne convient pas, etc.

« Ou bien, mes amis, ce moine est ingrat et se pose en rival (de celui qui l'instruit). Ce fait...

Ou bien, mes amis, ce moine est jaloux et refuse de partager. Ce fait...

Ou bien, mes amis, ce moine simule (des qualités qu'il n'a pas) et dissimule (ses défauts). Ce fait...

Ou bien, mes amis, ce moine s'obstine et se surestime. Ce fait...

Ou bien, mes amis, ce moine s'attache à ce qu'il voit, est possessif et ne lâche pas facilement prise. S'attacher à ce qu'on voit, être possessif et ne pas lâcher prise facilement sont des causes d'indocilité.

Voilà, mes amis, quelles sont les causes d'indocilité.

« Si au contraire, mes amis, le moine qui sollicite les instructions des vénérables et prétend mériter leur enseignement est docile et possède les qualités qui causent la docilité, que de plus il est patient et reçoit l'enseignement en bonne part, ses compagnons dans la vie sainte estimeront devoir l'instruire, le jugeront digne de l'enseignement et penseront pouvoir lui faire confiance.

Quelles sont, mes amis, les causes de docilité ?

Ici, mes amis, le moine n'a pas de mauvais désirs et n'est pas dominé par de mauvais désirs. Le fait qu'il n'ait pas de mauvais désirs et ne soit pas dominé par de mauvais désirs est une cause de docilité.

De plus, mes amis, ce moine ne se vante pas et ne dénigre pas autrui... il ne se met pas en colère et ne se laisse pas dominer par la colère... il ne se met pas en colère et ne nourrit pas de ressentiment suite à sa colère... il ne se met pas en colère et ne nourrit pas de rancune suite à sa colère... il ne se met pas en colère et ne prononce pas des paroles pleines de colère... Quand on le réprimande, ce moine accepte le reproche... il ne réplique pas... il ne réplique pas en formulant un reproche plus grave... il ne chicane pas, ne détourne pas la conversation, ne manifeste pas d'irritation, d'aversion ni de méfiance... il comprend la situation... il n'est pas ingrat et ne se pose pas en rival... il n'est pas jaloux et ne refuse pas de partager... il ne simule pas et ne dissimule pas... il ne s'obstine pas et ne se surestime pas... il ne s'attache pas à ce qu'il voit, n'est pas possessif et lâche prise facilement. Le fait de ne pas s'attacher à ce qu'on voit, de ne pas être possessif et de lâcher prise facilement est une cause de docilité.

Voilà, mes amis, quelles sont les causes de lucidité.

« Sur tous ces points, mes amis, le moine doit s'évaluer sous l'angle d'autrui : “Je trouve désagréable et déplaisant l'individu qui a de mauvais désirs et que dominent les mauvais désirs. Si j'ai de mauvais désirs et que ces mauvais désirs me dominent, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”. Le moine qui comprend cela doit décider de ne plus avoir de mauvais désirs et de ne plus se laisser dominer par de mauvais désirs.

“Je trouve désagréable et déplaisant l'individu qui se vante et qui dénigre autrui. Si je me vante et dénigre autrui, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”...

“Je trouve désagréable et déplaisant l'individu qui se met en colère et que la colère domine. Si je suis en colère et que la colère me domine, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”...

“Je trouve désagréable et déplaisant l'individu qui se met en colère et qui nourrit un ressentiment suite à sa colère. Si je me mets en colère et si je nourris un ressentiment suite à ma colère, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”...

“Je trouve désagréable et déplaisant l'individu qui se met en colère et qui nourrit une rancune suite à sa colère. Si je me mets en colère et si je nourris de la rancune suite à ma colère, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”...

“Je trouve désagréable et déplaisant l’individu qui se met en colère et qui prononce des paroles pleines de colère. Si je me mets en colère et si je prononce des paroles pleines de colère, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”...

“Je trouve désagréable et déplaisant l’individu qui refuse le reproche qu’on lui adresse quand on le réprimande. Si je refuse le reproche qu’on m’adressera quand on me réprimandera, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”...

“Je trouve désagréable et déplaisant l’individu qui réplique quand on le réprimande. Si je réplique quand on me réprimandera, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”...

“Je trouve désagréable et déplaisant l’individu qui chicane, qui dévie la conversation et qui manifeste de l’irritation, de l’aversion ou de la défiance quand on le réprimande. Si je chicane, si je détourne la conversation, si je manifeste de l’irritation, de l’aversion ou de la défiance quand on me réprimandera, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”...

“Je trouve désagréable et déplaisant l’individu qui ne comprend pas la situation quand on le réprimande. Si je ne comprends pas la situation quand on me réprimandera, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”...

“Je trouve désagréable et déplaisant l’individu qui est ingrat et se pose en rival. Si je suis ingrat et me pose en rival, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”...

“Je trouve désagréable et déplaisant l’individu qui est jaloux et refuse de partager. Si je suis jaloux et si je refuse de partager, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”...

“Je trouve désagréable et déplaisant l’individu qui simule et qui dissimule. Si je simule et dissimule, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”.

“Je trouve désagréable et déplaisant l’individu qui est obstiné et se surestime. Si je m’obstine et me surestime, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”.

“Je trouve désagréable et déplaisant l’individu qui s’attache à ce qu’il voit, est possessif et ne lâche pas prise facilement. Si je m’attache à ce que je vois, si je suis possessif et ne lâche pas prise facilement, je paraîtrai désagréable et déplaisant aux autres”. Le moine qui comprend tout cela doit décider de ne plus s’attacher à ce qu’il voit, de ne plus être possessif et de lâcher prise facilement.

« De plus, mes amis, le moine doit examiner par lui-même s’il a de mauvais désirs et s’il est dominé par de mauvais désirs. Si cet examen lui révèle qu’il a de mauvais désirs et qu’il est dominé par de mauvais désirs, il doit s’efforcer d’éliminer ces mauvaises choses. Mais si cet examen lui révèle qu’il n’a pas de mauvais désirs et qu’il n’est pas dominé par de mauvais désirs, il peut bénéficier d’un ravissement joyeux en s’exerçant jour et nuit aux états bénéfiques.

De plus, mes amis, le moine doit examiner s’il se vante ou s’il dénigre autrui... s’il se met en colère et s’il est dominé par la colère... s’il se met en colère et s’il nourrit un ressentiment suite à cette colère... s’il se met en colère et s’il nourrit de la rancune suite à cette colère... s’il se met en colère et prononce des paroles pleines de colère... s’il refuse le reproche quand on le réprimande... s’il réplique quand on le réprimande... s’il réplique en formulant un reproche plus grave quand on le réprimande... s’il chicane, s’il détourne la conversation et manifeste de l’irritation, de l’aversion ou de la méfiance quand on le réprimande... s’il comprend la situation quand on le réprimande... s’il est ingrat et se pose en rival... s’il est jaloux et refuse de partager... s’il simule et dissimule... s’il s’obstine et se surestime... s’il s’attache à ce qu’il voit, s’il est possessif et ne lâche pas prise facilement. Si cet examen lui révèle qu’il s’attache à ce qu’il voit, qu’il est possessif et ne lâche pas prise facilement, il doit s’efforcer d’éliminer ces mauvaises choses pernicieuses. Mais si cet examen lui révèle qu’il ne s’attache pas à ce qu’il voit, qu’il n’est pas possessif et qu’il lâche prise facilement, il peut bénéficier d’un ravissement joyeux en s’exerçant jour et nuit aux états bénéfiques.

« Si, mes amis, au cours de cet examen le moine observe attentivement en lui-même que de mauvais agents pernicioeux n'ont pas été éliminés, il doit s'efforcer de les éliminer. Mais si au cours de cet examen il observe attentivement en lui-même que tous les agents pernicioeux ont été éliminés, il peut bénéficier d'un ravissement joyeux en s'exerçant jour et nuit aux états bénéfiques.

Lorsque, mes amis, une jeune fille ou un jeune homme orné de bijoux contemple son visage dans un miroir bien poli et bien nettoyé, ou dans un bol rempli d'une eau bien pure, s'il y voit une tache ou une souillure, il s'efforce de l'éliminer. Mais s'il n'y voit ni tache ni souillure, il en est satisfait : "Excellent ! je suis tout à fait propre !"

De la même façon, mes amis, si au cours de l'examen le moine observe attentivement en lui-même que de mauvais agents pernicioeux n'ont pas été éliminés, il doit s'efforcer de tous les éliminer. Mais si au cours de cet examen il observe attentivement en lui-même que tous les mauvais agents pernicioeux ont été éliminés, il peut bénéficier d'un ravissement joyeux en s'exerçant jour et nuit aux états bénéfiques. »

Ainsi parla le vénérable Moggallâna le Grand.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du vénérable.

Le récit de l'aridité mentale

(Cetokhilasutta n° 16)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sâvatthi, dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

Là, le Seigneur s'adressa aux moines :

– Moines.

– Oui, Seigneur, lui répondirent les moines.

Le Seigneur leur dit ceci :

– Si un moine n'a pas éliminé les cinq aridités mentales (cetokhila), moines, et n'a pas brisé les cinq carcans mentaux (cetaso vinibandha), il ne peut pas croître dans ce *dhamma-vinaya*, y prospérer et s'y épanouir ¹⁵⁹.

Quelles sont, moines, les cinq aridités mentales qu'il peut ne pas avoir éliminées ?

Ici, le moine doute du Maître, il hésite, reste irrésolu et n'a pas confiance ¹⁶⁰. Or, tant qu'un moine doute du Maître, qu'il hésite, reste irrésolu et n'a pas confiance, il n'est pas porté à l'ardeur (ātappa), aux efforts répétés (anuyoga), à la persévérance (sātacca) et à la vigueur (padhāna). Et tant qu'il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, la première aridité mentale n'est pas éliminée.

Ou bien le moine doute du Dhamma ¹⁶¹, il hésite, reste irrésolu et n'a pas confiance. Or, tant qu'un moine doute du Dhamma, qu'il hésite, reste irrésolu et n'a pas confiance, il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur. Et tant qu'il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, la deuxième aridité mentale n'est pas éliminée.

Ou encore, le moine doute du Saṅgha ¹⁶², il hésite, reste irrésolu et n'a pas confiance. Or, tant qu'un moine doute du Saṅgha, qu'il hésite, reste irrésolu et n'a pas confiance, il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur. Et tant qu'il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, la troisième aridité mentale n'est pas éliminée.

¹⁵⁹ Croître dans la discipline et la concentration, prospérer en développant la multivision jusqu'au chemin immaculé, s'épanouir dans le Fruit et le Dénouement.

¹⁶⁰ Il doute que le Maître possède vraiment les 32 marques physiques, qu'il soit omniscient et qu'il possède la connaissance du passé, du futur et du présent.

¹⁶¹ Il doute de l'enseignement tel que celui-ci figure dans le canon, et il doute de la voie : “La multivision mène-t-elle vraiment au chemin immaculé, et le chemin au Fruit ? Est-il vrai que le Dénouement représente un total lâcher-prise ?”

¹⁶² Il doute des qualités du saṅgha immaculé que forment les 4 paires de Personnes et les 8 Individus (Visud VII 89-100).

« Ou bien le moine doute de l'entraînement ¹⁶³, il hésite, reste irrésolu et n'a pas confiance. Or, tant qu'un moine doute de l'entraînement, qu'il hésite, reste irrésolu et n'a pas confiance, il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur. Et tant qu'il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, la quatrième aridité mentale n'est pas éliminée.

Ou encore, le moine s'irrite contre ses compagnons dans la vie sainte, il est mécontent d'eux, son esprit en devient perturbé et stérile. Or, tant qu'un moine s'irrite contre ses compagnons dans la vie sainte, qu'il est mécontent d'eux, que son esprit en devient perturbé et stérile, il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur. Et tant qu'il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, la cinquième aridité mentale n'est pas éliminée.

Voilà, moines, les cinq aridités mentales qu'il peut ne pas avoir éliminées.

« Et quels sont, moines, les cinq carcans mentaux qu'il peut ne pas avoir brisés ?

Ici, moines, le moine ne se détache pas des plaisirs sensoriels (*kāma*), il ne cesse d'y aspirer, de les aimer, d'en avoir besoin, d'en être enfiévré et de les désirer. Or, tant qu'un moine ne se détache pas des plaisirs sensoriels, qu'il n'a pas fini d'y aspirer, de les aimer, d'en avoir besoin, d'en être enfiévré et de les désirer, il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur. Et tant qu'il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, le premier carcan mental n'est pas brisé.

Ou bien le moine ne se détache pas de son corps (*kāya*), il n'a pas fini de s'y intéresser, de l'aimer, d'en avoir besoin, d'en être enfiévré et de le chérir. Or, tant qu'un moine ne se détache pas de son corps, qu'il n'a pas fini de s'y intéresser, de l'aimer, d'en avoir besoin, d'en être enfiévré et de le chérir, il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur. Et tant qu'il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, le deuxième carcan mental n'est pas brisé.

Ou encore, le moine ne se détache pas des choses physiques (*rūpa*), il n'a pas fini d'y aspirer, de les aimer, d'en avoir besoin, d'en être enfiévré et de les désirer. Or, moines, tant qu'un moine ne se détache pas des choses physiques, qu'il n'a pas fini d'y aspirer, de les aimer, d'en avoir besoin, d'en être enfiévré et de les désirer, il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur. Et tant qu'il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, le troisième carcan mental n'est pas brisé.

Ou bien quand le moine a mangé à satiété et qu'il a le ventre rempli, il se laisse aller au plaisir du lit, au plaisir de se vautrer, au plaisir de somnoler. Or, tant qu'un moine se laisse aller à ces plaisirs après avoir mangé à satiété et s'être rempli le ventre, il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur. Et tant qu'il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, le quatrième carcan mental n'est pas brisé.

Ou encore, le moine mène la vie sainte pour atteindre un état divin : “Par cette discipline, ce rite, cette ascèse et cette vie sainte, je deviendrai un dieu majeur ou mineur.” Or, tant qu'un moine mène la vie sainte pour atteindre un état divin, il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur. Et tant qu'il n'est pas porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, le cinquième carcan mental n'est pas brisé.

Tels sont, moines, les cinq carcans mentaux qu'il peut ne pas avoir brisés.

Et si un moine n'élimine pas les cinq aridités mentales et ne brise pas les cinq carcans mentaux, il ne peut pas croître dans ce *dhamma-vinaya*, y prospérer et s'y épanouir.

¹⁶³ Il doute que l'on puisse s'entraîner avec succès à la discipline supérieure, aux états d'être excellents et à la sagacité supérieure.

« Mais si au contraire, moines, il a éliminé les cinq aridités mentales et brisé les cinq carcans mentaux, le moine peut croître dans ce *dhamma-vinaya*, y prospérer et s'y épanouir.

Quelles sont les cinq aridités mentales qu'il a éliminées ?

Ici, le moine ne doute plus du Maître, il n'hésite plus, reste résolu et trouve la confiance. Or, quand il ne doute pas du Maître, qu'il n'hésite pas mais reste résolu et trouve la confiance, il est porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur. Et quand il est porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, la première aridité mentale est éliminée.

De plus, le moine ne doute plus du Dhamma... la deuxième aridité mentale est éliminée.

De plus, le moine ne doute plus du Sangha... la troisième aridité mentale est éliminée.

De plus, le moine ne doute plus de l'entraînement... la quatrième aridité mentale est éliminée.

De plus, le moine ne s'irrite plus contre ses compagnons dans la vie sainte, il est content d'eux, son esprit en devient calme et fécond. Or, quand le moine ne s'irrite pas contre ses compagnons dans la vie sainte, qu'il est content d'eux et que son esprit en devient calme et fécond, il est porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur. Et quand il est porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, la cinquième aridité est éliminée.

Telles sont, moines, les cinq aridités mentales qu'il a éliminées.

« Et quels sont, moines, les cinq carcans mentaux qu'il a brisés ?

Ici, moines, le moine se détache des plaisirs sensoriels, il a fini d'y aspirer, de les aimer, d'en avoir besoin, d'en être enfiévré et de les désirer. Or, quand le moine se détache des plaisirs sensoriels, qu'il a fini d'y aspirer, de les aimer, d'en avoir besoin, d'en être enfiévré et de les désirer, il est porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur. Et quand il est porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, le premier carcan mental est brisé.

De plus, le moine se détache de son corps... le deuxième carcan mental est brisé.

De plus, le moine se détache des choses physiques... le troisième carcan mental est brisé.

De plus, quand le moine a mangé à satiété et a le ventre plein, il ne se laisse pas aller au plaisir du lit, au plaisir de se vautrer, au plaisir de somnoler. Or, quand un moine ne se livre pas à ces plaisirs après avoir mangé à satiété, il est porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur. Et quand il est porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, le quatrième carcan mental est brisé.

De plus, le moine ne mène pas la vie sainte pour atteindre un état divin. Or, quand il ne mène pas la vie sainte dans ce but, il est porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur. Et quand il est porté à l'ardeur, aux efforts répétés, à la persévérance et à la vigueur, le cinquième carcan mental est brisé.

Tels sont, moines, les cinq carcans mentaux qu'il a brisés. Si le moine a éliminé ces cinq aridités mentales et brisé ces cinq carcans mentaux, il peut croître dans ce *dhamma-vinaya*, y prospérer et s'y épanouir.

« Il développe la base de réussite (iddhipāda) faite de concentration-par-aspiration et d'activité vigoureuse, il développe la base de réussite faite de concentration-par-énergie et d'activité vigoureuse, il développe la base de réussite faite de concentration-par-état-d'être et d'activité vigoureuse, il développe la base de réussite faite de concentration-par-investigation et d'activité vigoureuse (voir Visud XII 50-53), et l'énergie (ussolhi, indispensable dans tous les cas) vient en cinquième. Le moine qui a cette énergie en quinzième (une fois les 5 aridités mentales éliminées, les 5 carcans brisés et les 4 bases de réussite développées) peut transpercer (abhinibbhida, ce qui reste de convoisite, d'aversion et de confusion, Visud XXII 13), atteindre la pleine Réalisation et l'ultime Protection contre les liens du monde (yogakkhema).

S'il y a, moines, huit, dix ou douze œufs bien couvés par une poule qui les tient au chaud et les incube bien, cette poule ne verra-t-elle pas se réaliser son souhait que les poussins brisent leur coquille avec leurs griffes et leur bec et sortent sains et saufs ? Les poussins pourront en effet briser leur coquille avec leurs griffes et leur bec et sortir sains et saufs. De même, le moine qui a cette énergie en quinzième peut transpercer, atteindre la pleine Réalisation et l'ultime Protection contre les liens du monde. »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du Seigneur.

Le petit récit du bois de cœur

(Cūlasāropamasutta n° 30)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sāvatti, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jéta.

Or le brahmane Piṅgalakoccha vint trouver le Seigneur. Il échangea en arrivant des paroles courtoises avec le Seigneur, et il conclut leur dialogue aimable et mémorable en s'asseyant convenablement. Une fois bien assis, le brahmane Piṅgalakoccha demanda au Seigneur :

– Il y a, vénérable Gotama, des ascètes et des brahmanes qui sont les maîtres de leur communauté ou de leur cercle, ils sont intelligents et célèbres, jouent le rôle de guides et sont considérés par la foule comme des gens de bien, tels Pūraṇa Kassapa, Makkhali Gosāla, Ajita Kesakambalī, Pakudha Kaccāyana, Saṅjaya Belaṭṭhaputta ou Nātaputta le sans-lien. Ont-ils tous la connaissance suprême (abbhañña) comme ils l'affirment ? Ou aucun d'entre eux ne l'a-t-il ? Ou certains l'ont-ils alors que d'autres ne l'ont pas ?

– Il suffit, brahmane. Laissons cette question de côté ¹⁶⁴. Je vais en revanche te montrer la réalité (dhamma). Ecoute, brahmane, et fais bien attention, je vais parler.

– Bien, vénérable, répondit le brahmane.

Et le Seigneur dit ceci :

– Suppose, brahmane, qu'un homme ait besoin de bois de cœur. Il en cherche, s'active pour en trouver, mais il néglige le cœur d'un grand arbre debout qui contient un tel cœur, il néglige aussi l'aubier, l'écorce et les exfoliations de l'écorce, et il coupe les rameaux pour les emporter en croyant avoir affaire à du bois de cœur. Un homme doué d'une bonne vue dirait en le voyant : “Cet honorable ami ignore tout du bois de cœur, de l'aubier, de l'écorce, des exfoliations et des rameaux. Alors qu'il avait besoin de bois de cœur, qu'il en cherchait, qu'il s'activait pour en trouver, il a négligé le cœur du grand arbre, négligé aussi l'aubier, l'écorce et les exfoliations de l'écorce, mais a coupé les rameaux et les a emportés en croyant que c'était du bois de cœur. Il ne pourra pas réaliser ce qu'il devait construire avec ce bois”.

Imagine maintenant, brahmane, qu'un autre homme ait besoin de bois de cœur. Il en cherche... mais il néglige le cœur d'un grand arbre debout, néglige aussi l'aubier et l'écorce, et coupe les exfoliations de l'écorce pour les emporter en croyant avoir affaire à du bois de cœur. Un homme doué d'une bonne vue dirait : “Cet honorable ami ignore tout du bois de cœur... il a négligé le cœur du grand arbre, négligé aussi l'aubier et l'écorce, et coupé les exfoliations qu'il a emportées en croyant que c'était du bois de cœur. Il ne pourra pas réaliser ce qu'il devait construire avec ce bois”.

¹⁶⁴ Le Seigneur refuse de se laisser entraîner dans une discussion qui ne concerne en rien le but de la vie sainte.

« Suppose ensuite, brahmane, qu'un troisième homme ait besoin de bois de cœur. Il en cherche... mais néglige le cœur d'un grand arbre debout, néglige aussi l'aubier et coupe l'écorce pour l'emporter en croyant avoir affaire à du bois de cœur. Un homme doué d'une bonne vue dirait : “Cet honorable ami ignore tout du bois de cœur... il a négligé le cœur du grand arbre, négligé aussi l'aubier, et coupé l'écorce qu'il a emportée en croyant que c'était du bois de cœur. Il ne pourra pas réaliser ce qu'il devait construire avec ce bois”.

Suppose encore, brahmane, qu'un quatrième homme ait besoin de bois de cœur. Il en cherche... mais néglige le cœur d'un grand arbre debout et coupe l'aubier pour l'emporter en croyant avoir affaire à du bois de cœur. Un homme doué d'une bonne vue dirait : “Cet honorable ami ignore tout du bois de cœur... il a négligé le cœur du grand arbre, coupé l'aubier et l'a emporté en croyant que c'était du bois de cœur. Il ne pourra pas réaliser ce qu'il devait construire avec ce bois”.

Suppose enfin, brahmane, qu'un dernier homme ait besoin de bois de cœur. Il en cherche... coupe le cœur d'un grand arbre debout et l'emporte en sachant qu'il s'agit de cœur de bois. Un homme doué d'une bonne vue dirait : “Cet honorable ami connaît bien le bois de cœur... il a coupé le cœur du grand arbre et l'a emporté en sachant que c'était du bois de cœur, et il pourra réaliser ce qu'il doit construire avec ce bois”.

« De même, brahmane, voici un individu qui est passé du foyer au sans-foyer par conviction : “Je suis affecté par la naissance, le vieillissement, la mort, les chagrins, les lamentations, les douleurs, les insatisfactions et la détresse. Je souhaite que vous me montriez, ne serait-ce qu'un peu, comment mettre fin à toute cette masse de malheurs”. Quand il a quitté son foyer, il s'attire des dons, des marques de respect et des éloges. Il y prend plaisir, son but est atteint. Il se vante de ces acquis et méprise les autres : “Je reçois, moi, des dons, des marques de respect et des éloges, alors que les autres moines sont ignorés et dédaignés”. Il n'aspire pas à voir de ses propres yeux des réalités meilleures, supérieures à ces dons, à ces marques de respect et à ces éloges, il ne fournit pas d'efforts, reste enlisé et relâché. Je déclare que cet individu est comparable au premier des hommes qui cherchaient du bois de cœur... et qui ne pouvait réaliser ce qu'il devait construire avec ce bois.

Voici, brahmane, un autre individu qui est passé du foyer au sans-foyer par conviction : “Je suis affecté par la naissance, le vieillissement, la mort, les chagrins, les lamentations, les douleurs, les insatisfactions et la détresse. Je souhaite que vous me montriez, ne serait-ce qu'un peu, comment mettre fin à toute cette masse de malheurs”. Quand il a quitté son foyer, il s'attire des dons, des marques de respect et des éloges. Mais il ne s'en satisfait pas, son but n'est pas atteint. Il ne se vante pas de ces acquis et ne méprise pas autrui. Mais il aspire à voir de ses propres yeux des réalités meilleures, supérieures aux dons, aux marques de respect et aux éloges, il fournit des efforts, ne reste pas enlisé ni relâché, il entreprend de parfaire son comportement (sīla). Mais il se satisfait d'une discipline accomplie, son but est alors atteint. Il se vante de sa discipline parfaite et méprise les autres : “Je suis discipliné, moi, j'ai une bonne nature, alors que les autres moines sont indisciplinés et de nature mauvaise”. Il n'aspire pas à voir de ses propres yeux des réalités meilleures, supérieures à cette discipline accomplie, il ne fournit pas d'efforts, reste enlisé et relâché. Je déclare que cet individu est comparable au deuxième des hommes qui cherchaient du bois de cœur... et qui ne pouvait réaliser ce qu'il devait construire avec ce bois.

« Voici, brahmane, un troisième individu qui est passé du foyer au sans-foyer... il ne se satisfait pas des dons, des marques de respect et des éloges... il ne se satisfait pas non plus d'une discipline parfaite, son but n'est pas encore atteint. Il ne se vante pas de sa discipline parfaite et ne méprise pas les autres. Mais il aspire à voir de ses propres yeux des réalités meilleures, supérieures à la discipline parfaite, il fournit des efforts, ne reste pas enlisé ni relâché, il entreprend de perfectionner la concentration intense (*samādhi*). Mais il se satisfait d'une concentration intense, son but est alors atteint. Il se vante de sa concentration parfaite et méprise les autres : “Je suis concentré, moi, et mon attention est bien focalisée, alors que les autres moines ne sont pas concentrés et leur attention se disperse”. Il n'aspire pas à voir de ses propres yeux des réalités meilleures, supérieures à cette concentration parfaite, il ne fournit pas d'efforts, reste enlisé et relâché. Je déclare que cet individu est comparable au troisième des hommes qui cherchaient du bois de cœur... et qui ne pouvait réaliser ce qu'il devait construire avec ce bois.

Voici, brahmane, un quatrième individu qui est passé du foyer au sans-foyer... il ne se satisfait pas des dons, des marques de respect et des éloges... il ne se satisfait pas non plus de sa discipline parfaite... il ne se satisfait pas davantage de sa concentration intense, son but n'est pas encore atteint. Il ne se vante pas de sa concentration parfaite et ne méprise pas les autres. Mais il aspire à voir de ses propres yeux des réalités meilleures, supérieures à la concentration parfaite, il fournit des efforts, ne reste pas enlisé ni relâché, il entreprend de connaître et de voir (*nāṇadassana*). Mais il se satisfait de connaître et de voir, son but est alors atteint. Il se vante de connaître et de voir, et méprise les autres : “Je connais, moi, et je vois, alors que les autres moines ne connaissent pas et ne voient pas”. Il n'aspire pas à voir de ses propres yeux des réalités meilleures, supérieures à cette connaissance-et-vision, il ne fournit pas d'efforts, reste enlisé et relâché. Je déclare que cet individu est comparable au quatrième des hommes qui cherchaient du bois de cœur... et qui ne pouvait réaliser ce qu'il devait construire avec ce bois.

Voici enfin, brahmane, un individu qui est passé du foyer au sans-foyer... il ne se satisfait pas des dons, des marques de respect et des éloges... il ne se satisfait pas non plus d'une discipline parfaite... ni d'une concentration intense... il ne se satisfait pas davantage de connaître et de voir, son but n'est pas encore atteint. Il ne se vante pas de connaître et de voir, et ne méprise pas les autres. Mais il aspire à voir de ses propres yeux des réalités meilleures, supérieures à la connaissance-et-vision, il fournit des efforts, ne reste pas enlisé ni relâché.

Et que sont, brahmane, les réalités meilleures, supérieures à la connaissance-et-vision ? Ici, brahmane, c'est seulement en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicious que le moine accède au premier jhâna... au deuxième jhâna... au troisième jhâna... au quatrième jhâna... au domaine de l'espace infini... au domaine de la conscience infinie... au domaine du néant... au domaine sans perception ni non-perception ¹⁶⁵, et il y demeure. Voilà ce que sont les réalités meilleures, supérieures à la connaissance-et-vision.

De plus, brahmane, en transcendant totalement le domaine sans perception ni non-perception, le moine accède à l'arrêt des perceptions et du ressenti, il y demeure et il élimine les contaminations (*āsava*) au moyen d'une vision sagace (*paññāya disvā*). Voilà une autre réalité meilleure, supérieure à la connaissance-et-vision. Telles sont les réalités meilleures, supérieures à la connaissance-et-vision.

¹⁶⁵ Formules complètes et explications dans les chapitres IV et X du Visuddhimagga.

« Je déclare, brahmane, que cet individu est comparable à l'homme qui avait besoin de bois de cœur, qui en cherchait et s'activait pour en trouver, qui coupait le cœur du grand arbre debout, qui l'emportait en sachant qu'il s'agissait de bois de cœur, et qui pouvait réaliser ce qu'il devait construire avec ce bois.

« Ainsi, brahmane, la vie sainte n'a pas pour but l'avantage de recevoir des dons, des marques de respect ou des éloges, ni l'avantage d'une discipline parfaite, ni l'avantage d'une concentration intense, ni l'avantage de connaître et de voir. Mais c'est la Délivrance spirituelle inébranlable (cetovimutti akuppā) qui constitue le but de la vie sainte, qui en est le cœur et l'achèvement. »

Ainsi parla le Seigneur, et le brahmane Piṅgalakoccha s'exclama :

– C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est comme si l'honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l'égaré, et avait apporté une lampe dans l'obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C'est ainsi de plusieurs façons que l'honorable Gotama a exposé l'enseignement. Je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Saṅgha monastique. Que l'honorable Gotama me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge tant qu'il lui restera un souffle de vie.

34. Le petit récit du vacher

(Cūḷagopālakasutta n° 34)

(Un soir, le Seigneur était assis au milieu de ses moines sur une dune surplombant le Gange. Il contemplait le fleuve et vit dans le passé les cas de deux vachers dont l'un avait perdu son troupeau dans les flots du fleuve et dont l'autre avait fait traverser ses bêtes sans encombre)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait chez les Vajjis près d'Ukkâcêlâ au bord du Gange.

Là, le Seigneur s'adressa aux moines :

– Moines.

– Oui, Seigneur, lui répondirent les moines.

Le Seigneur leur dit ceci :

– Il y eut autrefois, moines, un stupide vacher du Mâgadha qui, pendant les mois d'automne qui succèdent à la mousson (lorsque le Gange est en crue) voulut faire traverser ses vaches vers la rive nord, vers Suvidêha, en dehors de tout gué, sans inspecter la rive (sud) sur laquelle il se trouvait ni l'autre rive du Gange. Arrivées au milieu du courant, ses vaches se groupèrent en cercle (sous l'effet de la panique), partirent à la dérive et périrent. Voilà comment ce stupide vacher du Mâgadha, pendant les mois d'automne qui succèdent à la mousson, fit traverser ses vaches vers la rive nord en dehors de tout gué, sans inspecter cette rive ni l'autre.

Il y a de même, moines, des ascètes et des brahmanes qui sont malhabiles (akusala) aux choses de ce monde, malhabiles à celles de l'autre monde, malhabiles quant au domaine de Mâra (la sphère des sens), malhabiles quant à ce qui n'est pas du domaine de Mâra, malhabiles quant au domaine de la Mort, malhabiles quant à ce qui n'est pas du domaine de la Mort. Et ceux qui croiront devoir écouter ces ascètes et ces brahmanes et leur faire confiance en récolteront misère et malheur pour longtemps.

« Mais il y eut aussi, moines, un intelligent vacher du Mâgadha qui, pendant les mois d'automne qui succèdent à la mousson, fit traverser ses vaches par un gué vers la rive nord, vers Suvidêha. Il inspecta la rive sur laquelle il se trouvait, il inspecta l'autre rive du Gange et fit traverser d'abord les taureaux qui menaient le troupeau pour lequel ils jouaient le rôle de pères. Ils fendirent les flots du Gange et arrivèrent de l'autre côté en sécurité.

(Ayant ainsi vérifié la viabilité du passage) il fit traverser ensuite les animaux robustes et ceux en cours de dressage. Ceux-là aussi fendirent les flots du Gange et arrivèrent de l'autre côté en sécurité.

Puis il fit traverser les taurillons et les taures, lesquels fendirent les flots du Gange et arrivèrent de l'autre côté sains et saufs.

Il fit enfin traverser les veaux plus faibles, lesquels fendirent aussi les flots du Gange et arrivèrent de l'autre côté en sécurité.

Auparavant, un veau né le jour même, encouragé par les meuglements de sa mère, avait lui aussi fendu les flots du Gange et était arrivé de l'autre côté sain et sauf.

« Pour quelle raison, moines, (sont-ils tous arrivés sains et saufs) ? Parce que l'intelligent vacher du Mâgadha avait inspecté les deux rives avant de faire traverser ses vaches par un gué vers la rive nord, alors même qu'on était dans les mois d'automne qui succèdent à la mousson.

Il y a de même, moines, des ascètes et des brahmanes qui sont habiles (kusala) aux choses de ce monde, habiles à celles de l'autre monde, habiles quant au domaine de Mâra, habiles quant à ce qui n'est pas du domaine de Mâra, habiles quant au domaine de la Mort, habiles quant à ce qui n'est pas du domaine de la Mort. Et ceux qui voudront écouter ces ascètes et ces brahmanes et leur faire confiance en récolteront bien-être et bonheur pour longtemps.

« Ainsi, moines les taureaux qui mènent le troupeau pour lequel ils jouent le rôle de pères ont fendu les flots du Gange et sont arrivés de l'autre côté en sécurité. Semblables à eux sont les moines accomplis (arahant) qui ont éliminés les contaminations, vécu leur vie, accompli ce qu'ils devaient réaliser, posé leur fardeau, atteint leur but, détruit les chaînes de l'existence, et qui se sont libérés grâce à l'ultime connaissance (sammadañña). Ils ont fendu les flots de Mâra et sont arrivés de l'autre côté en toute sécurité.

Il y eut ensuite, moines, les animaux robustes et ceux en cours de dressage qui ont fendu les flots du Gange et sont arrivés de l'autre côté en sécurité. Semblables à eux sont les moines qui ont brisé les cinq chaînes inférieures ¹⁶⁶ et qui atteindront le complet Dénouement là où ils auront pris naissance par apparition, sans revenir en ce monde. Ils arriveront eux aussi de l'autre côté en toute sécurité en ayant fendu les flots de Mâra.

Puis il y eut ensuite, moines, les taurillons et les taures qui ont fendu les flots du Gange et sont arrivés de l'autre côté en sécurité. Semblables à eux sont les moines qui ont atteint l'Un-seul-retour (sakadāgāmin) en brisant trois chaînes, en affaiblissant l'attachement, l'aversion et la confusion, et qui mettront fin au malheur en ne revenant qu'une fois dans ce monde. Ils arriveront eux aussi de l'autre côté en toute sécurité en ayant fendu les flots de Mâra.

Ensuite, moines, les veaux plus faibles ont fendu les flots du Gange et sont arrivés de l'autre côté en sécurité. Semblables à eux sont les moines qui sont entrés dans le courant (sotāpanna) en brisant trois chaînes. Leur nature est d'échapper aux états de perdition et ils sont sûrs d'atteindre la pleine Réalisation. Ils arriveront eux aussi en sécurité de l'autre côté en ayant fendu les flots de Mâra.

Il y eut aussi, moines, le veau né le jour même et poussé par les meuglements de sa mère. Lui aussi a fendu les flots du Gange, lui aussi est arrivé de l'autre côté sain et sauf. Semblables à lui sont les moines qui suivent la vérité (dhammānusārin) ou qui suivent la conviction (saddhānusārin). Ils arriveront eux aussi en sécurité de l'autre côté en ayant fendu les flots de Mâra.

En ce qui me concerne, moines, je suis habile aux choses de ce monde, habile à celles de l'autre monde, habile quant au domaine de Mâra, habile quant à ce qui n'est pas du domaine de Mâra, habile quant au domaine de la Mort, habile quant à ce qui n'est pas du domaine de la Mort. Et ceux qui voudront m'écouter et me faire confiance en récolteront bien-être et bonheur pour longtemps. »

¹⁶⁶ Saṃyojana : croyance à la personne, sakkāyadiṭṭhi ; incertitude, vicikicchā ; méprise quant aux comportements et rites, sīlabbataparāmāsa ; attachement sensoriel, kāmarāga ; aversion, paṭigha. Visud XXII 48

Ainsi parla le Seigneur, ainsi parla le Bien-venu. Et le Maître ajouta :

Connus et proclamés ce monde et l'au-delà
Où Mâra réussit et où la Mort échoue
Le Bouddha connaît bien le monde tout entier
Ouverte est la porte vers l'Immortalité
Et sûr le chemin qui mène au Dénouement
Les courants du Mâlin sont taris, asséchés
Soyez joyeux, moines, cherchez la Paix ultime

Le récit du prince Abhaya

(Abhayarājakumārasutta n° 58)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Rājagaha, au Repas des Écureuils dans le Bois de Bambous.

Or le prince Abhaya (fils du roi Bimbisāra du Māgadha) alla voir Nātaputta ¹⁶⁷ le sans-lien (nigaṇṭha), il le salua en arrivant et s'assit convenablement. Quand le prince fut bien assis, Nātaputta lui dit :

– Toi, prince, va prendre en défaut l'ascète Gotama, ainsi te viendra la glorieuse réputation d'avoir eu le dessus sur l'ascète Gotama qui est si puissant et tellement brillant.

– Mais, seigneur, comment pourrai-je prendre en défaut les paroles de cet ascète Gotama qui est si puissant et tellement brillant ?

– Va voir, prince, l'ascète Gotama. Quand tu seras auprès de lui, demande-lui : “Seigneur, le Tathāgata (celui qui est parvenu au bout du chemin des Bouddhas) peut-il dire des paroles déplaisantes et désagréables aux autres ?” Si l'ascète Gotama, ainsi questionné, répond : “Prince, le Tathāgata peut dire des paroles déplaisantes et désagréables aux autres”, tu pourras lui rétorquer : “Alors, Seigneur, tu ne diffères pas d'un être ordinaire (puthujjana) car l'être ordinaire lui aussi peut dire des paroles déplaisantes et désagréables aux autres”. Et si, au contraire, l'ascète Gotama, ainsi questionné, répond : “Prince, le Tathāgata ne peut pas dire aux autres des paroles déplaisantes et désagréables”, tu pourras lui répliquer : “Mais, Seigneur, tu as déclaré que Dévadatta (cousin et rival de maître Gotama) était voué à la perdition, que Dévadatta était voué à l'enfer, que Dévadatta y resterait tout un éon (kappa) et qu'il serait inguérissable ; or ces paroles mirent Dévadatta en colère, il en devint furieux”.

« Si, prince, tu poses à l'ascète Gotama cette question à deux pointes, il ne pourra pas rejeter le dilemme, il ne sera pas capable de le résoudre. Imagine, prince, qu'un homme ait une mâcre bicorné ¹⁶⁸ coincée dans le gosier. Il ne pourrait ni la recracher ni l'avaler. De la même façon, interrogé avec cette question à deux pointes, l'ascète Gotama ne pourra ni rejeter ni résoudre le dilemme.

– Bien, seigneur. Le prince Abhaya acquiesça, se leva de son siège, salua Nātaputta le sans-lien, en fit le tour en le gardant à sa droite (padakkhiṇa, en signe de respect) et se rendit auprès du Seigneur.

* * *

¹⁶⁷ Nātaputta fut le fondateur de la religion jain. Il est connu aussi comme Jina, Vainqueur, comme Mahāvīra, Grand Héros, et comme 24^e Tīrthankara (Pontife). Maître Gotama et lui semblent ne s'être jamais rencontrés bien qu'ils aient parfois séjourné dans la même ville.

¹⁶⁸ La mâcre bicorné, *trapa bicornis*, est une plante aquatique flottante dont le fruit porte deux grosses cornes presque opposées, épaisses et recourbées à leur sommet.

Il salua le Seigneur en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, le prince Abhaya regarda le soleil et pensa : "Ce n'est pas le moment d'engager un débat, mais je le ferai demain dans ma propre demeure". Il dit au Seigneur :

– Que le Seigneur accepte un repas chez moi demain avec trois autres (le prince n'invite pas le Seigneur seul pour ne pas être taxé d'avarice, ni avec plus de participants car il craint d'éventuels débordements ou disputes, il limite donc à trois le nombre des accompagnateurs).

Le Seigneur accepta en gardant le silence.

Le prince Abhaya comprit l'acceptation. Il se leva de son siège, salua le Seigneur, en fit le tour en le gardant à sa droite et partit.

* * *

En fin de nuit, au petit matin, le Seigneur se vêtit, prit son bol et sa robe, se rendit à la demeure du prince Abhaya et s'y assit sur le siège préparé.

Le prince Abhaya servit le Seigneur de sa propre main, il lui offrit jusqu'à satiété d'excellentes nourritures et boissons. Puis, quand le Seigneur eut fini de manger et qu'il eut retiré sa main du bol, le prince prit un siège bas et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il demanda au Seigneur :

– Seigneur, le Tathâgata peut-il dire aux autres des paroles déplaisantes et désagréables ?

– Prince, il n'y a pas ici de réponse par oui ou par non.

– À ce stade, Seigneur, les sans-lien sont défaits.

– Pourquoi dis-tu, prince, que les sans-lien sont vaincus sur ce point ?

– Seigneur, je suis allé voir Nâtaputta le sans-lien, je l'ai salué en arrivant... (le prince relate mot pour mot son entrevue avec Nâtaputta)

À ce moment, le prince Abhaya tenait un petit bébé innocent couché sur ses genoux ¹⁶⁹. Le Seigneur lui demanda :

– Que penses-tu de ceci, prince ? Si par ta négligence ou par celle de la nourrice, ce bébé mettait dans sa bouche un morceau de bois ou un caillou, que ferais-tu ?

– Je le retirerais, Seigneur. Et si je ne réussissais pas à le retirer du premier coup, je tiendrais la tête du bébé de la main gauche et de la droite, avec l'index recourbé, je retirerais l'objet, même s'il doit pour cela y avoir du sang. Pourquoi donc ? Parce que j'ai de la compassion pour ce bébé.

– De la même façon, prince, quand le Tathâgata sait qu'une parole n'est pas vraie, pas exacte, pas profitable, pas plaisante ni agréable aux autres, le Tathâgata ne la dit pas.

Quand le Tathâgata sait qu'une parole est vraie, exacte mais qu'elle n'est pas profitable, pas plaisante ni agréable aux autres, le Tathâgata ne la dit pas.

Quand le Tathâgata sait qu'une parole est vraie, exacte et profitable, mais qu'elle n'est pas plaisante ni agréable aux autres, le Tathâgata connaît le bon moment pour la dire.

Quand le Tathâgata sait qu'une parole est fausse, inexacte et non profitable, mais qu'elle est plaisante et agréable aux autres, le Tathâgata ne la dit pas.

Quand le Tathâgata sait qu'une parole est vraie, exacte mais pas profitable, et qu'elle est plaisante et agréable aux autres, le Tathâgata ne la dit pas.

Quand le Tathâgata sait qu'une parole est vraie, exacte, profitable, plaisante et agréable aux autres, le Tathâgata connaît le bon moment pour la dire.

Pourquoi cela ? Parce que le Tathâgata a de la compassion pour les êtres. »

¹⁶⁹ Une ruse. Certains tiennent un fruit, une fleur ou un écrit et peuvent détourner l'attention si le débat tourne mal pour eux, en faisant semblant de manger le fruit, de sentir la fleur ou de lire. Ici, le prince peut pincer discrètement le bébé pour le faire pleurer et devoir alors s'en occuper.

– Il y a, Seigneur, des nobles savants (paṇḍita), des brahmanes savants, des maîtres de maison savants ou des ascètes (samaṇa) savants qui préparent une question, approchent le Seigneur et la lui posent. Le Seigneur y a-t-il réfléchi auparavant en détail : “Ceux qui m'approcheront m'interrogeront ainsi et je répondrai comme cela à leur question” ? Ou bien la réponse vient-elle spontanément au Tathâgata ?

– Sur ce point, prince, je vais te poser une question et tu pourras répondre ce que tu veux. Que penses-tu de ceci, prince : es-tu expert en charronnerie ?

– Oui, Seigneur, je connais bien les éléments qui composent les chars.

– Que penses-tu de ceci, prince : si l'on venait te demander quel nom a telle pièce de char, devrais-tu réfléchir auparavant : “Ceux qui m'approcheront m'interrogeront ainsi et je répondrai comme cela à leur question” ? Ou bien la réponse te viendrait-elle spontanément ?

– Comme je suis un homme de chars, Seigneur, que j'en suis familier et expert, toutes les parties des chars me sont bien connues, et leur nom m'apparaît naturellement.

– De la même façon, prince, des nobles savants, des brahmanes savants, des maîtres de maison savants ou des ascètes savants préparent une question, approchent le Tathâgata et la lui posent. La réponse vient spontanément au Tathâgata. Pourquoi cela ? Parce que le Tathâgata pénètre parfaitement le champ des connaissables¹⁷⁰. Grâce à cette pénétration, la réponse se présente spontanément.

Ainsi parla-t-il, et le prince Abhaya s'écria :

– C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est comme si l'honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l'égaré, et avait apporté une lampe dans l'obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C'est ainsi de plusieurs façons que l'honorable Gotama a exposé l'enseignement. Je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Sangha monastique. Que l'honorable Gotama me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge aussi longtemps qu'il lui restera un souffle de vie.

¹⁷⁰ Dhammadhātu. L'expression est synonyme de connaissance omnisciente, sabbaññūtañāṇa.

Le récit de l'homme excellent

(Sappurisasutta n° 113)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Sâvatthi, dans le parc Anâthapiṇḍika du bois Jéta.

En cette occasion le Seigneur s'adressa aux moines :

– Moines !

– Oui, Seigneur, lui répondirent les moines.

Le Seigneur leur dit :

– Je vais vous montrer, moines, une caractéristique (dhamma) des hommes excellents (sappurisa) et une autre des hommes médiocres (asappurisa). Ecoutez et faites bien attention, je vais parler.

– Bien, Seigneur, répondirent les moines.

Et le Seigneur leur dit ceci :

– Quelle est, moines, cette caractéristique des hommes excellents ? Prenons d'abord un homme médiocre issu d'une famille noble (de caste guerrière ou brahmane)... d'une grande famille (de caste guerrière, brahmane ou commerçante)... d'une famille riche... ou d'une famille raffinée. Il réfléchit : “Je suis sorti d'une famille noble... d'une grande famille... d'une famille riche... ou d'une famille raffinée ; mais ces autres moines ne sont pas issus de telles familles”. Il s'enorgueillit de sa famille et méprise les autres. Cela caractérise un homme médiocre.

Mais l'homme excellent, lui, réfléchit ainsi : “Ce n'est pas par la famille qu'on détruit la convoitise, qu'on détruit l'aversion, qu'on détruit la confusion. Même si on n'est pas sorti d'une de ces familles, c'est en avançant sur la voie adéquate (dhammanudhamma), en progressant convenablement et en agissant en accord avec la méthode que l'on mérite les offrandes et les louanges”. Quand il a intériorisé cette démarche, il ne s'enorgueillit pas de sa famille et ne méprise pas les autres. Voilà qui caractérise l'homme excellent.

« En outre, moines, quand un homme médiocre est connu et célèbre... qu'il obtient les nécessités que sont le vêtement, la nourriture, le logement et les médicaments... qu'il a beaucoup appris... qu'il détient le vinaya... ou qu'il expose le dhamma, il réfléchit : “Je suis connu et célèbre... j'obtiens les quatre nécessités... j'ai beaucoup appris... je détiens le vinaya... j'expose le dhamma ; mais ces autres moines ne sont ni connus ni célèbres... ils n'obtiennent pas les quatre nécessités... ils n'ont pas beaucoup appris... ils ne détiennent pas le vinaya... ils n'exposent pas le dhamma”. Il s'enorgueillit de ses succès et méprise les autres. Cela caractérise un homme médiocre.

Mais l'homme excellent, lui, réfléchit ainsi : “Ce n'est pas le fait d'être connu et célèbre... d'obtenir les nécessités... d'avoir beaucoup appris... de détenir le vinaya... d'exposer le dhamma, qui détruit la convoitise, qui détruit l'aversion, qui détruit la confusion. Même si on n'a aucune de ces qualités, c'est en avançant sur la voie adéquate, en progressant convenablement et en agissant en accord avec la méthode que l'on mérite les offrandes et les louanges”. Quand il a intériorisé cette démarche, il ne s'enorgueillit pas de ses capacités et ne méprise pas les autres. Voilà qui caractérise l'homme excellent.

« En outre, moines, quand un homme médiocre vit dans la forêt... se vêt de rebuts... se nourrit d'aumônes... reste au pied d'un arbre... demeure dans un charnier... vit en plein air... reste assis... demeure à l'endroit prescrit... ou mange en une seule session ¹⁷¹, il réfléchit : “Je vis dans la forêt... je me vêts de rebuts... je me nourris d'aumônes... je reste au pied d'un arbre... je demeure dans un charnier... je vis en plein air... je reste assis... je demeure à l'endroit prescrit... je mange en une seule session ; mais ces autres moines ne vivent pas dans la forêt... ne se vêtent pas de rebuts... ne se nourrissent pas d'aumônes... ne restent pas au pied d'un arbre... ne demeurent pas dans un charnier... ne vivent pas en plein air... ne restent pas assis... ne demeurent pas à l'endroit prescrit... ou ne mangent pas en une seule session”. Il s'enorgueillit de ses comportements et méprise les autres. Cela caractérise un homme médiocre.

Mais l'homme excellent, lui, réfléchit ainsi : “Ce n'est pas le fait de vivre dans la forêt... de se vêtir de rebuts... de se nourrir d'aumônes... de rester au pied d'un arbre... de demeurer dans un charnier... de vivre en plein air... de rester assis... de demeurer à l'endroit prescrit... ou de manger en une seule session, qui détruit la convoitise, qui détruit l'aversion, qui détruit la confusion. Même si on n'adopte aucun de ces comportements, c'est en avançant sur la voie adéquate, en progressant convenablement et en agissant en accord avec la méthode que l'on mérite les offrandes et les louanges”. Quand il a intériorisé cette démarche, il ne s'enorgueillit pas de ses comportements et ne méprise pas les autres. Voilà qui caractérise l'homme excellent.

« En outre, moines, quand un homme médiocre atteint... le premier jhâna... atteint le deuxième jhâna... atteint le troisième jhâna... atteint le quatrième jhâna... atteint le domaine de l'espace infini... atteint le domaine de la conscience infinie... atteint le domaine du néant... ou atteint le domaine sans perception ni non-perception, il réfléchit : “J'ai atteint le premier jhâna... le deuxième jhâna... le troisième jhâna... le quatrième jhâna... le domaine de l'espace infini... le domaine de la conscience infinie... le domaine du néant... ou le domaine sans perception ni non-perception ; mais ces autres moines n'ont pas atteint de telles réalisations”. Il s'enorgueillit de ce qu'il a réalisé et méprise les autres. Cela caractérise un homme médiocre.

Mais l'homme excellent, lui, réfléchit ainsi : “Le Seigneur a dit de ne pas ambitionner l'obtention du premier jhâna... du deuxième jhâna... du troisième jhâna... du quatrième jhâna... du domaine de l'espace infini... du domaine de la conscience infinie... du domaine du néant... et du domaine sans perception ni non-perception, car de quelque façon qu'on se les imagine, ils sont autrement”. Quand il a intériorisé cette absence d'ambition, il ne s'enorgueillit pas d'avoir atteint le premier jhâna... le deuxième jhâna... le troisième jhâna... le quatrième jhâna... le domaine de l'espace infini... le domaine de la conscience infinie... le domaine du néant... ou le domaine sans perception ni non-perception, et ne méprise pas les autres. Voilà qui caractérise l'homme excellent.

« En outre, moines, en transcendant complètement le domaine sans perception ni non-perception, l'homme excellent atteint l'Arrêt des perceptions et du ressenti, il y demeure, et quand il le regarde avec sagacité, les contaminations sont éradiquées. Et celui-là, moines, n' imagine (maññati) personne, n' imagine aucun endroit, n' imagine aucune façon. »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du Seigneur.

¹⁷¹ Ces moyens rigoureux (dhutaṅga) sont décrits en détail dans le chapitre II du Visuddhimagga, mais dans un ordre différent.

Le petit récit de la vacuité

(Cūḷasuññātasutta n°121)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Sāvatthi dans le palais Migāramātu du parc de l'Est.

Un soir, le vénérable Ānanda émergea de la solitude et se rendit auprès du Seigneur. Il le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, le vénérable Ānanda dit au Seigneur ¹⁷²:

– Il y eut cette fois, Seigneur, où le Seigneur séjournait chez les Sakyas, près du village sakya nommé Nagaraka. Là, j'ai entendu de la bouche du Seigneur, j'ai appris en sa présence : “À présent, Ānanda, je conserve constamment une attitude de vacuité”. Ai-je bien entendu, Seigneur ? Ai-je bien saisi ? Ai-je bien prêté attention ? Ai-je bien retenu ?

– Certainement, Ānanda, tu as bien entendu, bien saisi, bien prêté attention et bien retenu. Auparavant comme maintenant, je conservais constamment une attitude de vacuité. Ce palais de Migāramātu est vide (dépourvu) d'éléphants, de vaches, de chevaux et de juments, il est vide d'or et d'argent, vide d'assemblées de femmes et d'hommes ¹⁷³; il y a cependant ici une absence de vacuité, due seulement à la présence de la communauté monastique ¹⁷⁴.

De la même façon, le moine (qui aspire à la vacuité) ne prête pas attention à la perception "village" ¹⁷⁵, ne prête pas attention à la perception "homme", mais prête uniquement attention à la perception "forêt" ¹⁷⁶.

Son attention plonge dans la perception "forêt", s'y plaît, s'y installe et s'y fixe. Il reconnaît avec sagacité que les remous (daratha) que causait la perception de village n'existent plus, que les remous que causait la perception "homme" n'existent plus, mais qu'il reste une dose de remous, due seulement à la perception de la forêt.

Il reconnaît avec sagacité que cette sorte de perception est vide de la perception de village, vide de la perception "homme", mais qu'il subsiste une non-vacuité, uniquement due à la perception de forêt. Il contemple ainsi le vide en fonction de ce qui est absent ; et ce qui subsiste, il le reconnaît comme existant : “ceci est”. Ainsi trouve-t-il un accès à la vacuité telle qu'elle est, sans méprise, bien purifiée.

¹⁷² Il semble qu'après avoir rempli ses tâches pour le Seigneur, le vénérable s'était rendu à son lieu de résidence diurne, avait déterminé la durée de sa pratique avant de rester assis sans pouvoir réaliser le Fruit de la vacuité avec le Dénouement comme objet. Il en avait émergé au bout du temps préalablement défini. Les composants mentaux s'étaient alors présentés à lui comme vides et il avait eu envie d'entendre parler de la vacuité.

¹⁷³ Le palais ne comportait aucune représentation d'animaux, pas de décorations en or ou en argent, et il n'y avait pas de laïcs venus pour entendre un enseignement ou assister à une session de questions- réponses.

¹⁷⁴ Des moines venaient s'asseoir pour manger, ou parce qu'ils étaient malades ou venaient soigner des malades, ou bien ils se rassemblaient pour une récitation, des travaux de couture, etc.

¹⁷⁵ Notion qu'il s'agit d'un village, ou souillures mentales associées à cette notion.

¹⁷⁶ En identifiant une forêt, un arbre, une colline, un fourré obscur, etc.

« Ensuite, Ânanda, le moine ne prête plus attention à la perception "homme", ne prête plus attention à la perception de forêt, il prête uniquement attention à la perception "terre"¹⁷⁷. Son attention plonge dans la perception "terre", s'y plaît, s'y installe et s'y fixe.

Une peau de bœuf, bien étirée et fixée au moyen de cent piquets, perd tous ses plis¹⁷⁸. De la même façon, s'il ne prête pas attention aux bosses et aux creux de la terre, aux ruisseaux et aux passages difficiles, aux souches et aux épineux, aux collines et aux irrégularités, le moine prête attention uniquement à la perception "terre". Son attention plonge dans la perception "terre", s'y plaît, s'y installe et s'y fixe. Il reconnaît avec sagacité que les remous que causait la perception "homme" n'existent plus, que les remous que causait la perception de forêt n'existent plus, mais qu'il reste une dose de remous, due seulement à la perception de la terre.

Il reconnaît avec sagacité que cette sorte de perception est vide de la perception "homme", vide de la perception de forêt, mais qu'il subsiste encore une non-vacuité, due seulement à la perception de la terre. Il contemple ainsi le vide en fonction de ce qui est absent ; et ce qui subsiste, il le reconnaît comme existant : "ceci est". Ainsi trouve-t-il un accès à la vacuité telle qu'elle est, sans méprise, bien purifiée.

« Ensuite, Ânanda, le moine ne prête plus attention à la perception de la forêt, ne prête plus attention à la perception de la terre, il prête attention uniquement à la perception du domaine de l'espace infini (ākāśānañca). Son attention plonge dans cette perception, s'y plaît, s'y installe et s'y fixe.

Il reconnaît avec sagacité que les remous que causait la perception de la forêt n'existent plus, que les remous que causait la perception de la terre n'existent plus, mais qu'il reste une dose de remous, due seulement à la perception du domaine de l'espace infini. Il reconnaît avec sagacité que cette sorte de perception est vide de la perception de forêt, vide de la perception de terre, mais qu'il subsiste une non-vacuité, due seulement à la perception du domaine de l'espace infini. Il contemple ainsi le vide en fonction de ce qui est absent ; et ce qui subsiste, il le reconnaît comme existant : "ceci est". Ainsi trouve-t-il un accès à la vacuité telle qu'elle est, sans méprise, bien purifiée.

« Ensuite, Ânanda, le moine ne prête plus attention à la perception "terre", ne prête plus attention à la perception du domaine de l'espace infini, il prête attention uniquement au domaine de la conscience infinie (viññāṇaṇca). Son attention plonge dans cette perception, s'y plaît, s'y installe et s'y fixe.

Il reconnaît avec sagacité que les remous que causait la perception de la terre n'existent plus, que les remous que causait la perception du domaine de l'espace infini n'existent plus, mais qu'il reste une dose de remous, due seulement à la perception du domaine de la conscience infinie. Il reconnaît avec sagacité que cette sorte de perception est vide de la perception "terre", vide de la perception du domaine de l'espace infini, mais qu'il subsiste une non-vacuité, due seulement à la perception du domaine de la conscience infinie. Il contemple ainsi le vide en fonction de ce qui est absent ; et ce qui subsiste, il le reconnaît comme existant : "ceci est". Ainsi trouve-t-il un accès à la vacuité telle qu'elle est, sans méprise, bien purifiée.

¹⁷⁷ La perception de forêt ne permet pas d'atteindre la concentration de proximité ni les jhānas, alors que la pratique sur la globalité de la terre, pāṭhavī-kasiṇa, le permet.

¹⁷⁸ En lisant vigatavalika.

« Ensuite, Ânanda, le moine ne prête plus attention à la perception du domaine de l'espace infini, ne prête plus attention à la perception du domaine de la conscience infinie, il prête attention seulement à la perception du domaine du néant (ākāṅkṣā). Son attention plonge dans cette perception, s'y plaît, s'y installe et s'y fixe.

Il reconnaît avec sagacité que les remous que causait la perception du domaine de l'espace infini n'existent plus, que les remous que causait la perception du domaine de la conscience infinie n'existent plus, mais qu'il reste une dose de remous, due seulement à la perception du domaine du néant. Il reconnaît avec sagacité que cette sorte de perception est vide de la perception du domaine de l'espace infini, vide de la perception du domaine de la conscience infinie, mais qu'il subsiste une non-vacuité, due seulement à la perception du domaine du néant. Il contemple ainsi le vide en fonction de ce qui est absent ; et ce qui subsiste, il le reconnaît comme existant : “ceci est”. Ainsi trouve-t-il un accès à la vacuité telle qu'elle est, sans méprise, bien purifiée.

« Ensuite, Ânanda, le moine ne prête plus attention à la perception du domaine de la conscience infinie, ne prête plus attention à la perception du domaine du néant, il prête attention uniquement à la perception du domaine sans perception ni non-perception (nevasaññānāsañña). Son attention se plonge dans cette perception, s'y plaît, s'y installe et s'y fixe.

Il reconnaît avec sagacité que les remous que causait la perception du domaine de la conscience infinie n'existent plus, que les remous que causait la perception du domaine du néant n'existent plus, mais qu'il reste une dose de remous, due seulement à la perception du domaine sans perception ni non-perception. Il reconnaît avec sagacité que cette sorte de perception est vide de la perception du domaine de la conscience infinie, vide de la perception du domaine du néant, mais qu'il subsiste une non-vacuité, due uniquement à la perception du domaine sans perception ni non-perception. Il contemple ainsi le vide en fonction de ce qui est absent ; et ce qui subsiste, il le reconnaît comme existant : “ceci est”. Ainsi trouve-t-il un accès à la vacuité telle qu'elle est, sans méprise, bien purifiée.

« Ensuite, Ânanda, le moine ne prête plus attention à la perception du domaine du néant, ne prête plus attention à la perception du domaine sans perception ni non-perception, il prête uniquement attention à la concentration spirituelle sans signe (animitta, la concentration d'esprit au cours de la multivision, vipassanā, est dépourvue du "signe" de la permanence). Son attention plonge dans cette perception, s'y plaît, s'y installe et s'y fixe.

Il reconnaît avec sagacité que les remous que causait la perception du domaine du néant n'existent plus, que les remous que causait la perception du domaine sans perception ni non-perception n'existent plus, mais que subsiste encore une dose de remous en raison de la collection physique (kāya, formée des 4 grands éléments et objet de la multivision) associée aux six domaines (āyatana) et liée au processus vital (jīvita, tant que dure la vie). Il reconnaît avec sagacité que cette sorte de perception est vide de la perception du domaine du néant, vide de la perception du domaine sans perception ni non-perception, mais qu'il subsiste une non-vacuité en raison de cette collection associée aux six domaines et liée au processus vital. Il contemple ainsi le vide en fonction de ce qui est absent ; et ce qui subsiste, il le reconnaît comme existant : “ceci est”. Ainsi trouve-t-il un accès à la vacuité telle qu'elle est, sans méprise, bien purifiée.

« Ensuite, Ânanda, le moine ne prête plus attention à la perception du domaine du néant, ne prête plus attention à la perception du domaine sans perception ni non-perception, il prête uniquement attention à la concentration spirituelle sans signe. Son attention plonge dans cette perception, s'y plaît, s'y installe et s'y fixe.

Il reconnaît avec sagacité que cette concentration spirituelle sans signe est créée (abhisankhata) et conçue (abhisañcetayita), et que tout ce qui est créé et conçu est temporaire et de nature à cesser. Quand il connaît ceci et voit ainsi, son esprit est délivré de la contamination (āsāva) par les objets des sens (kāma), délivré de la contamination par l'existence (bhava), délivré de la contamination par l'aveuglement (avijjā). Dans la Délivrance vient la connaissance "délivré". Il reconnaît avec sagacité que la naissance est détruite, la vie sainte vécue, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas. Il reconnaît avec sagacité que les remous que causait la contamination par les objets des sens n'existent plus ici (dans le chemin immaculé et dans le Fruit), que les remous que causait la contamination par l'existence n'existent plus ici, que les remous que causait la contamination par l'aveuglement n'existent plus ici, mais qu'il reste une dose de remous en raison de cette collection associée aux six domaines et liée au processus vital. Il reconnaît avec sagacité que cette sorte de perception est vide de contamination par les sens, vide de contamination par l'existence, vide de contamination par l'aveuglement, mais qu'il subsiste une non-vacuité, due à cette collection associée aux six domaines et liée au processus vital. Il contemple ainsi le vide en fonction de ce qui est absent ; et ce qui subsiste, il le reconnaît comme existant : "ceci est". Ainsi trouve-t-il un accès à la vacuité telle qu'elle est, sans méprise, bien purifiée.

« Tous les ascètes, Ânanda, et les brahmanes du temps passé qui ont accédé à une vacuité totalement pure, ultime et suprême et y sont demeurés ont accédé précisément à *cette* vacuité (absorption dans le Fruit) totalement pure, ultime et suprême, et y sont demeurés. Tous les ascètes et les brahmanes du temps futur qui accèderont à une vacuité totalement pure, ultime et suprême et y demeureront accèderont précisément à *cette* vacuité totalement pure, ultime et suprême, et y demeureront. Et tous les ascètes et les brahmanes du présent qui accèdent à une vacuité totalement pure, ultime et suprême et y demeurent accèdent précisément à *cette* vacuité totalement pure, ultime et suprême, et y demeurent.

Par conséquent, Ânanda, vous devez vous exercer ainsi : "Nous accèderons à la vacuité totalement pure, ultime et suprême, et nous y resterons". »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du Seigneur.

Le récit de la vigilance à l'inspir-expir

(Ānāpānasatisutta n°118)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Sâvatthi dans le palais Migâramâtu du parc de l'Est avec un grand nombre de disciples confirmés bien connus et fameux pour leurs qualités. Il y avait le vénérable Sâriputta, le vénérable Mahâmoggallâna, le vénérable Mahâkassapa, le vénérable Mahâkaccâyana, le vénérable Mahâkoṭṭhita, le vénérable Mahâkappina, le vénérable Mahâcunda, le vénérable Anuruddha, le vénérable Révata, le vénérable Ānanda et d'autres disciples confirmés bien connus et fameux pour leurs qualités.

À cette époque les moines confirmés enseignaient (les bases) aux novices et les instruisaient (de la méthode), certains confirmés à dix novices, d'autres à vingt, d'autres à trente et d'autres à quarante novices. Ainsi enseignés et bien instruits par les anciens, les novices connaissaient une excellence de plus en plus élevée.

Lors de l'uposatha du quinzième jour, pendant la nuit de la pleine lune qui devait clôturer la retraite de mousson (pavāraṇā), le Seigneur s'assit en plein air, entouré par la communauté des moines. Il observa la communauté qui gardait le silence. Puis il s'adressa aux moines :

– Je suis satisfait de cette voie (paṭipadā), moines, j'en suis ravi. Par conséquent, mettez encore plus d'énergie pour acquérir ce que vous n'avez pas encore acquis, pour atteindre ce que vous n'avez pas encore atteint et pour voir de vos propres yeux ce que vous n'avez pas encore vu (l'Accomplissement). Je vais rester ici-même près de Sâvatthi jusqu'à Komudî (fête de la pleine lune) du quatrième mois (de la mousson) ¹⁷⁹.

* * *

Les moines de la région apprirent que le Seigneur resterait au même endroit près de Sâvatthi pendant le quatrième mois jusqu'à la fête de Komudî. Ils convergèrent vers Sâvatthi pour voir le Seigneur. Les moines confirmés enseignèrent et instruisirent les novices encore plus intensément. Certains le firent pour dix novices, d'autres pour vingt, d'autres pour trente et d'autres pour quarante. Ainsi enseignés et instruits par les anciens, les novices atteignirent une excellence encore plus élevée.

* * *

Lors de l'uposatha du quinzième jour, pendant la nuit de la pleine lune qui clôturait la retraite de mousson à l'occasion de la fête de Komudî du quatrième mois, le Seigneur, entouré par la communauté des moines, s'assit en plein air. Il observa la communauté des moines qui gardait le silence, puis il s'adressa aux moines :

– Cette assemblée ne bavarde pas, moines, elle a délaissé les bavardages, elle reste pure et fixée sur l'essentiel. Une telle communauté monastique, une assemblée de cette sorte, mérite les dons, mérite les présents, mérite les cadeaux, mérite les salutations mains jointes et constitue le suprême champ de mérite dans le monde. Cette communauté, cette assemblée

¹⁷⁹ En observant les nouveaux moines, le Seigneur vit que samatha-vipassanā était encore faible chez eux. Si la retraite de mousson s'arrêtait maintenant, les moines se disperseraient et ne trouveraient pas d'aussi bonnes conditions de pratique. Il annonça donc que la retraite était prolongée d'un mois.

est telle qu'un petit don a de grands (effets) et qu'un grand don en a plus encore. Il est difficile de trouver dans le monde une telle communauté, une assemblée de cette sorte, et cela vaudrait la peine de voyager même sur de grandes distances avec un sac à provisions afin de voir une telle communauté, une assemblée de cette espèce. Voilà ce que représente cette communauté monastique, voilà ce que vaut cette assemblée.

Il y a, moines, dans cette communauté des moines accomplis (arahanto) qui ont éliminé les contaminations, franchi les étapes, fait ce qui était à faire, déposé le fardeau, atteint le But, détruit les chaînes de l'existence et obtenu la Délivrance grâce à une connaissance parfaite. Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui ont éliminé les cinq chaînes inférieures ¹⁸⁰ et qui atteindront le complet Dénouement dans le monde où ils renaîtront par apparition sans revenir ici. Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui ont éliminé trois chaînes ¹⁸¹ et affaibli l'attachement, l'aversion et la confusion, ils ont acquis l'état d'Un-seul-retour et reviendront une seule fois en ce monde avant de mettre fin au malheur (dukkha). Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui ont éliminé trois chaînes et sont entrés dans le courant, ils ne peuvent plus retomber et sont assurés d'accéder au plein Éveil. Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui s'attachent à développer les quatre vigilances (satipatthāna). Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui s'attachent à développer les quatre efforts justes (sammappadhāna). Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui s'attachent à développer les quatre bases de réussite (iddhipāda). Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui s'attachent à développer les cinq facultés (indriya). Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui s'attachent à développer les cinq forces (bala). Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui s'attachent à développer les sept facteurs de l'Éveil (bojjhaṅga). Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui s'attachent à développer le pur (ariya) chemin (magga) à huit éléments (Visuddhimagga chap. XVI § 75). Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui s'attachent à développer la bienveillance (mettā, VsM IX 3). Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui s'attachent à développer la pitié (karuṇa, VsM IX 77). Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui s'attachent à développer la joie (muditā, VsM IX 84). Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui s'attachent à développer le regard-neutre (upekhā, VsM IX 88). Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui s'attachent à travailler sur la laideur (asubha, VsM chap. VI). Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

¹⁸⁰ La croyance à la personne, sakkāyadiṭṭhi, le doute, vicikicchā, la méprise quant aux comportements et rites, sīlabbataparāmāsa, la convoitise sensorielle, kāmarāga, et la répulsion, paṭigha.

¹⁸¹ Les 3 premières des 5 chaînes énumérées ci-dessus.

« Il y a dans cette communauté des moines qui s'attachent à développer la perception du temporaire (anicca) ¹⁸². Oui, il y a de tels moines dans cette communauté.

Il y a dans cette communauté des moines qui s'attachent à développer la vigilance à l'inspir-expir (ānāpānasati). Quand la vigilance à l'inspir-expir est cultivée et beaucoup pratiquée, elle produit de grands effets et procure quantité d'avantages. Quand la vigilance à l'inspir-expir est cultivée et beaucoup pratiquée, elle parachève les quatre vigilances. Quand les quatre vigilances sont cultivées et beaucoup pratiquées, elles parachèvent les sept facteurs de l'Éveil. Quand les sept facteurs de l'Éveil sont cultivés et beaucoup pratiqués, ils parachèvent la Délivrance-sapience (vijjā-vimutti).

« Comment, moines, cultiver la vigilance à l'inspir-expir, comment la pratiquer beaucoup pour qu'elle produise de grands effets et procure quantité d'avantages ?

Voici : un moine va dans la forêt, au pied d'un arbre ou dans un habitat vide. Il s'assied, croise les jambes, redresse le corps, puis il établit la vigilance devant lui. Vigilant, il inspire. Vigilant, il expire.

Quand il inspire longuement, il reconnaît qu'il inspire longuement ¹⁸³.

Quand il expire longuement, il reconnaît qu'il expire longuement.

Quand il inspire brièvement, il reconnaît qu'il inspire brièvement.

Quand il expire brièvement, il reconnaît qu'il expire brièvement.

Il s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en connaissant toute la collection (des inspirs-expirs)".

Il s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en apaisant l'activité corporelle (kāyasāṅkhāra)".

Il s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en connaissant le ravissement (pīti)".

Il s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en connaissant la félicité (sukha)".

Il s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en connaissant l'activité mentale (cittasāṅkhāra ¹⁸⁴)".

Il s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en apaisant l'activité mentale".

Il s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en connaissant l'état intérieur (citta, qualité de conscience)".

Il s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en rendant joyeux l'état intérieur".

Il s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en concentrant l'état intérieur".

Il s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en libérant l'état intérieur".

Il s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en contemplant le temporaire (anicca)".

Il s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en contemplant le détachement (virāga)".

Il s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en contemplant l'Arrêt (nirodha)".

Il s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en contemplant le Lâcher-prise (paṭinissagga)".

« Comment, moines, cultiver la vigilance à l'inspir-expir et la pratiquer beaucoup pour qu'elle parachève les quatre vigilances ?

Lorsque le moine reconnaît qu'il inspire longuement au moment où il inspire longuement, reconnaît qu'il expire longuement... inspire brièvement... expire brièvement au moment où il expire brièvement, ou lorsqu'il s'exerce à inspirer ou à expirer en connaissant toute la collection, ou lorsqu'il s'exerce à inspirer ou à expirer en apaisant l'activité corporelle, il

¹⁸² À partir des 4 vigilances sont énumérées des pratiques systématiques où l'on retrouve les 37 auxiliaires de l'Éveil, bodhipakkhiyā, et les 4 incommensurables, appamāṇa. La perception du caractère temporaire représente vipassanā. Et comme de nombreux moines développaient la vigilance à l'inspir-expir, cette pratique va être exposée plus longuement.

¹⁸³ Commentaire détaillé dans le Visuddhimagga chap. VIII § 145 à 244;

¹⁸⁴ L'activité mentale inclut le ressenti et la perception.

contemple une collection parmi la collection¹⁸⁵. À ce moment il demeure ardent, pleinement conscient, vigilant, ayant chassé convoitise pour le monde et insatisfaction, et je dis qu'il contemple l'une des collections corporelles : celle des inspirs et des expirs. Par conséquent, ce moine contemple bien une collection parmi la collection tout en demeurant ardent, pleinement conscient, vigilant, en ayant chassé convoitise pour le monde et insatisfaction.

Quand le moine s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en connaissant le ravissement... en connaissant la félicité... en connaissant l'activité mentale... ou en apaisant l'activité mentale", il contemple un ressenti parmi les ressentis. À ce moment-là il demeure ardent, pleinement conscient, vigilant, ayant chassé convoitise pour le monde et insatisfaction, et je dis qu'il (contemple) un ressenti (agréable) parmi les ressentis (possibles), à savoir une bonne prise en considération des inspirs et des expirs. Par conséquent, ce moine contemple bien un ressenti parmi les ressentis tout en demeurant ardent, pleinement conscient, vigilant, en ayant chassé convoitise pour le monde et insatisfaction.

Quand le moine s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en connaissant l'état intérieur... en rendant joyeux l'état intérieur... en concentrant l'état intérieur... ou en libérant l'état intérieur", il contemple un état d'être dans l'état d'être. À ce moment il demeure ardent, pleinement conscient, vigilant, ayant chassé convoitise pour le monde et insatisfaction, mais je ne recommande pas la culture de la vigilance à l'inspir-expir si la vigilance est défaillante ou en l'absence de pleine conscience. Par conséquent, ce moine contemple bien un état d'être dans l'état d'être tout en demeurant ardent, pleinement conscient, vigilant, en ayant chassé convoitise pour le monde et insatisfaction.

Quand le moine s'exerce : "J'inspirerai... J'expirerai en contemplant le temporaire... en contemplant le détachement... en contemplant l'Arrêt... ou en contemplant le Lâcher-prise", il contemple un connaissable (dhamma) parmi les connaissables. À ce moment il demeure ardent, pleinement conscient, vigilant, ayant chassé convoitise pour le monde et insatisfaction. Il voit avec sagacité l'élimination de cette convoitise ou de cette insatisfaction et il acquiert ainsi une vision encore plus aiguë. Par conséquent, ce moine contemple bien un connaissable parmi les connaissables tout en demeurant ardent, pleinement conscient, vigilant, en ayant chassé convoitise pour le monde et insatisfaction.

Voilà, moines, comment la vigilance à l'inspir-expir, cultivée et beaucoup pratiquée, parachève les quatre vigilances.

« Et comment, moines, cultiver et beaucoup pratiquer les quatre vigilances pour qu'elles parachèvent les sept facteurs de l'Éveil ?

Dans le cas où le moine qui contemple l'une des collections corporelles... l'un des ressentis... l'un des états intérieurs... ou l'un des connaissables, demeure ardent, pleinement conscient, vigilant et abandonne convoitise pour le monde et insatisfaction, sa vigilance s'établit sans faiblir. Quand la vigilance est stabilisée sans faille, le moine la prend comme un facteur de l'Éveil, la cultive et porte ce facteur d'Éveil vigilance (sati-sambojjhaṅga) à son apogée.

Quand il a acquis une telle vigilance, le moine examine cet élément avec sagacité (comme temporaire, etc.), il l'inspecte et réussit à l'évaluer complètement. Quand le moine a examiné cet élément avec sagacité, l'a inspecté et a réussi à l'évaluer complètement, il prend l'examen

¹⁸⁵ Dans la collection des 4 éléments, il s'agit de l'élément vent ; ou d'un tangible (phoṭṭhabba) parmi les 12 domaines (āyatana), etc. Autrement dit, il contemple la collection des inspirs ou des expirs, laquelle est incluse dans une collection plus vaste.

de cet élément comme un facteur de l'Éveil, il le cultive et porte le facteur d'Éveil examen-de-l'élément (dhammavicaya-sambojjhaṅga) à son apogée.

« Quand le moine... a amené ce facteur d'Éveil à son apogée, l'énergie a été mise en œuvre sans faiblesse aucune. Quand l'énergie a été mise en œuvre de cette façon, le moine la prend comme un facteur de l'Éveil, la cultive et porte le facteur d'Éveil énergie (viriyasambojjhaṅga) à son apogée.

Chez le moine qui a acquis une telle énergie, un ravissement raffiné apparaît. Quand ce ravissement raffiné se manifeste, le moine le prend comme un facteur de l'Éveil, le cultive et porte le facteur d'Éveil ravissement (pīti-sambojjhaṅga) à son apogée.

Quand le moine est ravi, son corps s'apaise, et son esprit s'apaise aussi. Il prend cette tranquillité comme un facteur de l'Éveil, la cultive et porte le facteur d'Éveil tranquillité (passaddhi-sambojjhaṅga) à son apogée.

Quand le corps est tranquille et à l'aise, l'esprit se concentre intensément. À cette occasion le moine saisit le facteur d'Éveil concentration (samādhi-sambojjhaṅga), le cultive et le porte à son apogée.

Quand l'esprit est bien concentré de cette manière, le moine acquiert le regard-neutre supérieur¹⁸⁶. Dans ce cas il saisit le facteur d'Éveil regard-neutre (upekhā-sambojjhaṅga), le cultive et le porte à son apogée.

Voilà, moines, comment cultiver et beaucoup pratiquer les quatre vigilances pour qu'elles parachèvent les sept facteurs de l'Éveil.

« Et comment, moines, cultiver et beaucoup pratiquer les sept facteurs de l'Éveil pour qu'ils parachèvent la Délivrance-sapience ?

Voici : le moine développe le facteur d'Éveil vigilance qui s'appuie sur l'isolement (viveka), s'appuie sur le détachement (virāga), s'appuie sur l'Arrêt (nirodha) et tend au Renoncement (vossagga). Il développe le facteur d'Éveil examen-de-l'élément... le facteur d'Éveil énergie... le facteur d'Éveil ravissement... le facteur d'Éveil tranquillité... le facteur d'Éveil concentration... le facteur d'Éveil regard-neutre qui s'appuie sur l'isolement, s'appuie sur le détachement, s'appuie sur l'Arrêt et tend au Renoncement. Voilà comment cultiver et beaucoup pratiquer les sept facteurs d'Éveil pour qu'ils parachèvent la Délivrance-sapience (le Dénouement, nibbāna, qui est le fruit de la sapience, vijjā). »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du Seigneur.

¹⁸⁶ Quand le moine considère la collection corporelle sous l'un ou l'autre de ses aspects, la vigilance relative à cette collection représente le facteur d'Éveil vigilance, la connaissance associée à cette vigilance constitue le facteur d'Éveil examen-de-l'élément, l'énergie physique et mentale correspondante n'est rien d'autre que le facteur d'Éveil énergie, le ravissement et la tranquillité font office de facteurs d'Éveil correspondants, et l'attention fixée sur un point unique représente le facteur d'Éveil concentration. L'attitude médiane relative à ces 6 facteurs, quand il n'est plus besoin de les freiner ou de les amplifier, s'appelle facteur d'Éveil regard-neutre, il ressemble au cocher dont les chevaux ne vont ni trop vite ni trop lentement et qui n'a plus qu'à les surveiller sans intervenir.

Le récit de la vigilance relative au corps

(Kāyagatāsatisutta n° 119)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait près de Sāvatthi, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jéta.

Après leur repas, une fois revenus de leur tournée d'aumônes, des moines en grand nombre se rassemblèrent dans une salle de réunion. ils s'y installèrent et ils eurent cette conversation informelle :

– Il est merveilleux, mes amis, il est admirable à quel point le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, a bien dit que la vigilance relative au corps (kāyagatā sati), bien cultivée et beaucoup pratiquée, produit de grands effets et procure quantité d'avantages...

Mais cette discussion entre les moines resta inachevée car, vers le soir, le Seigneur était sorti de sa solitude, il s'était rendu à la salle de réunion et s'y était assis sur le siège préparé. Une fois bien assis, il demanda aux moines :

– De quoi parliez-vous, moines, dans cette réunion ? Quelle discussion s'est trouvée interrompue ?

– Après le repas, Seigneur, de retour de notre tournée d'aumônes, nous nous sommes rassemblés dans cette salle de réunion, nous nous y sommes installés et notre conversation informelle a pris la tournure que voici : il est merveilleux, mes amis, il est admirable à quel point le Seigneur qui sait, qui voit, qui est accompli et parfait Bouddha, a bien dit que la vigilance relative au corps, bien cultivée et beaucoup pratiquée, produit de grands effets et procure quantité d'avantages. Voilà où en était notre discussion quand le Seigneur est arrivé.

– Comment donc, moines, bien cultiver et beaucoup pratiquer la vigilance relative au corps pour qu'elle produise de grands effets et procure quantité d'avantages ? De la façon suivante :

Un moine va dans la forêt, au pied d'un arbre ou dans un habitat vide. Il s'assied, croise les jambes, redresse le corps et il établit la vigilance devant lui. Vigilant, il inspire. Vigilant, il expire.

Quand il inspire longuement, il reconnaît qu'il inspire longuement.

Quand il expire longuement, il reconnaît qu'il expire longuement.

Quand il inspire brièvement, il reconnaît qu'il inspire brièvement.

Quand il expire brièvement, il reconnaît qu'il expire brièvement.

Il s'exerce : “J'inspirerai... J'expirerai en connaissant toute la collection (des inspirs-expirs)”.

Il s'exerce : “J'inspirerai... J'expirerai en apaisant l'activité corporelle (kāyasaṅkhāra)”.

Quand il demeure ainsi attentif, ardent et déterminé, les pensées telles que celles qui trottent dans la tête des laïcs (relativement aux objets des cinq sens) sont éliminées. Grâce à cette disparition, son attention reste tournée vers l'intérieur, se stabilise, s'unifie et se concentre. Voilà comment le moine cultive la vigilance relative au corps.

« De plus, moines, quand il marche, le moine reconnaît avec sagacité qu'il marche ; qu'il est debout quand il se tient debout ; qu'il est assis quand il reste assis ; et qu'il est couché quand il reste couché. Quand il demeure ainsi attentif, ardent et déterminé, les pensées telles que celles qui trottent dans la tête des laïcs sont éliminées. Grâce à cette disparition, son attention reste tournée vers l'intérieur, se stabilise, s'unifie et se concentre. Voilà comment le moine cultive la vigilance relative au corps.

« En outre, moines, quand il avance ou recule, le moine agit en toute sagacité. Quand il regarde devant lui ou de côté, il agit en toute sagacité. Quand il plie ou étend les membres, il agit en toute sagacité. Quand il porte la cape, le bol et la robe, il agit en toute sagacité. Quand il mange, boit, mâche ou savoure, il agit en toute sagacité. Quand il urine ou défèque, il agit en toute sagacité. Quand il marche, quand il se tient debout, assis ou couché, il agit en toute sagacité. Quand il est éveillé, quand il parle ou se tait, il agit en toute sagacité. Quand il demeure ainsi attentif, ardent et déterminé, les pensées telles que celles qui trottent dans la tête des laïcs sont éliminées. Grâce à cette disparition, son attention reste tournée vers l'intérieur, se stabilise, s'unifie et se concentre. Voilà comment le moine cultive la vigilance relative au corps.

« De plus, moines, le moine inspecte ce corps depuis le bas, la plante des pieds, jusqu'en haut, la pointe des cheveux, délimité par la peau et plein de saletés variées : il y a dans ce corps les cheveux, les poils, les ongles, les dents, la peau, la chair, les ligaments, les os, la moelle, les reins, le cœur, le foie, la membrane, la rate, les poumons, le tube digestif, l'attache du tube digestif, le contenu de l'estomac, les fèces, la cervelle, la bile, le flegme, le pus, le sang, la sueur, la graisse, les larmes, le sébum, la salive, la morve, la synovie et l'urine.

Lorsqu'un sac à deux ouvertures est rempli de graines variées – paddy, haricots, fèves, sésame et riz – un homme doué d'une bonne vue peut l'ouvrir et l'examiner : “Voici du paddy, voilà des haricots, ici ce sont des fèves et là du sésame, et voici du riz”. De même, le moine inspecte ce corps... il y a les cheveux... et l'urine. Quand il demeure ainsi attentif, ardent et déterminé, les pensées telles que celles qui trottent dans la tête des laïcs sont éliminées. Grâce à cette disparition, son attention reste tournée vers l'intérieur, se stabilise, s'unifie et se concentre. Voilà comment le moine cultive la vigilance relative au corps.

« En outre, moines, le moine examine sous l'angle des éléments (dhātu) ce même corps tel qu'il se tient, tel qu'il est positionné : “Il y a dans ce corps l'élément terre, l'élément eau, l'élément feu et l'élément vent”. Un boucher chevronné ou un apprenti boucher peut abattre une vache, en disposer les morceaux à un grand carrefour et s'asseoir. De la même façon, le moine examine sous l'angle des éléments ce même corps tel qu'il se tient, tel qu'il est positionné : “Il y a dans ce corps l'élément terre, l'élément eau, l'élément feu et l'élément vent”. Quand il demeure ainsi attentif, ardent et déterminé, les pensées telles que celles qui trottent dans la tête des laïcs sont éliminées. Grâce à cette disparition, son attention reste tournée vers l'intérieur, se stabilise, s'unifie et se concentre. Voilà comment le moine cultive la vigilance relative au corps.

« De plus, moines, le moine compare son corps au cadavre qu'il peut voir gisant dans un charnier, mort depuis un jour, deux jours ou trois jours, gonflé, bleuâtre, suppurant : “Mon corps a la même nature que celui-ci, le même destin auquel il ne peut échapper”. Quand il demeure ainsi attentif, ardent et déterminé, les pensées telles que celles qui trottent dans la tête des laïcs sont éliminées. Grâce à cette disparition, son attention reste tournée vers

l'intérieur, se stabilise, s'unifie et se concentre. Voilà comment le moine cultive la vigilance relative au corps.

En outre, le moine compare son corps au cadavre qu'il voit gisant dans un charnier, dévoré par les corbeaux, les gypaètes, les vautours, les chiens, les chacals ou d'autres animaux... au squelette gisant dans un charnier, chaîne d'os reliés par les ligaments, tachés de sang avec encore de la chair attachée... au squelette gisant dans un charnier, chaîne d'os reliés par des ligaments, tachés de sang mais sans chair... au squelette gisant dans un charnier, chaîne d'os reliés par des ligaments, sans plus de sang ni de chair... aux restes qui gisent dans un charnier, ossements détachés et dispersés dans plusieurs directions – ici un os de la main et là un os du pied, ici un os de la jambe et là un os de la cuisse, ici un os de la hanche et là le crâne... aux restes qui gisent dans un charnier, ossements blanchis comme des coquillages... aux restes qui gisent dans un charnier, ossements empilés vieux de plus d'un an... aux restes qui gisent dans un charnier, ossements en décomposition, tombant en poussière : “Mon corps a la même nature que celui-ci, le même destin auquel il ne peut échapper”. Quand il demeure ainsi attentif, ardent et déterminé, les pensées telles que celles qui trottent dans la tête des laïcs sont éliminées. Grâce à cette disparition, son attention reste tournée vers l'intérieur, se stabilise, s'unifie et se concentre. Voilà comment le moine cultive la vigilance relative au corps.

« De plus, moines, en s'isolant du sensoriel et en s'isolant des agents pernicioseux, le moine accède au premier jhâna – lequel comporte prise-ferme et application-soutenue –, et il y demeure. Il imbibe son corps, l'imprègne, l'emplit, le remplit du bonheur joyeux né de l'isolement, et il n'y a rien dans son corps qui ne soit touché par ce bonheur.

Quand un maître de bain ou un garçon de bain habiles répandent de la poudre de bain sur un plateau de bronze et la malaxe en l'arrosant d'eau de façon répétée, cette pâte de bain s'humidifie, s'imbibe d'eau, et l'humidité en atteint toutes les parcelles sans qu'il y ait aucun écoulement. De la même façon, le moine imbibe son corps, l'imprègne, l'emplit, le remplit du bonheur joyeux né de l'isolement, et il n'y a rien dans son corps qui ne soit touché par ce bonheur joyeux.

« En outre, moines, par la disparition de la prise-ferme et de l'application-soutenue, le moine accède au deuxième jhâna qui consiste en assurance-sereine intérieure et en élévation unique de l'esprit, qui est dépourvu de prise-ferme et d'application-soutenue, et consiste en un ravissement-félicité né de la concentration, et il y demeure. Il imbibe son corps, l'imprègne, l'emplit, le remplit du bonheur joyeux né de la concentration, et il n'y a rien dans son corps qui ne soit touché par ce bonheur joyeux.

Imaginez un lac alimenté de l'intérieur sans qu'il reçoive d'affluents à l'est, à l'ouest, au nord ni au sud, et sans que le dieu (de la pluie) ne pleuve de temps à autre (l'eau du lac ne serait agitée ni troublée par rien). L'eau fraîche qui alimente ce lac pénétrerait partout dans celui-ci, l'imprégnerait, l'emplirait, le remplirait, et aucun point du lac ne resterait sans être atteint par cette eau fraîche. De la même façon, le moine imbibe son corps, l'imprègne, l'emplit, le remplit du bonheur joyeux né de la concentration, et il n'y a rien dans son corps qui ne soit touché par ce bonheur joyeux.

« De plus, moines, en se détachant aussi du ravissement, le moine maintient un regard-neutre. Vigilant et pleinement conscient, il ressent physiquement le bonheur et accède à ce troisième jhâna à propos duquel les sages déclarent “on reste neutre et vigilant dans le bonheur”, et il y demeure. Il imbibe son corps, l'imprègne, l'emplit, le remplit de ce bonheur débarrassé de la joie, et il n'y a rien dans son corps qui ne soit touché par ce bonheur.

« Dans un étang de lotus blancs, rouges ou bleus, certains de ces lotus naissent dans l'eau et se développent dans l'eau sans en sortir, ils croissent immergés. Ils sont recouverts par l'eau fraîche, baignés, envahis, recouverts, et il n'y a aucune partie de ces lotus qui ne soit atteinte par l'eau fraîche. De la même façon, le moine imbibe son corps, l'imprègne, l'emplit, le remplit de ce bonheur débarrassé de la joie, et il n'y a rien dans son corps qui ne soit touché par ce bonheur.

« En outre, moines, par l'élimination du plaisir et l'élimination de la douleur, par la disparition antérieure des satisfactions et des insatisfactions, le moine accède au quatrième jhāna, ni désagréable ni agréable, qui consiste en pureté de la vigilance par le regard-neutre, et il y demeure. Il reste assis en imprégnant son corps d'un état d'être immaculé et rayonnant, et il n'y a rien dans son corps qui ne soit touché par cet état d'être immaculé et rayonnant.

Il est pareil à un homme assis qui se serait enroulé, tête comprise, dans un tissu immaculé serré autour de toutes les parties de son corps sans en excepter aucune. De la même façon, le moine reste assis en imprégnant son corps de cet état d'être immaculé et rayonnant, et il n'y a rien dans son corps qui ne soit touché par cet état d'être. Quand il demeure ainsi attentif, ardent et déterminé, les pensées telles que celles qui trottent dans la tête des laïcs sont éliminées. Grâce à cette disparition, son attention reste tournée vers l'intérieur, se stabilise, s'unifie et se concentre. Voilà comment le moine cultive la vigilance relative au corps.

« Si, moines, quelqu'un a cultivé et beaucoup pratiqué la vigilance relative au corps, toutes les manifestations (dhammā) bénéfiques se fondent dans la sagesse (vijjā) à laquelle elles contribuent.

Pour autant que le grand océan est perceptible par l'esprit ¹⁸⁷, tous les fleuves se fondent dans cet océan où ils se jettent. De même, chez celui qui a bien cultivé et beaucoup pratiqué la vigilance relative au corps, toutes les manifestations bénéfiques se fondent dans la sagesse à laquelle elles contribuent.

« Si un moine n'a pas bien cultivé ni beaucoup pratiqué la vigilance relative au corps, Māra peut trouver une faille chez lui, il peut avoir prise sur lui. Si un homme jette une lourde pierre sur un tas d'argile humide, croyez-vous, moines, que cette grosse pierre va s'enfoncer dans l'argile ?

– Certainement, Seigneur.

– De la même façon, moines, Māra peut trouver une faille et avoir prise sur celui qui n'a pas bien cultivé ni beaucoup pratiqué la vigilance relative au corps.

« S'il y a un morceau de bois sec et sans sève, et qu'un homme vient avec un bâton à feu en pensant allumer le feu et lui faire produire de la chaleur, pensez-vous, moines, que cet homme va faire du feu et obtenir de la chaleur en frottant le morceau de bois sec et sans sève avec le bâton à feu qu'il a apporté ?

– Certainement, Seigneur.

– De la même façon, moines, Māra peut trouver une faille et avoir prise sur celui qui n'a pas bien cultivé ni beaucoup pratiqué la vigilance relative au corps.

¹⁸⁷ En tant qu'eau pour celui qui a atteint l'absorption dans la globalité de l'eau, āpokasiṇa, VsM V 1 ; ou perçu par l'œil divin, dibbacakkhu, VsM XIII 73.

« S'il y a une grande jarre totalement vide posée sur son socle et qu'un porteur vient avec une charge d'eau, croyez-vous, moines, que cet homme va pouvoir y déverser son eau ?

– Assurément, Seigneur.

– De la même façon, moines, Mâra peut trouver une faille et avoir prise sur celui qui n'a pas bien cultivé ni beaucoup pratiqué la vigilance relative au corps.

« Mais pour celui qui a bien cultivé et beaucoup pratiqué la vigilance relative au corps, Mâra ne peut pas trouver de faille, il ne peut pas avoir prise sur lui.

Si un homme lance une légère pelote de fil sur un panneau de porte tout en bois dur, pensez-vous, moines, que cette légère pelote de fil peut s'ouvrir un passage à travers le panneau ?

– Certainement pas, Seigneur.

De la même façon, moines, Mâra ne peut trouver aucune faille ni avoir aucune prise sur celui qui a bien cultivé et beaucoup pratiqué la vigilance relative au corps.

« S'il y a un morceau de bois humide et séveux et qu'un homme vient avec un bâton à feu en pensant allumer un feu et lui faire produire de la chaleur, pensez-vous, moines, que cet homme va pouvoir faire du feu et obtenir de la chaleur en frottant le morceau de bois humide et séveux avec le bâton à feu qu'il a apporté ?

– Certainement pas, Seigneur.

De la même façon, moines, Mâra ne peut trouver aucune faille ni avoir aucune prise sur celui qui a bien cultivé et beaucoup pratiqué la vigilance relative au corps.

« Si une grande jarre posée sur son socle est pleine jusqu'au bord au point que les corbeaux peuvent y boire et si un porteur vient avec une charge d'eau, pensez-vous, moines, qu'il va pouvoir y déverser son eau ?

– Certainement pas, Seigneur.

De la même façon, moines, Mâra ne peut trouver aucune faille ni avoir aucune prise sur celui qui a bien cultivé et beaucoup pratiqué la vigilance relative au corps.

« Si celui qui a bien cultivé et beaucoup pratiqué la vigilance relative au corps dirige son attention afin de voir lui-même, par connaissance directe (abhiññā), tantôt une réalité (dhamma) tantôt une autre de celles qu'il faut voir soi-même par connaissance directe, il en a l'expérience immédiate dès que le domaine (āyatana) s'en manifeste.

S'il y a une grande jarre posée sur son socle, pleine jusqu'au bord au point que les corbeaux peuvent y boire, et si un homme robuste l'incline tantôt d'un côté tantôt de l'autre, l'eau s'écoule-t-elle tantôt par ici tantôt par là ?

– Certainement, Seigneur.

– De la même façon, si celui qui a bien cultivé et beaucoup pratiqué la vigilance relative au corps dirige son attention afin de voir lui-même, par connaissance directe, tantôt une réalité tantôt une autre de celles qu'il faut voir soi-même par connaissance directe, il en a l'expérience immédiate dès que le domaine s'en manifeste.

« S'il y a un réservoir carré délimité par des digues sur une étendue de sol plat, rempli d'eau, plein à ras-bord au point que les corbeaux peuvent y boire, et si un homme robuste ouvre tantôt une digue tantôt une autre, l'eau s'écoule-t-elle tantôt ici tantôt là ?

– Certainement, Seigneur.

« De la même façon, celui qui a bien cultivé et beaucoup pratiqué la vigilance relative au corps dirige son attention afin de voir lui-même, par connaissance directe, tantôt une réalité tantôt une autre de celles qu'il faut voir soi-même par connaissance directe, il en a l'expérience immédiate dès que le domaine s'en manifeste.

« S'il y a sur le sol uni d'un grand carrefour un char attelé d'un pur-sang et muni d'un aiguillon, et si un habile cocher, passé maître dans le dressage des chevaux, y monte, prend les rênes de la main gauche et l'aiguillon de la main droite, il peut faire avancer et reculer le char comme il veut, là où il veut. De la même façon, celui qui a bien cultivé et beaucoup pratiqué la vigilance relative au corps incline son esprit afin de voir lui-même, par connaissance directe, tantôt une réalité tantôt une autre de celles qu'il faut voir soi-même par connaissance directe, il en a l'expérience immédiate dès que le domaine s'en manifeste.

« On peut attendre dix avantages, moines, d'une vigilance assidue au corps, bien cultivée, beaucoup pratiquée, prise pour véhicule, prise pour support, bien suivie, devenue familière et pleinement saisie. Lesquels ?

On maîtrise plaisirs et déplaisirs, on ne se laisse pas dominer par les déplaisirs et on surmonte le déplaisir chaque fois qu'il se manifeste.

On maîtrise les craintes et les raisons d'avoir peur, on ne se laisse pas dominer par elles et on les surmonte chaque fois qu'elles se manifestent.

On supporte patiemment le froid et le chaud, la faim et la soif, le contact des taons, des mouches, du vent, de la brûlure et des reptiles, les paroles blessantes ou déplaisantes, on est capable d'endurer des douleurs corporelles aiguës, violentes, pénibles, affligeantes, sévères et même mortelles.

On obtient à volonté les quatre jhânas, ces états heureux dans la réalité présente associés à une conscience supérieure, on les obtient sans peine, on les obtient sans difficulté.

On a l'expérience des réussites multiformes : étant un on devient multiple, étant multiple on redevient un, on rend visible, on rend invisible, on traverse un mur, une enceinte ou une montagne sans être freiné, comme si c'était de l'espace, on émerge de la terre et on y plonge comme si c'était de l'eau, on marche sur l'eau sans qu'elle s'ouvre comme si c'était de la terre, on va jambes croisées dans l'espace comme un oiseau ailé, on touche et frotte de la main la lune et le soleil qui sont tellement merveilleux, tellement prodigieux, et on exerce physiquement son pouvoir jusqu'au monde de Brahma.

Avec l'oreille divine bien purifiée et plus qu'humaine, on entend les deux sortes de sons, divins et humains, lointains et proches.

On sonde et on connaît avec son esprit l'état d'être des autres personnes, des autres individus : on connaît un état d'être avec attachement comme état d'être avec attachement, un état d'être sans attachement... avec aversion... sans aversion... avec confusion... sans confusion... étrié... dispersé... magnifié... non magnifié... dépassable... indéchiffrable... intensément concentré... non concentré... délivré... un état d'être non délivré comme état d'être non délivré.

On se remémore des habitats antérieurs variés, à savoir une naissance, deux naissances, trois, quatre, cinq, dix, vingt, trente, quarante, cinquante, cent, mille, cent mille naissances, plusieurs ères de destruction, plusieurs ères d'édification, plusieurs ères de destruction et d'édification : "J'eus là tel nom, telle lignée, telle couleur, telle nourriture, je connus tel bonheur et tel malheur, j'eus telle durée de vie. Quand je décédai, je naquis à un endroit où j'eus tel nom, telle lignée, telle couleur, telle nourriture, où je connus tel bonheur et tel malheur, et où j'eus telle durée de vie. Quand je décédai, je naquis ici". Ainsi se remémore-t-on des habitats antérieurs variés avec leurs aspects et leurs désignations.

« Avec l'œil divin bien purifié et plus qu'humain, on voit les êtres mourant et renaissant, inférieurs ou supérieurs, beaux ou laids, fortunés ou infortunés. On reconnaît que le parcours des êtres dépend de leurs actions (kamma) : “Les êtres qui se conduisent mal physiquement, verbalement et mentalement, qui critiquent les Purs (ariya), qui ont des croyances erronées et qui agissent sous l'effet de croyances erronées, accèdent, lors de la brisure du corps ou plus tard après la mort, à une perdition, une mauvaise destinée, une déchéance, un enfer. Les êtres qui se conduisent bien physiquement, verbalement et mentalement, qui ne critiquent pas les Purs, qui ont des croyances justes et qui agissent sous l'effet de croyances justes, accèdent, lors de la brisure du corps ou après la mort, à une bonne destinée, un monde céleste.” C’est ainsi qu’avec l’œil divin... on reconnaît que le parcours des êtres dépend de leurs actions.

Par la destruction des contaminations, on voit de ses propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, la Délivrance spirituelle ou la Délivrance par la sagacité, dépourvue de contamination, on y accède, on y demeure.

Tels sont, moines, les dix avantages qu'on peut attendre d'une vigilance assidue au corps, bien cultivée, beaucoup pratiquée, prise pour véhicule, prise pour support, bien suivie, devenue familière et pleinement saisie. »

Ainsi parla le Seigneur.

Les moines furent satisfaits et se réjouirent des paroles du Seigneur.

Le récit des divisions du don

(Dakkhiṇāvibhaṅgasutta n° 142)

Mahāpajāpatī Gotamī était la sœur cadette de Māyā, la mère du futur Bouddha. On lui donna ce nom, Mahāpajāpatī, Dame à la grande progéniture, parce que des brahmanes avaient remarqué ses grandes qualités et prédit que, si elle avait une fille, celle-ci deviendrait une reine universelle, et si c'était un garçon, un roi universel, cakravartirāja. Les deux sœurs étaient les épouses du roi Suddhodana. Māyā mourut quelques jours après la naissance du futur Bouddha et Mahāpajāpatī assumait le rôle de mère. On dit qu'elle avait eu un fils, Nanda, de quelques jours plus jeune, et qu'elle le confia à une nourrice afin de pouvoir allaiter elle-même le bébé de sa sœur aînée.

Quand le Seigneur revint chez les Sakyas pour la première fois après sa Réalisation, Mahāpajāpatī Gotamī remarqua sa splendeur, en ressentit un bonheur intense et résolut de lui faire un cadeau qu'elle fabriquerait de ses propres mains. Une fois l'œuvre réalisée, elle se rendit en grande pompe au Parc Nigrodha pour l'offrir.

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait chez les Sakyas, dans le Parc Nigrodha près de Kapilavatthu.

Mahāpajāpatī Gotamī prit deux pièces de tissu neuf (destinés à faire des vêtements monastiques) et rendit visite au Seigneur. Elle le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assise, elle dit au Seigneur :

– J'ai filé moi-même, Seigneur, et tissé moi-même ces deux pièces de tissu neuf à l'intention du Seigneur. Que le Seigneur veuille bien les accepter par compassion pour moi.

Ainsi parla Mahāpajāpatī Gotamī, mais le Seigneur lui répondit :

– Offre-les à la communauté (saṅgha), Gotamī. Si tu les donnes à la communauté, je serai honoré, et la communauté aussi.

Mais une deuxième... et une troisième fois, Mahāpajāpatī répéta au Seigneur :

– J'ai filé moi-même et tissé moi-même ces deux pièces de tissu neuf à l'intention du Seigneur. Que le Seigneur veuille bien les accepter par compassion pour moi.

Une deuxième... et une troisième fois, le Seigneur lui répondit :

– Offre-les à la communauté. Si tu les donnes à la communauté, je serai honoré, et la communauté aussi.

Alors le vénérable Ānanda s'adressa au Seigneur :

– Que le Seigneur accepte les deux pièces de tissu offertes par Mahāpajāpatī Gotamī. Elle a beaucoup aidé le Seigneur, elle est sa tante maternelle, elle a veillé sur lui, l'a élevé, lui a trouvé du lait ou lui a donné le sein quand la mère du Seigneur est décédée.

Et le Seigneur lui aussi a été d'une grande aide pour Mahāpajāpatī Gotamī, car c'est grâce au Seigneur qu'elle a trouvé refuge auprès du Bouddha, trouvé refuge dans le Dhamma et trouvé refuge dans le Sangha, c'est grâce au Seigneur qu'elle évite de détruire le souffle vital, de prendre ce qui n'est pas donné, d'avoir de mauvaises conduites sexuelles et de tomber dans les états d'insouciance dus aux liqueurs, aux alcools et aux drogues, c'est grâce au Seigneur qu'elle a une confiance raisonnée dans le Bouddha, une confiance raisonnée dans le Dhamma, une confiance raisonnée dans le Sangha et qu'elle adopte les comportements disciplinés qui plaisent aux Purs. Et c'est grâce au Seigneur que Mahāpajāpatī Gotamī n'a pas de doutes quant au désagrément (dukkha), quant à l'origine du désagrément, quant à l'arrêt du désagrément et quant au chemin qui mène à l'arrêt du désagrément : le Seigneur a été d'une grande aide pour Mahāpajāpatī Gotamī.

– Il en va ainsi, Ânanda, il en va bien ainsi, Ânanda. Et j'affirme qu'on n'aura jamais assez de gratitude envers celui grâce auquel on a trouvé refuge auprès du Bouddha, trouvé refuge dans le Dhamma et trouvé refuge dans le Sangha... grâce auquel on évite de détruire le souffle vital, de prendre ce qui n'est pas donné, d'avoir de mauvaises conduites sexuelles et grâce auquel on évite les états d'insouciance dus aux liqueurs, aux alcools et aux drogues... grâce auquel on a une confiance raisonnée dans le Bouddha, une confiance raisonnée dans le Dhamma, une confiance raisonnée dans le Sangha et grâce auquel on adopte les comportements disciplinés qui plaisent aux Purs... grâce auquel on n'a pas de doutes quant au désagrément, quant à l'origine du désagrément, quant à l'arrêt du désagrément et quant au chemin qui mène à l'arrêt du désagrément ; même si on manifeste cette gratitude en le saluant respectueusement ¹⁸⁸, en se levant (pour l'accueillir), en joignant les mains au-dessus de la tête, en agissant avec déférence et en lui offrant abondamment les nécessités que représentent le vêtement, la nourriture, le logement et les soins médicaux en cas de maladie.

« On compte, Ânanda, quatorze types de destinataires des offrandes. Faire une offrande au Tathāgata accompli et parfait Bouddha, voilà la première (la meilleure) des offrandes relativement au destinataire. Faire une offrande à un Bouddha solitaire (paccekabuddha), telle est la deuxième des offrandes. Faire une offrande à un disciple accompli (arahant) du Tathāgata, voici la troisième... à celui qui chemine vers la réalisation du fruit de l'Accomplissement, la quatrième... à un Sans-retour (anāgāmin), la cinquième... à celui qui chemine vers la réalisation du fruit du Sans-retour, la sixième... à l'Un-seul-retour (sakadāgāmin), la septième... à celui qui chemine vers la réalisation du fruit d'Un-seul-retour, la huitième... à un Entré-dans-le-courant (sotāpanna), la neuvième... à celui qui chemine vers la réalisation du fruit de l'Entrée-dans-le-courant, la dixième... à quelqu'un d'extérieur qui s'est détaché du sensoriel ¹⁸⁹, la onzième... à un individu qui suit une discipline ¹⁹⁰, la douzième... à un individu au mauvais comportement (qui vit aux dépens d'autres êtres, comme le font les pêcheurs, les bouchers, etc.), la treizième... à un animal, voilà la quatorzième des offrandes relativement au destinataire.

« En outre, Ânanda, on peut attendre cent bienfaits (quant à la durée de vie, au teint, au bonheur, à la force et à la lucidité qui ne seront pas détériorés pendant cent existences) d'un don fait à un animal, on peut en attendre mille d'un cadeau présenté à un individu au mauvais comportement, cent mille d'un cadeau donné à l'individu qui suit une discipline, dix millions de fois cent mille d'une offrande présentée à quelqu'un d'extérieur qui s'est détaché du sensoriel. Pour une

¹⁸⁸ Quand il est présent. S'il n'est pas là, on salue en direction de son lieu de résidence chaque fois que l'on change de posture : en marche, debout, assis ou couché.

¹⁸⁹ Extérieur à l'école du Tathāgata mais doué des cinq connaissances directes, abhiññā, qui sont d'ordre mondain, et professant les causes et les effets.

¹⁹⁰ Tel celui qui adopte le comportement bovin comme dans le récit n° 57, à condition qu'il ne soit pas hypocrite ni dissimulateur, qu'il n'abuse pas d'autrui et qu'il vive correctement, de l'agriculture ou du commerce.

offrande à celui qui chemine vers la réalisation du fruit de l'Entrée-dans-le-courant ¹⁹¹, on ne peut plus calculer ni mesurer. Que dire dans le cas d'un Entré-dans-le-courant ? De celui qui chemine vers le fruit d'Un-seul-retour ? De l'Un-seul-retour ? De celui qui chemine vers la réalisation du fruit du Sans-retour ? Du Sans-retour ? De celui qui chemine vers la réalisation du fruit de l'Accomplissement ? D'un disciple accompli du Tathâgata ? D'un Bouddha solitaire ? Et que dire enfin dans le cas du Tathâgata accompli et parfait Bouddha ?

« On compte, Ânanda, sept sortes d'offrandes destinées à la communauté. Donner aux deux communautés (moines et nonnes) en présence du Bouddha (assis entre les deux) représente la première offrande (la meilleure) destinée à la communauté. Une fois le Tathâgata complètement dénoué, donner aux deux communautés constitue la deuxième offrande, donner à la communauté des moines la troisième, donner à la communauté des nonnes la quatrième, donner à la communauté en fixant un nombre limité de moines et de nonnes représente la cinquième, en fixant un nombre limité de moines la sixième, et en fixant un nombre limité de nonnes la septième.

« Il y a aura dans les temps futurs, Ânanda, des “cous vêtus de jaune” entrés dans la lignée, ils auront de mauvais comportements et un mauvais fond, mais l'on fera des offrandes à la communauté à leur intention. J'affirme encore qu'on ne peut pas calculer ni mesurer une offrande faite à la communauté, et j'affirme que le don offert à un destinataire en propre ne sera jamais aussi fructueux qu'une offrande destinée à la communauté.

« On compte, Ânanda, quatre sortes de pureté dans les offrandes.

Lesquelles ? Il y a l'offrande rendue pure par le donateur mais non par le destinataire, l'offrande rendue pure par le destinataire mais non par le donateur, celle qui n'est rendue pure ni par l'un ni par l'autre, et l'offrande qui est rendue pure et par le donateur et par le destinataire.

Comment une offrande est-elle rendue pure par le donateur mais non par le destinataire ? Quand le donateur a un comportement discipliné et de bonnes qualités, mais que le destinataire est indiscipliné avec de mauvais défauts. Voilà comment une offrande est rendue pure par le donateur mais non par le destinataire.

Comment une offrande est-elle rendue pure par le destinataire mais non par le donateur ? Quand le destinataire a un comportement discipliné et de bonnes qualités, mais que le donateur est indiscipliné avec de mauvais défauts. Voilà comment...

Comment une offrande n'est-elle rendue pure ni par le donateur ni par le destinataire ? Quand le donateur est indiscipliné avec de mauvais défauts et que le destinataire est lui aussi indiscipliné avec de mauvais défauts. Voilà comment...

Et comment une offrande est-elle rendue pure et par le donateur et par le destinataire ? Quand le donateur a un comportement discipliné et de bonnes qualités, et que le destinataire a lui aussi un comportement discipliné et de bonnes qualités. Voilà comment une offrande est rendue pure et par le donateur et par le destinataire. »

Ainsi parla le Seigneur, ainsi s'exprima le Bien-allé.

Et le Maître proclama de plus :

¹⁹¹ Ce cheminement commence avec le refuge, puis les cinq ou les dix règles de discipline, puis, avec des bienfaits de plus en plus grands, le noviciat, la pleine ordination, la pratique de la multivision, vipassanā, et ainsi de suite jusqu'au chemin d'Entrée-dans-le-courant.

Si le discipliné à l'esprit serein offre aux indisciplinés
un présent obtenu licitement
tout en croyant fermement aux grands fruits de l'action
cette offrande est rendue pure par le donateur.

Si l'indiscipliné à l'esprit troublé donne aux disciplinés
un présent obtenu illicitement
et ne croit pas fermement aux grands fruits de l'action
ce cadeau est rendu pur par le destinataire.

Si l'indiscipliné à l'esprit troublé donne aux indisciplinés
un présent obtenu illicitement
et ne croit pas fermement aux grands fruits de l'action
ce cadeau n'est rendu pur ni par l'un ni par l'autre.

Si le discipliné à l'esprit serein offre aux disciplinés
un présent obtenu licitement
tout en croyant fermement aux grands fruits de l'action
ce don-là procure d'immenses bienfaits, je l'affirme.

Si le détaché à l'esprit serein offre aux détachés ¹⁹²
un présent obtenu licitement
tout en croyant fermement aux grands fruits de l'action
cette offrande est le plus grand des dons matériels, je l'affirme.

¹⁹² Ici, le détaché désigne le Sans-retour. Mais c'est l'Accompli qui est totalement détaché ; par conséquent le don fait à un Accompli par un autre Accompli est le don suprême car il n'y a là ni adhérence à l'existence ni désir d'existence. L'action accomplie n'est ni bénéfique, kusala, ni pernicieuse, akusala, mais relève du fonctionnel, kiriya, car il n'y a plus d'aspiration à quoi que ce soit ni d'attachement.

Le récit de Channa

(Channovādasuttam n° 144)

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Râjagaha, au Repas des Écureuils dans le Bois de Bambous. À cette époque, le vénérable Sâriputta, le vénérable Mahâcunda et le vénérable Channa demeuraient au Pic des Vautours.

Le vénérable Channa tomba gravement malade. Il souffrait et était à bout de forces.

Un soir le vénérable Sâriputta sortit de sa solitude (l'absorption dans le Fruit), se rendit auprès du vénérable Mahâcunda et lui dit :

– Allons voir le vénérable Channa, ami Cunda, et demandons-lui ce qu'il en est de sa maladie ¹⁹³.

– Oui, mon ami, lui répondit le vénérable Mahâcunda.

Ils allèrent tous les deux auprès du vénérable Channa. Ils échangèrent avec lui des paroles courtoises et conclurent leur dialogue aimable et mémorable en s'asseyant convenablement. Une fois bien assis, le vénérable Sâriputta demanda au vénérable Channa :

– Cela va-t-il mieux, Channa ? Ton état s'améliore-t-il ? Les douleurs diminuent-elles ou augmentent-elles ? Observe-t-on une régression du mal plutôt qu'une progression ?

– Cela ne va pas mieux, ami Sâriputta, cela ne s'améliore pas. Les douleurs sont intenses et elles augmentent, elles ne diminuent pas. On observe une progression du mal et non une diminution.

Des souffles d'une extrême violence me frappent le sommet de la tête comme si un homme robuste me perçait avec une dague acérée. Non, cela ne va pas mieux, cela empire.

J'ai de terribles maux de tête comme si un homme robuste me fixait un turban sur la tête avec une lanière de cuir trop serrée. Non, cela ne va pas mieux, cela empire.

Des souffles d'une extrême violence me transpercent le ventre comme si un boucher chevronné ou un apprenti boucher me perçait le ventre avec son coutelas bien aiguisé. Non, cela ne va pas mieux, cela empire.

Mon corps brûle d'une fièvre intense comme quand deux hommes robustes saisissent un individu plus faible par l'un et l'autre bras, le mettent à cuire sur un lit de braise et l'y font brûler tout entier. Non, cela ne va pas mieux, cela empire. Je vais prendre un couteau (pour me suicider), je ne veux plus vivre.

– Que le vénérable Channa ne prenne pas de couteau, qu'il prolonge sa vie, nous souhaitons qu'il reste en vie. Si le vénérable Channa n'a pas de nourriture convenable, j'en quêterai pour lui. S'il n'a pas de médicaments adéquats, j'en chercherai pour lui. Et s'il n'a pas un assistant qui lui convienne, je l'assisterai moi-même. Que le vénérable Channa ne prenne pas de couteau, qu'il prolonge sa vie, nous souhaitons qu'il reste en vie.

– Je ne manque pas de nourriture convenable, ami Sâriputta, je ne manque pas non plus de médicaments adéquats ni d'un assistant qui me convienne. De plus, J'ai servi le Maître pendant longtemps de façon tout à fait satisfaisante, pas de manière déplaisante. Car il convient qu'un disciple serve le Maître de cette façon. Le moine Channa prendra le couteau sans être fautif (sans nouvelle naissance, Channa déclare ainsi qu'il est accompli), retiens cela, ami Sâriputta.

¹⁹³ Prendre soin d'un malade était recommandé par le Bouddha.

– Nous poserons une question au vénérable Channa si celui-ci nous y autorise.
– Pose ta question, ami Sâriputta, nous l'écouterons et y répondrons.
– L'œil, ami Channa, la conscience visuelle et les choses que l'on connaît grâce à la conscience visuelle, les considères-tu d'une de ces façons : “ceci est à moi”, ou “je suis ceci”, ou encore “ceci est mon moi permanent”¹⁹⁴ ?

L'oreille, la conscience auditive et les choses que l'on connaît grâce à la conscience auditive... le nez, la conscience olfactive et les choses que l'on connaît grâce à la conscience olfactive... la langue, la conscience gustative et les choses que l'on connaît grâce à la conscience gustative... le corps, la conscience tactile et les choses que l'on connaît grâce à la conscience tactile... la faculté cognitive, la conscience cognitive et les choses que l'on connaît grâce à la conscience cognitive, les considères-tu d'une de ces façons : “ceci est à moi”, ou “je suis ceci”, ou encore “ceci est mon moi permanent” ?

– L'œil, ami Sâriputta, la conscience visuelle... et les choses que l'on connaît grâce à une conscience cognitive, je les considère ainsi : “ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi permanent”.

– Qu'as-tu vu, ami Channa, quelle expérience as-tu pu avoir en rapport avec l'œil, avec la conscience visuelle... et avec les choses que l'on connaît grâce à la conscience cognitive, pour les considérer ainsi : “ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi permanent” ?

– Dans l'œil, ami Sâriputta, dans la conscience visuelle... et dans les choses que l'on connaît grâce à la conscience cognitive, j'ai vu l'arrêt, j'ai eu l'expérience de leur arrêt¹⁹⁵, voilà pourquoi je les contemple ainsi : “ceci n'est pas à moi, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon moi permanent”. »

Cela dit, le vénérable Mahâcunda recommanda au vénérable Channa :

– Par conséquent¹⁹⁶, il faut toujours prendre en considération cet enseignement du Seigneur : celui qui s'attache (à un désir ou à une croyance) vacille. Sans attachement, pas de vacillement. Sans vacillement, il y a la tranquillité (passaddhi, physique et mentale). Avec la tranquillité, plus aucune inclination pour quoi que ce soit. Sans inclination, plus d'allers et venues. Sans allers et venues, plus de morts et de naissances. Sans morts et sans naissances, plus d'ici, plus d'au-delà, plus d'entre-les-deux, ceci marque la fin de tout désagrément (dukkham). »

Après avoir exhorté le vénérable Channa, les vénérables Sâriputta et Mahâcunda se levèrent de leur siège et partirent.

* * *

¹⁹⁴ “Ceci est à moi” marque un désir, “je suis ceci” une appréciation”, et “ceci est mon moi permanent” relève d'une croyance.

¹⁹⁵ Ce qui revient à tout contempler comme temporaire, insatisfaisant et dépourvu de moi permanent. Quand ces choses s'arrêtent, elles disparaissent (Visuddhimagga XXI § 29).

¹⁹⁶ Puisque tu dis que tu vas prendre un couteau parce que tu ne supportes pas les souffrances de la mort, tu n'es pas accompli.

Ils n'étaient pas partis depuis longtemps que le vénérable Channa prenait un couteau (et se tranchait la gorge. Selon le commentaire, à cet instant il prit peur, et le signe de l'existence suivante lui apparut. Il comprit alors qu'il n'était pas accompli et, mû par un sentiment d'extrême urgence, il se lança dans la multivision, vipassanā, atteignit l'Accomplissement et le complet Dénouement)

* * *

Le vénérable Sāriputta alla trouver le Seigneur. Il le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il demanda au Seigneur :

– Le vénérable Channa a pris un couteau, Seigneur. Quelle est sa destinée ? Quel est son sort ?

– Le moine Channa ne t'a-t-il pas répondu lui-même, Sāriputta, qu'il était sans faute ¹⁹⁷ ?

– Il y a, Seigneur, un village des Vajjis appelé Pubbajiraṃ. Le vénérable Channa y avait des familles amies, des familles à visiter ¹⁹⁸.

– Il y avait bien, Sāriputta, des familles amies du moine Channa, des familles à visiter, mais j'affirme qu'il n'y avait pas de faute pour autant. Celui qui rejette un corps pour en prendre un autre est fautif, je l'affirme, mais on ne trouvait plus cela chez le moine Channa, il a pu prendre un couteau sans commettre de faute. »

Ainsi parla le Seigneur.

Le vénérable Sāriputta fut satisfait et se réjouit des paroles du Seigneur.

¹⁹⁷ Quand Channa a donné cette réponse, il n'était pas accompli. Maintenant qu'il l'est devenu, le Seigneur utilise cette affirmation pour répondre à Sāriputta.

¹⁹⁸ Une troisième sorte de famille, suhajakulāni, est mentionnée dans le texte mais pas dans le commentaire et le sens en reste obscur. Ici, Sāriputta demande si un moine qui dépend de familles fixes pour assurer sa subsistance peut atteindre l'Accomplissement. Le Seigneur répond que Channa n'y était pas attaché. Ce passage montre clairement que Sāriputta, lui, ne dépendait d'aucune famille.

Lexique

Aboutissement, pariyosāna, p. 27, 105 ; synonyme de Dénouement*.

Accompli, arahant, p. 13, 74, 140 ; celui qui est arrivé au quatrième chemin*, par contraste avec ceux qui s'exercent*, lesquels n'ont atteint que l'un des trois premiers chemins ; ils sont tous appelés purs*, au contraire des êtres* ordinaires, qui n'ont atteint aucun chemin ; tous les Bouddhas* sont des accomplis, mais bien peu d'accomplis sont des Bouddhas.

Accomplissement, arahattā, note p. 27 ; le fait d'être un Accompli*.

Achèvement, niṭṭha, p. 100, 107 ; synonyme de Dénouement*.

Action, kammanta, p. 5 ; l'action juste est le quatrième facteur du chemin* ; kammanta peut aussi se comprendre dans le sens de finalité de l'action plutôt que de l'action elle-même.

Actions, kamma, p. 10, 74 ; ce sont les actions efficaces, mentales, verbales et physiques ; leur accumulation produit des effets* ultérieurs.

Activité (intentionnelle), saṅkhāra, p. 8, 17, 46, 70, 110 ; peut être mentale, verbale ou physique ; représente aussi le deuxième chaînon de la coproduction*, conditionné par l'aveuglement* et conditionnant les états de conscience* résultants.

Agglomérat personnel, sakkāya, p. 71 ; collection des éléments physiques et non physiques regroupés dans les cinq ensembles*, voir croyance* à la personne.

Agitation et inquiétude, uddhaccakukkucca, p. 42 ; l'un des 5 obstacles*.

Agréable, sukha, p. 43, 53, 60 ; s'oppose au désagréable* et n'a qu'une valeur relative ; dans le cadre des 3 premiers jhānas, désigne la félicité, grand bonheur caractéristique de ces états.

Aliment, āhāra, p. 5, 36 ; alimente la vie physique et mentale de 4 façons : aliments matériels, contacts*, intentions* et états de conscience*.

Apaisement, upasama, p. 109 ; synonyme de Dénouement*.

Arrêt, nirodha, p. 5, 95 ; la troisième des 4 vérités*, souvent synonyme de Dénouement*.

Arrêt des perceptions et du ressenti, saññāvedayitanirodha, p. 29, 46, 52 ; cet état transcende le domaine* sans perception ni non-perception, il est dépourvu d'état* d'être.

Ascète, samaṇa, p. 27, 39, 94, 106 ; renonçant vivant dans l'austérité, il est sorti de la société ordinaire contrairement au brahmane.

Aspiration, chanda, p. 18, 50

Attachement, rāga, p. 4 ; lobha, p. 4, l'une des trois racines* du pernicieux* ; upādāna, p. 7, 40, 73, 108, présente 4 formes, attachements aux plaisirs sensoriels, aux croyances, aux rites, à l'idée d'un moi permanent ; le mot upādāna signifie littéralement prendre quelque chose et le serrer contre soi.

Aversion, dosa, p. 4, l'une des trois racines* du pernicieux* ; paṭigha, p. 4 ; byāpāda, p. 42

Aveuglement, avijjā, p. 4, 8, 53 ; le contraire de la sagesse* ; il s'oppose à la connaissance des 4 vérités* et empêche d'atteindre les chemins*.

Base de réussite, iddhipāda, p. 134, 152 ; certaines sont mondaines* et permettent de réaliser les réussites* multiformes, les supramondaines* font partie des facteurs* de l'Éveil, les unes et les autres présentent 4 formes selon que prédomine l'aspiration*, la vigueur*, l'état* d'être ou l'investigation.

Bénéfique, kuśala, p. 4, 75, 95 ; littéralement habile, adroit, approprié ; désigne ce qui favorise la progression sur le chemin* ; opposé à pernicieux*.

Bien-allé, sugata, p. 15, 40

Bienveillance, metta, p. 47, 152 ; ou amitié, bonté, le premier des 4 incommensurables*.

Bodhisatta, p. 21 ; "accro" à l'Éveil*, désigne un futur Bouddha.

Bouddha, buddha, il a découvert par lui-même, sans l'aide d'autrui, les 4 vérités* et les a fait découvrir à d'autres, il s'est éveillé du sommeil de l'ignorance et a vu par lui-même le Dénouement* avant d'en montrer le chemin*.

Bouddha solitaire, paccekabuddha, p. 164 ; a découvert par lui-même les 4 vérités et vu le Dénouement mais ne l'a pas enseigné à autrui, il n'est pas un parfait* Bouddha.

Brahma, p. 15, 24, 40, 81, désigne le dieu de ce nom ou l'être le meilleur : le Tathāgata, un brahmane ou les parents, selon le contexte.

Canon, pāḷi, p. 2, l'ensemble des 3 "corbeilles", piṭaka ; le canon a fait l'objet de commentaires, atthakathā, et de sous-commentaires, ṭīkā ; le mot pāḷi est féminin.

Chagrin, soka, p. 16 ; un aspect du désagrément*.

Chaîne, saṃyojana, p. 91, 140, 152 ; au nombre de 10 ; les 3 premières, croyance* à la personne, incertitude* et méprise quant aux rites, sont brisées lors de l'entrée* dans le courant ; les mêmes plus l'attachement aux plaisirs sensoriels et l'aversion lient aux destinées* inférieures, et l'Accomplissement brise aussi l'attachement au physique subtil, au non-physique, à l'estime de soi, à l'agitation et à l'aveuglement.

Chaleur, usmā, p. 46

Chemin, magga, p. 5, 17, 100, 152 ; désigne en général le cheminement avec ses 8 facteurs successifs, vision juste, dessein juste, parole juste, action juste, subsistance juste, effort juste, vigilance juste et concentration juste ; mais au sens restreint il s'agit du dernier instant du chemin, lors du saut dans l'éternité, où les 8 facteurs sont présents simultanément, et cela à quatre niveaux, chemin d'entrée* dans le courant, chemin d'un* seul retour, chemin sans* retour et chemin d'accomplissement*.

Code-libérateur, pātimokkha, p. 56, 98 ; les règles que doivent respecter les moines et les nonnes.

Collection, kāya, p. 103, 149, 153 ; en particulier la collection des éléments qui constituent le corps physique*, mais le mot est utilisé dans bien d'autres cas.

Communauté, saṅgha, p. 55, 103, 135, 163 ; en particulier celle du Bouddha mais pas seulement ; le mot saṅgha est du genre neutre et non féminin.

Compagnon dans la vie sainte, sabrahmacarin, p. 23.

Comportement discipliné, sīla, p. 51, 56 ; ou discipline.

Concentration (intense), samādhi, p. 10, 18, 51, 103 ; ne correspond pas à ce que nous appelons couramment concentration mais désigne la fixation de l'attention sur un point unique ; la concentration juste constitue le huitième facteur du chemin*.

Condition, paccaya, p. 35, 112 ; ce sans quoi le phénomène considéré ne peut se produire ; le Visuddhimagga décrit 24 types de conditions.

Conditionné, saṅkhata, p. 51, 70 ; assemblé sous conditions, qualifie les 5 ensembles*.

Confiance, saddhā, p. 40, 57 ; ou conviction.

Confiance raisonnée, avecca pasāda, p. 3, 103

Confirmé, therā, p. 151 ; un moine chevronné et ferme sur la voie.

Confusion, moha, p. 4, 95 ; l'une des trois racines* du pernicieux*.

Connaissance, ñāṇa, p. 13, 17, 72 ; connaissance au sens le plus large ; l'ajout de préfixes à la racine -ñā en produit maintes variantes.

Connaissance directe, abhiññā, p. 40, 58 ; forme de connaissance qui se développe depuis la concentration de proximité jusqu'à l'insertion, que celle-ci soit mondaine* ou supramondaine* ; décisive en particulier pour les réussites* multiformes.

Connaissance et vision, ñāṇadassana, p. 27, 90, 111, 120 ; en général la dernière étape.

Connaissance ultime, aññā, p. 114, équivaut à l'Accomplissement*.

Conscience (état de), viññāṇa, p. 8, 34, 43 ; le fait et la façon de connaître, d'être conscient ; voir sagacité*.

Conscience infinie, viññāṇaṇca, p. 62 ; le deuxième domaine non physique*.

Considération (prise en), manasikāra, p. 63, 154 ; littéralement agir sur la faculté* cognitive.

Considération judicieuse, yoniso manasikāra, p. 45

Contact, phassa, p. 7 ; désigne aussi bien le sens du toucher que la rencontre d'un objet avec l'un des 6 sens et avec la conscience correspondante ; constitue le sixième chaînon de la coproduction*.

Contamination, āsava, p. 9, 11, 63, 85 ; 3 types : contamination par les plaisirs* sensoriels, contamination par l'existence* (désir d'exister) et contamination par l'aveuglement* ; l'élimination* des contaminations équivaut à la délivrance*.

Contrôle, saṃvara, p. 41, 56, 65 ; contrôle des facultés* et contrôle par le code* libérateur.

Convoitise, abhijjā, p. 4, 41 ; l'un des 5 obstacles*.

Coproduction (conditionnelle), paṭiccasamuppāda, p. 24 ; consiste en 12 chaînons qui se conditionnent mutuellement ; elle décrit en sens direct les mécanismes de l'existence et en sens inverse mène à l'arrêt de l'existence (éternité).

Croyance, diṭṭhi, p. 30, 64, 108 ; aussi vision, point de vue ; voir vision* juste.

Croyance à la personne, sakkāyadiṭṭhi, p. 50 ; l'expression concerne ceux qui ont identifié les cinq ensembles* et qui cherchent s'il y a un moi* permanent qu'on pourrait y trouver de la façon suivante : on contemple le physique* comme étant soi, ou soi comme ayant un physique, ou le physique comme faisant partie de soi, ou soi comme se trouvant dans le physique ; et les quatre mêmes formulations pour chacun des quatre autres ensembles, en tout vingt possibilités.

Croyance erronée, micchādiṭṭhi, p. 4, 34, 75 ; le contraire de la vision* juste.

Délivrance, vimutti, p. 13, 54, 85, 104 ; se divise en deux aspects, cetovimutti, délivrance spirituelle qui délivre de l'attachement*, et paññāvimutti, délivrance par la sagacité* qui délivre de l'aveuglement*.

Démérite, apuñña, p. 35

Dénouement, nibbāna, p. 21, 33, 54 ; là est défait le nœud des désirs, lesquels sont le moteur du mouvement* continu.

Désagrément, dukkha, p. 5 ; désigne tout ce qui est désagréable, depuis le désagrément le plus infime, presque imperceptible, jusqu'à la douleur physique la plus extrême ou la souffrance mentale la plus insupportable ; peut se traduire selon le contexte par douleur, souffrance, malheur, désagrément, malheureux, désagréable, insatisfaisant, etc. ; constitue la première des 4 vérités*.

Désespoir, upāyāsa, p. 16 ; un aspect du désagrément*.

Dessein, saṅkappa, p. 11 ; le dessein juste représente le deuxième facteur du chemin*.

Destinée, gati, p. 58, 75, 115 ; là où vont les êtres* parmi les 5 types d'existences*, enfers, monde animal, trépassés, condition humaine et mondes célestes.

Détachement, virāga, p. 23, 153 ; alobha, p. 4, une racine* du bénéfique*.

Détestation, byāpāda ou vyāpāda, p. 4

Dhamma ; sens très large, un peu comme le français chose ; désigne tous les éléments non physiques qui peuvent être caractérisés, connaissables ; peut signifier méthode, agent, vérité, réalité, Dénouement, nature propre, etc. ; a aussi la connotation de conditionner d'autres dhammas.

Discernement, patisaṅkha, p. 56, 65 ; discernement de ce qui convient ou ne convient pas ; mais aussi discernement des causes, discernement des conséquences, formulation avec discernement, discernement des discernements précédents.

Disciple, sāvaka, p. 3, 23, 51 ; celui qui suit les instructions d'un maître, disciple pur* s'il arrive aux chemins*, disciple accompli* s'il arrive au quatrième chemin ; contraste avec le Bouddha* qui a, lui, atteint l'Accomplissement* sans suivre les instructions de personne.

Discipline, sīla, p. 106, 132 ; voir comportement* discipliné.

Disparition, vibhava, p. 6, 108 ; la soif* de disparition est interprétée comme désir que quelque chose disparaisse ou comme désir d'atteindre les états non physiques*.

Domaine, āyatana, p. 8, 29 ; au nombre de 12, les 6 sens (faculté* cognitive incluse) et les sortes d'objets de ces 6 sens ; mais aussi les 4 domaines non physiques*, etc.

Doublement délivré, ubhatobhāgavimutta, p. 45 ; qui a atteint le Fruit* du quatrième chemin après avoir réalisé une absorption non physique*.

Douleur, dukkha, p. 16, 31 ; voir désagrément*.

Éducation, vinaya, p. 30 ; aussi la première "corbeille" du canon*.

Effet, vipāka, p. 35, 74, 112 ; qui résulte des actions* qui l'ont causé.

Effort, vāyāma, p. 10, 17, l'effort juste est le sixième facteur du chemin* ; padhāna, p. 27, 51, 152, les efforts pour empêcher le pernicieux d'apparaître, pour éliminer le pernicieux apparu, pour faire paraître le bénéfique non apparu, pour développer le bénéfique apparu ; padhāna peut aussi signifier principe : les 4 principes.

Élément, dhātu, p. 8, 112, 157 ; au nombre de 2, conditionné et inconditionné ; de 4, terre, eau, feu et vent ; auxquels s'ajoutent parfois l'espace et la conscience* ; de 18, les 12 domaines* et les 6 consciences* correspondantes.

Élimination, pahāna, p. 63, 85 ; couronnée par l'élimination des contaminations*.

Engourdissement et torpeur, thīnamiddha, p. 42 ; l'un des 5 obstacles*.

Ensemble, khandha, p. 6, 51 ; ensembles des apparences physiques*, des ressentis*, des perceptions*, des activités* mentales et des états de conscience* ; la traduction par agrégat est un faux sens hérité de l'anglais.

Ensemble saisi, upādānakkhandha, p. 5, 50 ; un des ensembles* quand il est saisi comme moi ou mien.

Entrée dans le courant, sotāpatti, ou entré dans le courant, sotāpanna, p. 140, 152 ; le premier chemin*, il élimine* les chaînes* que sont la croyance* à la personne, l'incertitude* et l'attachement aux rites.

Espace infini, ākāśānaṅka, p. 31, 62 ; le premier des domaines* non physiques*.

État d'esprit, citta, p. 47, 95 ; peut se rendre aussi par acuité de conscience, qualité d'attention, finesse de perception, qualité de connaissance, état d'être ou qualité d'être ; est similaire à l'état de conscience* et à la faculté* cognitive.

État d'être, citta, p. 100, 112 ; voir état* d'esprit.

Éternel, nicca, p. 64 ; l'éternité n'a pas de début, pas de fin et ne change pas ; l'arrêt de la succession des instants découvre l'éternité, laquelle n'est ni créatrice ni créée.

Être, satta, p. 11, 16, 45, 58, 69 ; signifie littéralement "accro à".

Être ordinaire, puthujjana, p. 50, 63 ; le contraire du pur*, de l'immaculé*.

Éveil, bodhi, p. 57, ce qu'a découvert le Bouddha*, autrement dit la connaissance des quatre chemins* ; jāgariyā, p. 57, le fait de rester éveillé.

Examen des connaissables, dhammavicaya, p. 11 ; l'un des facteurs* de l'Éveil.

Exerce (celui qui s'), sekha, p. 13, 56 ; celui qui s'entraîne et qui n'a pas atteint le quatrième chemin*.

Existence, bhava, p. 6, 45, 108 ; l'ensemble des activités* et de leurs effets* ; la soif* d'existence est aussi interprétée comme désir d'atteindre les jhânas.

Facteur de l'Éveil, bojjhaṅga, p. 154 ; ces 7 facteurs qu'il faut cultiver pour atteindre l'Éveil sont la vigilance*, l'examen de l'élément, la vigueur*, le ravissement*, la tranquillité*, la concentration* et le regard-neutre*.

Faculté, indriya, p. 41, 46 ; les 6 sens, 5 physiques plus la faculté cognitive ; mais aussi 5 facultés qui équivalent aux 5 forces* ; il ne faut pas considérer seulement leur présence mais aussi leur qualité.

Faculté cognitive ou faculté de connaître, manas, mano, p. 35, 56 ; le sixième sens, qui joue le même rôle que les sens physiques mais perçoit les dhammas* ; elle est de même nature que l'état* d'être et l'état de conscience*.

Félicité, sukha, p. 30, 103, 153 ; un facteur du jhâna ; signifie aussi bonheur, le contraire du désagrément*, et n'a qu'une valeur relative.

Force, bala, p. 78, 112, 152 ; les 10 forces du Tathâgata (récit n° 12) ; ou les 5 forces, conviction, vigueur*, vigilance*, concentration* et sagacité*, qui contribuent à l'Éveil*.

Fruit, phala, p. 45, 164 ; succède au chemin* et représente la Délivrance*, chaque chemin ayant son propre Fruit.

Gandhabba, p. 39 ; sa présence est nécessaire à la conception d'un enfant.

Globalité, kasiṇa, p. 69 ; objet servant à se concentrer intensément, ou son "reflet" qui devient global quand il est étendu à l'infini.

Grand homme, sappurisa, p. 50, 63 ; est mis sur le même plan que le Pur*.

Hésitation, vicikicchā, p. 42 ; le dernier des 5 obstacles ; incertitude, indécision.

Immaculé, ariya, p. 6, 20, 30, 83 ; voir pur*.

Immobilité, passaddhi, p. 103 ; l'un des facteurs* de l'Éveil, intervenant aussi dans le processus de concentration.

Incommensurable, appamāṇa, p. 42, 104 ; désigne la bienveillance*, la pitié*, la joie* et le regard-neutre* quand ils sont étendus à l'infini.

Insatisfaction, domanassa, p. 16, 31 ; désagrément mental.

Intention, cetanā, p. 5, 8 ; coordonne tous les facteurs afin de réaliser son but.

Investigation, vīmaṃsā, p. 134 ; facteur prédominant dans une des 4 bases* de réussite.

Isolement, viveka, p. 30, 52, 67 : isolement par rapport au monde sensoriel dans les 2 premiers jhânas, ou isolement total dans le sens de Dénouement*.

Jhâna, jhāna, p. 18 ; degré d'absorption contemplative, on en compte généralement 4.

Joie, muditā, p. 104, 152, le troisième incommensurable* ; pāmuṃja, p. 103, joie dans le processus d'accès à la concentration..

Lâcher-prise, paṭinissaga, p. 6, 50 ; en particulier abandon de toute soif* quand on arrive au Dénouement*.

Laideur, asubha, p. 152 ; lors de la décomposition des corps.

Lamentations, parideva, p. 16 ; un aspect du désagrément*.

Maître, satthā, p. 23, 39, 74, 40, 106 ; chef de caravane.

Maladie, byādhi, p. 5, 21

Malheur, dukkha, p. 85 ; voir désagrément*.

Malveillance, vihimsa, p. 11 ; qui fait du mal, nuisible.

Mental, citta, p. 8 ; voir état* d'esprit.

Mérite, puñña, p. 11, 76, 103, que l'on accumule par des actions méritoires.

Moi permanent, attā, p. 168 ; moi autonome, voir croyance* à la personne.

Moine, bhikkhu, p. 3 ; mendiant.

Mondain, lokiya, désigne l'ensemble des mondes sensoriels*, physiques* subtils et non physiques, par opposition au supramondain*, lequel est pur*.

Mort, maraṇa, p. 16, 58 ; vieillissement et mort forment le dernier chaînon de la coproduction*.

Mouvement continu, saṃsāra : la succession ininterrompue des ensembles*, des éléments* et des domaines*, aussi bien au cours de la vie présente que d'une vie à l'autre.

Multivision, vipassanā, p. 45 ; fait de contempler les aspects temporaire, insatisfaisant et dépourvu de moi permanent en toutes choses, on y ajoute parfois la contemplation du désenchantement, du détachement*, de l'arrêt* et du lâcher-prise*.

Naissance, jāti, p. 16, 58, 85, 114 ; espèce, caste.

Néant (domaine du), akiñcaññāyatana, p. 31, 47 ; le troisième des domaines* non physiques*.

Non-adhérence, anālaya, p. 50, en s'écartant de la soif*.

Obstacle, nīvaraṇa, p. 42 ; la convoitise*, l'aversion*, l'engourdissement* et la torpeur, l'agitation* et l'inquiétude, l'hésitation* font obstacle à la concentration*.

Origine, samudaya, p. 5, 17, 50 ; source, provenance, cause ; la deuxième des 4 vérités*.

Paix, santi, p. 22, 73

Parfait Bouddha, sammāsambuddha, p. 21, 112 ; supérieur au Bouddha* solitaire.

Parole, vācā, p. 4, 12, 143 ; la parole juste est le troisième facteur du chemin* ; langage, structuration du langage.

Perception, saññā, p. 8, 17, 44, 96 ; forme de connaissance élémentaire, simple perception d'une chose physique avant toute conceptualisation, ou identification d'une chose non physique.

Pernicieux, akusala, p. 4, 95 ; s'oppose à la progression sur le chemin et mène aux destinées inférieures ; le contraire du bénéfique*.

Personne, sakkāya, p. 50 ; les 5 ensembles* saisis* ; voir croyance* à la personne.

Physique, rūpa, p. 8, 122 ; désigne tantôt une apparence visible, audible, odorante, sapide ou tangible, tantôt la seule apparence visible, tantôt les mondes purs des jhānas ; kāya quand il s'agit d'activités* physiques et de conduite physique.

Non physique, arūpa, p. 7, 45, 80 ; englobe les domaines* de l'espace* infini, de la conscience* infinie, du néant* et sans* perception ni non-perception.

Pitié, karuṇā, p. 104, 152 ; le deuxième incommensurable*.

Plaisirs sensoriels, kāma, p. 132 ; voir sensoriel* ; kāmaguṇa, p. 28

Pleine connaissance, pariññā, p. 45, 122 ; forme de connaissance qui connaît les caractéristiques propres de l'objet considéré, les caractéristiques générales (temporaire, insatisfaisant et dépourvu de moi permanent) et qui élimine les perceptions erronées (par exemple que l'objet serait éternel).

Pleine conscience, sampajāna, p. 41, 99 ; lors des mouvements et des activités.

Protection (contre les liens du monde), yogakkhema, p. 21, 134 ; synonyme de Dénouement*.

Psychique-et-physique, nāmarūpa, p. 8 ; le quatrième chaînon de la coproduction* ; le psychique regroupe le ressenti*, la perception*, l'intention*, le contact* et la prise en considération*.

Pur, ariya, p. 3, 51 ; est pur celui qui a atteint l'un des 4 chemins*, est pur tout élément du même niveau ; le contraire en est l'être* ordinaire.

Quiétude, samatha, p. 45 ; apaisement dans un état concentré quand on suspend la pratique de la multivision*.

Racines, mūla, p. 4 ; les racines du pernicieux* sont l'attachement*, l'aversion* et la confusion*, et celles du bénéfique* le détachement*, l'acceptation et la lucidité.

Ravissement, pīti, p. 30, 45, 103, 153 ; un facteur des 2 premiers jhānas ; figure aussi parmi les facteurs* de l'Éveil.

Réalisation, bodhi, p. 21, 73 ; voir Éveil*.

Réalité présente, diṭṭha dhamma, p. 30, 69 ; littéralement la réalité vue, désigne aussi la vie présente.

Regard-neutre, upekkhā, p. 31, 47 ; facteur du quatrième jhāna* et quatrième incommensurable*.

Renoncement, nekkhamma, p. 11, 96, renoncer aux plaisirs sensoriels ; cāga, p. 6, 50, renoncer à la soif* quand on arrive au Dénouement*.

Respect humain, ottappa, p. 57 ; se retenir de mal agir par peur des reproches, un pilier de la discipline*.

Ressenti (type de), vedanā, p. 7, 44, 53, 60 ; en tant qu'ensemble* regroupe les ressentis agréables, les ressentis désagréables et les ressentis ni l'un ni l'autre.

Retenue, hiri, p. 57 ; se retenir de mal agir par autodiscipline, un pilier de la discipline*.

Retraite, patisallāna, p. 19, 43 ; le Seigneur et les moines se retiraient souvent au cours de la journée dans une solitude où ils demeuraient dans le Fruit* qui succède au chemin* immaculé*.

Réussites multiformes, iddhipāda, p. 112 ; les pouvoirs magiques qui incluent se démultiplier, rendre visible, rendre invisible, passer au travers des murs, etc.

Roue du dhamma, dhammacakka, p. 15 ; synonyme du premier enseignement.

Sagacité, paññā, p. 11, 43, 51, 57 ; forme de connaissance qui englobe la perception* élémentaire de l'objet, la conscience* de ses caractéristiques (temporaire, insatisfaisant, etc.) et y ajoute la connaissance des causes de son apparition et de sa disparition.

Saisie, upādāna, p. 7, 17, 50 ; le fait de saisir comme moi ou comme mien, se rapporte en particulier aux ensembles* ; neuvième chaînon de la coproduction* sous 4 formes, attachement sensoriel*, attachement aux croyances*, attachement aux rites, attachement à l'idée d'un moi* permanent ; signifie littéralement tenir contre soi ce qu'on a saisi.

Sans perception ni non-perception, nevasaññānāsañña, p. 31 ; le dernier des domaines* non physiques*.

Sans retour, anāgāmin, p. 164 ; le troisième chemin* immaculé* ; on ne revient plus jamais dans le monde sensoriel*.

Sapience, vijjā, p. 54, 58, 110 ; englobe la connaissance des vies antérieures, l'œil divin qui permet de voir la mort et la naissance des êtres, et surtout l'élimination* des contaminations*.

Sécurité, khema, p. 100 ; synonyme de Dénouement*.

Seigneur, bhagavant, p. 3

Sensoriel, kāma, p. 29, 61 ; englobe les objets perçus par les sens et le désir d'en jouir.

Sensuel, kāma, p. 11 ; voir sensoriel*.

Signe, nimitta, p. 41, 47, marque, caractéristique ; sans signe, p. 46, 52, qualifie un aspect de la délivrance*.

Soif, taṇhā, p. 6, 37, 50 ; désir de plaisirs sensoriels, désir d'existence, en particulier dans la sphère physique pure, et désir de disparition, aussi interprété comme désir d'atteindre les domaines* non physiques*.

Souillure, kilesa, p. 78, 102 ; perturbation, tourment ou difficulté dont il faut se débarrasser, tels que attachement*, aversion*, confusion*, orgueil, croyances*, hésitation*, engourdissement*, agitation*, manque de retenue* et impudence ; sans-souillure, p. 21, 84, l'absence totale des défauts précédents.

Source, samudaya, p. 5, 85 ; voir origine*.

Substance (mode de), ājīva, p. 13, 94 ; la substance juste constitue le cinquième facteur du chemin*.

Supramondain, lokuttara, p. 11 ; ce qui dépasse le monde sensoriel*, le monde physique* subtil ainsi que le monde non-physique* ; le supramondain est appelé pur*, immaculé.

Tathāgata, tathāgata, p. 15, 57, 69, 98, 109, 164 ; qui est arrivé au bout du chemin* des Bouddhas*.

Temporaire, anicca, p. 126, 150, 153 ; toutes choses sont temporaires parce que détruites tôt ou tard.

Tendance (mauvaise), anusaya, p. 4, 53 ; invisibles la plupart du temps, elles se manifestent quand les conditions s'y prêtent, et se déclinent en 7 aspects, attachement aux plaisirs sensoriels*, aversion*, orgueil, croyances*, incertitude, attachement* à l'existence* et aveuglement*.

Toucher, phassa, p. 7, 28 ; soit le contact d'un des 6 sens avec son objet et avec la conscience* correspondante, soit spécifiquement un objet perçu par le sens du toucher.

Tranquillité, passaddhi, p. 103, 155, 168 ; ou immobilité, un facteur préparatoire à la concentration*.

Tromperie, upadhi, p. 24

Un seul retour, sakadāgāmin, p. 140, 152 ; le deuxième chemin* immaculé*, on ne revient qu'une seule fois dans le monde sensoriel*.

Vacuité, suññatā, p. 47, 52, 147 ; le fait d'être vide de quelque chose, n'a pas de valeur absolue.

Verbal, vacī, p. 8 ; voir parole*.

Vérité, sacca, p. 15 ; généralement les 4 vérités pures*, que l'on peut interpréter comme le processus de la vie (le désagrément*), son origine*, son arrêt* et le chemin* qui mène à cet arrêt.

Vide, suñña, p. 47, 147 ; voir vacuité*.

Vie (durée de), āyu, p. 6, 46, 58

Vie sainte, brahmācariya, p. 22, 40, 117, 132, 138 ; littéralement la meilleure des conduites, elle comporte toutes les étapes qui mènent au Dénouement* ; dans un sens particulier signifie chasteté.

Vieillesse, jarā, p. 16, 38 ; vieillissement et mort représentent le dernier chaînon de la coproduction*.

Vigilance, sati, p. 11, 40, 57 ; le fait de ne pas perdre l'objet de la pratique, figure comme septième facteur du chemin*, comme facteur* de l'Éveil, est fondamental aussi bien dans la discipline quotidienne que dans la pratique contemplative.

Satipaṭṭhāna, p. 51, 121, 152 ; 4 exercices portant sur une collection* corporelle parmi les collections, un ressenti* parmi les ressentis, un état* d'être parmi les états d'être et un agent connaissable parmi les agents connaissables.

Vigueur, viriya, p. 57 ; l'un des 7 facteurs* de l'Éveil.

Vision, dassana, p. 63 ; le fait et la façon de voir.

Vision juste, sammādiṭṭhi, p. 3, 10, 17, 76 ; le premier facteur du chemin*.